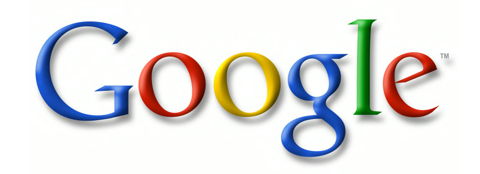






HISTOIRE

DE

CONSTANTINOPLE

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

HISTOIRE

DE

CONSTANTINOPLE

COMPRENANT

LE BAS-EMPIRE

ET

L'EMPIRE OTTOMAN

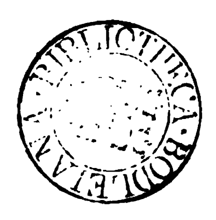
PAR M.

BAPTISTIN POUJOULAT

auteur du Voyage dans l'Asie Mineure, à Palmyre
en Syrie et en Égypte

—

TOME SECOND



———

DEUXIÈME PARTIE

depuis la conquête de Constantinople par les Turcs, jusqu'à nos jours

———

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

—

1853

HISTOIRE

DE

CONSTANTINOPLE

COMPRENANT

LE BAS-EMPIRE ET L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE XXX.

Coup d'œil général sur l'organisation de l'empire ottoman au xve siècle.

Nous avons essayé, au début de cet ouvrage, de donner une idée de l'organisation de l'empire fondé par Constantin. Maintenant que partout le croissant a remplacé la croix dans l'ancienne domination grecque, nous jetterons un coup d'œil sur l'organisation de l'empire ottoman au xve siècle.

Et, d'abord, quelques mots sur le sultan ou padischah (empereur), nom dont les européens ont fait celui de Grand Seigneur. Les Turcs appellent quelquefois leur souverain : *Fils de l'esclave*, non par mépris, mais parce que les sultans ont toujours eu des esclaves pour mères, et que ce n'est là une humi-

liation pour personne au sein d'une société où la femme n'est comptée pour rien. Jamais un padischah ne doit contracter d'union avec des femmes choisies dans les familles musulmanes de son empire, quelle que soit l'importance de ces familles. C'est là une des lois fondamentales de l'empire. Un seul sultan l'a transgressée, Ibrahim I[er], qui épousa la fille d'un de ses vizirs et se fit fiancer avec celle d'un moufti. Le harem impérial ne fut peuplé, pendant les trois premiers siècles qui suivirent la conquête de Constantinople, que de Grecques enlevées à leurs parents et de jeunes filles capturées sur les côtes d'Espagne, d'Italie, de la Provence et en Russie. La fameuse Roxelane, femme de Soliman le Magnifique, était Russe. Plus tard, les odalisques du Grand Seigneur vinrent de la Circassie, de la Géorgie, des montagnes de la haute Arménie et de la Mingrélie, contrées renommées pour la beauté des femmes; c'est de ces pays-là que viennent encore les odalisques.

L'usage des sultans, usage converti en loi d'État, de ne contracter aucune alliance avec des familles ottomanes, repose sur deux motifs; le premier, c'est que le padischah est trop au-dessus de ses sujets pour s'unir à eux par les liens du mariage; le second motif, c'est que des unions semblables auraient pu faire naître autour de l'empereur des influences, des ambitions, des rivalités dangereuses pour le trône : le sultan les prévenait, les empêchait, en ne recevant dans son harem que de jeunes filles dont les parents, inconnus, demeuraient loin, bien loin de Stamboul. Cependant les padischahs, donnent, on

le sait, leurs filles et leurs sœurs en mariage aux grands dignitaires, tels que les gouverneurs des provinces, les généraux, les capitans-pachas et les vizirs; mais ces alliances n'entraînent pas les conséquences qui ressortiraient des unions des sultans avec des familles libres de leur empire ; car une princesse de la maison d'Osman ne jouit d'aucun droit, d'aucun pouvoir politique. Elle devient l'esclave de l'homme qu'elle épouse, et c'est le padischah lui-même qui règle la domination exclusive du dignitaire sur sa fille ou sa sœur par l'envoi à son gendre ou à son beau-frère, le lendemain des noces, d'une massue de fer, signe qui l'autorise à tuer sa femme si elle lui refusait obéissance.

Toutefois, l'affreuse et ombrageuse tyrannie des sultans n'a pas plus épargné les fils de leurs filles ou de leurs sœurs mariées à des pachas qu'elle n'a épargné les princes issus de leur propre sang. « Les descendants de mes filles, a dit Mahomet II dans son *Kanounamé*, ne devront point recevoir des places de begler-beys (princes gouverneurs de grandes provinces), mais simplement de riches sondjaks (revenus affectés à des pachaliks). » Cette loi ne s'applique qu'aux petits-fils des sultanes, c'est-à-dire aux fils de leurs filles : les fils des sultanes mariées à des dignitaires sont condamnés à mort dès leur naissance; il suffit pour cela de ne pas leur nouer le cordon ombilical. Les meurtres de ces nouveau-nés sont encore en pleine vigueur aujourd'hui chez les Ottomans[1].

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. III, livre XVIII, p. 304.

Ces immolations qui tombent d'elles-mêmes sous l'exécration, étaient inspirées par la même raison qui ordonnait le massacre des princes osmalins, *afin*, comme l'a dit Mahomet II dans son code, *d'assurer le repos du monde et l'ordre de succession au trône impérial.* Osman, le fondateur de l'empire ottoman, donna, le premier, l'exemple du meurtre de famille en assassinant son oncle Dundar, vieillard vénérable, dont il redoutait, à tort, l'ambition. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les sultans n'ont été que trop fidèles à cette politique d'égorgement, que nous retrouvons d'ailleurs, en Asie, dans des temps reculés; les anciens rois de Perse la suivaient, et l'historien romain Justinus, nous apprend, dans le chapitre IV de son livre, qu'il y avait une sorte de gloire, en Perse, à monter sur le trône en passant sur les cadavres de son père et de ses frères. Mais, jusqu'à Mahomet II, il ne s'était pas rencontré de tyrans qui eussent osé ériger en loi fondamentale les assassinats dans les familles impériales ou royales.

Les sultans se regardent comme les légitimes successeurs des quatre premiers kalifes, et se considèrent comme le glaive de Dieu tiré du fourreau pour imposer l'islamisme à l'univers, car le poëte Kaab-Ben-Sohéir, pour lequel Mahomet se dépouilla de son manteau, a dit : *Le prophète est un glaive dont les étincelles se répandent partout ; c'est un glaive courbé à l'indienne, tiré du fourreau par Dieu lui-même.* C'est au nom du fondateur de l'islamisme, mot qui signifie *soumission*, au nom de *Mohammed le très-pur, l'astre de la constellation du patriarcat,*

le pontife de la phalange des prophètes, le coryphée de la légion des saints, que les sultans de Stamboul ont pris les titres de *Roi des Rois*, *distributeur des couronnes aux princes du monde, ombre de Dieu, maître des deux continents et des deux mers, protecteur de la Mecque et de Médine.*

Le gouvernement turc est donc théocratique, puisque le padischah est investi du pouvoir religieux et du pouvoir politique. *De même qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel, il ne doit y avoir qu'un maître sur la terre : le sultan.* Sa puissance ne connaît de borne que sa volonté. Quoique les Turcs ne déifient pas leurs padischahs, comme les Romains élevaient des autels à leurs Césars, parce qu'il ne peut *y avoir qu'un seul Dieu et qu'un seul prophète, Mohammed,* ils lui rendent, dans l'idée qu'ils ont de sa puissance, une sorte de culte qui ressemble à l'idolâtrie. Le sultan est au-dessus des lois : aucune ne peut l'atteindre : il est lui-même la loi. Comme le souverain dont parle l'Écriture, le padischah *fait mourir qui il veut, détruit ceux qu'il lui plaît, élève et abaisse les uns ou les autres selon sa volonté*[1]. Dans l'opinion de plusieurs légistes ottomans, le padischah est dispensé d'accomplir les promesses qu'il a faites par serment, si ces promesses mettent des bornes à son autorité. Nous verrons, dans les chapitres qui vont suivre, à quoi se réduira souvent cette autorité sans limite des sultans ; nous verrons des légistes trouver dans le Koran des motifs de déposition,

1. Daniel, chap. xv, vers. 19.

de meurtre contre les sultans ; nous verrons la toute-puissance des ulémas et l'impuissance des padischahs et les révoltes de l'armée précipiter les despotes de leur trône et les massacrer quelquefois ; nous reverrons à Stamboul, à Andrinople, les scènes révolutionnaires du Bas-Empire, et les janissaires remplaceront les prétoriens de Byzance ; mais nous verrons un spectacle que l'empire romain et l'empire grec ne nous ont pas offert : lorsque les Turcs se soulèveront contre un prince de la dynastie d'Osman, ils conserveront une profonde vénération pour cette dynastie ; jamais il ne viendra à un général rebelle la pensée d'usurper le pouvoir impérial ; les Turcs immoleront les tyrans à leur vengeance, et se montreront tout prêts à s'immoler eux-mêmes pour la tyrannie. La licence, dans ses plus grands excès, respectera le despotisme ; et ce qui mettra le comble au désordre, c'est que le despotisme, à son tour, respectera toujours la licence. Malgré toutes les dépositions, tous les meurtres des padischahs, la race d'Osman n'a pas cessé d'occuper le trône de Stamboul : Abdoul-Medjid, qui règne aujourd'hui, descend en droite ligne du fondateur de l'empire ottoman.

L'explication de tout cela est simple : ainsi que nous l'avons dit plus haut, les sultans sont revêtus, aux yeux des Osmanlis, d'un caractère essentiellement religieux, et c'est ce caractère qui les a maintenus sur le trône ; les Ottomans sont avant tout, par-dessus tout, *musulmans, vrais croyants ;* selon eux, la race d'Osman a hérité du pouvoir religieux du prophète de la Mecque, et cette race porte sur son

front le sceau du Koran. Quant au droit de succession à la couronne, droit réglé par le prophète lui-même, car il a dit que la couronne appartenait au fils aîné du souverain, les princes de la maison d'Osman ne l'ont pas toujours respecté : Mahomet Ier, par exemple, était le plus jeune des quatre fils de Bajazet Ier, Isa, Mousa et Souleiman ; cependant Mahomet Ier devint seul maître de la Turquie, après avoir vaincu et mis à mort ses frères qui lui disputaient la souveraine puissance. Les historiens ottomans ne regardent comme sultans légitimes que ceux qui ont *régné*, sans tenir compte du droit de primogéniture. *Le destin a placé tel ou tel prince de la dynastie d'Osman sur le trône, et l'y a maintenu. Le fait est accompli, Dieu l'a voulu : les hommes n'ont rien à y voir.* Voilà leur logique et leur droit dynastique.

On sait que le nom de *Babi-Dewelet* (Sublime Porte) donné au gouvernement turc, vient de ce que, dans l'antique Orient, les affaires publiques se traitaient ordinairement à la porte du palais des rois, et aussi à la porte de la ville. Le nom de *Divan* donné au conseil des ministres, a pour origine le sofa de forme circulaire sur lequel les dignitaires sont assis pendant les délibérations. Dans l'ordre civil et militaire, le premier de ces dignitaires est le grand vizir; on l'appelle ainsi pour le distinguer des autres ministres sous ses ordres qui portent aussi le nom de vizirs de la coupole ou simples vizirs. La signification du mot vizir (porte-faix) révèle la nature des fonctions attachées à celui qui est revêtu de cette haute dignité; mais ce mot signifie aussi *pasteur*. Le pre-

mier de tous les vizirs fut Alaeddin, fils d'Osman, frère d'Ourkhan, qui remplaça sur le trône le fondateur de l'empire ottoman. Après la mort d'Osman, Alaeddin, sachant que son père avait désigné Ourkhan pour son héritier, rendit hommage à son frère comme à son souverain, et refusa même d'accepter la moitié des troupeaux du nouveau sultan. « Je ne demande pour tout bien, lui dit-il, que le village de la vallée de Kété, près Brousse, sur la rive occidentale de la rivière Niloufer. — Puisque tu ne veux pas, lui répondit Ourkhan, prendre les chevaux, les vaches et les brebis que je t'offre, sois pasteur de mes peuples, » c'est-à-dire *vizir*. Alaeddin accepta, et partagea avec Ourkhan le poids des affaires de l'empire[1].

Le grand vizir est revêtu par le sultan d'un pouvoir absolu dont il est seul responsable. Il représente l'empereur partout et en tout; il dirige la politique extérieure et la politique intérieure, fait la paix ou la guerre, nomme les généraux, les gouverneurs des provinces, prononce les condamnations à mort, et tout doit lui être soumis comme au souverain lui-même. Les signes de sa puissance sont trois queues de cheval et le sceau de l'empire, sur lequel est gravé le *tourah* (chiffre) du padischah régnant. Le grand vizir ne quitte ce sceau ni jour ni nuit : il le porte dans son sein, suspendu à son cou par une chaîne d'or. Il le garde jusqu'à ce qu'un envoyé de l'empereur vienne le lui demander et lui apporter en même

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. I.

temps un décret de bannissement ou le fatal lacet. Seul, le grand vizir a le droit de saluer le sultan par ces mots, que les Osmanlis appellent le salut de bénédiction : *Allah emerler were efendü müze!* (que Dieu donne la vie à notre maître!) A leur tour les dignitaires de l'empire saluent aussi le grand vizir par ces mots sacramentels. Les hauts fonctionnaires qui entourent le premier ministre et qui l'assistent dans le Divan, sont les kadiaskers (grands juges de l'armée); les *defterdars* (ministres des finances ou présidents de la chambre du trésor) ; les *nichandjis* (secrétaires d'État) ; le *reïs-effendi* (ministre des affaires étrangères) ; les *tezkere dik* (maîtres des requêtes) chargés de l'exposition des affaires ; le *kapidjiler-kiayasi* (grand chambellan) et le *tschaouschbaschi* (grand maréchal du palais et chef des messagers d'État). Le tchaousch-baschi est chargé de maintenir l'ordre dans le conseil : il était autrefois appelé, pour cette raison, *bey* (prince) *du Divan*. Cette réunion a lieu dans une salle du sérail (palais impérial); à cette salle est pratiquée une lucarne, appelée *œil de l'empire*, et par laquelle le sultan assiste, sans être vu, aux délibérations de ses ministres.

Dans l'ordre religieux et judiciaire, le premier dignitaire, et, peut-être, le plus puissant de tous, sans en excepter même le grand vizir, est le scheik-islam, ou grand moufti, chef à la fois de la religion et de la loi. Ses sentences, appelées *fetvas*, sont décisives et sans appel : il juge en dernier ressort; il est à lui seul une sorte de cour de cassation dans les affaires

judiciaires, et dans les affaires religieuses, un pontife ; mais comme le Koran est la base de tout en Turquie, c'est toujours au nom d'Allah et de son prophète que le scheik-islam rend ses arrêts suprêmes. Bien que pas un verset du Koran ne subordonne en rien l'autorité du padischah, le grand moufti s'est saisi, par suite d'une longue coutume, d'un pouvoir qui contre-balance celui de l'empereur, et aucune affaire importante ne s'accomplit dans le gouvernement sans qu'il soit consulté. Cette coutume a pour point de départ un fait qu'il n'est pas inutile de constater : les quatre premiers kalifes, Abou-Bek, Omar, Otman et Ali, n'avaient dû leur puissance souveraine qu'à leur titre de *premier iman* ou chef du sacerdoce ; les empereurs ottomans, d'origine tartare, n'ont dû, au contraire, qu'à leur cimeterre leur autorité religieuse et les honneurs du kalifat. Cette circonstance a été la cause première de l'importance et des prérogatives du scheik-islam. Ce n'a été, d'ailleurs, qu'à partir de Mourad Ier, troisième empereur turc, que les padischahs ont assisté aux prières publiques dans les mosquées, et récité le *namaz* comme chefs des imans. Le grand moufti autorise ou repousse les déclarations de guerre aussi bien que les traités de paix. Son influence est immense surtout sous les sultans et les grands vizirs d'un caractère faible ou indécis ; mais des padischahs énergiques ont agi quelquefois contrairement aux décisions des mouftis et fait mettre à mort ces personnages, ce qui remplissait d'indignation et d'effroi les populations musulmanes ; l'histoire ottomane offre aussi plusieurs

exemples de sultans détrônés, étranglés, de vizirs destitués ou décapités pour ne s'être pas conformés aux fetvas du scheik-islam. Le grand moufti rend des arrêts sur les affaires de l'État comme sur celles des particuliers. Les cas lui sont présentés sous des noms supposés, et son fetva est d'une extrême simplicité. Question : « Un padischah qui ne fait pas le bonheur et la gloire du peuple de Mohammed doit-il continuer sa route? » Réponse : *Non !* Signé : le *pauvre émir Abdallah.* Autre question : « Une fille peut-elle épouser son beau-frère? » Réponse : *Oui! Dieu sait le meilleur!* Ainsi tout dans la constitution ottomane porte l'empreinte du despotisme le plus absolu.

Le scheik-islam est aussi le chef des ulémas : ce sont les savants et les légistes de l'empire ottoman, ce n'est point, comme on l'a dit, le clergé proprement dit. C'est du corps des ulémas, espèce d'université turque, que sortent les kodjas (précepteurs des princes de la famille impériale), qu'il ne faut pas confondre avec les mouderris (professeurs des écoles à tous les degrés); c'est aussi ce corps qui fournit les *mollas*, les *kadis* (juges) et les *naïbs* ou substituts de ces juges. Ils sont tous assez largement rétribués par l'État. On n'arrive au titre glorieux d'uléma qu'après avoir conquis, à la suite d'examens, les divers grades qui mènent aux emplois judiciaires et à ceux de l'enseignement : les Osmanlis qui ont laissé des ouvrages de jurisprudence, d'histoire, de poésie, de théologie, ont appartenu au corps des ulémas, ainsi que les médecins et les astronomes. Dans les mektebs (écoles primaires) qui sont établis par milliers dans

l'empire ottoman, on apprend aux petits enfants les éléments de la langue turque et les principes de la religion. Les hautes études, enseignées dans les *médressés* (colléges), comprennent les langues arabe, persane, turque, la logique, la métaphysique, la science du style, la rhétorique, la géométrie, l'astronomie, l'histoire ottomane; on donne aux étudiants les noms de *thalib* (passionnés pour l'étude) et, plus communément, *souktés* (enflammés pour la science). L'État pourvoit à toutes les dépenses de l'enseignement.

Ce fut Mahomet II qui régla dans son *Kanounamé* la hiérarchie des ulémas destinés à rendre la justice, à donner l'instruction à tous les degrés; il sépara ce corps savant des ministres du culte qui en faisaient partie; les *imans*, qu'on a improprement appelés *prêtres*, parce que cette qualité ne peut convenir qu'aux hommes dont les fonctions religieuses impliquent un acte de sacrifice, les *imans*, disons-nous, sont simplement chargés de la prière dans les mosquées; viennent ensuite les *scheiks* (prédicateurs), les *muezzins* qui, du haut des minarets, appellent les croyants à la prière; les *kalibs* (ceux qui, le vendredi, prient pour le souverain régnant); les *kaïms* (sacristains), et enfin les moines ou derviches, dont il serait trop long d'indiquer ici les règles diverses et les exercices religieux. C'est le grand moufti qui nomme aux fonctions religieuses les musulmans distingués par leur piété, par la facilité du langage : une voix sonore est indispensable pour les fonctions de *muezzin*. Les sciences que doivent connaître ceux

qui aspirent au titre glorieux d'ulémas ne sont pas exigées des membres qui composent le clergé mahométan; on ne leur demande que la *science de la contemplation* : les Turcs appliquent le mot *science* à toute chose au monde. Les *vakoufs* (legs pieux) dont chaque mosquée est dotée, suffisent et au delà aux traitements que reçoivent les imans, les scheiks, les kalibs, les kaïms et les muezzins; mais c'est un dignitaire laïque, nommé par le Divan, et non point un membre du *clergé*, qui administre les vakoufs; le clergé, uniquement chargé du service des mosquées, ne jouit peut-être nulle part de moins de considération qu'en Turquie; les ulémas, au contraire, c'est-à-dire les magistrats et les professeurs, n'obtiennent sur aucun point du globe, la Chine exceptée, plus de considération et n'exercent plus d'influence dans les affaires politiques[1]. Les ulémas sont les hommes les plus respectés, les plus vénérés de la Turquie, et le grand moufti, leur chef, est regardé par les musulmans à peu près comme les anciens habitants des bords du Nil regardaient le président du sénat de Memphis, portant à son cou le collier d'or, d'où pendait le signe du sacerdoce égyptien, l'image de la vérité.

Les lois ottomanes sont puisées dans quatre sources qui, à proprement parler, n'en forment qu'une seule, puisqu'elles ont toutes une même origine : la religion. La première de ces sources, c'est le *Koran* (parole de Dieu); la seconde, la *Souna* (parole du

1. Michaud. *Correspondance d'Orient*, t. III.

prophète ou la tradition); la troisième les sentences qu'ont laissées les grands imans Abou-Bek, Omar, Otman, Ali; la quatrième, enfin, l'*Ourfi* (législation accessoire), généralement appelée *Kanoun*, mot que les Ottomans ont emprunté aux Grecs, lesquels lui donnent le sens de *droit ecclésiastique*, tandis que les osmanlis entendent par ce mot *Kanoun*, le *droit politique*. Ce sont les ordonnances émanées des sultans, ordonnances toujours rendues au nom de Dieu, mais qui changent souvent, car un proverbe turc dit que les *firmans ou les hattis-chérifs ne durent que trois jours*.

A la suite de la prise de Constantinople, Mahomet II, posa, dans son *Kanounamé* (code) les principes de la législation ottomane en matière judiciaire. Comme chez tous les peuples barbares, le prix du sang tint la première place dans le *Kanounamé*. « Le prix du sang, dit Mahomet II, que Voltaire, ainsi que nous l'avons rappelé déjà, appelle *le prince le plus poli, le mieux élevé de son temps*, le prix du sang que prélèveront mes lieutenants de police, sera, pour un meurtre, de trois mille *aspres;* pour un œil crevé, de quinze cents *aspres;* pour une blessure à la tête, de cinquante *aspres*. Quand les puissances étrangères viendront déposer leurs tributs à mon étrier impérial, mes vizirs et mes desterdars en recevront une part. Telle est ma volonté souveraine. »

Mais le prix du sang, qui est encore en vigueur parmi les Bédouins des trois Arabies, n'existe plus de nos jours dans l'empire ottoman proprement dit.

La législation turque n'a rien réglé pour les droits de propriété foncière, parce que, comme la terre appartient à Dieu, elle appartient, par la même raison au sultan qui est son ombre sur la terre. La polygamie établie, consacrée dans le Koran, la polygamie, une des plaies profondes de l'ordre social en Turquie, subsiste chez les Osmanlis; ils peuvent épouser quatre femmes et avoir autant de concubines qu'ils peuvent en nourrir. Un homme possède à lui seul, six, dix, quinze, vingt femmes. Comme le nombre des hommes est à peu près égal au nombre des femmes, sur vingt hommes il y en a dix-neuf qui n'en ont pas une. Voilà la cause principale d'abominables vices répandus dans tout l'Orient. L'adultère est puni de mort, et le divorce est toujours permis au mari, puisque sa femme est son bien, sa chose, la marchandise qu'il a achetée. Quant aux femmes du harem du Grand Seigneur, qui sont, comme nous l'avons dit plus haut, enlevées dans leur enfance à leurs familles, et qui sont sans protection aucune, et sans liens de parenté, elles n'acquièrent une certaine considération qu'en devenant sultane *khasseki* (mère de l'héritier présomptif), et sultane *validé* (mère du sultan régnant).

A chaque avénement au trône, les grands de l'empire ont coutume d'offrir à Sa Hautesse un assez grand nombre de jeunes filles esclaves, dans lesquelles ils espèrent trouver de futures protectrices : c'est parmi elles que le sultan choisit ordinairement ses favorites. On les nomme *kadin*, mot qui répond à celui de *madame*. La première d'entre elles

qui met au monde un fils, prend le titre de *khasseki*, mais elle perd ce titre en perdant son fils; elle est alors confondue avec les nombreuses esclaves du harem. Rarement on permet à celles-ci de prétendre à l'honneur réservé aux *kadins* de donner des héritiers à l'empire, et cela par les moyens les plus violents, les plus infâmes. Rien n'est plus commun au sérail du Grand Seigneur que les avortements. Ce qu'on a dit des femmes rangées en file, et du mouchoir impérial jeté à l'une d'elles, est un conte. La préférence du padischah est toujours *officiellement* annoncée en grande cérémonie par le kislar-aga (chef des eunuques noirs). Mais nous aurons occasion de revenir, dans le cours de cet ouvrage, sur la position que le Koran a faite à la femme au sein de la société musulmane.

Pour ce qui est de la législation turque, en matière de justice distributive, elle ne présente rien d'arrêté, rien de bien défini; cette justice est livrée au bon plaisir des kadis, des mollas; et lorsque l'équité préside à leurs jugements, cette équité est bien plutôt l'inspiration personnelle du magistrat que l'œuvre de la loi qu'il est chargé d'interpréter, d'appliquer. Disons que des juges équitables se rencontrent en Turquie, et que plusieurs d'entre eux mettent en pratique cette maxime orientale : *Aimez la justice, rendez-la au pauvre comme au riche, au savant comme à l'ignorant, afin que le fil de vos bienfaits relie, au dernier jour, le livre de votre vie.*

Comme tous les peuples originaires de la Tartarie et tous les peuples conquérants, les Turcs se parta-

gèrent les terres dès leur entrée triomphante dans l'Anatolie, et constituèrent une féodalité. Pour récompenser les services militaires, les premiers sultans donnèrent des *timars* (petits fiefs) et des *siamets* (grands fiefs), aux chefs de leurs armées qui s'étaient le plus distingués dans les batailles. Les possesseurs de fiefs étaient tour à tour appelés *sandjaks-beys* (princes du drapeau), *déré-beys* (seigneurs de la vallée), *sipahis* (fils des notables), ou bien encore *siams* (possesseurs de siamets), et *timarlus* (possesseurs de timars). Les paysans attachés aux fiefs s'appelaient *rayahs* (sujets), nom que le gouvernement turc a donné aux Grecs après la conquête de Constantinople. D'après un règlement de Mourad ou Amurat I[er], les timars, les siamets, se perpétuaient de mâle en mâle et ne revenaient à l'État qu'après l'extinction des familles feudataires. Un crime commis par un déré-bey pouvait lui enlever la jouissance de son fief, mais ses enfants étaient confirmés de nouveau dans la possession du fief. Lorsqu'un siam mourait à la guerre, et qu'il laissait trois fils après lui, la loi conférait un timar à chacun d'eux ; lorsqu'il cessait de vivre au sein de sa famille, deux de ses fils, seulement, pouvaient prétendre à un timar d'un produit moindre que celui destiné aux fils du déré-bey mort les armes à la main pour la foi.

Jusqu'à la Conquête de Constantinople par Mahomet II, les timars et les siamets figuraient tout simplement sur des registres avec les noms de ceux qui les avaient reçus ; ce sultan leur fit délivrer des diplômes (*bérats*) en règle, qui établissaient le montant

approximatif des revenus des fiefs, et une copie de ces diplômes restait à la chancellerie de Stamboul. Indépendamment des siams et des timarlus, il y avait, dans chaque province, un gouverneur (*bégler-bey*), qui administrait, pour le compte de la Porte, la portion du pays non constituée en fiefs. Jusqu'à la dixième année du règne de Soliman le Magnifique, les béglers-beys furent investis du droit de conférer des timars et même des siamets. Cet empereur leur enleva ce droit qui, dès lors, appartint exclusivement au padischah.

Pour distinguer des fiefs musulmans les biens laissés aux Grecs après la conquête, lesquels biens étaient soumis non-seulement à un impôt foncier, mais encore à la capitation (*karasch*), on les désigna sous le nom de *erziaaschrigé*, c'est-à-dire *terres soumises à la dîme*, parce qu'elles étaient exemptes de l'impôt foncier (*kharadji*); le tribut que les feudataires turcs devaient à la Porte consistait dans le payement de la dîme et dans l'obligation de fournir au gouvernement, en temps de guerre, le nombre de cavaliers, complétement équipés, demandés par le Grand Seigneur; cette cavalerie, renommée pour sa bravoure, la beauté des chevaux et des armes, formait un corps de cent mille hommes pendant le siége de Constantinople en 1453.

Un supplément de redevance était exigé des feudataires à chaque changement de règne; ce supplément, appelé *impôt de l'avénement*, consistait en sommes considérables en argent et en jeunes esclaves que les timarlus et les siams offraient au sultan. Par

une singularité, qui n'a d'exemple que chez les Ottomans, la féodalité dont nous venons d'indiquer rapidement l'origine et l'organisation, ne constitua pas d'aristocratie au sein de l'empire turc; malgré les titres de beys (princes) donnés aux feudataires, les possesseurs de fiefs n'étaient point considérés comme nobles; le *royas* (paysan) ottoman était aux yeux du sultan, aux yeux de tous, l'égal des timarlus ou des siams. La distinction des personnes, en Turquie, ne consiste absolument que dans les emplois publics; une fois dépouillé de la charge qu'il occupe dans l'État, l'Ottoman devient l'égal du dernier de ses concitoyens. Il n'y a dans l'empire ottoman qu'une seule tête qui domine tout : le sultan, *comme il n'y a qu'un Dieu au ciel devant lequel tous les hommes sont rangés sous le même niveau : Allah !*

Le despotisme des sultans ne voulut pas qu'il s'élevât autour de lui une aristocratie comme dans les monarchies chrétiennes. On ne vit en Turquie, d'un côté, que l'autorité d'un maître absolu et de l'autre, qu'une démocratie militaire. Nous n'examinons point ici la question de savoir si l'absence d'une aristocratie fortement et régulièrement constituée en Turquie, si ce niveau d'une égalité absolue, sous une domination jalouse de tout éclat qui ne venait pas d'elle, a été une des causes de l'affaiblissement progressif de l'empire ottoman, et du peu de progrès de cet empire dans la civilisation; on a dit « que c'est par l'aristocratie que se forment les mœurs et les manières d'un peuple; que c'est par la classe intermédiaire que les lumières arrivent et

que la civilisation commence[1]; » cela n'est pas sans vérité, et nous voyons, de nos jours, une grande nation qui doit, en partie, sa puissance à son aristocratie fortement organisée. Mais aucun État chrétien ne peut être comparé aux gouvernements orientaux, et principalement au gouvernement turc où, comme nous l'avons mille fois répété, le sultan ne souffre autour de lui aucune espèce d'autorité héréditaire; c'est un gouvernement à part dans le monde. Les Turcs sont aujourd'hui ce qu'ils étaient à leur origine, quant à leurs mœurs du moins, car il est une chose qu'ils n'ont plus, une chose qui seule avait fait leur grandeur primitive : nous voulons dire l'esprit guerrier, la passion des conquêtes.

Ce fut cet esprit-là, ce violent et fanatique désir de soumettre tous les peuples à l'islamisme, qui présida à la fois à l'établissement d'une féodalité turque afin d'exciter les Ottomans à la guerre par l'espoir d'acquérir de riches domaines, et à la création du corps des janissaires, une des plus diaboliques et des plus formidables institutions militaires dont l'histoire fasse mention.

Osman, le fondateur de l'empire turc, ne faisait la guerre qu'avec des cavaliers turkomans qu'il convoquait quelque temps avant de se mettre en campagne, et qu'il renvoyait dans leurs foyers quand la guerre était terminée. Ourkhan, son fils et son successeur, ajouta à ces cavaliers nomades une

1. Michaud. *Histoire des croisades*, t. V.

infanterie constamment disponible et soldée; cette infanterie, uniquement composée de Turcs, était devenue turbulente, exigeante pour le payement de la solde; elle commençait, comme on le vit plus tard, chez les janissaires, à dicter des lois au sultan lui-même.

Cet état de choses fit sentir la nécessité d'organiser une armée sur un pied différent. Alaeddin, frère et vizir d'Ourkhan, et surtout Kara Khalil Tschendereli, beau-frère du scheik Édébali, père de Malkatoun, femme d'Osman, conçurent l'idée d'arracher de petits garçons chrétiens à leurs parents, de les forcer à se faire musulmans, de les instruire dans le métier des armes et d'en former ensuite une troupe permanente au service des padischahs.

Des motifs *dignes de figurer dans les annales de l'enfer*, dit un vieil auteur chrétien, guidèrent Kara Khalil Tschendereli dans la formation de cette troupe. Selon lui, les vainqueurs devenaient les maîtres légitimes des biens, des femmes, des enfants des *giaours vaincus;* et, comme, d'après le Koran, les enfants apportent en naissant des *dispositions à l'islamisme*, il était du devoir d'un bon musulman d'arracher les enfants à la *perdition du christianisme* pour les élever dans la religion de Mahomet. Kara Khalil voulait propager l'islamisme dans le monde et renverser l'empire de la croix à l'aide même des chrétiens renégats; il obéissait en cela, à un ordre de Mahomet, lequel a dit qu'il fallait détruire *les infidèles par les infidèles* ou ceux qui l'avaient été.

Tschendereli pensa que les parents des enfants

musulmans. Les noms des officiers des janissaires furent empruntés aux divers emplois de la cuisine : ainsi le colonel de l'*oda* ou régiment, fut appelé *tscherbadji-bachi* (premier faiseur de soupe). Les officiers les plus élevés en grade, se nommaient : *aschtschi-baschi* (premier cuisinier), et *saka-bachi* (premier porteur d'eau). L'objet le plus sacré de chaque régiment de janissaires, celui qui répondait à l'étendard de nos armées, était la *kazan* (marmite), autour de laquelle on se réunissait, non-seulement pour manger, mais pour tenir conseil[1]. Dans les jours d'insurrection des janissaires, la milice se réunissait à Constantinople, sur la place de l'A-Meïdan (l'ancien hippodrome) ; elle y apportait ses marmites qu'elle renversait en signe de rébellion. Cette place de l'A-Méïdan, qu'on pourrait appeler le Forum des Ottomans, fut aussi témoin, le 16 juin 1826, de la destruction de ces janissaires qui conservèrent jusqu'à ce jour leurs anciens usages. Ces soldats s'appelaient souvent entre eux *Zadé-Beg-Tasch* (enfants de Beg-tasch), en souvenir du vieux scheik qui avait solennellement consacré leur institution.

Telles furent l'origine et la première organisation du corps des janissaires, auquel tous les historiens européens, excepté M. de Hammer, qui a puisé ses récits aux sources véritables, ont donné à tort pour fondateur, le sultan Mourad Ier. Les yeni-schéris existaient depuis trente-trois ans, lorsque cet empereur succéda à son père Ourkhan en 1360. Mourad Ier

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. I.

opéra quelques changements dans la discipline et l'organisation des janissaires, mais il n'apporta aucune modification notable dans son institution première. Sous son règne, et sous ceux de ses successeurs jusqu'à Mahomet IV (XVII[e] siècle de l'ère chrétienne), le corps des janissaires continua à être formé par des enfants chrétiens enlevés à leurs familles et par des Grecs apostats. D'après les statuts primitifs dressés par Kara-Khalil Tschenderli, mille chrétiens faits prisonniers en bas âge, devaient, chaque année, embrasser l'islamisme et être incorporés dans la milice. Or, comme au temps de Mahomet IV, le nombre des janissaires s'élevait à quarante mille, il *résulte*, d'après le calcul d'un historien[1], que cinq cent mille jeunes chrétiens au moins, ont été convertis par le glaive et sacrifiés par le fanatisme religieux au despotisme militaire. Les annalistes ottomans qui exaltent la piété, la sainteté de Kara-Khalil Tschen-dérilé, au sujet de la création des janissaires, disent que cette milice a fourni *tant de conquérants à l'univers et tant de bienheureux au ciel*, que, dans la supposition où pendant trois siècles, on n'aurait volé que les mille chrétiens prescrits, *on en aurait toujours délivré trois cent mille des tourments de l'enfer.*

L'infernal projet de Kara-Khalil, d'armer les frères contre les frères, de détruire les *infidèles* par les *infidèles* ou par ceux qui l'avaient été, s'accomplit horriblement ; dans les conquêtes d'Ourkhan, de

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. I.

Mourad Ier, de Bayezid, de Mahomet Ier, de Mourad II et de Mahomet II, ce furent réellement les janissaires qui frappèrent les plus grands coups ; et l'histoire a remarqué qu'au siége de Constantinople, en 1453, les mêmes janissaires décidèrent de la victoire. L'empire grec tomba donc par les armes de ses propres enfants.

Mais ce n'étaient pas seulement les Grecs qui étaient violemment incorporés dans les troupes des janissaires ; c'étaient tous les chrétiens sans exception, faits prisonniers à la guerre ou enlevés, jeunes encore, à leurs parents. Ainsi, lorsqu'en 1475, Keduck-Achmed-Pacha, général de Mahomet II, s'empara de la ville de Kaffa, en Crimée, quarante mille Génois, habitant cette ville et d'autres places tombées au pouvoir des Ottomans, furent emmenés comme colons à Constantinople, et cinq cents jeunes Génois, arrachés à leurs parents, subirent la circoncision et augmentèrent, devenus hommes, le nombre des janissaires.

C'est à partir du règne de Soliman II, successeur de Mahomet IV, en 1691, que cessa la piraterie des enfants chrétiens pour entretenir le corps des janissaires. A dater de cette époque les *yenischéris* se recrutèrent dans leurs propres rangs. C'étaient des familles de guerriers. On appartenait à la milice de père en fils. Les janissaires avaient des mœurs, des habitudes à part, mœurs et habitudes farouches. Mais ces hommes si turbulents et si dangereux pour les sultans en temps de paix, étaient des soldats intrépides en temps de guerre, et jamais

l'islamisme n'a eu de plus vaillants et de plus opiniâtres défenseurs. Les janissaires ne combattaient qu'à pied. Jusqu'au commencement du XVIe siècle, l'Europe n'eut pas d'infanterie qui eût pu être comparée au corps des janissaires. Ils formaient à eux seuls, une armée permanente, bien équipée, bien soldée, énergiquement disciplinée, lorsque les monarchies d'Occident n'avaient encore à leur disposition que des cavaliers d'emprunt qui se retiraient dans leurs foyers quand la guerre était terminée.

« Il n'y avait pas alors, en Europe, la cinquième partie des soldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaissait point cet effort continuel et funeste qui consume toute la substance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreuses, toujours subsistantes, qui en temps de paix, ne peuvent être employées que contre les peuples, *et qui, un jour, pourront être funestes à leurs maîtres*[1]. »

Nous avons souligné ces derniers mots qui nous paraissent prophétiques.

Les janissaires, qui tant de fois avaient porté si haut le drapeau ottoman, devinrent, plus tard, les plus redoutables ennemis des sultans eux-mêmes, et on ne sait ce qui serait advenu de la race d'Osman, si l'un des descendants du fondateur de l'empire turc n'avait pas anéanti la terrible milice.

Elle rappelle les anciens prétoriens romains et les troupes des césars de Constantinople, lesquelles,

1. Voltaire. *Histoire particulière*, t. V, p. 769, édition de 1817.

marchant sur les traces des soldats avinés qui s'étaient emparés de l'empire pour le mettre à l'encan, faisaient et défaisaient les empereurs. Une différence profonde existait, cependant, entre les prétoriens et les janissaires; c'est que les premiers, méconnaissant toute hérédité monarchique, donnaient l'empire au plus offrant, au plus scélérat ou au plus habile, tandis que les seconds, ainsi que nous l'avons remarqué déjà, professaient un religieux respect pour la dynastie d'Osman qu'ils conservaient toujours sur le trône tout en immolant à leur vengeance des princes de cette dynastie. Mais la domination ne résidait pas moins dans les janissaires, et cette domination, mêlée de plus de honte que de gloire, a duré cinq siècles à Stamboul, *tant les abus et les préjugés sont difficiles à détruire lorsqu'ils se rencontrent dans un corps ou dans une classe où se trouve placée la force armée*[1]. Deux autres troupes formaient, avec les janissaires, l'armée permanente de l'empire ottoman; c'étaient, d'une part, les *spahis* ou *sipahis* (cavaliers), et de l'autre, les *azabs* (coureurs ou légers). Comme en général ces derniers soldats, ou plutôt ces bandes indisciplinées, ne jouissaient d'aucune considération, on les prodiguait dans les siéges. Elles étaient exposées les premières aux coups de l'ennemi, et c'était sur leurs cadavres que les janissaires montaient ordinairement à l'assaut. A cause de cette coutume, Mahomet II appelait les *azabs de la chair à fossé*. Dans des temps plus rap-

1. Michaud. *Histoire des croisades*, t. V.

prochés de nous n'a-t-on pas appelé l'infanterie du centre de la *chair à canon ?* A toutes les époques les conquérants ont fait bon marché de la vie des hommes.

Telle a été jusqu'au commencement du XIXe siècle l'organisation de l'empire ottoman. Nous examinerons, à la fin du volume, les modifications ou les changements qu'elle a subis sous le règne du sultan Mahmoud II.

———

CHAPITRE XXXI.

Bajazet II succède à Mahomet II son père. — Histoire de Djem ou Zizim, fils de Mahomet II. — Caractère de Bajazet II. — Son règne. — Premières relations diplomatiques entre les puissances chrétiennes et la Porte ottomane. — Révolte des janissaires. — Guerres civiles. — Révolte de Sélim contre Bajazet II. — Ce sultan abdique. — Sa mort. — Avénement de Sélim Ier. — Superstition musulmane (de 1481 à 1512).

Bajazet II ou Bayezid, comme l'appellent les Turcs, fils et successeur de Mahomet II, avait trente-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône de Stamboul. Une haine invétérée le séparait de Djem ou Zizim, son frère cadet; et s'il ne lui appliqua pas à son avénement à l'empire l'affreuse loi du meurtre de famille, promulguée par le conquérant de Constantinople, c'est que les deux frères ennemis vivaient en ce moment très-éloignés l'un de l'autre : Bayezid était gouverneur du sandjac (province) de Kastamouni, l'ancienne Paphlagonie, et Djem, qui n'avait que vingt-deux ans à la mort de Mahomet II, gouvernait la Karamanie où sa bonne administration lui avait attiré l'amour des populations. Ce prince, belliqueux et dévoré d'ambition, voulait supplanter Bajazet sur le chemin du pouvoir; il prétendit qu'étant né pendant le règne de Mahomet II, il devait lui succéder au trône, bien plutôt que son frère venu au monde avant l'élévation de leur père à la souveraine puissance. La cause de Djem n'était ni

juste, ni raisonnable, mais les infortunes de ce prince ont rendu sa mémoire intéressante. Indiquons rapidement ici cette dramatique destinée.

Djem, marchant à la tête d'une armée levée par ses soins, se dirigea vers Constantinople; il rencontra les troupes de Bayezid à Brousse, les défit, s'empara de cette ancienne capitale de l'empire ottoman, puis il proposa à son frère le partage des États conquis par Mahomet II et ses prédécesseurs; Zizim demandait pour lui la domination des provinces d'Asie et consentait à laisser à Bajazet II Stamboul, les sandjacs de l'Europe et les îles de l'Archipel. La vieille princesse Seldjoukatoun, fille de Mahomet I[er], tante de Mahomet le Conquérant et grande tante des deux rivaux, supplia le sultan de terminer cette guerre fratricide par l'accord de famille que Djem proposait. « Il n'y a pas de parenté entre les rois, lui répondit Bajazet irrité; il faut que Djem se soumette sans condition à ma volonté suprême ou qu'il meure ! »

Mais le prince révolté ne pouvait soutenir longtemps une lutte inégale, car le sultan opposa toutes ses forces et de nombreuses bandes de Turkomans au petit nombre de guerriers karamans commandés par Djem. Vaincu dans la plaine de Yéni-Scher, en Bithynie, au mois de juin 1481, quarante-sept jours après la mort de Mahomet II, Djem ne sauva sa tête qu'en fuyant vers l'Égypte avec quelques serviteurs fidèles. A la suite de la défaite du prince ottoman, des Turkomans se présentèrent à Bajazet II et lui demandèrent de les affranchir des impôts en récom-

pense du service qu'ils lui avaient rendu en se déclarant contre son frère rebelle. Le sultan les condamna tous au gibet : « Voilà, dit-il, la récompense des esclaves qui, sans y être appelés, osent s'immiscer dans les affaires des pardischas (empereurs). On n'exige d'eux qu'une entière soumission. Quand deux héritiers d'un empire se disputent la couronne, il n'appartient pas à des étrangers, amis ou ennemis, d'intervenir dans leur querelle. Pourquoi donc cette misérable canaille a-t-elle levé la main sur une tête auguste? » Il faut dire que ces Turkomans avaient poursuivi Djem dans sa fuite et tenté de l'assassiner, ce qui eût été loin de déplaire à Bajazet II; un pur caprice avait dicté l'arrêt de mort des Turkomans, et inspiré à ce prince faible et cruel les paroles que nous venons de citer. Pendant tout son règne il se joua de la vie des hommes, et nous verrons bientôt les moyens qu'il employa pour se débarrasser du malheureux Zizim.

Séduit par les espérances de ses partisans restés dans l'Anatolie, ce prince, après avoir profité de son séjour au Caire pour faire un pèlerinage à la Mecque, revint en Karamanie en 1482, livra de nouveaux combats aux troupes de son frère et chargea un de ses généraux, Mahomet-Bey, de négocier la paix avec Bajazet, se contentant, cette fois, de la cession, à son profit, de quelques provinces d'Asie. « La fiancée de l'empire, répondit le sultan, ne peut être partagée entre deux rivaux. Que Djem ne souille donc plus les pieds de mon cheval et les pans de mon manteau impérial du sang musulman! Tout ce

que je puis faire, c'est de donner à mon frère assez d'argent pour vivre dans la solitude. » *Ce n'est pas de l'argent que je veux, c'est un empire!* répliqua Zizim. Mais vaincu une seconde fois par l'armée impériale, Djem fut réduit à implorer un asile auprès des chevaliers de Rhodes qui le reçurent avec les plus grands honneurs. Le prince se jeta dans une barque de l'Ordre pour échapper aux poursuites des soldats de Bajazet; il lança au milieu d'eux sur le rivage, avec une flèche, une lettre adressée à son frère. « Homme impitoyable! lui disait-il, il me faut donc recourir aux ennemis de notre religion et de notre race pour m'arracher à tes mains meurtrières! Mais Dieu me vengera! un jour tes propres enfants t'accableront des maux que tu me fais souffrir! Allah kérim (Dieu seul est grand)! » Un trouble involontaire s'empara de l'esprit du sultan en lisant ces sinistres et prophétiques paroles.

Les devoirs de l'honneur et de l'hospitalité obligeaient les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à ne pas livrer leur hôte à Bayezid; ils n'y manquèrent pas malgré les sommations réitérées du padischah; redoutant la milice, dont la bravoure avait rendu inutiles les efforts de Mahomet II contre Rhodes, et craignant aussi que Djem ne soulevât les puissances d'Occident contre Stamboul, l'empereur turc se hâta de signer un traité de paix avec le grand maître Pierre d'Aubusson. Une des clauses de ce traité portait que le sultan payerait un tribut annuel de cinquante mille ducats, monnaie de Venise, à l'Ordre pour la détention de son frère dans une des posses-

sions des chevaliers, en Occident. Cette négociation honteuse pour les Turcs excita les murmures des vieux compagnons de gloire de Mahomet II; l'un d'eux, surtout, le grand vizir Achmet, qui avait bravement combattu à côté de ce prince sur les remparts de Constantinople en 1453, se plaignit que l'empire du croissant se fût déshonoré entre les mains du timide Bayezid en devenant *tributaire d'une poignée de giaours et d'insulaires.* Le vieil Achmet paya de sa vie ces courageuses paroles : Bajazet II le fit poignarder par un muet à Andrinople. De son côté Djem qui, sans armée et sans souveraineté reconnue, traitait de puissance à puissance avec les chevaliers dont il était le captif, signa, avec eux, un acte par lequel il s'engageait, s'il recouvrait jamais l'empire, d'entretenir une paix constante avec l'Ordre, d'ouvrir tous ses ports à ses flottes, et de rendre tous les ans la liberté à trois cents esclaves chrétiens. Pensant que la vie de Djem serait plus en sûreté en Occident qu'à Rhodes même où Bajazet expédiait quelquefois des assassins déguisés en marchands, d'Aubusson envoya Zizim en France, et lui assigna pour résidence la commanderie de Bourgneuf, en Poitou. Avant d'y arriver, Djem parcourut, sous bonne escorte, une partie de la France *où tous les paysans accouraient*, dit un vieil auteur, *pour voir le fils du sultan qui avait pris Constantinople.* Le prince visita ensuite Chambéry et séjourna quatre mois à Nice. « Quelle curieuse cité que Nice! dit un jour le prince ottoman; on y reste malgré l'envie et le besoin d'en sortir! » Il y avait tout à la fois dans

cette pensée un cri d'admiration pour la pittoresque ville de *Nicea*, et un sentiment de tristesse profonde échappé du cœur du royal proscrit. Djem cultivait la poésie et a laissé des chants très-estimés. On a remarqué que Nice a été la seule ville chrétienne chantée par un poëte musulman et, surtout, par un prince poëte[1].

La peste qui éclata dans cette cité en 1483, obligea les chevaliers de Rhodes, gardiens de Djem, de s'en éloigner, et le fils de Mahomet II dut les suivre dans les montagnes du Dauphiné. Enfermé dans un château voisin de Sassenage, Djem trouva un adoucissement à ses chagrins dans la contemplation de cette grande et sauvage nature ranimée par les eaux courantes du Drac et de l'Isère. L'amour, un amour tout chevaleresque, vint aussi apporter quelque consolation dans l'âme affligée du noble prisonnier. Un ouvrage intitulé : *Zizimi, prince ottoman, amoreux de Philipine Hélène de Sassenage, histoire dauphinoise*, imprimé à Grenoble en 1673, a retracé toutes les péripéties de la passion de la noble Française pour le descendant d'Osman ; et ce livre, considéré jusqu'ici comme un roman, est vrai quant au fond, s'il ne l'est dans les détails[2]. Ce n'était qu'à travers l'étroite ogive de son donjon que Djem pouvait entrevoir la jeune Hélène de Sassenage, alors que d'importuns gardiens n'entouraient pas sa demeure. Une correspondance secrète s'établit entre

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. III.
2. *Idem.*

les deux amants; mais quelques mois après, Djem fut transféré en Auvergne, emportant dans son cœur une pensée d'amour, un souvenir de reconnaissance pour Hélène, *cette fleur des montagnes,* comme il disait lui-même, *dont le parfum, plus doux que celui des roses de la Karamanie, l'avait tant de fois enivré en lui montrant le rayon consolateur de l'espérance!* L'espérance! il la perdit en s'éloignant pour toujours de la châtelaine de Sassenage, de ce coin du monde, seule oasis qu'il eût rencontrée dans le désert de la terre étrangère.

Cependant la politique intéressée de d'Aubusson prolongeait la captivité de Djem. Mais comme le grand maître était vassal du pape Clément VIII, le souverain pontife lui enjoignit de mettre à sa disposition le prince musulman, qui arriva à Rome au mois de mars 1489. Pour dédommager l'Ordre des cinquante mille ducats qu'il avait reçus jusqu'ici du sultan de Stamboul, le saint-siége lui accorda des priviléges considérables, et d'Aubusson fut élevé à la dignité de cardinal, titre qui convenait assez peu à un homme de guerre et à un souverain. Présenté à Innocent VIII, dans une des salles du Vatican, Djem refusa d'ôter son turban et de fléchir le genou devant le pape; sans se découvrir et sans s'incliner, il alla droit à lui et l'embrassa respectueusement sur l'épaule; puis il demanda au pontife, dans des termes pleins d'une noble fierté, de le prendre sous sa protection. Le pape le traita en roi et en fils, et chercha à le convertir à la foi chrétienne : « Je n'abjurerai ma religion, lui répondit Djem, ni pour l'em-

pire ottoman auquel j'aspire encore, ni pour la souveraineté de toute la terre. » Innocent respecta le scrupule de conscience du captif, et lui adressa des paroles d'amitié et de consolation.

Une ligue européenne, ligue que les querelles des rois chrétiens ne tardèrent pas à briser, se formait, en ce moment, contre la Turquie; André Paléologue, neveu du dernier empereur de Constantinople, fugitif, comme Djem, en Occident, avait vendu ses droits à l'empire grec au roi de France Charles VIII. Ces bruits de guerre, parvenus aux oreilles du sultan, l'avaient d'autant plus effrayé que les chevaliers de Rhodes ne répondaient plus de son frère, et Bajazet II n'ignorait pas que le jeune et ambitieux Charles VIII voulait lui opposer un ennemi de plus en armant son frère contre lui. Sur ces entrefaites arriva à Rome un envoyé du sultan, appelé Macrino, chargé d'assassiner Djem et le pape. Le sicaire avoua sa criminelle mission et le souverain pontife lui accorda sa grâce. Tant qu'Innocent VIII vécut, Djem fut traité à Rome avec tous les égards dus à son rang et au malheur; Borgia, successeur d'Innocent VIII, sous le nom d'Alexandre VI, ce Borgia dont le pontificat ne fut qu'une longue suite de crimes, trafiqua de la liberté et de la vie de Djem; il proposa à Bajazet II ou la continuation de la captivité du prince, moyennant une somme annuelle de cinquante mille ducats, somme qu'il avait payée à d'Aubusson, ou sa mort pour trois cent mille ducats une fois donnés. Dans une lettre que le sultan adressa à cette occasion à Alexandre VI, il lui disait que *son frère étant sujet*

à la mort comme tous les hommes, il devait, dans l'intérêt du pape et celui du padischah, terminer au plus tôt sa vie sur la terre; qu'il vous plaise donc, ajoutait Bajazet, *d'aider mon frère à être délivré des misères de ce monde et que, par vos soins, son âme soit transportée dans le séjour céleste.* Les trois cent mille pièces d'or demandées par Borgia accompagnaient cette *pieuse* lettre. Alexandre VI tenait Djem enfermé dans le château Saint-Ange.

Le 31 décembre 1494, Charles VIII arriva dans Rome à la tête de son armée, et somma Borgia de lui livrer le prince captif qu'il conduisit à Naples; celui-ci portait dans ses flancs un poison lent; Alexandre VI avait voulu gagner les trois cent mille pièces d'or. Dans cette occasion, il avait fait usage de la fameuse poudre blanche qui lui servait à se débarrasser de ses cardinaux, et avec laquelle il finit par s'empoisonner lui-même. Djem mourut à Naples le 24 février 1495. Il avait trente-six ans; sa captivité avait duré treize années. Djem demanda, en expirant, d'être enterré dans sa patrie; sa dernière volonté s'accomplit. Une ambassade ottomane vint réclamer ses restes en Italie, les transporta à Constantinople et Bajazet II ordonna que son frère reposât à Brousse à côté de ses ancêtres. Ainsi disparut du monde ce Djem dont la vie aventureuse et traversée par tant de souffrances occupa l'Europe et l'Asie vers la fin du xve siècle. Richement doué par les qualités du cœur et celles de l'intelligence, ce prince aurait pu trouver le bonheur, le repos de l'âme en mettant de justes bornes à son ambition; son violent désir de

monter au pouvoir souverain changea sa destinée et accumula sur sa tête tous les malheurs. L'histoire est remplie de pareils enseignements, et peu d'hommes en ont su tirer profit ; les leçons de la philosophie abondent dans les livres, mais que deviennent-elles dans la pratique des choses de ce monde ? On s'agite et puis la *poussière rentre en la terre d'où elle a été tirée*, et la sagesse inspirée s'écrie : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité*[1] !

Les écrivains turcs ont donné le titre de *sofi* (philosophe contemplateur) à Bajazet II ; ce sultan ne trouva le calme de l'esprit au fond du sérail où s'écoulaient ses jours, qu'après la disparition de ce frère dont il solda la mort. Hammer donne à Bajazet II un caractère *doux et pacifique*. Nous craignons que le savant investigateur allemand n'ait pris pour de la *douceur* la constante *hypocrisie* du sultan dans sa vie politique. En parlant du grand vizir Achmet, secrètement assassiné par les ordres de Bajazet, ce même historien avoue cependant que *ce ne fut pas là l'effet d'une colère soudaine, mais d'une vengeance depuis longtemps méditée*[2]. Il y avait dans Bajazet du Louis XI et du Sardanapale. Ce sultan, qui conservait dans toutes les occasions une parfaite égalité de caractère, avait, comme son père, des formes douces, polies, et envoyait courtoisement un homme à la mort. On se rappelle la condamnation en masse des Turkomans après la défaite de Djem, et sa lettre

1. *Ecclésiaste*, chap. XII.
2. *Histoire de l'empire ottoman*, t. IV.

mielleuse à Borgia pour lui demander la mort de son frère. Ce meurtre de famille n'est pas le seul que l'histoire ait à lui reprocher : deux de ses fils, Alzian et Mahomet, s'étant déclarés indépendants dans leurs sandjacs, Bajazet les fit périr tous les deux, l'un, par le lacet, l'autre par le poison. De pareils actes seraient de nature à nuire à une renommée de caractère *doux* et *pacifique*. Gritti, d'abord ambassadeur à Constantinople sous Bajazet II, et plus tard, doge de Venise, s'exprime ainsi sur ce prince : « Rien dans son visage charnu ne dénote un homme cruel ou redoutable ; on y voit dominer au contraire une expression de mélancolie, de superstition et d'opiniâtreté, non sans un mélange d'avarice. Il est très-versé dans l'astrologie et la théologie qu'il étudie continuellement. Depuis nombre d'années il a renoncé au vin (dont il avait fait un usage abusif), sans s'abstenir cependant de jouissances d'une autre nature ; aussi les débauches en ont fait un vieillard avant le temps. »

Bajazet II n'était point assurément un homme de guerre. Jamais il n'aima les batailles et rarement on le vit à la tête de ses armées, qu'il n'envoya à l'ennemi que dans les cas extrêmes. A la suite de combats meurtriers, il incorpora, cependant, à son empire, des points importants, tels que Lépante où, soixante et dix ans plus tard, la chrétienté écrasa l'islamisme ; Coron en Messénie ; Modon, l'ancienne Méthonte, qui devait être témoin, en 1825, de l'incendie de la flotte turque retirée dans sa rade ; Navarin, l'antique Pylos, patrie de Nestor, appelée Zanchio par les Turcs, qui vit brûler, le 20 octo-

bre 1827, par les puissances alliées, les vaisseaux turco-égyptiens, et dont le nom se mêle au triomphe de la Grèce affranchie. Ce fut aux Vénitiens que Bajazet II enleva ces diverses possessions, comme il arracha par les armes quelques provinces au royaume de Hongrie. Ce prince était un politique habile quoique timide. Les premières relations diplomatiques entre les États chrétiens et la Porte ottomane commencèrent sous son règne. Bajazet II formula de plus en plus la politique extérieure turque, envoya des ambassades en Europe, en Asie, et reçut à Constantinople des représentants de presque tous les points du monde. La Russie, gouvernée alors par Jean III, envoya son premier ambassadeur à Stamboul, sous le règne de Bajazet II (1495). L'envoyé moscovite, qui s'appelait Michel Plesttschéïef, avait mission de négocier un traité de commerce avec le gouvernement turc; Michel, d'après les ordres de son souverain, ne devait pas fléchir le genou en complimentant Bajazet, et ne devait céder le pas à aucun autre ambassadeur; il alla plus loin que ces instructions et se montra roide et hautain en présence du sultan et de ses ministres. Justement blessé d'une pareille attitude, l'empereur ottoman écrivit la lettre suivante à Mengli, kan de Crimée, allié de Jean III. « Le monarque de Russie, avec lequel je désire contracter des relations d'amitié, m'a envoyé un homme grossier; je ne puis donc le faire accompagner par aucun de mes esclaves dans son pays, car je craindrais qu'ils ne fussent insultés. Respecté en Orient et en Occident, je rougirais de me soumettre à un pareil

affront.» Il est assez remarquable que, dans cette circonstance, Bajazet ne se soit pas directement adressé au czar, auquel il ne refusa rien cependant[1]. Mentionnons ici un événement qui fut l'origine du cérémonial encore usité de nos jours dans la présentation des étrangers aux sultans de Stamboul. En 1492, un musulman déguisé en derviche attenta à la vie de Bajazet II, et l'assassin fut aussitôt mis en pièces par les gardes du padischah. Il s'établit à cette occasion une règle d'étiquette par laquelle personne ne doit se présenter armé devant le sultan ; tous ceux qui sont admis à son audience, les ambassadeurs eux-mêmes, ont à leurs côtés deux chambellans qui leur tiennent les bras. Cependant cette règle a perdu aujourd'hui de sa sévérité.

L'esprit guerrier qui avait fait la grandeur et la force des Turcs, s'affaiblissait dans Bajazet II. Les conquêtes de ce prince avaient été plus onéreuses que profitables à la Porte ottomane, et ses armées furent constamment battues par les mamelouks d'Égypte. Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine qui avait si puissamment contribué à l'expulsion des Maures d'Espagne après sept siècles de domination, chassait les Turcs de la mer Ionienne, à la tête d'une flotte de Ferdinand le Catholique, s'emparait d'Égine, de Céphalonie, pendant que Pierre d'Aubusson, commandant les forces navales du pape, dévastait les possessions musulmanes de l'Archipel jusqu'à l'entrée des Dardanelles (1500). Au lieu de répondre

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. IV.

à ces hostilités en armant son empire contre la chrétienté, ainsi que le demandaient les vainqueurs de Byzance et de la Grèce, Bajazet signait des traités de paix avec Venise et la Hongrie. Mais les janissaires, pour lesquels l'inaction était une honte et la guerre un besoin, murmuraient, s'indignaient contre le sultan auquel ils reprochaient sa lâcheté en face de ces *giaours* et sa molle oisiveté dans son sérail. Bajazet avait désigné Achmet, son fils aîné, pour lui succéder à l'empire; les janissaires repoussent ce choix et demandent pour sultan le prince Sélim, gouverneur du sandjac de Trébizonde, frère d'Achmet; l'indomptable caractère de Sélim, ce prince surnommé *gavuz* (l'inflexible), et qu'on pourrait appeler l'Absalon de la race d'Osman, convenait mieux aux turbulents janissaires qu'Achmet, qui ne plaçait ses joies que dans le repos, l'étude de la musique et celle du Koran. Sélim s'avance vers Constantinople à la tête d'une armée sous prétexte de venir rendre à son père ses devoirs de fils et de sujet; Bajazet va à sa rencontre et le défait en bataille rangée. Sélim lève de nouvelles troupes et se remet en marche vers Stamboul où il arrive cette fois sans résistance; les janissaires lui ouvrent les portes de la capitale de l'empire et l'accueillent de leurs acclamations. Ils se présentent avec le peuple, et les vizirs en tête, au palais impérial où Bajazet les reçoit sur son trône : *Que demandez-vous?* leur dit le sultan.—*Notre padischah est vieux et malade*, s'écrient-ils d'une voix unanime ; *nous voulons à sa place le sultan Sélim!* Le vieil empereur voit sa déposition prononcée, et

cherche vainement autour de lui des serviteurs fidèles. *Je cède l'empire à mon fils Sélim*, dit-il en descendant du trône ; *que Dieu bénisse son règne !* Sélim arrive et se prosterne avec des marques hypocrites de respect aux pieds de son père, qui lui demande pour toute faveur d'aller finir paisiblement ses jours à Démotica, sa ville natale. Sélim lui promet qu'il y sera toujours traité en empereur. Bajazet quitte Stamboul et meurt sur le chemin de Démotica empoisonné par les ordres de son fils, le 26 mai 1512, âgé de soixante-six ans et dans la trente et unième année de son règne. Ainsi s'accomplirent les prophétiques paroles de Djem. Sélim arracha le sceptre et la vie au fratricide Bajazet II, coupable aussi de la mort de deux de ses fils. Bajazet II, fidèle observateur des préceptes de l'islamisme (excepté, toutefois, pour ce qui regarde le vin, liqueur défendue par le Koran, et à laquelle il ne renonça que fort tard), avait pieusement fait recueillir la poussière attachée à ses vêtements, à ses bottines dans ses guerres contre les chrétiens; il ordonna, et sa volonté s'accomplit, qu'on mît cette poussière sur ses joues après sa mort, *afin*, dit Seadeddin, *qu'il pût embaumer son tombeau comme avec du musc, par la bonne odeur de la guerre sainte, et détourner ainsi de lui le feu éternel.* Un vieil auteur ottoman avait dit, en effet, que Dieu préservait du feu de l'enfer celui dont les pieds s'étaient couverts de pousssière *dans le chemin de Dieu.* Le côté poétique a rarement manqué aux superstitions musulmanes.

CHAPITRE XXXII.

Caractère de Sélim Ier. — Son plan d'extermination contre les chrétiens de Constantinople. — Comment l'exécution est empêchée. — Sectes religieuses chez les musulmans. — Les schiis et les sunnis. — Massacre des schiis dans l'empire ottoman. — Guerre de Perse.— Conquête du Diarbékir et du Kurdslan. — Caractère que Sélim veut donner à ses agressions contre les musulmans. — Il fait la conquête de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte. — Lutte des mamelouks contre les Turcs. — Mort héroïque du soudan Touman-Baï et du prince Koust-Baï. — Destinée des mamelouks. — Meurtre de Younis-Pacha. — Mort de Sélim Ier.— Période conquérante de l'empire ottoman.— Avénement de Soliman le Magnifique (de 1512 à 1520).

Pour goûter le plaisir de régner, avait dit Sélim avant même de parvenir à l'empire par le meurtre de son père, *il faut régner sans crainte;* c'est-à-dire envoyer au supplice tout homme capable de porter ombrage au souverain. C'est la doctrine politique des tyrans de toutes sortes et de tous les temps : le fils de Bajazet II la pratiqua. Homme de guerre remarquable, musulman fanatique, ennemi des énervants plaisirs du harem, vivant pour régner, caractère impitoyable et d'une puissante énergie, ne souffrant aucun obstacle, se complaisant en quelque sorte dans le sang et les larmes qu'il faisait couler, Sélim Ier représente le despotisme dans sa plus terrible expression. Une imprécation, en usage parmi les Ottomans du commencement du XVIe siècle, caractérise la cruauté de ce prince; les Turcs qui se querellaient

entre eux, avaient coutume de se dire réciproquement dans le feu de la dispute : *Puisses-tu être vizir du sultan Selim !* « Cela vient, dit à ce sujet un historien musulman[1], de ce que les vizirs du padischah étaient presque toujours déposés après un mois de fonctions, et livrés au bourreau; aussi portaient-ils leur testament sur eux, et chaque fois qu'ils sortaient du divan (conseil), ils croyaient sortir de la tombe. » Piri-Pacha, un des meilleurs généraux de Sélim, disait un jour à cet empereur sanguinaire, d'un air moitié sérieux, moitié plaisant : « Mon padischah, je sais que tôt ou tard tu me feras étrangler, ou décapiter, ou empoisonner sous un prétexte quelconque, moi ton fidèle esclave; ne voudrais-tu pas, avant que ce moment arrive, m'accorder quelques heures de liberté pour mettre ordre à mes affaires de ce monde, et pour me préparer à paraître devant Dieu ? — J'y pense, en effet, répondit Sélim en riant; mais je n'ai pas en ce moment un homme capable de te remplacer dans les fonctions de vizir. *Backaloun ! backaloun !* (nous verrons! nous verrons!) » En montant sur le trône, Sélim fit immoler ses deux frères, Achmet, que Bajazet II avait désigné pour son successeur à l'empire, Korkoud, gouverneur d'un sandjac de l'Asie, et cinq de ses neveux. Trois fils du prince Achmet n'échappèrent à la fureur de leur oncle qu'en fuyant vers la Perse[2].

Après avoir ainsi sacrifié ses plus proches parents

1. Seadeddin.
2. Cantemir.

à sa sûreté, comme la loi de Mahomet II l'y autorisait d'ailleurs, et condamné au dernier supplice une foule de musulmans restés fidèles à la mémoire des princes assassinés, Sélim organisa des massacres sur une plus grande échelle. Le conquérant de Constantinople convertit, on s'en souvient, la moitié des églises de cette ville en mosquées, laissa l'autre moitié aux chrétiens et leur accorda la liberté de leur culte. Cette politique n'était pas du goût de son petit-fils, qui blâma Mahomet II de l'avoir suivie. Sélim forma un plan d'extermination générale contre les chrétiens de Constantinople. Voulant donner à son crime une sanction religieuse, il posa captieusement la question suivante à Djemali, grand moufti de Stamboul : *Lequel est le plus méritoire de subjuguer le monde entier, ou de convertir les peuples à l'islamisme?* Ne soupçonnant pas les intentions du cruel padischah, le moufti répondit que rien ne pouvait être plus agréable à Dieu que la conversion des infidèles. Aussitôt Sélim ordonna à Piri-Pacha de changer toutes les églises en mosquées, d'interdire le culte chrétien dans Constantinople, et de mettre à mort les disciples de Jésus-Christ qui refuseraient d'embrasser la foi de Mahomet. Épouvanté de l'ordre qu'il vient de recevoir, le vizir, homme juste et pénétré de compassion pour les chrétiens ainsi voués à la mort, accourt chez le moufti qui regrette d'avoir, par son *fetva* (décision), mais à son insu, approuvé les meurtres et les injustices dès longtemps préparés par l'empereur. Les deux grands dignitaires de l'empire préviennent secrètement le patriarche de

Constantinople de tout ce qui se passe, et l'exhortent à se présenter devant le padischah accompagné de tout son clergé, pendant que de leur côté ils emploieront toute leur influence auprès du sultan pour le faire revenir de sa tyrannique détermination. Les prêtres chrétiens sont admis à l'audience de Sélim et rappellent à Sa Hautesse l'engagement de Mahomet II de laisser aux enfants de l'Évangile la moitié de leurs églises et le libre exercice de leur culte. Mais l'acte par lequel toutes ces promesses sont stipulées a été dévoré dans un incendie, le patriarche invoque le témoignage de trois vieux janissaires, glorieux débris de l'armée qui avait pris Constantinople en 1453, et les trois vétérans attestent, en présence de Sélim, la vérité courageusement soutenue par le patriarche. Le sultan respecte la parole de son aïeul pour ce qui concerne la liberté du culte, renonce au massacre projeté des chrétiens, mais il leur vole toutes leurs églises. *Le Koran ne dit pas*, ajoute l'empereur en prenant cette décision, *que d'aussi beaux édifices doivent être plus longtemps souillés par l'idolâtrie.* « Afin de ne pas porter atteinte au droit des Grecs et des étrangers professant le christianisme, a dit un historien[1], Sélim ordonna de leur construire des églises en bois. » En s'appropriant de cette manière de magnifiques monuments, en donnant en échange, aux chrétiens, quelques misérables baraques qui disparurent au premier incendie, le sultan foula aux pieds, selon nous, le droit acquis et viola les engagements solennels de son grand-père.

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. IV.

Une pensée d'humanité, née dans le cœur de Piri-Pacha et dans celui de Djemali, avait préservé les chrétiens de Constantinople d'une immense tuerie; il n'en fut pas ainsi pour les musulmans schismatiques répandus dans les provinces de l'empire ottoman, car aux yeux des Turcs, les musulmans hétérodoxes sont plus exécrables que les chrétiens; les *giaours*, au moins, repoussent franchement la doctrine de Mahomet, et on sait à quoi s'en tenir avec eux, tandis que les musulmans infidèles à la loi du prophète ont défiguré sciemment cette loi; aussi leur rébellion contre le Koran ne saurait être expiée ni par des prières continuelles, ni par des pèlerinages multipliés, ni par des aumônes, et un soldat turc qui tue un musulman schismatique sur un champ de bataille accomplit un acte plus méritoire que s'il donnait la mort à soixante et dix chrétiens[1].

On sait que les disciples de Mahomet sont divisés en sectes nombreuses, dont les deux principales, les *schiis* (schismatiques) et les *sunnis* (orthodoxes) se sont voués une haine irréconciliable. Les schiis, qui dominent en Perse et dans les Indes, sont aux sunnis ce que les protestants sont aux catholiques. Nous ne parlerons point ici des soixante et douze articles du Koran qui, selon les docteurs sunnis, établissent le schisme ou plutôt l'hérésie des Persans; disons seulement que le point fondamental de la séparation des deux sectes rivales repose sur la succession au kalifat des quatre lieutenants de Mahomet : Abou-

1. Sentence d'Isad-Effendi, grand moufti de Stamboul.

Bek, Omar, Othman et Ali, et que cette séparation remonte à l'établissement de l'islamisme. Le prophète arabe n'eut pas de descendant mâle de sa race, et mourut sans désigner son successeur au trône de la Mecque; mais Ali, le plus ardent, le plus aimé de ses disciples, avait épousé Fatime, fille de Mahomet, et les Persans soutiennent que la dignité d'iman (chef de la religion) était héréditaire dans la famille du prophète, et que cette dignité devait se continuer d'abord dans l'époux de Fatime et de ses descendants; ils disent que Mahomet n'avait pas voulu livrer aux caprices d'une élection un choix d'où dépendaient la prospérité publique, le triomphe de la foi, et que, par conséquent, le sceptre politique et religieux de l'Arabie appartenait de plein droit à Ali, fils adoptif de Mahomet; ils accusent Abou-Bek, Omar et Othman d'avoir, par des menées coupables, écarté le grand Ali du trône, et d'y être montés successivement eux-mêmes au mépris de la justice humaine et des lois religieuses; ils vouent à la damnation éternelle les trois premiers kalifes et ne reconnaissent qu'Ali seul pour vicaire de Mahomet. Les sunnis, au contraire, vénèrent la mémoire d'Ali, comme ils vénèrent celle de ses successeurs, car le prophète a dit : « Mes compagnons sont comme des étoiles; quel que soit celui d'entre eux que vous suivrez, il vous conduira dans le vrai chemin. Mes compagnons sont ceux que vous devez le plus honorer après moi. Qui les aime, m'aime; qui les hait, me hait, qui les moleste, moleste Dieu qui un jour se vengera. » Cependant les sunnis préten-

ue le degré de sainteté a seul déterminé la
on des quatre lieutenants de Mahomet au ka-
mettent au dernier rang l'époux de Fatime.
Ajoutons que la *Sonna*, ce livre des musulmans qui est, par rapport au Koran, ce que le Talmud des Juifs est par rapport à la Bible, est entièrement repoussé par les schiis comme contraire au pur mahométisme. Telle est cette querelle qui, pendant des siècles, a fait couler des torrents de sang dans l'Orient musulman, et qui, aujourd'hui encore, entretient une implacable animosité entre les Osmanlis et les Persans.

Aucun lien de parenté n'unissait la dynastie ottomane et celle des sophis, maîtres de la Perse au XVIe siècle, aux familles des quatre premiers kalifes; mais la première de ces dynasties était sunnite; la seconde, schiite; et ces croyances ennemies auraient suffi pour armer les Turcs contre les Persans, si déjà le sultan Sélim, *qui ne rêvait que batailles et que conquêtes*[1], n'avait conçu la pensée de joindre à son empire les antiques et riches possessions de Darius. De nombreux schiis vivaient sur divers points de l'empire ottoman sous le règne de Sélim. En 1514, cet empereur, *fécond en ressource et plein d'esprit*, selon les expressions d'un auteur ottoman[2], envoya des émissaires chargés de dresser des listes où figureraient les noms des schiis depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de soixante et dix. *Plus de quarante mille*

1. Lettre de l'ambassadeur Foscolo au sénat de Venise.
2. Seadeddin.

de ces hérétiques au cœur infâme, dit le même auteur, *furent égorgés ou condamnés à une détention perpétuelle par les ordres du glorieux padischah*. Cette épouvantable boucherie, qui est la Saint-Barthélemy des Ottomans, devint le signal d'une guerre furieuse entre la Perse et la Turquie. Le roi de Perse, Schah-Ismaïl, leva des troupes et se prépara à venger la mort de ses coreligionnaires, tandis que de son côté Sélim organisait une grande expédition contre les Persans.

Sous prétexte de se conformer au Koran qui veut qu'on avertisse son ennemi avant de l'attaquer, *afin qu'il réfléchisse et qu'il craigne*, Sélim adressa successivement trois lettres au schah de Perse. Il l'exhortait, dans des termes offensants, à embrasser la croyance des sunnis s'il voulait échapper à la fureur de ses soldats, *dont les épées portaient des coups mortels*, *et dont les flèches perçaient l'ennemi jusque dans la constellation du Sagittaire*. Puis il lui ordonnait de lui abandonner son royaume et de prendre cette résolution sans délai. « Rentre en toi-même, émir Ismaïl, ajoutait Sélim ; renonce à tes erreurs et marche vers le bien d'un pas ferme. Au reste, salut à qui suit la voie du salut ! »

Ismaïl répondit à ces lettres en envoyant au sultan une boîte d'or remplie d'opium avec un billet ainsi conçu : « Tes messages sont indignes d'un empereur ; ils n'ont pu être écrits que par un homme sans connaissance et plongé dans l'ivresse de l'opium ; c'est pour cette raison que je t'en envoie. » Sélim fit empaler l'ambassadeur du schah de Perse qui lui remit

et le billet et la boîte d'opium; puis il chargea un mendiant de porter à Ismaïl un froc, un bâton, un cure-dent, un cilice, tous les attributs d'un derviche: « Cela te convient mieux, lui fit dire l'empereur, que les ornements de la royauté. La fiancée de l'empire, pauvre émir, ne se laisse embrasser que par celui qui baise sans pâlir le tranchant irrité d'un glaive. Mais toi, on ne te voit pas! tu te caches! Fais donc venir auprès de toi un médecin qui puisse te guérir de la peur! Je vais, moi, te montrer ce que c'est que le courage! » La rage au cœur, Sélim pénètre dans la Perse à la tête de cent quarante mille hommes, met à feu et à sang ce qui se présente à son passage, rencontre l'armée persane, commandée par Ismaïl en personne, dans une plaine appelée *Tschalrūlan;* un combat meurtrier s'engage, quatorze kans (gouverneurs des provinces de la Perse) et autant de pachas turcs restent sur la place, mais la victoire se déclare pour Sélim et Ismaïl ne doit son salut, après sa défaite, qu'à la vitesse de son cheval (août 1514).

Les Osmanlis recueillent un immense butin dans le camp ennemi, et bientôt Sélim entre triomphalement dans Tebriz ou Tauris, alors capitale de la Perse, ville remarquable par ses édifices musulmans, édifices que les guerres ont détruits, mais la cité compte encore aujourd'hui plus de quatre-vingt mille habitants. Le sultan, maître d'une partie du pays, veut poursuivre ses conquêtes et ne rentrer à Constantinople qu'après avoir subjugué toute la Perse; de violents murmures éclatent dans les rangs

des janissaires ; ils déclarent au sultan qu'ils ne veulent plus rester dans un pays brûlant où des maladies de toute espèce les déciment ; ils forcent l'empereur à revenir sur les bords du Bosphore. En arrivant à Stamboul, Sélim fait pendre les principaux chefs de la sédition : cet acte de vigueur impose silence à la turbulente milice. En général les janissaires ne se montraient audacieux qu'envers les princes faibles, ainsi que nous l'avons déjà vu dans l'abdication forcée de Bajazet II ; ils devenaient obéissants et soumis toutes les fois qu'ils se trouvaient en présence d'un padischah énergique et déterminé à ne pas condescendre à leurs orgueilleuses prétentions : aussi Sélim regretta-t-il de ne pas avoir châtié les rebelles dans les champs mêmes de la Perse et d'avoir ajourné sa vengeance. Son expédition au delà de l'Euphrate, expedition conduite avec autant de bravoure que de talent, eut pour résultat immédiat l'adjonction à l'empire ottoman du Diarbékir et du Kurdistan ; ces deux vastes provinces, qui avaient jusqu'alors appartenu aux schahs de Perse, sont toujours restées, depuis 1514, sous la domination des sultans de Stamboul. Sélim annonça, par ses ambassadeurs, ses victoires et ses conquêtes en Perse à toutes les puissances de l'Europe. Seul le sénat de Venise, dont les intérêts commerciaux en Orient l'obligeaient à entretenir de bonnes relations avec la Porte ottomane, complimenta le sultan de ses brillants succès au delà de l'Euphrate.

Toute guerre entreprise par Sélim devait avoir à ses yeux un caractère religieux : c'était la doctrine

du prophète arabe; mais comme cette doctrine ne pouvait être appliquée à des musulmans, le fils de Bajazet II, qui voulait, avant tout, agrandir son empire, cachait son ambition dans des subterfuges théologiques, pour justifier ses agressions contre les enfants de l'islamisme. *Je te présente les paroles du Koran au lieu du sabre*, avait-il dit à Schah-Ismaïl avant de porter ses armes en Perse; maintenant Sélim méditait la conquête de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte. Ces belles contrées étaient placées sous la domination des mamelouks, musulmans sunnis comme les Turcs; le sultan trouva un prétexte religieux pour leur déclarer la guerre: il les accusa d'entretenir des relations d'amitié avec les Persans, et de s'être secrètement alliés aux schiis contre les Turcs. Sélim posa la question suivante au grand moufti de Stamboul: « Si un padischah de l'islamisme faisant la guerre sainte, afin d'exterminer les impies (les Persans), rencontre des obstacles par suite des secours que leur prête un autre padischah, la loi permet-elle au premier de tuer le second, et de prendre ses propriétés? » Djemali résolut affirmativement cette question, en citant la sentence du prophète: *Celui qui vient en aide aux impies est lui-même impie* [1].

Muni de ce fetva, Sélim s'avance avec une nombreuse armée à travers l'Asie Mineure, franchit le Taurus, entre dans la Cilicie et vient camper non loin d'Alep, ville gardée par des forces considérables,

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. IV.

sous le commandement de Kanssou Ghavri, soudan des mamelouks, vieillard octogénaire, communément appelé *Gavri* dans les livres des auteurs occidentaux. Sélim envoie à Kanssou Ghavri des ambassadeurs chargés de lui déclarer la guerre, s'il refuse de céder au padischah la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Le soudan fait jeter les députés turcs en prison et les renvoie ensuite à leur maître, accompagnés de Mogholbaï, l'un de ses généraux, lequel est escorté de dix mamelouks de distinction, avec mission de faire des propositions de paix au sultan de Stamboul. Furieux de l'indigne réception faite à ses ambassadeurs, Sélim ordonne qu'on décapite ceux du soudan ; il prescrit à son barbier de couper la barbe et les cheveux de Mogholbaï, de lui mettre un bonnet de nuit et de le renvoyer ainsi au soudan, sur un âne *boiteux et galeux*. Telles étaient les représailles de la barbarie ! On exécuta de point en point les ordres de Sélim, et Kanssou Ghavri jura de venger dans le sang des Osmanlis un si cruel outrage. Le 24 août 1516, les deux armées ennemies en vinrent aux mains dans la vaste prairie de Dabik, à quelques lieues d'Alep ; les mamelouks, manquant de cette artillerie qui faisait la principale force des Turcs, sont mis en pleine déroute. Le vieux soudan meurt de désespoir. Sélim trouve dans la tente de Ghavri un trésor immense : deux cents quintaux d'argent et cent quintaux d'or. Le sultan entre en triomphateur dans Alep, qui lui ouvre ses portes, visite la grande mosquée de cette ville, y trouve l'iman dans sa chaire, qui salue le padischah comme

son souverain et ajoute aux titres ordinaires du padischah celui de *serviteur des deux saintes villes de la Mecque et de Médine*, titre exclusivement réservé jusqu'alors aux princes mamelouks. Transporté de joie, Sélim ôte son cafetan (manteau) couvert de pierreries, et le jette sur les épaules de l'heureux iman. La seule victoire de Dabik donna au sultan la Syrie et la Palestine. Il s'en alla à Damas, cette belle et riche cité, surnommée le *parfum du paradis*, fit un pèlerinage à Jérusalem, qui est aussi une ville sainte pour les musulmans, et se mit ensuite en marche vers l'Égypte par le désert de sables mouvants d'El-Arisch, désert traversé par tous les conquérants du monde, depuis Sésostris jusqu'à Napoléon. Cette stérile et sombre solitude qui sépare la Palestine de l'antique pays des pharaons, offre, dans toute sa longueur, une distance d'environ soixante lieues. Nous l'avons parcourue nous-même à dos de chameau, en 1837, dans un espace de neuf jours. Avec tout son attirail de guerre l'armée ottomane dut employer au moins quinze jours pour franchir cette distance. L'absence de tout chemin, par le mouvement éternel des sables, est une incessante difficulté pour le voyage.

Le 20 janvier 1517 Sélim dressa son camp près du village de Khankah, dans le voisinage du Caire. Après la mort de Kanssou Ghavri, les mamelouks avaient élu roi le prince Touman-Baï; ses talents et sa valeur l'avaient depuis longtemps désigné aux suffrages de ses compagnons d'armes; dernier soudan des mamelouks, Touman-Baï justifia leur choix

par son noble courage dans sa lutte désespérée contre le sultan de Stamboul. Une effroyable bataille, livrée entre les Turcs et les mamelouks, le 25 janvier 1517, dans la plaine de Ridania, anéantit ces derniers, et rendit Sélim maître de l'Égypte. Trahi dans cette journée par Khaïr et Ghazali, deux de ses principaux généraux, Touman-Baï se retrancha du côté des pyramides avec les débris de son armée. Le sultan s'empara sans coup férir du Caire, et y plaça une garnison sans y entrer lui-même; il massa la portion la plus considérable de ses troupes sur un point d'où il pouvait le plus sûrement repousser les nouvelles attaques des mamelouks. Touman-Baï repassa le Nil à Boulak avec ses soldats, dans la nuit du 28 au 29 janvier, pénétra dans la ville du Caire et massacra la garnison ottomane. A cette époque, comme aujourd'hui, la capitale de l'Égypte n'avait ni fossés ni remparts, et le soudan ne pouvait espérer d'y soutenir un siége; mais voulant tenter un dernier et suprême effort pour sauver son empire, il fait passer sa vaillance dans l'âme des habitants; ils courent aux armes, construisent des barricades dans les rues, transforment leurs maisons en forteresses et attendent l'ennemi; l'artillerie ottomane foudroie la cité, les Osmanlis se précipitent dans les rues, les Égyptiens résistent pendant trois jours et trois nuits à la fureur des soldats de Sélim; cinquante mille cadavres jonchent les rues du Caire; épuisés de faim et de fatigue, les Égyptiens succombent sous le fer des Turcs; huit cents des principaux habitants se constituent prisonniers et demandent grâce pour leurs compa-

triotes; le sultan refuse de les entendre et les fait égorger, puis il livre la ville aux flammes; Touman-Baï et deux ou trois mille de ses soldats, échappés au désastre, se réfugient une seconde fois du côté des pyramides. Le 3 février, Sélim prend possession du château bâti par Saladin sur la montagne de Mokattan et, nouveau Néron, il contemple de cette hauteur la ville incendiée. Bientôt on lui amène Touman-Baï enchaîné: *Dieu soit loué*, s'écria-t-il en apercevant le soudan, *l'Égypte est conquise!* Il fit pendre le roi des mamelouks à une des portes du Caire. « Sultan de Roum, avait dit Touman-Baï à Sélim en le quittant pour marcher au supplice, sultan de Roum, tu n'es pas coupable de la chute de notre empire, mais les coupables sont ces traîtres, » et le soudan montra du doigt Khaïr et Ghazali qui assistaient à leur entrevue.

Si des traîtres se rencontrèrent dans les rangs des mamelouks, disons aussi que le plus grand nombre des soldats de cette milice célèbre combattit vaillamment jusqu'à la dernière heure. Parmi les chefs de l'armée égyptienne qui, vaincus et prisonniers de Sélim, étonnèrent ce farouche sultan par leur magnifique attitude en présence de la mort, l'histoire a recueilli le nom de Kourt-Baï; il fut conduit à Sélim les mains liées derrière le dos et le dialogue suivant s'engagea entre l'empereur et le noble captif: « Qu'as-tu fait de ta valeur, Kourt-Baï? — Elle m'est restée! — Sais-tu le mal que tu as fait à mon armée? — Je le sais, et sans ton artillerie, qui est l'arme des lâches et des assassins, tu ne nous aurais pas vaincus; d'ailleurs

ce n'est ni ton courage, ni l'habileté de tes manœuvres qui t'ont fait triompher; c'est le destin; Dieu a marqué le terme des empires, et un jour viendra où la puissance des Ottomans disparaîtra à son tour. — Je voulais, lui dit Sélim, te rendre ta liberté et même faire de toi un de mes beys; mais tu m'as manqué de respect. Ta vie est dans mes mains! — Prends-la! répondit fièrement Kourt-Baï. Dieu me préserve, ajouta-t-il, d'être jamais compté au nombre de tes esclaves! » Sélim fit un signe à un de ses bourreaux; au moment où celui-ci brandissait son glaive, l'intrépide mamelouk s'écria, en s'adressant au transfuge Khaïr, présent à cette scène : *Ramasse ma tête sanglante, traître, et dépose-la dans le sein de ta femme!* Et sa tête tomba.

Ainsi disparut de cette Égypte, où déjà tant de souverains avaient passé, le gouvernement des mamelouks circassiens, après cent trente-quatre ans de durée. Ils succédèrent en 1383 aux mamelouks *bahari*, lesquels avaient assassiné, un siècle auparavant, le dernier soudan de la dynastie de Saladin. Les mamelouks, assez semblables par leur organisation aux janissaires de Constantinople et aux strélitz de Moscou, avaient été, dans leur origine, comme chacun le sait, des esclaves achetés dans les montagnes de l'Arménie, de la Cappadoce et de la Circassie; ils formaient la garde prétorienne des soudans d'Égypte qu'ils finirent par anéantir, et plusieurs de ces anciens esclaves fondèrent des dynasties. Leur chute, sous Sélim Ier, ne les détruisit pas entièrement, et dans la nouvelle organisation de l'adminis

tration et de la défense de l'Égypte, les mamelouks occupèrent encore les meilleures places dans l'ordre civil et dans l'ordre militaire. Les invincibles bataillons de notre France trouvèrent les mamelouks en Égypte en 1798; ils admirèrent leur impétueux courage au pied des Pyramides où leur brillante et nombreuse cavalerie succomba héroïquement devant l'artillerie et les baïonnettes de nos soldats. Il était réservé à Méhémet-Ali d'anéantir pour toujours, et par la plus infâme trahison, la puissance des mamelouks (1er mars 1811). Leur domination fut arbitraire, violente comme l'ont été et le sont encore presque tous les gouvernements de l'Asie musulmane.

Sélim quitta l'Égypte huit mois après l'avoir conquise. Parvenu aux frontières de l'Idumée, et chevauchant à côté de Younis-Pacha, l'un de ses vizirs, le sultan dit : « Voilà l'Égypte derrière nous, et demain nous serons à Gaza!—Hélas! répliqua Younis, faisant allusion aux mamelouks auxquels Sélim avait confié des postes importants sur les bords du Nil, hélas! quel sera le résultat de tant de fatigues et de peines! La moitié de votre armée a péri dans les combats ou dans les sables brûlants, et l'Égypte est maintenant gouvernée par des traîtres! » Ces imprudentes paroles coûtèrent la vie au vizir : le sultan le fit décapiter sur l'heure, et son cadavre, sans sépulture, fut jeté en pâture aux bêtes du désert. Ce meurtre fut un des derniers crimes du fils de Bajazet II. Une mort prompte l'enleva de ce monde le 22 septembre 1520, âgé de cinquante-quatre ans,

après un règne de huit années. Sélim continua l'ère des conquêtes commencée par Osman et suivie par les successeurs du fondateur de la dynastie ottomane. Les neuf premiers règnes des sultans osmanlis forment la période conquérante de l'empire turc ; et dans les mains de Soliman le Magnifique, fils unique et successeur de Sélim Ier, cet empire va monter à son plus haut degré de puissance.

CHAPITRE XXXIII.

Instructions de quelques monarques chrétiens à leurs fils appelés à régner après eux, comparées aux instructions de Sélim Ier à son fils Soliman. — Conquêtes de Belgrade, de Rhodes par Soliman. — Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à Malte. — Défaite de l'armée ottomane devant cette île. — Destinée des chevaliers. — Alliance de François Ier avec Soliman. — Guerre des Turcs en Hongrie. — Bataille de Mohacz. — Conquête de la Hongrie par Soliman. — Les statues de Bude à Stamboul. — Mort du vizir Ibrahim-Pacha. — Zapolya. — Siége de Vienne par Soliman. — Défaite des Turcs sous les remparts de Vienne. — État des esprits en Allemagne pendant la première moitié du XVIe siècle. — Captivité de François Ier à Madrid. — Lettre de Louise de Savoie à Soliman à ce sujet. — Réponses du sultan. — Seconde campagne de Soliman en Hongrie. — Ses résultats. — Succès d'André Doria, amiral de Charles-Quint, dans la Méditerranée. — Traité de paix entre la Turquie et l'Allemagne. — Paroles du pape Clément VII à ce sujet. — Conquête de Bagdad. — Les capitulations entre François Ier et Soliman. — Khaïr-Eddin Barberousse. — Il s'empare de Tunis au nom de Soliman. — Prise de Tunis par Charles-Quint. — Désastre de la flotte de Charles-Quint devant Alger. — Guerre entre la Turquie et la république de Venise. — Ses résultats. — Traité de paix entre ces deux puissances. — Troisième campagne de Soliman en Hongrie. — Ses résultats. — Second traité de paix entre l'Allemagne et Soliman. — Meurtre des enfants de Soliman. — Quatrième campagne de Soliman en Hongrie. — Siége de Szigeth. — Mort de Soliman. — Mort héroïque du comte Zriny ou de Serin. — Observations générales sur le règne de Soliman le Magnifique : caractère et portrait de ce prince (de 1520 à 1566).

Constantin, le glorieux fondateur de Constantinople; Théodose, qui vengea, l'épée à la main, la majesté romaine longtemps avilie par les barbares, et lui rendit son éclat d'autrefois; Basile Ier, cet an-

cien esclave devenu empereur, et qui fut un des plus illustres souverains de Byzance; Louis IX, grand dans les combats, dans la paix, dans l'adversité et dont la vertueuse parole fut toujours appuyée par de nobles exemples, tous ces illustres potentats de la terre avaient voulu, avant de mourir, faire entendre des leçons de sagesse à leurs fils destinés à régner après eux; leurs conseils sur la manière de gouverner se mêlaient à de pieuses recommandations en faveur des pauvres, en faveur de ceux qui souffrent: « Si la veuve et l'orphelin, disait saint Louis à Philippe, son fils, en mourant sur la terre africaine, si la veuve et l'orphelin luttent devant toi contre l'homme puissant, déclare-toi pour le faible contre le fort, jusqu'à ce que la vérité te soit connue. » Des princes, dont la vie s'était presque entièrement passée dans le jeu sanglant des batailles, exhortaient leurs successeurs à éviter la guerre, à ne prendre les armes que pour punir des injustices. Sélim Ier laissa, lui aussi, des instructions à son fils Soliman; mais le génie qui les inspira ne ressemblait pas au génie chrétien faisant dire à Louis IX : *Rien ne plaît tant à Dieu que le spectacle de la concorde et de la paix.* La soif des conquêtes, qui dévorait l'âme de Sélim, ne s'éteignit même pas à l'heure de sa mort, et son dernier soupir fut un dernier cri de guerre: « Je meurs dix ans trop tôt, dit-il en expirant; que de choses il me restait à faire! je voulais abattre la puissance de la Perse, vaincre les chrétiens de Rhodes, de Hongrie et porter mes armes au delà du Danube! Je lègue à mon fils, avec les royaumes que j'ai con-

quis, la mission d'agrandir encore l'empire ottoman! » Fidèle aux volontés de son père, aux traditions de sa race, Soliman Ier ou Souléiman (Salomon) combattit toute sa vie contre les chrétiens, contre les Perses, et la mort seule put lui arracher de la main son glaive de conquérant.

A peine était-il monté sur le trône qu'il envoyait un ambassadeur au roi de Hongrie pour lui demander un tribut qui ne lui était pas dû. L'ambassadeur turc fut mis à mort. Soliman, qui ne cherchait qu'un prétexte de guerre contre les Hongrois, déclara qu'il ne laisserait pas impuni le meurtre de son envoyé. Il partit de Stamboul avec une armée, assiégea Belgrade, s'en empara, et la chute de cette importante place entraîna celle de plusieurs autres villes et châteaux forts situés sur la Save et le Danube. Le commandeur des croyants changea en mosquée la cathédrale de Belgrade et rentra, ensuite, à Constantinople au milieu des acclamations populaires (octobre 1520).

Soliman avait vengé, en prenant Belgrade, l'affront reçu par Mahomet II au pied des murailles de cette ville, en 1456; il lui restait à réparer l'honneur des armes ottomanes en triomphant des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui, en 1480, avaient victorieusement repoussé de Rhodes le conquérant de Byzance et de la Grèce. D'autres motifs portaient Soliman à conquérir Rhodes. Cette île était la dernière colonie des chrétiens en Asie, le poste avancé de l'Occident dans l'Archipel; tant que les chevaliers en restaient maîtres, la navigation

de la Méditerranée appartenait aux nations chrétiennes, et Soliman pouvait craindre quelque grande expédition de l'Europe pour ressaisir la Palestine, la Syrie et conquérir même l'Égypte. En arrachant Rhodes aux chevaliers, le sultan détruisait, comme il le disait lui-même, *un cancer au cœur de son empire*, établissait un grand point de communication entre Stamboul et le Caire, et assurait, avec la liberté du commerce ottoman, la sécurité des pèlerins syriens se rendant à la Mecque. Il choisit, pour attaquer Rhodes, le moment où l'Europe, livrée aux discordes par les frénétiques prédications de Luther et aux sanglantes disputes de Charles-Quint et de François I[er], ne pouvait porter aucun secours aux chevaliers. « Dieu, a dit Montluc, fit naître Charles et François envieux de la grandeur l'un de l'autre, ce qui a causé la ruine d'un million de familles. » On pourrait ajouter que la rivalité de ces deux monarques causa aussi la ruine de Rhodes et favorisa le développement de la grandeur ottomane. Comment, en effet, Soliman aurait-il pu, quelque puissant qu'il fût, résister aux armes de Charles-Quint et de François I[er] si ces deux princes s'étaient ligués pour la défense de la chrétienté menacée? Abandonnés à leurs seules forces, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ne pouvaient pas vaincre Soliman.

La correspondance qu'on trouve dans l'abbé Vertot entre l'Ile-Adam, grand maître de l'Ordre et le fils de Sélim, avant le siége de Rhodes, est supposée. Sommé par le sultan de lui abandonner l'île, le

grand maître ne daigna seulement pas lui répondre, et se prépara à la résistance. Le 28 juillet 1522, le padischah débarqua à Rhodes à la tête de deux cent mille hommes, montés sur trois cents navires de toutes grandeurs; il avait quatre cents bouches à feu. Sous son règne l'artillerie ottomane eut une formidable supériorité sur celle des autres États de l'Europe : elle fut un de ses principaux éléments de succès à Belgrade, à Rhodes et dans sa conquête de la Hongrie en 1526. L'empire turc était, à cette époque, on le sait, dans toute sa puissance guerrière; il se leva spontanément, s'organisa pour vaincre six cents chevaliers secondés par quatre mille hommes de troupes régulières! Nous ne connaissons rien de comparable dans l'histoire militaire d'aucun peuple à la défense de Rhodes en 1522, et le nom de l'Ile-Adam, enfant de la France, retentit avec une immense gloire dans cette lutte solennelle entre le croissant et la croix. Les chevaliers résistèrent pendant six mois aux formidables attaques des Turcs. Les habitants de l'île, les femmes surtout, combattirent à côté des soldats de Jésus-Christ. Une femme grecque vit son mari tomber percé de balles sur les remparts de la cité; le désespoir dans l'âme, elle saisit par les cheveux ses deux filles, jeunes et belles, les marque au front du signe de la croix, les égorge ensuite, et s'écrie : « Maintenant, anges de Dieu, vous ne serez pas souillés par des mains impures! » L'esprit égaré, la malheureuse commit un crime en voulant sauver l'honneur de ses enfants! Puis, cette femme s'enveloppa dans le manteau sanglant de son

époux, prit son épée, se précipita au plus fort de la mêlée et mourut de la mort des héros[1].

Déjà quatre-vingt mille Turcs avaient succombé dans ces combats de géants. Soliman ordonna un dernier assaut le 30 novembre, et perdit encore quinze mille hommes. Debout sur le *bastion des vainqueurs*, couvert de son armure, tenant d'une main son épée, de l'autre l'oriflamme, l'Ile-Adam put apparaître en ce moment aux Turcs en déroute comme un ange exterminateur ou comme le génie des batailles et de la gloire ; ils désespèrent un instant de leur triomphe; Soliman hésitait à continuer le siége, lorsque deux traîtres, un médecin juif et André d'Amaral, chevalier portugais et grand chancelier de l'Ordre, firent connaître au padischah le déplorable état de la cité. Ses remparts, à moitié démantelés par les canons des Turcs, ne pouvaient résister à de nouvelles attaques ; les chevaliers, qui n'étaient plus qu'au nombre de deux cents (les autres étaient morts), manquaient de provisions de bouche et de munitions de guerre. La trahison du juif fut reconnue, et les assiégés l'écartelèrent; d'Amaral proclama son innocence au milieu des tortures; mais le conseil de l'Ordre le condamna à mort. Il fut décapité sur l'heure. Ce d'Amaral avait aspiré à la grande maîtrise, et les chevaliers lui avaient préféré l'Ile-Adam. *L'Ile-Adam !* s'était alors écrié le Portugais, *sera le dernier grand maître de Rhodes !* Cette parole, inspirée par la jalousie, le perdit; mais

1. Hammer.

les énergiques dénégations d'Amaral en face de la mort laissent au moins planer le doute sur le crime qui lui était imputé.

L'empereur turc, assuré de la conquête de Rhodes, voulut, dans un élan généreux, épargner à cette malheureuse ville les désastres d'une place prise d'assaut, et proposa au grand maître de capituler. Déterminés à mourir plutôt que de se rendre, l'Ile-Adam et ses chevaliers repoussèrent la proposition du sultan ; mais les habitants de Rhodes, épouvantés des malheurs qui les menaçaient, demandèrent au grand maître, en fondant en larmes, de les prendre en pitié, et d'accepter la capitulation. Ne pas accéder à leurs supplications, c'était les vouer à une mort certaine. « Ah ! ce ne sont pas les chevaliers qui capitulent ! dit l'Ile-Adam d'une voix sourde et frémissante, ce sont des femmes, des vieillards et des enfants dont le sang retomberait sur ma tête ! » Il déposa les armes et se rendit sous la tente de Soliman, qui loua sa vaillance et plaignit son infortune. La reddition de Rhodes eut lieu dans la matinée du jour de Noël (25 décembre 1522), au moment où le pape Adrien VI, successeur de Léon X, célébrait la messe dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Pendant le service divin une pierre se détacha de la corniche et vint tomber aux pieds du pontife. « Cette circonstance, dit un auteur italien[1], fut regardée comme le présage de la chute du premier boulevard de la chrétienté. » Le grand maître demanda à Soliman,

1. Spandugino.

qui lui promit sur la foi des traités, de respecter le culte chrétien à Rhodes. Puis l'empereur et l'Ile-Adam entrèrent ensemble dans la cité. En prenant possession du palais du grand maître, Soliman, montrant à Ibrahim, son vizir, l'Ile-Adam accablé de tristesse, lui dit : « Ce n'est pas sans être pénétré d'une vive peine que j'oblige ce chrétien à abandonner dans sa vieillesse sa maison et ses biens ; mais c'était écrit ! » Le sultan trouva à Rhodes un fils de Djem, qu'il fit étrangler avec son fils, et envoya à Stamboul sa femme et ses deux filles. Ce fut le commencement des crimes de Soliman, car lui aussi paya avec usure, comme nous le verrons dans la suite, son tribut de sang à la loi de Mahomet II, qui ordonnait l'assassinat dans les familles impériales de sa race.

Le premier janvier 1523 le grand maître et ses chevaliers, couverts, comme lui, de nobles cicatrices, s'éloignèrent tristement de cette île de Rhodes que leur Ordre avait possédée pendant deux siècles. Quatre mille Rhodiens, préférant l'exil au joug des Ottomans, suivirent les chevaliers sur les galères qui les entraînaient vers l'Europe. L'Ile-Adam et ses compagnons d'infortune débarquèrent sur les côtes napolitaines, non loin des lieux où Virgile fait débarquer le pieux Énée avec les glorieux débris de Troie. En 1527, Charles-Quint donna Malte aux chevaliers, qui prirent, à cette époque, le nom de cette île. Trente-huit ans plus tard (1565), Soliman dirigea contre eux toutes ses forces navales commandées par le séraskier Moustapha-Pacha. Les chevaliers, prenant leur revanche de Rhodes, écrasèrent les Turcs, et la flotte

ottomane, mutilée et confuse, rentra, pendant la nuit, dans le Bosphore, n'emportant pour tous trophées que quelques têtes de chrétiens exposées au bout des piques. Les humiliations ne manquèrent pas à l'orgueil ottoman durant ce fameux siége de Malte. A la suite d'un assaut meurtrier donné au fort Saint-Ange où les chevaliers perdirent beaucoup de monde, le sérasker envoya au grand maître un esclave chrétien pour le sommer de se rendre ; l'héroïque Lavalette conduisit l'envoyé de Moustapha sur les remparts et, lui montrant du doigt les fossés longs et profonds qui les entouraient, *Va dire à ton maître*, lui dit-il, *que je lui abandonne seulement ce terrain pour y ensevelir ses janissaires !* Quelle légion de héros que ces chevaliers de Malte ! Ils conservèrent jusqu'au XVIII[e] siècle les traditions de l'antique chevalerie et l'esprit des vieilles croisades. Leurs luttes contre les Ottomans et les Maures d'Afrique étaient la continuation de ces gigantesques expéditions conduites au delà des mers par Godefroi de Bouillon, Louis VII, Conrard, Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion, Philippe Auguste et saint Louis. Les chevaliers de Malte durent subir les conséquences de cette révolution de 89 qui, tout en accomplissant de grands bienfaits, emporta dans son tourbillon des institutions utiles. Par des moyens peu dignes d'un grand capitaine, le général Bonaparte, marchant vers l'Égypte, s'empara de Malte, et détruisit, en un instant, un Ordre religieux et militaire qui comptait quatre cents ans de gloire. Il faut dire aussi qu'en 1798 Hompesch, alors grand maître, et ses compa-

gnons, n'avaient peut-être plus la même trempe d'âme que les compagnons de Foulque de Villaret, le conquérant de Rhodes au commencement du XIIIe siècle, et ceux de l'Ile-Adam et de Lavalette. Plusieurs chevaliers de *la langue de France* prirent du service dans l'armée de Bonaparte et suivirent le vainqueur en Égypte. Ceux-là purent, au moins, accomplir leur vœu qui était de combattre les infidèles; pour la masse des soldats français, les croisades se continuaient dans un autre but et sous d'autres inspirations.

L'intérêt qui s'attache aux exploits des chevaliers, à leur destinée, nous a fait devancer, comme à notre insu, l'ordre des dates. Hâtons-nous d'indiquer rapidement la suite des guerres et des conquêtes de Soliman le Magnifique. Depuis l'avénement de cet empereur, des relations secrètes existaient entre lui et François Ier. Par des lettres particulières le roi de France excitait le sultan à envahir la Hongrie, dans le but caché d'y appeler Charles-Quint, son redoutable rival. L'ambassadeur de France près la Porte ottomane reçut de Soliman, en 1525, la promesse d'une expédition dans les régions danubiennes. Soliman et François avaient, chacun, un intérêt majeur dans cette guerre de Hongrie. Louis II, prince d'une constitution faible et maladive, époux de cette Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint, qui, après avoir gouverné les Pays-Bas, s'ensevelit, comme son frère, en 1556, dans un couvent de l'Estramadure, Louis II, disons-nous, occupait, en 1525, le trône des Hunyade, des Ladislas et des Mathias Corvin. L'archiduc d'Au-

triche, Ferdinand, frère de Charles-Quint, qui devait succéder à ce prince à l'empire d'Occident, avait épousé Anne de Jagellon, sœur de Louis II. Le contrat de mariage entre Ferdinand et Anne de Jagellon et celui de Louis II avec Marie portaient que la couronne de Hongrie appartiendrait à la maison d'Autriche dans le cas où Louis II mourrait sans postérité. Soliman, instruit de ces arrangements de famille, voulait donc empêcher l'Allemagne d'étendre sa domination sur la Hongrie, trop voisine de l'empire ottoman, et le roi de France, en haine de Charles-Quint, excitait les belliqueuses dispositions du sultan. L'alliance de François I[er] avec Soliman scandalisa la chrétienté; le roi de France chercha à se justifier plus tard en accusant l'ambition et la perfidie de Charles-Quint ; cette justification est difficile à admettre si on songe aux dangers qui menaçaient alors le monde chrétien. Dans tous les cas on ne saurait reconnaître ici la hauteur de caractère du roi chevalier.

Soliman se mit en campagne, comme un ouragan, au mois de juin 1526, avec une armée de cent mille hommes ; aucune ville, aucun château fort ne put résister à la fureur des Ottomans ; ils avaient changé la moitié de la Hongrie en un désert avant de rencontrer l'armée de Louis II qui, forte seulement de vingt-deux mille combattants, venait imprudemment se mesurer avec les troupes redoutables de Soliman. Ce fut dans la plaine de Mohacz, sur la rive occidentale du Danube, que les Turcs et les chrétiens se livrèrent cette fameuse bataille qui décida du sort de

la Hongrie. A la vue des troupes de Louis II, Soliman, élevant les mains vers le ciel, s'écria : « Mon Dieu ! la force et la puissance sont à toi ! Protége le peuple de Mahomet ! » En moins de cinq heures vingt mille chrétiens succombèrent courageusement dans le champ de Mohacz. Le reste des Hongrois prit la fuite et périt avec le roi dans des marais profonds. Louis II avait vingt-deux ans. Il laissa son royaume livré aux factions féodales et au ravage des Turcs (28 août 1526). Douze jours après, Soliman entra sans combattre dans la ville d'Offen, capitale de la Hongrie, appelée aussi Bude, du nom de *Buda*, frère d'Attila. Bude est l'ancienne *Sicambria* des Romains. Soliman célébra le Baïram (pâques des Turcs) dans le palais de Louis II, dont il pilla les richesses. Cent mille chrétiens, réduits en esclavage, furent dirigés sur Constantinople, vendus dans les bazars de cette ville et dispersés dans les provinces de l'Asie ottomane. Cette campagne de Soliman en Hongrie ne fut qu'un long brigandage. Les Turcs ne respectèrent pas plus les vivants que les morts. Imitant les exemples du féroce Timour, ils coupèrent la tête des cadavres des vaincus sur le champ de bataille de Mohacz et les élevèrent en pyramides devant la tente de Soliman, qui n'empêcha pas cet acte de hideuse barbarie. Le plus admiré des sultans de Stamboul ne fut pas le moins cruel. Mais ce prince, plein de génie, avait des aspirations vers le beau, le grand ; son âme n'était pas toujours fermée à la pitié, et son esprit se passionna pour les chefs-d'œuvre des arts ; il admira les statues d'airain d'Apollon, d'Hercule et de Diane

qui décoraient le château royal d'Offen. Heurtant de front l'article du Koran qui interdit toute représentation des êtres sortis des mains du Créateur, Soliman fit transporter ces statues à Stamboul, et ordonna à son vizir, Ibrahim-Pacha, de les placer dans cet hippodrome que Constantin et Théodose avaient jadis orné des images des dieux de Rome et de la Grèce. Le fanatisme musulman cria à l'irréligion, mais le peuple, tremblant au seul nom de Soliman et plus encore à celui d'Ibrahim, n'osa pas renverser les statues d'Offen. Un poëte turc fit, à cette occasion, un distique satirique dans lequel il disait que le premier Ibrahim (Abraham) avait détruit les idoles, et que le second les élevait sur les places publiques. Bien que le malheureux poëte n'eût pas prononcé le nom du padischah, et qu'il n'eût désigné que son vizir, il ne fut pas moins promené sur un âne dans la ville et puis étranglé[1]. Dix ans après, Ibrahim-Pacha mourut lui-même étranglé dans son lit pendant son sommeil par les ordres de Soliman, et le peuple de Stamboul mit alors en pièces les statues d'Offen. Cet Ibrahim était Grec d'origine et converti dès l'enfance au mahométisme. C'était un homme d'une capacité rare, d'un courage héroïque, d'une merveilleuse beauté et d'une dévorante ambition. Soliman en avait fait son confident, son ami et lui avait donné sa sœur en mariage. Monté du fond de son obscurité aux premières dignités de l'empire, Ibrahim fut soupçonné d'aspirer à la souveraine

1. Hammer.

puissance, et comme il a toujours suffi aux sultans de Stamboul de redouter leurs vizirs pour prononcer leur arrêt de mort, l'ambitieux Ibrahim devait périr par le cordon des muets.

Soliman ne voulut pas conserver directement la souveraineté de la Hongrie qu'il avait conquise; il se contenta d'en faire un État tributaire de la Turquie. A cet effet il nomma lui-même pour gouverner la Hongrie, avec le titre illusoire de roi, Jean Zapoli ou Zapolya, noble Hongrois possédant une immense fortune; mais l'archiduc Ferdinand réclama, les armes à la main, ses droits à la couronne de Hongrie, et vainquit Zapolya dans la plaine de Tokai. Le 3 septembre 1529, Soliman partit de Constantinople avec deux cent mille hommes pour aller combattre Ferdinand et replacer sur son trône ce Zapolya qui, sacrifiant l'honneur national à son ambition, ne craignit pas de devenir le vassal de l'ennemi de la Hongrie et de la chrétienté. Le sultan le traîna à sa suite dans sa marche vers la capitale de l'Autriche. Il campa sous les remparts de Vienne le 27 septembre. Ferdinand ne se trouvait pas, en ce moment, dans cette ville : il était dans la haute Autriche. *Seize mille hommes seulement* formaient la garnison de Vienne; ils étaient commandés par le comte palatin du Rhin, duc de Bavière, le comte Nicolas de Salm, le baron de Roggedorf et George de Leuchtenberg, grand bailli de Styrie, noms illustres et vénérés dans les annales allemandes, car ces hommes furent, à cette époque, les sauveurs de leur pays. Que de dévouement, que d'héroïsme dans les soldats chrétiens

et dans les habitants de Vienne soudainement assaillis par la formidable armée de Soliman ! Leur haine contre les Turcs était vivace, profonde, et chacun voulait vaincre ou mourir ! Dans ce mémorable siége, qui dura trois semaines consécutives, les Ottomans perdirent quarante mille hommes et Soliman se vit contraint à la retraite. « Je sais, avait-il dit un jour à un ambassadeur hongrois, je sais que plus d'une fois les puissances chrétiennes ont amoncelé des nuages menaçants sur mes aïeux et le peuple de Mahomet ; mais ces nuages ne *lançaient pas la foudre*. » Cette fois la foudre éclata terrible sur la tête des ennemis du nom chrétien, et Soliman dut comprendre qu'il n'était plus invincible. Son orgueil humilié voulut donner le change sur sa défaite sous les remparts de Vienne ; il fit écrire au comte palatin, par son vizir, qu'il n'était pas venu pour prendre cette ville, mais bien pour combattre l'archiduc *qui était resté invisible comme un renard dans sa tanière*. Pour prouver aux troupes, au peuple de Constantinople qu'il avait vaincu les Autrichiens, il distribua, en rentrant dans cette ville, de riches présents aux principaux chefs de son armée. Mais un fait est acquis à l'histoire ; c'est que la brillante victoire des Autrichiens au mois d'octobre 1529 sauva la chrétienté d'une effroyable invasion. Qui pourrait dire, en effet, ce que serait devenu l'Occident si la capitale de l'Autriche fût alors tombée au pouvoir des Ottomans ? Les haines religieuses que Luther avait semées en Europe, et surtout en Allemagne, agitaient les esprits, plus occupés, à cette époque, de disputes théo-

logiques que de résistance aux débordements des Turcs. Dès l'année 1520, Luther n'avait-il pas déclaré, du haut de sa chaire, *que c'était un péché de résister aux musulmans, attendu que la Providence se servait de cette nation infidèle pour visiter les iniquités de son peuple ?* Quelque temps après, il condamnait lui-même, il est vrai, cette coupable maxime en publiant un écrit dans lequel il demandait une croisade contre les Turcs ; mais les ferments de discorde subsistaient au sein des populations chrétiennes. Lorsque dans les diètes d'Augsbourg et de Spire, le légat du pape Clément VII exhorta, au nom de la religion, les princes d'Allemagne à prendre les armes pour la défense de la chrétienté menacée, il rencontra une vive opposition dans l'esprit toujours plus actif des doctrines nouvelles. « On pouvait alors, a dit un historien[1], comparer les peuples d'Allemagne, menacés par les Turcs, aux Grecs du Bas-Empire, que l'histoire nous montre livrés à de vaines disputes, lorsque les barbares étaient à leurs portes. Ainsi que chez les Grecs, on trouvait parmi les Allemands une foule d'hommes qui redoutaient moins de voir dans leurs cités le turban de Mahomet que la tiare du pontife de Rome ; les uns, poussés par un esprit de fanatisme qu'on trouve à peine dans le Koran, soutenaient que Dieu avait jugé la Hongrie, et que le salut de ce royaume n'était point au pouvoir des hommes ; d'autres (les millénaires) annonçaient avec une joie fanatique l'approche du jugement der-

1. Michaud. *Histoire des croisades*, t. V.

nier; et tandis que les prédicateurs de la croisade exhortaient les Allemands à défendre la patrie, l'orgueil jaloux d'une secte impie invoquait les jours de la désolation universelle. »

Le XVIe siècle, si fécond en mémorables événements, nous montre trois monarques fameux sur la scène du monde, François Ier, Charles-Quint et Soliman, comme le XIIe siècle vit paraître Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion et Saladin. De même que le vaillant et généreux fils d'Youb professait une estime profonde pour le héros de Bouvines, de même le fils de Sélim entourait de sa noble amitié l'illustre vaincu de Pavie. Aussi ce fut à Soliman que Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, s'adressa de préférence pour lui demander la délivrance de son fils captif à Madrid. « Mon fils, le roi de France, écrivit-elle au sultan de Stamboul, a été fait prisonnier par Charles, roi d'Espagne. Je croyais que Charles aurait eu la générosité de le mettre en liberté; mais loin d'agir ainsi, il l'a indignement traité. Je viens te supplier, grand empereur, de montrer ta magnanimité en délivrant mon fils. » Soliman répondit à la régente de France, à la mère affligée, *que sa prière avait été entendue au pied de son trône, refuge du monde;* il écrivit en même temps à François pour lui promettre de *faire sentir le poids de son flamboyant cimeterre à celui qui le retenait dans les fers;* puis il adressa des paroles de consolation au royal captif. « Dans ce temps-ci, lui disait-il, que des empereurs soient défaits et enfermés dans une prison, il n'y a rien là qui doive sur-

prendre. Que votre cœur se réconforte! Que votre âme ne se laisse point abattre, mon frère! J'ai soumis de vastes provinces et des forteresses puissantes. Je ne dors ni jour ni nuit et mon épée ne quitte pas mon flanc! Interrogez votre envoyé sur l'état des affaires. Restez convaincu de ce qu'il vous dira, et sachez bien qu'il en est ainsi. — De la résidence de Stamboul, la bien gardée et la bien munie, dans la première décade de la lune de veby, l'an de l'hégire 732 (15 février 1526), signé : *Souleiman-Khan.* »

L'envoyé de François était le comte Frangipani, intelligent et habile négociateur, et premier ambassadeur de la France à Constantinople. Revenu sur les bords du Bosphore en 1530 ou 1531, Frangipani, muni d'instructions nouvelles de son maître, alors sorti de prison, poussait adroitement le grand vizir Ibrahim-Pacha et Soliman lui-même à recommencer la guerre dans la Hongrie; il leur représentait les dangers pour la Turquie de la prépondérance désormais sans rivale de Charles-Quint. L'empereur turc, qui ambitionnait depuis longtemps la gloire de combattre le grand empereur d'Occident dont la renommée remplissait le monde, prêtait l'oreille aux paroles de l'ambassadeur français, et semblait n'attendre qu'une occasion pour se remettre en campagne du côté du Danube. Bientôt cette occasion se présenta. La lutte engagée pour la couronne de Hongrie entre Ferdinand et Zapolya, le vassal de Soliman, recommença, et Rogindorf, général de l'archiduc, assiégea inutilement Offen, ville occupée

par une forte garnison turque. Le sultan repartit de Constantinople avec son armée au mois d'avril 1532 et s'empara, après un long siége de la ville de Gürs, mal défendue par les troupes de Ferdinand. Les écrivains turcs appellent cette campagne, qui dura sept mois, *guerre d'Allemagne contre le roi d'Espagne*, et prétendent que Soliman attendit vainement Charles-Quint dans les champs de bataille de la Hongrie. Mais les documents historiques les plus dignes de foi attestent, au contraire, les hésitations du sultan devant les armes de l'empereur d'Occident. Le padischah, en effet, rentra à Constantinople au moment même où Charles-Quint, parti d'Italie avec une armée, se dirigeait vers les rives du Danube. Pendant ce temps le célèbre André Doria, amiral de Charles-Quint, traversait la Méditerranée avec une escadre, battait les armées navales de Soliman, s'emparait de la ville de Coron en Morée et des deux châteaux bâtis par Bajazet II à l'entrée des Dardanelles. Les succès de Doria et les dispositions belliqueuses de Charles-Quint en Allemagne, déterminèrent Soliman à accepter la paix que Ferdinand lui proposa en 1533. Le frère de Charles-Quint conserva une bonne partie de la Hongrie, et Soliman se réserva le droit de ratifier les arrangements qui pourraient être ultérieurement proposés entre Ferdinand et Zapolya. Mais cette paix, dont les conditions furent imposées par le sultan, ne fut ni avantageuse ni honorable pour l'Autriche. Un fait digne de remarque, c'est que le pape figura dans ce traité de paix; Soliman y donne le titre de père au pontife romain, et

celui de frère à Ferdinand[1]. Clément VII, qui s'était livré à d'infructueuses tentatives pour armer les princes chrétiens contre les infidèles, gémit en apprenant les pacifiques négociations de Constantinople, et n'espérant plus que dans la Providence, il s'écria avec amertume : *Il ne nous reste plus qu'à supplier le ciel de veiller lui-même au salut du monde chrétien!* Que les temps étaient changés! Ils étaient déjà loin les jours où, pour le plus grand bien de la civilisation chrétienne, les papes, écoutés, obéis dans les conseils des rois, pouvaient, d'un seul mot, ébranler les peuples de France, d'Allemagne, d'Angleterre, et les lancer en Asie pour terrasser l'islamisme.

1. Voy. ce traité dans le cinquième volume de l'*Histoire des croisades* de Michaud.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Soliman semblait n'avoir voulu conclure un traité de paix avec l'Allemagne que pour attaquer plus librement la Perse, dont son père mourant lui avait demandé la conquête. Il passa donc l'Euphrate, s'empara de Tauris, de Bagdad et rentra triomphalement à Constantinople au mois de janvier 1536. C'est en 1535 qu'il faut placer les célèbres capitulations convenues entre François I[er] et la Porte ottomane, capitulations qui ont servi de base à tous les traités postérieurs de même nature. On y régla la liberté de commere tant pour les Turcs dans les pays du royaume de France, que pour les Français dans les parages appartenant à la Turquie. Les sujets français établis dans l'empire ottoman ne furent plus soumis, en ce qui concernait les affaires civiles, qu'à la juridiction des consuls de France envoyés dans les principales échelles du Levant. Les procès criminels devaient être jugés par le kadi, mais les accusés avaient le droit de se faire assister par un interprète français, attaché à l'ambassade de notre nation, et cet interprète pouvait défendre leurs causes. Il était stipulé que, dans aucun cas, on ne pourrait réduire en esclavage des prisonniers de guerre. La grande question des lieux saints à Jérusalem, qui a tant occupé, de nos jours, la diplomatie européenne, et

attiré l'attention publique au delà comme en deçà des mers, fut agitée par Jean de La Forest, ambassadeur de François Ier auprès de Soliman. Le roi de France sollicita sa protection pour les chrétiens de la Palestine, de la Syrie, et réclama pour les catholiques latins, le droit d'être paisiblement conservés dans les maisons et les sanctuaires qu'ils possédaient à Jérusalem; François alla jusqu'à demander à Soliman la restitution d'une église autrefois convertie en mosquée; la religion de Mahomet s'opposait à cette restitution : Soliman la refusa en termes polis; dans une lettre que le sultan écrivit à François Ier à ce sujet, il lui disait : « Personne, sous mon règne de justice, n'inquiétera les chrétiens de la ville sainte, ni les troublera dans les lieux qu'ils habitent. Sous l'aile de ma protection souveraine, il leur sera permis de célébrer les cérémonies de leur culte. Que cela soit ainsi[1]. » N'est-ce pas une chose remarquable que cette constante pensée de la France pour les lieux consacrés par la présence du sauveur du monde? Les croisades, qui avaient eu pour but de conquérir le saint tombeau, et de délivrer les chrétiens d'Orient de l'oppression musulmane, furent provoquées, accomplies par la France; le reste du monde européen ne marcha qu'à

1. Deux des lettres de Soliman à François Ier, dues aux recherches du savant M. Reinaud, de l'Institut, conservateur des manuscrits à la bibliothèque de la rue Richelieu, ont été imprimées dans le cinquième volume de l'*Histoire de l'empire ottoman*, de Hammer.

sa suite sur les chemins de la Palestine. Lorsque l'esprit des guerres de la croix n'exista plus, ce fut encore la France qui prit l'initiative pour protéger les enfants de l'Évangile souffrant et priant autour du Golgotha. Et depuis François Ier, cette protection n'a pas cessé d'exister. Et le marquis de La Valette, ambassadeur français à Constantinople en 1852, s'occupe des lieux saints auprès d'Abdoul-Medjid, comme La Forest s'en occupait en 1535, auprès de Soliman le Magnifique. Pourquoi cela? parce que, il y a sept siècles et demi, la France a versé son sang à Jérusalem pour la cause de Jésus-Christ; parce qu'elle a contracté, par ce sang, des obligations sacrées envers la ville du Messie, où des rois français ont régné pendant quatre-vingt-huit ans; parce que, quoi qu'il arrive, la France ne pourra répudier son passé en Palestine, et qu'elle sera toujours instinctivement la protectrice née de ces régions bénies; parce qu'enfin, des raisons politiques obligent aujourd'hui la France à maintenir sa puissante influence dans ces lieux encore remplis de sa gloire.

Soliman avait une armée de terre nombreuse, brave, bien organisée, disciplinée; car, sous la main de ce puissant maître, les farouches janissaires eux-mêmes avaient plié. Ses forces maritimes étaient considérables aussi, mais sa flotte manquait de chefs habiles; il le savait, et cherchait depuis longtemps un homme de mer tel qu'il le fallait pour élever son armée maritime à la hauteur de son grand empire. Cet homme, il le trouva en 1533 dans Khaïr-Eddin Barberousse, ce corsaire roi qui, né à Mitylène,

l'ancienne Lesbos, dans la boutique d'un pauvre potier, parvint, à force de génie, de brigandages et d'intrépidité, à chasser d'Alger les dominateurs arabes et à s'établir souverainement dans cette ville dont il fit un foyer de piraterie. Déjà Barberousse, qui voulait s'assurer l'appui de la Porte ottomane, en vue de certaines éventualités, avait fait acte de soumission à Sélim Ier, et ce sultan lui avait envoyé le sabre, le cheval et le tambour, insignes de la qualité de sandjak ou gouverneur de province. Avant de partir pour la Perse, Soliman appela Khaïr-Eddin à Constantinople, le combla de présents, d'honneurs, le nomma capitan-pacha (grand amiral), mit à sa disposition des sommes immenses, ses chantiers, et le chargea de faire construire des vaisseaux de guerre. En 1534, Barberousse sortit de la Corne d'or avec quatre-vingts voiles, ravagea les côtes d'Italie, et son passage dans ces parages porta la terreur dans la Sicile, à Naples, à Rome même; puis il se dirigea vers Tunis, et se rendit maître de cette ville au nom du padischah de Constantinople. Depuis plus de six cents ans Tunis était gouvernée par la dynastie des Beni-Hafs; le sultan que Barberousse détrôna s'appelait Mouléï-Hassan. Mais Khaïr-Eddin ne resta pas longtemps maître de Tunis; en 1535 Charles-Quint vint l'y attaquer avec cinq cents navires; l'empereur prit le fort de la *Goulette*, regardé comme la clef de cette ville, entra en vainqueur dans Tunis, ses soldats passèrent au fil de l'épée trente mille de ses habitants, écumeurs de mer comme les Algériens, et rendit la liberté à vingt-cinq mille esclaves chrétiens.

Après cette grande victoire, Charles-Quint quitta les rivages africains, revint en Occident en laissant mille Espagnols en garnison dans le fort de la *Goulette*. L'empereur replaça Mouléï-Hassan sur son trône, et l'obligea à lui payer un tribut annuel comme vassal. Cet arrangement étonne; on se demande pourquoi le vainqueur de Tunis aima mieux laisser dans cette ville ses anciens dominateurs musulmans, que d'en faire, sous son autorité absolue, une colonie chrétienne. L'entière possession de Tunis, en 1535, aurait peut-être prévenu, empêché les désastres de l'armée de Charles-Quint devant Alger, en 1541. Remarquons cependant qu'à cette époque l'empereur d'Occident fut, non pas vaincu par les Turcs, mais par les éléments : on ignorait complétement la situation topographique de la ville des pirates. Les terribles ouragans survenus tout à coup dans le port d'Alger brisèrent, engloutirent, avec les provisions de bouche et les munitions de guerre de l'armée expéditionnaire, plus de deux cent cinquante navires de l'empereur. A la suite de cette catastrophe, André Doria, commandant en chef de la flotte impériale, André Doria qu'on ne pouvait soupçonner de lâcheté ni de manquer de talent comme marin, dit à Charles-Quint : « Si vous ne profitez pas, pour vous retirer, de l'instant de calme que le ciel nous accorde, l'armée navale et celle de terre, exposées à la faim, à la soif, à la fureur de l'ennemi, sont perdues sans ressource. Je vous donne cet avis, parce que je le crois de la dernière prudence. Vous êtes mon maître, continuez à me donner des ordres, et je perdrai

man immola son ministre. Khurrem-Sultane donna une de ses filles, Mihrmah (la lune du soleil), en mariage à Roustem-Pacha, l'une de ses créatures et le complice de ses machinations. Elle obtint de Soliman l'élévation de son gendre au vizirat. En 1553 le sultan était campé, avec son armée, au delà de Kutayeh et se préparait à marcher, pour la seconde fois, vers la Perse. Roustem-Pacha avait depuis longtemps préparé l'âme de l'empereur à recevoir tous les soupçons contre Moustapha, gouverneur d'une des provinces de l'Asie Mineure. Au mois de septembre 1553, il alluma sa colère par des paroles dépouillées de tout nuage. « Les janissaires, lui dit-il, conspirent contre toi, ô mon maître. Ils disent que l'âge a glacé le sang dans tes veines, et qu'il est temps de poser ton pied sur le coussin du repos. Moustapha est l'âme de cette conspiration! Souviens-toi, ô mon glorieux padischah, de Bayezid II! » Le coup était porté. « A Dieu ne plaise, dit Soliman avec un sourire mêlé de terreur, que Moustapha montre de mon vivant une pareille impudence! qu'on aille le chercher à Amasia, et qu'on l'amène ici, dans mon camp! » Moustapha arriva peu de jours après, et les soldats le saluèrent de leurs acclamations. *Entendez-vous ces cris?* dit Roustem au padischah. — *Oui! c'est une sédition!* répliqua le sultan. Monté sur un superbe cheval du Kurdistan, et ne se doutant pas du sort qui l'attendait, Moustapha, escorté par des vizirs et des janissaires, arrive devant la tente impériale, descend de sa monture et entre dans la demeure de son père. Il y trouve des muets

cessé d'exister; il laissa en mourant sa couronne à son fils Sigismond, encore enfant, sous la tutelle d'Isabelle, sa mère, femme de Zapolya. Violant les traités signés en 1535, Ferdinand d'Autriche, entra dans la basse Hongrie et s'empara d'une partie des possessions du vassal de la Sublime Porte. *Ferdinand a donc oublié que la Hongrie m'appartient?* dit Soliman en apprenant la levée de boucliers de l'archiduc. Il reprit les armes (1541), battit Ferdinand, se rendit maître de Bude une seconde fois, convertit en mosquée sa belle église de Sainte-Marie, et cette ville, qui fut, comme Belgrade, le boulevard de l'islamisme contre la chrétienté, resta en possession de la Turquie jusqu'en 1686. Valpo, Siklos, Gran et Stuhlweissenbourg subirent le sort d'Offen. Plus de la moitié de la Hongrie devint musulmane. Les États voisins de ce malheureux pays tremblaient de voir arriver les troupes ottomanes et s'empressaient d'envoyer à Soliman des ambassadeurs pour solliciter son amitié ou plutôt sa pitié. La Pologne surtout dépêcha un grand personnage au sultan victorieux pour le féliciter de ses nouveaux succès en Hongrie, et lui offrir de riches présents. Le Hollandais Veltwik, ambassadeur de Charles-Quint, envoyé à Constantinople pour demander la paix au padischah, marcha avec une telle rapidité qu'il creva dix chevaux en route. Cette paix, dans laquelle furent compris Charles-Quint, le pape, le roi de France et Ferdinand, l'Allemagne l'acheta en payant des sommes considérables au sultan (1547). Cette année vit mourir quatre hommes dont le nom avait retenti

dans les événements qui éclatèrent dans la première moitié du XVIe siècle : François Ier, Henri VIII, Luther et Khaïr-Eddin Barberousse. Ce grand marin qui fut aussi un grand brigand, termina sa prodigieuse carrière à Constantinople, à l'âge de quatre-vingts ans. Son tombeau, ombragé d'arbres toujours verts, s'élève sur la rive droite du Bosphore. Pendant de longues années, les marins turcs s'y rendirent en pèlerinage avant de se mettre en mer pour combattre les giaours. Cette coutume a disparu avec l'enthousiasme musulman, avec la gloire militaire des vieux ennemis de la chrétienté.

D'horribles drames de famille souillèrent de sang la robe impériale de Soliman. Lui, qui avait déjà immolé à son ombrageuse tyrannie les descendants mâles de l'infortuné Djem, après la conquête de Rhodes, et son vizir Ibrahim-Pacha, qui était son beau-frère, son ami, le compagnon de sa jeunesse, le premier homme d'État de son empire, ne recula pas, par le même motif, devant le meurtre de ses propres enfants. Dans son sérail, foyer d'intrigues et de voluptés, vivaient deux femmes, deux rivales, une Circassienne, dont l'histoire ne dit pas le nom, et la célèbre Roxelane, connue dans les annales ottomanes sous le nom de *Khurrem-Sultane*. Roxelane, cette favorite si belle et en même temps si artificieuse, si cruelle, n'était pas, comme on l'a dit, d'origine française, mais d'origine russe[1]. Elle subjugua Soliman. Cet empereur qui tint, pendant sa

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. V et VI.

vie, la moitié du monde dans sa main, se laissa dominer comme un enfant, au fond de son sérail, par Roxelane, son ancienne esclave devenue impératrice après avoir rendu père de quatre fils le commandeur des croyants. La Circassienne, dont il vient d'être parlé, donna, la première, un héritier à l'empire : c'était Moustapha, prince aussi remarquable par sa beauté que par son intelligence. Adoré du peuple et de l'armée, Moustapha était l'espoir de l'empire. Les fils de Roxelane étaient : Sélim, Mohammed, Bajazet et Djihanghir. Le second de ces princes mourut en 1543. Soliman, qui l'aimait plus que ses autres enfants, éclata en sanglots au milieu de son armée victorieuse dans les plaines de la Hongrie, en apprenant la mort de ce fils. A cette occasion, le sultan fit construire une superbe mosquée qui porte encore le nom du jeune prince, et rendit la liberté à quatre mille esclaves chrétiens, noble manière d'honorer une mémoire chérie, et bien digne de la douleur d'un père empereur tout-puissant! Mais, par une de ces contradictions que l'affreuse politique turque explique seule, le même père devint quelques années plus tard le bourreau de presque tous les enfants qui lui restaient.

Dans l'ordre de primogéniture Moustapha devait régner après Soliman. Roxelane ne le voulut pas! Le vizir Ibrahim-Pacha, dont nous avons raconté la mort, pénétra la pensée de la sultane; il la surveilla et entoura de ses soins le prince Moustapha. Ibrahim était un obstacle au projet de Roxelane. Elle persuada à Soliman que son vizir le trahissait, et Soli-

Le corps de Soliman fut solennellement transporté à Constantinople et déposé à côté de celui de Roxelane, morte huit ans auparavant, dans un turbeh élevé sur la troisième des sept collines de l'antique Byzance. Son règne, qui dura quarante-six années, fut marqué par des actes éclatants et par de grands crimes. L'énumération des campagnes qu'il conduisit en personne, de ses victoires, de ses conquêtes, de ses lois, des aqueducs, des ponts, des colléges, des mosquées, des palais qu'il fit construire, remplirait seule un volume. On a justement donné à ce prince les titres de *Législateur*, de *Conquérant* et de *Magnifique*. Le roi Salomon qui, dans l'imagination des Orientaux, exprime toute gloire, toute grandeur, toute puissance, est, aux yeux des Turcs, la parfaite image de Soliman Ier. Nous n'examinons pas l'exactitude de cette comparaison, et si nous l'indiquons, c'est pour faire connaître l'idée que les Osmanlis ont conçue du fils de Sélim Ier. Soliman éleva, comme nous l'avons dit, la puissance ottomane à son apogée. Ses armes firent trembler le monde; il laissa, en mourant, un empire qui s'étendait depuis Gran, ville située sur la rive droite du Danube, à une quarantaine de lieues de Vienne, jusqu'à Bassora, non loin du golfe Persique, et depuis la Crimée jusqu'au delà de la Mecque, aux côtes de Barbarie et au désert de Memphis. Il organisa, disciplina une formidable armée de terre et de mer, rétablit les finances, punit les concussionnaires, les juges prévaricateurs, les débauchés, les blasphémateurs et rendit la justice à ses peuples. Aucune époque de

l'empire turc ne fut aussi féconde en grands capitaines, en architectes, en historiens, en poëtes, en productions littéraires et scientifiques, que le règne de Soliman. Les Osmanlis considèrent le siècle de Soliman comme nous considérons ceux d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV. Le grand padischah de Stamboul jeta l'or à pleines mains aux hommes occupés des travaux de l'intelligence, car rien ne lui paraissait plus digne d'un souverain, que la protection, l'encouragement des lettres et des arts. Il protégea, favorisa aussi l'agriculture, le commerce, l'industrie et comme au temps de Constantin, de Théodose, de Justinien, d'Irène, d'Alexis Comnène, la Corne d'or, sous le règne de Soliman, recevait dans ses eaux les navires apportant à Constantinople les trésors de tous les points du monde. Soliman voulait de la magnificence dans ses habits, dans ses palais; il avait deux mille chevaux dans ses écuries. Sa tente de campement, dans les batailles, était, à l'intérieur, recouverte de drap d'or, et s'élevait, à l'intérieur, sur des colonnes à chapiteaux d'or. On y marchait sur des tapis de Perse, qu'un poëte turc compara *à la mousse verdoyante des jardins du sérail.* Soliman avait une démarche majestueuse et fière; sa taille élancée, bien prise, les traits de sa figure fortement prononcés, mais nobles et réguliers; ses grands yeux noirs, son teint brun, sa parole brève, mais pompeuse et imagée, tout en lui inspirait le respect, et quelquefois la terreur. Son manteau étincelait de pierreries; à son turban, surmonté de trois plumes de héron, resplendissait un

gros diamant de Golconde. La housse du cheval qu'il montait était parsemée de rubis et de diverses pierres précieuses; le mors, les étriers étaient d'or, et deux diamants apparaissaient aux œillères de la bride. Lorsque le prince, monté sur ce superbe animal, ainsi harnaché, se montrait à la tête de sa brillante armée, rentrant à Constantinople avec les trophées, les trésors des peuples vaincus, et que les Ottomans en foule accouraient pour le saluer de leurs acclamations, le glorieux fils de Sélim était véritablement le *sultan magnifique!* Ajoutons à toutes ces gloires, à toutes ces splendeurs, ces paroles prononcées par les musulmans en présence des tombeaux, paroles qu'on lisait sur la litière voilée qui renfermait les dépouilles mortelles de Soliman, dans les chemins de la Hongrie aux rives du Bosphore : *Toute domination périt! La dernière heure attend tous les humains! mais ni le temps, ni la mort ne peuvent atteindre l'Éternel. Lui seul est grand!* Quand il s'agit du néant de la gloire humaine, le génie musulman entend l'oraison funèbre comme le génie chrétien. Un siècle et demi plus tard, Massillon dira devant le cercueil de Louis XIV : « Dieu seul est grand, mes frères! »

CHAPITRE XXXIV.

Le vin, défendu par le Koran, en usage chez les Turcs du XVIᵉ siècle. —Passion de Sélim II, successeur de Soliman, pour le vin de Chypre ; ce vin est un des motifs de la conquête de Chypre par les Ottomans. — Conquête de Chypre. — Mauvaise foi des Turcs. — Horrible conduite de Lala Moustapha en Chypre. — Mort héroïque de cinquante jeunes filles chrétiennes. — Bataille de Lépante. — Don Juan d'Autriche. — Conséquences de cette bataille. — Pie V. — Mort de Sélim II. — Mourad III lui succède. — Caractère de ce prince et de son règne. — Mort de ce prince. — Meurtre des enfants de Sélim II et de Mourad III. — Réflexions à ce sujet (de 1566 à 1595).

Un fait, peu digne au premier abord de la gravité de l'histoire, et peu conforme en même temps à la religion des Turcs, mais un fait attesté, cependant, par les plus scrupuleux annalistes, c'est que le vin de Chypre fut un des motifs qui déterminèrent Sélim II, fils et successeur de Soliman le Magnifique, à conquérir cette île, une des dernières possessions de la république de Venise dans l'Archipel. Malgré le Koran, malgré les lois foudroyantes de Soliman contre l'usage du vin, les Ottomans du XVIᵉ siècle, et principalement Sélim II, qui mérita l'ignoble surnom de *Mest* (ivrogne), montrèrent une passion immodérée pour la liqueur prohibée. Il se rencontra même un poëte turc, Hafiz, qui célébra dans un livre *le jus pétillant du fruit de la vigne*, ni plus ni moins que pouvait le faire, dans ce temps-là, quelque gai convive à la table de Clément Marot ou de Pierre

Ronsard. *Cette boisson*, avait dit le prophète arabe en parlant du vin et en l'interdisant à ses disciples, *cette boisson est la mère de tous les vices.* Et Hafiz, citant avec dérision ces paroles de Mahomet, osa dire : *Cette mère de tous les vices nous est plus douce que le baiser d'une jeune fille !* Des musulmans zélés crièrent au scandale et déférèrent le livre de Hafiz au jugement d'Ebousououd, grand moufti de Stamboul, qui ne le condamna pas ! Cette indulgence du moufti donna-t-elle à penser qu'il transgressait lui-même le Koran en ce qui concernait la boisson défendue ? L'histoire se tait sur ce point.

Ce fut un juif portugais appelé Joseph Nassy, d'abord converti au christianisme et ensuite revenu à la religion de ses pères, qui inspira à Sélim II le désir de conquérir Chypre à cause de son vin délicieux. Nassy, homme rusé et capable, exerça sur l'esprit de Sélim II une influence qui ne put lui être disputée par les vizirs ; il était l'ami, le commensal de ce prince avant même son avénement à l'empire. Une fois revêtu du pouvoir suprême, le fils de Soliman n'eut pas de favoris plus accrédités auprès de sa personne que l'heureux israélite. Nassy se livrait au commerce du vin, et avait obtenu le privilége exclusif d'être le fournisseur de l'héritier du trône d'Osman. Dans l'entraînement d'une copieuse libation de vin de Chypre, Sélim embrassa Joseph avec effusion et lui dit : « En vérité, cette liqueur est exquise, et si mes désirs s'accomplissent, tu deviendras roi de Chypre ! » Prenant au sérieux cette promesse donnée dans un moment d'ivresse, Nassy fit suspen-

dre les armes de Chypre à sa maison avec cette inscription : *Joseph, roi de Chypre*[1] ! Il fut presque à la veille de porter la couronne de Charlotte de Lusignan : le vizir Sokolli empêcha Sélim d'élever le juif à cette haute dignité ; mais le sultan le nomma plus tard duc de Naxos, et Nassy retira de gros bénéfices du fermage de cette île.

Cependant Chypre était une riche proie depuis longtemps convoitée par les Ottomans ; et bien que Sélim II, prince sans génie, sans courage, ne pût en aucune manière continuer son illustre père, il n'en suivit pas moins les projets de conquêtes de ses prédécesseurs. Un padischah de cette époque n'eût pas cru remplir sa destinée s'il n'eût point ajouté à ses États quelque possession appartenant surtout aux chrétiens.

Le traité de paix conclu en 1540 entre Venise et la Porte subsistait toujours. Aucun motif sérieux n'autorisait Sélim II à le rompre. Le sultan posa au grand moufti la question de savoir si ce traité le contraignait véritablement à la paix avec les Vénitiens. Le chef de la religion répondit que le prince de l'islamisme ne pouvait conclure la paix avec les infidèles qu'autant qu'il en résultait un avantage pour les musulmans. « Si ce but n'est pas atteint, ajoutait le fetva, la paix ne peut être sanctionnée par la loi. » Signé : *le pauvre émir Ebousououd.*

Ainsi un *vrai croyant* était dispensé de tenir sa parole donnée à un *giaour*. C'était, en sens inverse,

1. Hammer.

la doctrine soutenue par le cardinal Julien avant la désastreuse bataille de Varna en 1444. Remarquons, toutefois, que le parjure, toujours flétri par la saine morale, était, dans les circonstances de cette nature, un principe de religion chez les musulmans, tandis qu'il ne se montra que dans des cas extrêmes, et très-rarement chez les chrétiens en guerre avec les Turcs.

Mais à aucune époque de l'histoire le parjure n'apparut avec un caractère plus odieux que dans la conquête de Chypre par les Ottomans (août 1571). Non-seulement ils violèrent, dans cette occasion, le traité de 1540, mais, après le siége de Famagouste, ils manquèrent aux droits des gens et aux droits de l'humanité; Famagouste était la dernière des cités de l'île qui avait résisté aux efforts de l'ennemi; les Chypriotes, en proie aux horreurs de la famine, s'étaient vus réduits à la capitulation, capitulation demandée, acceptée, signée par Lala Moustapha, commandant de l'armée turque : ce chef osa faire écorcher vif l'illustre Bragadino, gouverneur de Chypre, au moment où ce noble Vénitien lui apportait dans sa tente les clefs de la ville! Il fit aussi décapiter les quarante hommes d'escorte de Bragadino. Puis, les Ottomans traitèrent Chypre en pays conquis. Cinquante belles jeunes filles chrétiennes, enlevées à leurs parents, furent réduites en esclavage, et transportées par une soldatesque en fureur dans un des navires ottomans. Les captives, au désespoir, mirent le feu aux poudres, et préférant la mort au déshonneur, elles disparurent dans les flots avec les débris du vaisseau incendié.

Chypre ne tomba au pouvoir des Turcs qu'après une année de lutte acharnée. Ce fut pendant ce temps que se forma, par les efforts de Pie V, cette ligue sacrée qui, vengeant les massacres des Chypriotes et le monde chrétien, vint frapper l'islamisme au cœur dans le golfe de Lépante.

L'escadre, composée de deux cent trente navires appartenant au pape, au roi d'Espagne Philippe II, à la république de Venise, aux chevaliers de Malte, à la Savoie, montée par quarante mille guerriers commandés par don Juan d'Autriche, bâtard de Charles-Quint, appareille à Messine le 25 septembre 1571. Elle s'en va cherchant l'escadre ottomane, forte de trois cents voiles et de cent mille hommes, qui, avertie de l'armement des chrétiens, rôde dans la Méditerranée. Les confédérés trouvent les Turcs dans le golfe de Lépante où seize siècles auparavant Octave Auguste et Marc Antoine s'étaient disputé l'empire romain. Le capitan-pacha Mouézinzadé-Ali, Ouloudj-Ali, Begler bey d'Alger, élève de Barberousse, et Mahommed-Schaoulak, bey de Négrepont, sont les principaux chefs des Ottomans.

Un vent favorable pousse les navires chrétiens dans le golfe où ils entrent drapeaux et voiles déployés. Don Juan dispose son escadre en une seule ligne et en confie les divers commandements à Doria, à Marc-Antoine Colonne, amiral du pape, à Veniero, amiral vénitien, au duc de Parme Alexandre Farnèse, petit-fils de Charles-Quint par sa mère, et au grand prieur de Messine, de l'ordre de Malte. Don Juan, généralissime de l'armée, prend le commandement

du centre de l'escadre. Les mêmes dispositions sont prises par le capitan-pacha.

A un signal donné, les guerriers chrétiens tombent à genoux, font une courte prière et se relèvent pleins de confiance dans leur bravoure et dans la protection du ciel. Il est une heure après midi (7 octobre 1571) et le soleil inonde de lumière ce magnifique spectacle. Une solennelle terreur règne dans les deux escadres. Chrétiens et musulmans sont debout, l'arme au poing et les mèches des canons fument de toutes parts. Ce long et terrible silence est interrompu par un coup de canon chargé à poudre, tiré par le vaisseau du capitan-pacha, en signe de salut, et comme une invitation à l'amiral chrétien pour se faire reconnaître. Le sifflement d'un boulet de gros calibre est la réponse de don Juan. Alors la mitraillade et la mousqueterie commencent. Les navires vomissent la mort par les flancs, la poupe, la proue; les lointains échos de Missolonghi, de Patras et d'Actium répètent les mugissements des canons, et la fumée de la poudre obscurcit un moment l'éclat du soleil.

Bientôt les cinq cent trente vaisseaux s'abordent, se heurtent, et le combat n'existe plus qu'à l'arme blanche, de navire à navire, d'homme à homme. Le sang coule dans la mer qui en est rougie. Chaque chrétien est un héros et chaque Turc vend chèrement sa vie. Don Juan se précipite sur le vaisseau amiral ottoman. Deux fois repoussé, il monte à l'abordage une troisième fois et reste maître du navire. Ses soldats tuent cinq cents janissaires qui le

défendaient. Le capitan-pacha meurt en combattant. Un matelot vénitien lui coupe la tête et la présente à don Juan qui la repousse avec un geste de dégoût et ordonne qu'elle soit jetée à la mer. Si la tête de don Juan était tombée sous le fer musulman, on l'eût portée comme un trophée à Stamboul.

Le fils de Charles-Quint, couvert de sa brillante armure, tient son épée d'une main et, de l'autre, le drapeau de Saint-Pierre qu'il a reçu de Pie V. Il plante l'étendard de la croix sur la poupe ennemie après en avoir arraché le croissant et crie : *Victoire! victoire !* Et tous ses compagnons répètent : *Victoire ! victoire !* Trente mille Turcs ont succombé en moins de cinq heures. Dix mille sont faits prisonniers. Quinze mille chrétiens retenus dans les cales ottomanes sont rendus à la liberté. Cinquante-cinq navires turcs sont brûlés ou coulés à fond. Cent trente restent au pouvoir des vainqueurs. Pendant la nuit du 7 au 8 octobre, Ouloudj-Ali sort du golfe avec quelques galères mutilées, derniers vestiges des forces maritimes de l'empire ottoman. Les chrétiens ne perdent que quinze galères et huit mille hommes. Parmi les blessés de l'escadre d'Occident se trouva Cervantes, l'auteur de *Don Quichotte*, qui eut l'honneur d'avoir le bras gauche emporté par un boulet turc. « Cette immortelle journée, a-t-il dit dans son roman célèbre, brisa l'orgueil ottoman, et détrompa l'univers qui croyait les flottes turques invincibles. »

Don Juan d'Autriche avait vingt-cinq ans quand il triompha à Lépante! Il fut en ce moment le héros de toutes les nations chrétiennes, et Pie V lui ap-

pliqua ces paroles de l'Évangile : *C'était un homme envoyé de Dieu, du nom de Jean!* Quel éloge dans une telle bouche! Le jeune et brillant général ressemblait à Charles-Quint par la figure, le génie, l'activité; et avait de plus, ce qui manqua à son père, la loyauté, la bonté, la franchise, la générosité. Et don Juan d'Autriche mourut empoisonné à trente-trois ans, par les ordres, assure-t-on, du sombre et cruel Philippe II, son frère, qui était jaloux de sa gloire; mais quelque lamentable que soit une mort pareille, et à un âge où l'avenir s'ouvre grand et magnifique, n'a-t-on pas assez fait pour l'immortalité quand on a gagné la bataille de Lépante?

Le héros catholique aurait voulu poursuivre sa victoire du 7 octobre; il aurait voulu marcher sur Constantinople et reprendre aux Turcs Rhodes et Chypre, ce qui, en ce moment, eût été facile, car les Turcs étaient hors d'état de lui résister : un ordre du roi d'Espagne et la mésintelligence survenue parmi les confédérés, enchaînèrent son courage et anéantirent ses plans de conquêtes.

Depuis les premières croisades jusqu'à l'expédition de 1571, qui était aussi une croisade, les chrétiens avaient rarement su profiter de leurs victoires; ils savaient vaincre sur les champs de bataille, et la gloire seule semblait leur suffire.

La flotte de don Juan désunie, retourna dans les ports d'Occident, et le grand vizir Mohammed Sokolli, vieux compagnon d'armes de Soliman, et une des colonnes de l'empire ottoman sous le règne de

Sélim II, put dire alors au consul de Venise à Constantinople : « En vous arrachant Chypre, nous vous avons coupé un bras; en détruisant notre escadre, vous n'avez fait que nous raser la barbe; or, un bras coupé ne saurait croître de nouveau, tandis que la barbe rasée se reproduit avec plus de force. »

La comparaison était aussi piquante que juste : un an après la bataille de Lépante, une flotte nouvelle se montrait dans la Corne d'or et dans le Bosphore. Mais là n'est pas la question. On se tromperait étrangement sur les véritables conséquences de la bataille de Lépante si, comme Voltaire, on se bornait à dire, en constatant l'absence des résultats immédiats, matériels, *qu'il semblait que les Turcs eux-mêmes l'eussent gagnée*. Cette bataille, les chrétiens la gagnèrent au moment où il le fallait! A Lépante les Turcs combattaient pour l'empire du monde, et les chrétiens pour la défense de l'Europe. L'Europe fut défendue, sauvée, et les Turcs *moralement* écrasés. « Cette journée glorieuse pour les chrétiens, a dit un illustre écrivain, fut l'époque de la décadence des Turcs. Elle leur coûta plus que des hommes et des vaisseaux, dont on répare la perte; car ils perdirent cette puissance d'opinion qui fait la principale puissance des peuples conquérants, puissance qu'on acquiert une fois, et qu'on ne recouvre plus[1]. »

Voilà la vérité historique. La Turquie ne s'est pas relevée depuis la bataille de Lépante. Elle perdit ce jour-là l'ascendant moral qui avait fait sa force depuis

1. M. de Bonald. *Législation primitive.*

trois siècles et demi. Elle n'a pu, par aucune victoire, effacer de son drapeau l'affront que don Juan d'Autriche lui imprima le 7 octobre 1571. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'empire ottoman a baissé, et ses tentatives de réformes actuelles ne sauraient masquer sa faiblesse. Mais nous aurons occasion de revenir là-dessus.

Ce sera l'éternelle gloire de Pie V d'avoir été l'âme de cette confédération chrétienne contre les furieux débordements des Turcs. « Je m'étonne, disait Bacon en parlant des vertus de Pie V et du service qu'il rendit à la civilisation européenne en arrêtant l'invasion ottomane à Lépante, je m'étonne que l'Église romaine n'ait pas encore canonisé ce grand homme[1]. » En portant ce coup décisif aux Turcs, ce pontife ne fit que suivre d'ailleurs la constante pensée de la papauté depuis six siècles : repousser l'islamisme! et on a pu dire avec vérité que la tiare nous a sauvés du croissant[2]. Pie V attribua à l'intercession de Marie le triomphe de la flotte chrétienne à Lépante; il institua à cette occasion la fête de *Notre-Dame des Victoires*, qui est encore célébrée dans plusieurs églises le 7 octobre, et décida, en même temps, qu'on ajouterait aux litanies de la sainte Vierge ces mots : *auxilium christianorum, ora pro nobis*.

A l'occasion de la mort de Pie V (1572), Sélim II,

1. Pie V ne fut canonisé qu'en 1712, et Bacon était mort quatre-vingt-six ans auparavant. — Les paroles de Bacon, citées plus haut, se trouvent dans son dialogue de *Bello sacro*.

2. Jos. de Maistre.

qui l'avait toujours considéré comme son plus redoutable ennemi, ordonna des réjouissances publiques à Constantinople. Les rôles étaient déjà bien changés. En 1481, ce fut à Rome, on s'en souvient, qu'on célébra des fêtes pour remercier le ciel d'avoir délivré la chrétienté de Mahomet II.

Les désastres de la flotte turque à Lépante remplirent Stamboul de stupeur, et l'esprit faible de Sélim II en fut vivement frappé. Enfermé dans son sérail pendant les premiers jours qui suivirent la défaite des Ottomans, et n'en sortant même pas pour se rendre, le vendredi, à la mosquée, le sultan refusa de prendre toute nourriture et tomba malade. Son imagination troublée lui montrait les chrétiens sous les murs de sa capitale, et l'attaquant avec des forces immenses. Aussi le padischah s'empressa-t-il d'élever sur la côte d'Europe le second château des Dardanelles, appelé Kélidi-bahar (le cadenas de la mer). Trente mille ouvriers le commencèrent et le terminèrent dans l'espace d'un mois.

Un événement naturel, mais auquel la superstition turque donna en ce moment un caractère de funeste augure, vint encore augmenter l'effroi de Sélim : le jour même de la bataille de Lépante la voûte de la principale mosquée de la Mecque s'écroula; mais cette voûte était en bois. Pour qu'elle pût être, dit Cantemir, un plus solide emblème de l'empire, le fils de Soliman la fit reconstruire en briques. Sélim II ne survécut que trois ans à ses malheurs de Lépante. Accablé de tristesse, et aussi épuisé par les débauches de sa jeunesse et par l'abus qu'il avait

fait du vin de Chypre dans son âge mûr, il mourut dans sa cinquante-quatrième année, le 12 décembre 1574, laissant son trône à son fils aîné, Mourad ou Amurat III.

Rien de grand ne marqua le règne de Mourad III, douzième sultan des Turcs. Tour à tour dominé par les vizirs et les femmes de son harem, ce prince, faible, voluptueux, superstitieux, aimant le luxe, les fêtes splendides, la bonne chère, ne gouverna jamais par lui-même. Ses vingt ans de règne ne furent qu'une longue intrigue d'odalisques et de courtisans, une suite non interrompue de dilapidation des deniers publics, de pachas sortis des derniers rangs du peuple, parvenus aux plus hautes dignités de l'empire, puis disgraciés, exilés, le plus souvent empoisonnés, étranglés ou poignardés. Plusieurs fois les féroces janissaires, ces prétoriens de la Turquie, se révoltèrent pour de l'argent, pénétrèrent jusque dans l'enceinte sacrée du harem du padischah, égorgèrent les vizirs qui avaient eu le courage de leur résister. Des guerres ruineuses, mais quelquefois glorieuses, en Perse, en Géorgie et dans les États tributaires de la Porte, tinrent la Turquie d'Europe et l'Orient en haleine durant le règne de Mourad III. L'empire ottoman recula ses frontières du côté de l'Asie, et la Hongrie eut encore à gémir des ravages des Osmanlis. Le plus vaillant des généraux de Mourad fut, sans contredit, Osman-pacha, conquérant du Daghistan et de plusieurs villes de la Perse. A son retour à Constantinople, le sultan le reçut dans un beau kiosque situé sur la rive gauche du Bosphore et l'invita à

lui raconter ses campagnes. Enthousiasmé des récits de son général, Mourad III lui dit : « Tu as bien agi, Osman, tu en recueilleras les fruits ! que ton visage resplendisse dans les deux mondes ! que le Dieu qui aide et qui venge te soit toujours propice ! que la victoire t'accompagne partout où tu porteras tes pas ! Puisses-tu, dans le paradis, t'asseoir à côté de ton homonyme Osman, le calife, fils d'Aaffan, et grandir dans ce monde en honneur et en puissance, pendant une longue vie ! » Et le padischah, prenant une plume de héron fixée à son turban par une agrafe de diamant, l'attacha de sa propre main à celui d'Osman, et plaça à sa ceinture un riche poignard qu'il portait lui-même depuis son enfance. Osman reçut le sceau de l'empire, ce qui l'élevait à la dignité de grand vizir. Comme beaucoup de Turcs de cette époque, cet heureux favori buvait du vin outre mesure, et s'enivrait. Quand l'ivresse était passée, Osman se faisait apporter de l'eau pure pour les ablutions musulmanes et, le front contre terre, il suppliait, en versant des larmes, Allah et son prophète de lui pardonner sa transgression à la loi sainte.

Le harem de Mourad III compta jusqu'à huit cents odalisques. Sa vie efféminée ruina sa santé et abrutit son intelligence. Il fut père de cent deux enfants. Vingt-sept princesses et vingt princes vivaient encore au moment de sa mort (16 janvier 1595). Les princesses épousèrent des grands de l'empire. Dix-neuf des princes périrent par le cordon des muets le lendemain de la mort de Mourad. Celui-ci avait,

en 1574, signalé son avénement au trône par le meurtre de ses cinq frères.

Après avoir fait étrangler ses dix-neuf frères, Mahomet III, successeur de Mourad III, découvrit que sept esclaves, appartenant au plus âgé des princes assassinés, étaient près de devenir mères, et le sultan les fit jeter à la mer! Avant de tomber entre les mains des muets, le prince ottoman, maître de ces esclaves, improvisa en langue arabe un distique élégiaque dont voici le sens: *Je n'ai connu la vie que pour éprouver les horreurs de la mort! La terre me paraissait belle! Allah! Allah! prends pitié de ton serviteur Moustapha!*

C'était le nom de ce prince. Il avait été élevé avec le plus grand soin, comme s'il eût été destiné au trône, non au fatal cordon! Une des mères des princes assassinés par les ordres de Mahomet III se poignarda de désespoir en présence du sultan, et lui dit en expirant: *Vous déchirez le cœur des mères! Leurs enfants, qui sont aussi les vôtres, ne seront donc toujours destinés qu'à peupler des tombeaux! Par mon sang qui coule, j'en appelle à la vengeance céleste!* Cette femme était une belle Italienne, autrefois ravie à ses parents par des corsaires algériens.

Comme nous l'avons remarqué déjà, ces massacres étaient demandés par la loi mahométane. Dans son *Kanounamé*, Mahomet II n'avait-il pas dit à ses successeurs? « Vous assassinerez vos fils et vos frères: l'État l'exige. » Les sultans de Stamboul ne se montrèrent que trop fidèles observateurs de cette hor-

rible jurisprudence. Les assassinats de ces pauvres innocents, qui n'avaient pas demandé à naître, et qui ne naissaient que pour mourir de la main du bourreau, furent officiellement approuvés par les mouftis, sous les règnes de Mourad III et de Mahomet III. *Sauvegardons la tranquillité publique!* ajoutaient les chefs de la religion aux *fetvas* qui demandaient la mort des princes. Et la nation tout entière partageait sur ce point l'avis des sultans et des mouftis. On décrétait le meurtre des enfants mâles du harem avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'une mesure à prendre dans l'administration de l'empire. On était cruel de par la loi. Qu'est-ce donc qu'un État régi par de pareilles institutions sinon la plus affreuse des barbaries organisées?

Brutus offrait ses fils en holocauste à son impitoyable république, comme les sultans de Stamboul immolaient leurs fils, leurs frères, leurs neveux, à leur despotisme sans entrailles; et c'est ici que les extrêmes se touchent et se confondent. La férocité romaine et la férocité turque ne laissaient donc point de place dans l'âme pour le sentiment de la famille? Non, car ce sentiment, le christianisme seul l'inspira dans sa touchante beauté, et nous ne savons pas d'exemple dans les États chrétiens d'une telle continuité d'assassinats au sein des races royales. La polygamie, multipliant les princes dans la maison ottomane, a peut-être été la principale cause de tant de crimes. Parmi les maux que cette funeste institution entraîne, celui que nous indiquons ici est, sans contredit, le plus lamentable. Or, la polygamie, le

Christ l'a formellement condamnée dans son Évangile, et le mariage chrétien a été un des plus grands bienfaits de la religion révélée. Le Koran, au contraire, a autorisé la polygamie et le concubinage qui existeront chez les musulmans aussi longtemps que la religion de Mahomet.

CHAPITRE XXXV.

Mahomet III. — Fin de la période conquérante de l'empire ottoman et commencement de sa décadence. — Succès des Allemands et des Hongrois contre les Turcs. — Désolation à Constantinople à la suite des pertes des Turcs sur le Danube. — Départ de l'armée ottomane pour la Hongrie. — Bataille de Kéreste. — Lâcheté de Mahomet III. — Bravoure de son historiographe Seadeddin. — Le duc de Mercœur passe en Hongrie et combat contre les Turcs avec d'anciens ligueurs. — Ambassadeur turc envoyé à Henri IV. — Entrevue du Béarnais avec l'envoyé turc. — Mort de Mahomet III. — Achmet Ier lui succède. — Caractère de ce sultan et de son règne. — Mort d'Achmet. — Son frère Moustapha lui succède. — Déposition de Moustapha. — Avénement du jeune Osman II. — Meurtre de Mohammed, frère d'Osman II. — Caractère de ce prince. — Désastre de l'armée turque dans la Bessarabie. — Projet d'Osman de détruire les janissaires. — Révolte sanglante de ces derniers. — Déposition d'Osman II. — Sa fin tragique. — Moustapha replacé sur le trône. — État de l'empire. — Seconde déposition de Moustapha. — Avénement de Mourad IV.

A partir du règne de Mahomet III, les Turcs perdent quelques-unes de leurs conquêtes, et prennent l'initiative des propositions de paix avec les chrétiens des régions danubiennes qu'ils avaient toujours attaqués jusqu'ici. C'est là un fait digne d'attention, car il marque la fin de la période conquérante de l'empire ottoman, qui est le commencement de sa décadence. La bataille de Lépante portait ses fruits. Les Allemands et les Hongrois alliés entrent dans les possessions turques (juillet 1595), battent les troupes du sultan, les chassent de Gran, de Visigrad, de Pe-



trinia, de Boukharest et d'autres villes importantes. Les historiens musulmans appellent cette année *l'année des défaites*. Ces nombreuses pertes de la Turquie jettent la consternation parmi la population de Stamboul. La peste et un tremblement de terre tels qu'on n'en avait jamais vus dans ce pays où ces fléaux ont fait dans tous les temps de si terribles ravages, éclatent à Constantinople, pendant que les désastreuses nouvelles de la Hongrie parviennent dans cette ville. Les imans et les astrologues, surtout, qui exerçaient une si grande influence sur l'esprit superstitieux des Turcs, ne voient que des signes sinistres dans le ciel et sur la terre, et demandent de conjurer le courroux céleste par la pénitence et la prière.

Les cris de malheur pénètrent au fond du sérail où Mahomet III passe sa vie, et l'en arrachent. Le sultan vient avec les grands de l'empire, les imans, les ulémas, le peuple à l'Et-Meïdan, l'ancien hippodrome, pour adresser au ciel une prière qui ne se fait entendre que dans les calamités publiques. Des paroles de mort sont prononcées contre les chrétiens de Péra, de Galata, faubourgs de Constantinople. La sultane Validé, mère de Mahomet III, ancienne esclave vénitienne, qui en changeant de patrie, a changé de religion, s'associe aux fanatiques fureurs des Turcs ; foulant aux pieds tout souvenir de la foi de ses pères, elle propose à son fils l'extermination générale des disciples de l'Évangile. Cet immense holocauste lui paraît seul capable d'apaiser la colère du Dieu de Mahomet. Mais de sages conseils empêchent l'accomplissement de cet hor-

rible projet, qui se réduit au bannissement des Grecs non mariés. Quelques églises sont profanées, fermées ou changées en mosquées. Le courageux ambassadeur de France, M. de Brèves, obtient la restitution de deux ou trois sanctuaires de Jésus-Christ, et déclare à la Porte ottomane que le roi son maître (c'était Henri IV) saurait bien punir les crimes des musulmans contre les chrétiens. Des juifs et des Grecs, effrayés par des menaces sanguinaires, abjurent lâchement et publiquement leur foi. Mahomet III lance un hatti-shérif sévère contre le vin, de plus en plus en usage chez les Ottomans, fait détruire les cabarets, les maisons de débauche et jeter à la mer les femmes de mauvaise vie.

Cependant la population de Stamboul demande qu'une armée fonde sur la Hongrie et que le croissant soit vengé sur les champs de bataille. *Les provinces,* disait-on, *sont les fiancées du sultan : malheur à ceux qui les touchent !* Mais les janissaires déclarent qu'ils ne se remettront en campagne que si le padischah marche à leur tête. Mahomet III, le plus lâche des hommes et des sultans, hésite et tremble ; les clameurs de la milice redoublent et le sultan se décide enfin, ou plutôt on l'oblige à partir pour la Hongrie avec une armée de deux cent mille hommes (juin 1596). Cicala-pacha, renégat génois et ancien pirate, Sirou-pacha et le grand vizir Ibrahim, tous les trois généraux renommés, accompagnent le sultan et commandent l'armée. Le savant Seadeddin, moufti de Stamboul, précepteur de Mahomet III, suit l'armée en qualité d'historiographe, et se montre

aussi utile dans les conseils du prince que brave guerrier dans la bataille. Les Turcs campent (septembre 1596) sous les murs d'Erlau, l'ancienne Agria, à l'entrée des monts Mattra, bâtie par saint Étienne, deuxième roi de Hongrie, mort dans la première moitié du XIe siècle. Les Ottomans assiégent Erlau, qui se rend malgré les exhortations et la résistance de Guillaume Trezka, commandant de la place. Mahomet III accepte, signe la capitulation, dont les clauses commandent de respecter l'honneur des femmes, la vie des vaincus et leurs propriétés. Le sultan entre ensuite dans la ville, et violant sa parole, traite la place comme s'il l'avait prise d'assaut ! Les horreurs de Chypre se renouvellent à Erlau !

Bientôt une armée de Hongrois et d'Allemands, commandée par l'archiduc Maximilien, généralissime de l'empereur Rodolphe II, arrive dans la plaine de Kéreste, non loin d'Erlau, et y trouve les troupes ottomanes rangées en bataille. Elles sont près d'en venir aux mains. En ce moment Mahomet III, saisi de peur, dit à son vizir : *Lala* (maître), *suis-je bien nécessaire ici ? ne pourrais-je pas m'en aller à Stamboul?* Seadeddin, indigné de ces paroles, répond au sultan : *Restez ici ! un padischah des Ottomans ne tourne pas le dos à l'ennemi !* Le combat commence et le sultan va se cacher derrière les bagages de l'armée, tandis que Seadeddin fait bravement son devoir le sabre à la main. La bataille est gagnée par les confédérés ; vingt mille cadavres des musulmans couvrent la terre et le sultan prend la fuite avec le reste de son armée. Les vainqueurs, avides de pil-

lage, se précipitent sans armes, en formant des danses triomphales, dans le camp ennemi. Pendant ce temps, Cicala-pacha sort d'une embuscade avec une cavalerie nombreuse, fond sur les chrétiens occupés à recueillir le butin, malgré la défense de l'archiduc, et en fait un grand carnage. Cinquante mille chrétiens succombent et ceux qui échappent au fer des Ottomans prennent à leur tour la fuite, mais pour ne plus revenir (octobre 1596). Cette bataille, que les confédérés avaient gagnée, ils la perdirent donc par une coupable imprudence, et les Turcs la placent au nombre de leurs triomphes.

Les transports de joie succèdent à Constantinople aux lamentations provoquées par les défaites de 1595, et dans toutes les mosquées les Turcs remercient le ciel d'avoir exaucé leurs prières. Les plus chaleureuses acclamations accueillent Mahomet III à son entrée dans sa capitale. On le compare à Mahomet II, le conquérant de Byzance ! Mais Seadeddin ne s'associe pas à ces plates adulations. On lui entend dire tout bas : *Que les hommes sont fous !* Puis il ajoute : *Allah kérim !* (Dieu est grand !) C'est le mot que les Turcs répètent dans toutes les circonstances et à propos de tout. Un vieux scheik fut soupçonné, quelque temps après, d'avoir prédit au prince Mahmoud, l'un des fils de Mahomet III, qu'il monterait bientôt sur le trône. Sur ce simple soupçon, le sultan fit étrangler son fils, le scheik et la mère de Mahmoud, accusée aussi de conspiration : après ces exécutions, Seadeddin disait encore : *Allah kérim !*

Le triomphe des Turcs à Kéreste est bientôt suivi

de nouveaux revers. En 1598 les Allemands leur enlèvent l'importante ville de Raab et d'autres places. Trois ans plus tard, le duc de Mercœur, frère de Mayenne, passe en Hongrie avec d'anciens ligueurs; Rodolphe II lui confie le commandement d'une armée et le général français bat les Ottomans sur plusieurs points. Ce fut une noble manière d'expier les crimes de la guerre civile que d'être venus ainsi combattre les infidèles. Au XVIe siècle et au commencement du XVIIe, les Occidentaux versèrent plus de sang, dans les guerres de religion, qu'il n'en aurait fallu pour vaincre les Turcs et les refouler en Asie. La présence de Mercœur et de ses compagnons sur les rives de la Drave, de la Save et du Danube épouvanta les Ottomans : c'étaient en effet les guerriers de notre nation qu'ils redoutaient le plus. Aussi s'empressèrent-ils de demander la paix à l'Allemagne, et implorèrent-ils, dans cette circonstance, la médiation de Henri IV.

Un ambassadeur turc se rendit à Paris à cet effet, et conjura le roi de France de ménager une trêve entre la Porte et Rodolphe II. Les lettres de créance de l'envoyé ottoman portaient ces titres : « Au plus glorieux, magnanime et plus grand seigneur de la croyance de Jésus, pacificateur des différends qui surviennent entre les princes chrétiens, seigneur de grandeur, majesté et richesse, et glorieux guide des plus grands, Henri quatrième du nom, padischah de France, salut ! » L'ambassadeur de la Porte demanda au roi de France le rappel du duc de Mercœur. « Mais pourquoi, lui dit Henri, les Turcs craignent-ils

ainsi ce seigneur français? — *C'est que*, répondit l'envoyé musulman, *une prophétie annonce que les Français rentreront un jour en vainqueurs dans Stamboul et qu'ils en chasseront les croyants. Voilà !* — Dieu seul connaît l'avenir, » répliqua le Béarnais avec cet air moitié sérieux, moitié moqueur qui se peignait sur sa spirituelle physionomie. Henri ne rappela pas le duc de Mercœur, qu'il n'était peut-être pas fâché de savoir loin de la France ; mais en 1602 le frère de Mayenne mourut, à Nuremberg, d'une fièvre pourprée, et Dieu, dit Mézerai, *l'envoya triompher dans le ciel*[1].

Des négociations de paix restèrent en suspens.

En 1603, les Persans reprirent Tauris, Bagdad au sultan de Stamboul et tuèrent plus de cinquante mille Turcs en bataille rangée. Les Ottomans ne retenaient plus la victoire sous leurs drapeaux. Pour la première fois depuis la fondation de l'empire, on vit sur le trône d'Osman un padischah tremblant au seul bruit du canon et se cachant sur le champ de bataille au lieu de commander et de combattre. Mahomet III ne connut dans sa vie d'autres joies que celles du harem, d'autre ambition que celle de passer ses jours au milieu de son troupeau de femmes. Cette triste et abrutissante existence détruisit en lui, dès sa première jeunesse, toute vigueur d'esprit et de corps ; à trente-trois ans, Mahomet III n'était plus qu'un vieillard malade et décrépit : il mourut à cet âge-là, laissant son vaste empire à Achmet Ier,

1. Michaud. *Histoire des croisades*, t. V.

l'aîné de ses fils, qui atteignait à peine sa quinzième année.

Achmet Ier marcha sur les traces de son père. Prince voluptueux, sans capacité et pétri d'orgueil, il mit sa gloire dans le luxe, la magnificence des fêtes qu'il donnait, dans ses habits, dans le nombre et la beauté de ses femmes et de ses chevaux. Puis, il devint cruel par caprice, par habitude ; il prenait plaisir à empoisonner lui-même ses eunuques, et condamnait à la mort les grands dignitaires de l'empire sous le moindre prétexte. Achmet portait ensuite la main sur les trésors des pachas ou des vizirs qu'il avait fait assassiner ; il s'enrichissait de leurs dépouilles, lesquelles n'étaient d'ailleurs que le produit de la rapine exercée sur les populations des villes et des campagnes pressurées sans pitié ni merci.

La plus célèbre condamnation du sultan fut celle de son grand vizir Dervisch-pacha, qui gouverna et vola l'empire pendant de longues années. Un riche banquier juif de Constantinople perdit ce personnage. Il avait prêté à Dervisch-pacha des sommes immenses pour la construction d'un superbe palais. Le juif se présente au vizir et lui demande le remboursement de ce qui lui est dû. *Tu me demandes là bien de l'argent*, lui dit Dervisch en fronçant le sourcil. L'israélite croit lire son arrêt de mort dans le terrible regard du premier ministre de la Porte. Saisi de peur, il déchire ses comptes en sa présence, et lui dit : « L'esclave et ses biens appartiennent à son maître. »

Mais il sortit de la demeure du vizir avec une pensée de vengeance. Continuant à diriger les

affaires du ministre, l'israélite fait construire, aux environs du palais encore inachevé, une galerie souterraine qui paraissait aboutir au sérail du Grand Seigneur; il dénonce ensuite cette entreprise au padischah. *C'est un crime de lèse-majesté qu'une construction pareille*, dit Achmet; *qu'on m'amène le vizir*. Dervisch-pacha arrive devant le sultan qui le fait étrangler au moment même. Comme le vizir respirait encore, le sultan lui trancha la tête de sa propre main. *Cette tête*, dit un historien turc, *roula horrible comme la tête de Méduse aux pieds du ciel étoilé de la majesté impériale.*

Achmet appela alors au vizirat Mourad-pacha, gouverneur de Diarbékir. Ce Mourad avait déjà négocié, en 1606, le traité de paix si longtemps demandé à l'Allemagne par la Turquie. Cette paix dont Rodolphe II dicta, cette fois, les conditions, fut profitable et glorieuse pour le gouvernement de Vienne et pour les Hongrois. Elle fut le prélude de la paix conclue à Carlowitz un siècle plus tard, laquelle dévoila à la face du monde l'impuissance de cet empire ottoman jadis si fort et si redoutable.

Achmet mourut au mois de décembre 1617, âgé de vingt-huit ans, après un règne stérile de quatorze années. Un grand et beau monument, la mosquée de l'Et-Meïdan, à Stamboul, a perpétué sa mémoire dans l'esprit des musulmans de cette ville, qui ne connaissent, en général, leurs sultans que par les édifices qu'ils ont élevés, non par l'histoire de leur vie ou de leur règne.

Bien que, d'après la loi ottomane, le trône appar-

tienne à l'aîné des fils de l'empereur mort, les Turcs ont toujours redouté la minorité d'un sultan, et le mot régence n'a pas été prononcé dans le *Kanounamé*. Achmet laissa sept fils dont le plus âgé, Osman, n'avait que douze ans. Moustapha, frère du sultan qui venait de mourir, succéda à Achmet Ier. Mais Moustapha était idiot ; le corps des ulémas, le moufti, le Divan le déposèrent trois mois après son avénement à cause de son imbécillité, et on relégua ce prince dans une tour du vieux sérail. Osman II fut reconnu empereur malgré sa minorité. Une impérieuse nécessité dicta cette détermination.

Aucun personnage ne fut désigné comme tuteur du jeune prince. Le Divan tint pendant deux ans le timon de l'État, mais Osman signait les actes de son gouvernement. Il secoua à quatorze ans le joug de ses vizirs et déclara qu'il n'y avait pas d'autre maître que lui dans l'empire. Doué d'un caractère belliqueux mais féroce, Osman fit étrangler son frère, Mohammed, prince de haute espérance. Au moment où les bourreaux allaient le mettre à mort, Mohammed s'écria : *Osman ! Osman ! je te maudis ! Je prie Dieu de trancher tes jours et de renverser ton empire! Puisses-tu mourir de l'affreuse mort à laquelle tu me condamnes!* Cette malédiction d'un frère innocent livré aux muets tomba sur le front d'Osman comme la vengeance céleste.

Sous prétexte de punir des incursions de Cosaques dans le territoire ottoman, Osman II saisit l'armure de Soliman le Magnifique, qu'il avait pris pour modèle et, ne rêvant que batailles et conquêtes, entre-

prend, en 1621, cette guerre de Pologne qui ensevelit quatre-vingt mille Turcs dans les forêts et les plaines de Choczin, au delà du Dniester. Le sultan rentra à Constantinople couvert de honte et la rage au cœur. Il attribua sa défaite aux janissaires qu'il accusa publiquement de lâcheté, reproche qu'ils étaient loin de mériter, et forma dès ce moment le projet de détruire cette terrible milice, effroi des sultans. De leur côté les janissaires reprochaient à Osman de les avoir conduits inconsidérément dans le lointain pays de la Bessarabie, et attribuaient le désastre de l'armée à la légèreté, à l'imprévoyance du jeune padischah.

Le temps n'était pas venu d'anéantir les janissaires. Ils conservaient à cette époque tout leur prestige de bravoure, et les Turcs de Stamboul les regardaient toujours comme les plus fermes remparts de l'empire ottoman et même de l'islamisme. L'opinion publique était pour eux. Le jeune et présomptueux Osman devait succomber dans une pareille lutte. Le bruit court que des troupes égyptiennes doivent venir prêter main-forte au sultan, et qu'Osman a formé le dessein de transférer le siége de l'empire à Damas ou à Alep. Les janissaires volent aux armes, cernent le sérail, pénètrent dans son enceinte sacrée, et massacrent le grand vizir et le *kislar-aga* (chef des eunuques) et d'autres serviteurs fidèles d'Osman ; ils s'emparent de l'empereur, l'accablent d'outrages, l'enlèvent à moitié nu, le transportent au marché aux poissons, et le promènent dans la ville sur un vieux cheval au milieu des huées de la populace. « Nous ne tremperons pas nos mains dans ton sang, disent les janis-

saires au padischah ; mais nous ne voulons plus de toi pour empereur. »

Ils l'enferment dans le sombre château des Sept-Tours, la *Bastille* de Constantinople, et crient : *Vive le sultan Moustapha !* Ils courent dans la tour du sérail où languissait le pauvre idiot et lui rendent hommage comme à leur légitime souverain. Moustapha, pâle et mourant, car on l'a laissé sans nourriture depuis trois jours, se dresse comme un spectre devant cette soldatesque en fureur et promène sur elle des yeux hagards. Il croit qu'on vient l'assassiner et demande en pleurant qu'on lui accorde un instant pour adresser à Dieu une dernière prière. C'est en vain qu'on lui baise les pieds et les mains : il ne voit toujours devant lui que des bourreaux. On l'enlève enfin, et on le place sur un trône d'or au milieu d'une cour du sérail. Les janissaires et le peuple se prosternent devant cette ombre couronnée et crient : *Vive Moustapha! longue vie au sultan!* Pendant ce temps l'idiot répétait en gémissant : *J'ai soif! j'ai soif! de l'eau! de l'eau!* Puis on l'emporta dans le palais dévasté par les janissaires.

L'insolente milice avait déclaré qu'elle voulait la déposition, non la mort d'Osman II. Mais une femme et un homme, qui avaient été l'âme de cette sanglante et burlesque rébellion, demandaient cette mort : c'était la mère de Moustapha et Daoud-pacha, son gendre, général ottoman. « Prenons garde ! dit la sultane à Daoud-pacha, Osman est un serpent, s'il se tire de nos mains il nous mangera tous ! » Au milieu de la nuit, lorsque les janissaires sont rentrés

dans leurs quartiers, et que Constantinople est plongée dans le repos, Daoud-pacha se rend au château des Sept-Tours, monte dans la chambre du jeune prince avec des assassins et leur ordonne de l'étrangler. Osman, plein de force et d'ardeur, se défend comme un lion ; mais il est à la fin terrassé et meurt dans d'effroyables convulsions. Daoud coupe une oreille au cadavre du prince et l'envoie à la sultane avec ces mots : *Le serpent n'est plus à craindre !* (Mai 1622.) En apprenant le meurtre d'Osman, les janissaires courent au palais de Daoud-pacha, s'emparent de sa personne et lui disent : « Misérable, comment as-tu osé arracher la vie à un sultan des Turcs ? » Puis ils l'entraînent dans le château des Sept-Tours et mettent Daoud en pièces dans la chambre même où Osman a été assassiné.

C'étaient là des scènes du Bas-Empire. Seulement les janissaires qui, à l'exemple des prétoriens de Byzance, faisaient et défaisaient des empereurs à leur gré, s'arrêtaient devant le meurtre des sultans de la race d'Osman, tant ils vénéraient cette race illustre. Ils déposaient un sultan mais ne l'assassinaient pas, et jamais la pensée ne leur était venue de choisir un empereur en dehors de la famille des Bajazet et des Soliman, tandis que les prétoriens byzantins égorgeaient leurs souverains régnants pour mettre à leur place des généraux et quelquefois même un simple centurion, comme cela s'était vu pour l'horrible Phocas, prédécesseur d'Héraclius, de glorieuse mémoire.

Cependant l'empire, troublé au sein de la capitale

CHAPITRE XXXVI.

État de l'empire ottoman pendant la minorité de Mourad IV.—Abaza-pacha. — Mourad IV prend en main les affaires de son gouvernement. — Portrait de ce sultan, son caractère, ses cruautés. — Sa première campagne en Perse. — Tragédie de Bajazet. — Histoire de l'empire ottoman par Hammer.— Seconde campagne de Mourad IV en Perse. — Prise de Bagdad par les Ottomans. — Mort de Mourad IV. — Son ivrognerie. — Ses meurtres. — Coup d'œil général sur son règne. — Meurtres et persécutions des Grecs et des Francs à Constantinople. — Lieux saints de la Palestine enlevés par les Grecs aux Latins. — Conduite de la Porte ottomane à cet égard (de 1623 à 1640).

Sans prétendre établir aucune comparaison entre des institutions, des mœurs, des croyances, des peuples dissemblables, on peut, du moins, remarquer que deux grands États, la France et la Turquie, étaient presque au même moment en proie aux horreurs de la guerre civile par suite de l'assassinat de deux monarques : Henri IV et Osman II. Le poignard de Ravaillac et le lacet de Daoud-pacha eurent pour résultat de livrer ces deux beaux pays aux dangers de deux minorités sur le trône : Louis XIII et Mourad IV. Peu d'années s'étaient écoulées depuis que Marie de Médicis ne gouvernait plus la France comme régente, lorsque Kœssemou Mahpeïker (face de la lune), femme d'un mâle caractère, mère de Mourad IV, prenait en main les affaires du gouvernement turc. Pendant que les guerres de religion

désolaient de nouveau la France, et que les huguenots s'emparaient de la Rochelle, de Montauban, de Montpellier, les schiis, ces protestants de l'islamisme, comme nous l'avons déjà dit, ravageaient les frontières de l'empire ottoman, lui enlevaient des places importantes, se maintenaient dans Bagdad, battaient les troupes turques, tandis que Mohammed Ghiraï, khan de Crimée, protestait, les armes à la main, contre une sentence du jeune sultan qui prononçait sa déposition, proclamait sa race[1] plus noble que celle d'Osman et anéantissait les armées impériales commandées par le capitan-pacha.

Les Cosaques, renouvelant l'audacieuse invasion des Russes de 712 sur les rives du Bosphore, arrivaient en bandes nombreuses sous les murs mêmes du sérail, pillaient les villages situés sur les deux rives du canal de Constantinople, brûlaient Bouyouk-Déré, et retournaient au fond de leurs solitudes chargés des richesses des Ottomans. Abaza, pacha d'Erzeroum, ville d'Arménie, bâtie à deux lieues du bras septentrional de l'Euphrate, levait l'étendard de la révolte, portait la désolation dans toute l'Asie Mineure, écrasait les armées de Mourad IV, et se présentait comme le vengeur du meurtre d'Osman II. Abaza avait juré d'exterminer les janissaires auxquels il reprochait avec raison la déposi-

1. Les khans de Crimée descendaient, en effet, de deux grandes races : de Djenghiz-khan par les hommes, et de Timour ou Tamerlan par les femmes. Voy. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. III.

tion et la mort du jeune empereur, et condamnait aux plus affreux supplices les officiers et les soldats de cette milice qui tombaient sous sa main. Il introduisait dans leurs épaules des mèches enflammées, faisait attacher les patients sur des chameaux, les promenait ainsi dans les rues d'Erzeroum tandis que les crieurs publics répétaient à haute voix en marchant devant eux : *Telle est la récompense réservée à ceux qui trahissent leur seigneur!*

« J'apprends que tu te prépares à me faire la guerre, écrivit un jour Abaza au premier lieutenant des janissaires; courage donc! continue à mériter le pain de Mourad IV! ce n'est pas sur lui, sachez-le bien, horribles yeni-schéris, que ma haine se déchaîne; c'est sur vous, sur vous seuls! si le zèle que vous déployez maintenant vous avait plus tôt saisi, vous n'auriez pas traîné dans les égouts de Stamboul la majesté impériale, et lâchement contemplé l'assassinat de votre maître et le mien! vous êtes la cause de la honte et de la ruine de l'islamisme, et vous ne méritez plus que le nom funeste de meurtriers d'un sultan! »

Pris à l'improviste dans Erzeroum, Abaza fut vaincu par le grand vizir Khosrew-pacha, après six ans de lutte, et conduit à Mourad IV, qui lui accorda sa grâce. Voulant récompenser à la fois le vainqueur et le vaincu, exemple bien rare dans les fastes ottomans, le sultan donna à Khosrew un sabre d'honneur enrichi de pierreries, un panache formé de plumes de héron attachées avec une agrafe en diamant, et à Abaza le gouvernement de la Bosnie, beaucoup plus important que celui de la province d'Erzeroum.

Mourad IV lui demanda de le servir avec autant de zèle qu'il en avait montré pour la cause de son frère, Osman II : Abaza lui en fit le serment en baisant les pans de la robe impériale.

Sur les instances de la Russie, la Sublime Porte attaqua la Pologne en 1633, et Mourad IV confia le commandement supérieur de ses troupes au gouverneur de la Bosnie. Cette campagne, conduite avec autant de vaillance que d'habileté, fut couronnée d'un plein succès. A son retour à Constantinople, le général vainqueur reçut du sultan d'éclatants témoignages de satisfaction.

Les services que l'ancien gouverneur d'Erzeroum avait rendus à Mourad IV, soit en abaissant l'orgueil des janissaires toujours disposés à la rébellion contre les sultans, soit en donnant l'exemple d'une noble fidélité à la mémoire d'Osman II, soit enfin, en portant les armes victorieuses de l'empire au delà du Dniester, ne le préservèrent pas du sort que le cruel padischah réservait à presque tous ses pachas et à ses vizirs. *La vengeance se diffère, mais elle ne vieillit pas*, avait dit Mourad IV en parlant d'Abaza qui avait d'abord refusé sa soumission au divan après le meurtre d'Osman II. Accusé, en 1634, d'avoir reçu de l'argent des Arméniens dans une affaire relative aux lieux saints de Jérusalem, affaire qu'il était chargé de traiter comme vizir, Abaza fut condamné à mort par le sultan. Quand le bostandji présenta au vainqueur des Polonais la fatale sentence signée de la main de Mourad IV, Abaza porta respectueusement le parchemin à ses lèvres, et dit avec une

héroïque résignation : *Que la volonté de mon padischah s'accomplisse!* Il fit ensuite une courte prière, et tendit le cou au tranchant du cimeterre en disant : *J'abandonne mon âme à Dieu et mon corps au bourreau!* Sa tête roula aux pieds du bostandji qui invoqua trois fois le nom d'Allah. Ainsi périt cet Abaza que les champs de bataille avaient tant de fois respecté. Il fut une des premières victimes immolées à la tyrannie du plus cruel des empereurs ottomans. Faisant allusion à la mort d'Abaza-pacha, un écrivain turc n'a dit que ces mots : *Il but l'oubli des misères de cette vie.*

Parvenu à sa quinzième année, Mourad IV enleva à sa mère la direction des affaires de l'État, secoua le joug de ses vizirs et tint lui seul les rênes de l'empire. Il montra dès cette époque un caractère ferme, une férocité sanguinaire qui ne cessa qu'avec sa vie. Doué d'une intelligence vive, pénétrante, d'une force musculaire extraordinaire, Mourad saisissait promptement les affaires les plus embarrassées, les traitait en politique consommé, excellait dans tous les exercices du corps, montait supérieurement à cheval et nul mieux que lui ne lançait le *djerid* dans l'hippodrome de Constantinople où ces jeux guerriers, qui rappellent les anciens tournois de l'Occident, se célèbrent encore de nos jours. A vingt ans, Mourad avait une taille au-dessus de la moyenne, et bien prise. Tout dans sa personne révélait une maturité précoce. Sa figure d'un ovale parfait avait de la majesté, mais ses traits énergiquement dessinés, son teint olivâtre, sa barbe noire et touffue, ses grands

yeux noirs et menaçants, lui donnaient une expression dure et farouche. Il parlait avec facilité, aimait l'étude de la jurisprudence et faisait subir lui-même des examens aux candidats qui se présentaient pour les places de kadis (juges). La justice de Mourad IV, d'ailleurs, ne suivit toujours que la loi de son bon plaisir.

Longtemps les armes ottomanes avaient été humiliées, insultées par les Persans; longtemps les janissaires, les vizirs, les pachas des provinces avaient méconnu l'autorité impériale et porté leur audace jusqu'à déposer, assassiner un empereur. Mourad IV avait juré de venger la majesté des sultans, de retremper les forces de l'empire dans le sang des schiis et dans celui des Ottomans rebelles; il voulait être redouté et non point aimé. Maître dans son empire comme dans son sérail, il voulait que les hommes pliassent sous sa main comme de faibles femmes.

Parti de Constantinople avec une armée formidable, au mois de mars 1635, pour les frontières de la Perse, afin de reprendre aux schiis les places qu'ils avaient récemment enlevées à la Turquie, Mourad IV marqua son passage à travers les provinces asiatiques de son empire par de nombreuses et sanglantes exécutions.

Voulant rétablir une sévère discipline dans l'armée qu'il conduisait, et cherchant des prétextes pour frapper les janissaires, le jeune empereur lança, en s'éloignant de Stamboul, une ordonnance par laquelle tout soldat sorti des rangs sans permission était au même instant puni de mort. Galati Tschélébi,

fameux janissaire connu par sa bravoure autant que par son insolence, transgressa le premier l'ordre impérial, et le sultan le fit décapiter sur l'heure. Cet exemple de sévérité répandit la terreur parmi la milice qui obéit sans murmure au terrible padischah.

Après cette exécution, Mourad, traversant une forêt, vit un sanglier furieux s'élancer sur lui et le terrassa d'un coup de sa massue de guerre; il saisit au même instant son vizir Moustapha-pacha par son ceinturon, le tint suspendu en l'air pendant quelques minutes et le jeta ensuite à deux ou trois pas de lui. *Le bras de Dieu est avec toi*, s'écrièrent les soldats enthousiasmés, *longue vie au brave padischah!* Ils l'auraient maintenant suivi au bout du monde, car la force physique en Turquie apparaît toujours comme l'image de la puissance.

Hassan-pacha, gouverneur de Magnésie, avait été signalé au sultan comme ayant manqué de courage dans une émeute. Hassan vint rejoindre l'armée impériale en Galatie, avec une troupe richement équipée. « Maudit! lui cria Mourad IV en le voyant venir, oses-tu bien marcher triomphalement avec des soldats, toi qui n'as pu vaincre une demi-douzaine de rebelles? qu'on coupe la tête à ce lâche! » L'ordre fut immédiatement exécuté.

Un grand nombre de personnages turcs périrent de la même manière par les ordres de l'impitoyable sultan. Le tabac, qui fait maintenant les délices des Orientaux, et dont l'usage est de nos jours si universellement répandu en Europe, avait été interdit aux Ottomans par Mourad IV. Le sultan fit

empaler une foule de musulmans accusés d'avoir fumé le tschibouc (pipe). Mourad IV donnait lui-même le signal des supplices qu'il avait prononcés, en rouvrant et en refermant les deux premiers doigts de la main droite.

Bien qu'il aimât la bonne chère, les plaisirs du harem, et, qu'à l'exemple de Sélim II, il se livrât à de copieuses libations de vin de Chypre et de Malvoisie, le jeune sultan se contentait, au milieu des fatigues de la guerre, de l'eau du torrent et de la frugale nourriture des simples soldats. Il n'eut, durant sa première campagne en Perse, que la selle de son cheval pour oreiller, et pour couverture que la housse de ce noble animal dont les poëtes turcs ont chanté la fière allure et le poil plus brillant que l'aile du corbeau. Le sultan, affrontant tous les périls, supportait, selon sa volonté, toutes les privations, se jouait de la vie des hommes et voulait que son nom retentît comme un tonnerre au sein de son empire comme aux oreilles de ses ennemis. Un pareil caractère plaisait d'ailleurs à la barbarie ottomane. La vaillance unie au despotisme frappant sans cesse et partout et ne fléchissant jamais, commandait le respect, l'admiration, tenait les fronts courbés dans la poussière, et la servitude se trouvait à l'aise, si nous pouvons dire ainsi. Les musulmans ont pour Dieu, on le sait, plus de crainte que d'amour, et croient véritablement voir son ombre sur la terre dans un sultan terrible et tout-puissant.

Aucune ville, aucune forteresse, rien ne résista à l'élan furieux de l'armée commandée par Mourad IV

sur les frontières de la Perse. Il réduisit Tébriz en cendres et en massacra les habitants. Avant et pendant le siége d'Érivan, le jeune empereur adressa à ses généraux et à ses soldats des paroles dans lesquelles se peint son caractère. Il formait l'avant-garde de son armée. En approchant de la ville d'Érivan, le guide qui marchait devant l'empereur lui dit : « Mon glorieux padischah, nous voici devant la cité ennemie ; mais la poussière soulevée par le vent nous empêche d'en apercevoir les murailles. Arrêtons-nous ici jusqu'à ce que tout le corps d'armée nous ait rejoints. » *Lâche !* lui répondit Mourad en le saisissant par la gorge, *que crains-tu ? un homme peut-il mourir avant l'heure marquée par le destin ?*

Toutes les troupes arrivèrent et le sultan commanda le feu. « Montre aujourd'hui ce que tu sais faire, fils des batailles, dit-il à Djanboulazadé, l'un des chefs turcs ; que ton âme soit d'airain en ce jour ! Continue à mériter le vizirat ! » Se tournant vers un autre général : « Moustapha-pacha, lui dit-il, aie soin que ma jeune cavalerie ne recule pas d'un pouce ! Montre-toi ! c'est le jour de bien faire !—Écoute, aga des janissaires, ajouta-t-il en s'adressant à ce chef, les rondes de nuit de Stamboul et les coups de bâton donnés aux ivrognes ne sont pas des œuvres de vaillance ! Voici le lieu où se montre le cœur des braves ! Guerre et conquête ! Allez, mes janissaires, où la gloire vous appelle ! — Ne vous lassez pas, mes loups, s'écriait-il, en parlant à la foule de ses soldats pendant la bataille ; mes faucons, déployez vos ailes ! l'heure de vaincre vient de sonner ! »

Erivan tomba au pouvoir des Turcs au mois d'août 1635, après quinze jours de siége. Des coffres remplis d'or et d'argent étaient ouverts devant Mourad IV, et chaque guerrier en recevait une partie selon le nombre de têtes de Persans qu'il déposait aux pieds du souverain.

Ce fut après la conquête d'Érivan, et non point comme l'a dit Racine, après celle de Bagdad (1638), ville à laquelle le grand poëte donne improprement le nom de Babylone, que Mourad IV ordonna le meurtre de ses deux frères, Bajazet et Souleïman. Ces deux forfaits s'accomplirent à Constantinople vers la fin du mois d'août 1635, pendant une nuit où la ville, resplendissante d'illumination, célébrait les victoires de ce jeune empereur sur les Persans. *L'un*, dit un écrivain turc en parlant de la mort violente de Bajazet et de Souleïman, *l'un tomba du coursier ardent de la vie; l'autre fut livré aux mains du préfet de la justice* (quelle justice !). *Tous deux virent la lune de leur vie, si rapide dans sa marche, éclipsée par la main du trépas.*

L'ordre d'immoler les deux princes fut adressé d'Érivan, non pas à la sultane favorite de Mourad IV, comme l'a supposé l'auteur de *Bajazet*, mais au kaïma-kam-baïram (gouverneur de Constantinople), et au bontandje-bachi (chef des gardes des jardins impériaux). La sultane favorite, à laquelle Racine a donné le nom de Roxane, se trouvait, en ce moment au camp d'Érivan, comme elle se trouva, trois ans plus tard, au camp de Bagdad.

Les amours de Bajazet, d'Atalide, les jalousies de

Roxane dont, selon Racine, le comte de Césy, ambassadeur de France à Constantinople, fit le récit à son retour à Paris, ne se trouvent dans aucune tradition turque, dans les livres d'aucun écrivain ottoman. Il n'y avait pas alors de vizir du nom d'Acomat. Le grand vizir de cette époque s'appelait Mohammed, et ce vizir était au camp avec Mourad IV[1]. Le premier vers de la tragédie de Racine,

> Viens, suis-moi, la sultane en ce lieu doit se rendre,

est en complète contradiction avec les usages du harem où nul homme, si ce n'est le sultan lui-même, ne saurait mettre les pieds sans être écharpé. Une autre erreur historique, qu'il n'est peut-être pas inutile de relever, c'est que Racine fait dire à Acomat, en parlant de Bajazet :

> Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
> Et même en fit sous moi la noble expérience.

Jamais, depuis Soliman le Magnifique, aucun prince ottoman n'a figuré dans les batailles avant son avénement au trône. Le conquérant de la Hongrie, attribuant les malheurs de sa famille à ses fils placés à la tête des provinces, et disposant de troupes nombreuses, avait fait une loi (encore en vigueur), par laquelle il est interdit aux princes turcs de prendre le commandement d'aucune armée, ni même d'y paraître comme simple guerrier. A partir de Mahomet III surtout, les fils et les frères des

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. IX.

sultans furent privés non-seulement de tous titres et emplois, mais encore de leur liberté, et assimilés à des prisonniers d'État[1].

D'après cette loi, qui n'a pas été une des moindres causes de l'ignorance des sultans, de leur faiblesse, et partant de la décadence de l'empire ottoman, les futurs padischahs ne devaient sortir du sérail que le jour où ils ceignaient le sabre du prophète dans la mosquée d'Éyoub. Au point de vue purement historique, et même au point de vue de l'exacte peinture des caractères, la tragédie de *Bajazet* ne supporterait pas l'examen. Mais Racine a parfois buriné de main de maître les mœurs ottomanes. Que de vérité dans ces vers mis dans la bouche du grand vizir Acomat!

Un vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage ;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne les laissent vieillir.

Et dans ces vers-ci où Osmin fait allusion aux janissaires!

Si l'heureux Amurat, secondant *leur grand cœur*,
Au champ de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis, rapporter dans Byzance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance ;
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant;
S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. X, p. 333.

Tout cela est aussi vrai qu'admirablement dit ; et tout cela prouve que si Racine, qui connaissait à fond le génie grec et le génie hébraïque, était entré plus avant dans l'étude des mœurs, des caractères turcs, cette belle tragédie de *Bajazet* eût égalé en tous points *Iphigénie*, et surtout *Athalie*, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain. Mais, au temps de Racine, l'Europe ne connaissait encore qu'imparfaitement et par lambeaux les annales ottomanes. Il était réservé à un célèbre orientaliste de nos jours de révéler la vérité sur les mœurs, les institutions, les coutumes, les gloires, les revers, la grandeur, la décadence, les magnificences, les misères et les hontes de la nation turque. Nous voulons parler de l'*Histoire de l'empire ottoman*, de M. de Hammer, inépuisable trésor d'érudition, qui nous sert de principal guide dans la deuxième partie de notre travail.

Mourad IV rentra triomphalement à Constantinople, après sa première guerre persique, le 26 décembre 1635. Entouré de ses généraux, couvert d'armes éblouissantes, le sultan s'avançait, à la tête de ses troupes, armé de pied en cap, portant un casque d'or entouré d'un léger turban blanc surmonté d'un panache de plumes de héron d'un noir éblouissant, attachées par une agrafe de diamant.

Trois ans après, l'empereur se remit en campagne vers les bords du Tigre, et sa marche à travers l'Asie fut, comme en 1635, marquée par une longue traînée de sang depuis Scutari jusqu'à Bagdad. Déjà, pendant la minorité de Mourad IV, deux vizirs, Hafiz-pacha et Khosrew-pacha, qui périrent tous

deux par les ordres du sultan, avaient conduit des armées nombreuses au pied des murailles de cette ville qu'ils attaquèrent en vain. Plus de cent cinquante mille Turcs tombèrent dans ces deux expéditions, et Mourad IV, devenu homme, jura de venger leur mort dans le sang des schiis, en leur reprenant la cité des khalifes qui avait été une des plus belles conquêtes de Soliman le Magnifique. Depuis que les sultans l'avaient perdue, l'empire se voyait sans cesse inquiété par les Persans auxquels il importait aussi de bien garder une place qui, tant de fois, avait arrêté les envahissements des Osmanlis du côté de la Perse.

La riche et magnifique cité de Bagdad, tour à tour surnommée *Maison de salut*, *Ville des saints*, à cause des tombeaux vénérés qu'elle renferme, s'élève, comme chacun sait, sur la rive orientale du Tigre, le fleuve le plus rapide de l'Asie. Au temps de Mourad IV, Bagdad était entourée d'imposantes murailles flanquées de cent onze tours crénelées, couvrant une circonférence d'environ deux lieues. C'était le principal boulevard de la monarchie persane, l'entrepôt du commerce entre l'Asie Mineure, la Perse et l'Inde. Sa population, qui compte encore aujourd'hui quatre-vingt mille habitants, en comptait plus de cent mille en 1638. Ses fabriques de soie et de laine ne sont plus maintenant aussi nombreuses qu'autrefois, mais son commerce est toujours considérable.

Lorsque Mourad IV arriva au pied des murs de Bagdad avec son armée évaluée à deux cent mille

combattants, la ville n'était défendue que par quatre-vingt mille Persans, dont la moitié se composait des habitants en état de porter les armes. L'attaque des Ottomans commença le 15 novembre 1638. Comme à Érivan, Mourad donna le signal du combat en allumant de sa main la mèche du premier canon, et l'artillerie ottomane foudroya la ville avec un ensemble et une continuité qui ne laissèrent respirer les assiégés ni jour ni nuit. Les Persans se défendaient en désespérés; de fréquentes sorties portèrent le trouble et la mort parmi les Ottomans. Irrité de quelques échecs éprouvés par son armée, Mourad IV adressa de vifs reproches à Tayar-pacha, son grand vizir, sur sa lenteur à ordonner un assaut général. « Plût à Dieu, mon padischah, lui répondit-il, qu'il fût aussi facile à toi de prendre Bagdad qu'il est facile à ton esclave Tayar de mourir pour ta cause ! »

Le 24 décembre, l'assaut général est donné et Tayar meurt en héros sur la brèche. « L'oiseau de son esprit, dit Naïma, s'envola de sa cage terrestre dans le bosquet des roses du paradis. Il avait vécu en héros sur la terre et mourut en martyr. » En apprenant la mort de son vizir, Mourad IV s'écria : « Ah ! Tayar, ta vie était plus précieuse que cent forteresses comme Bagdad. Que Dieu t'accorde l'éternelle lumière de sa miséricorde. »

Le 25 décembre 1638, cent seize ans, jour pour jour, après la conquête de Rhodes par Soliman le Magnifique, les Turcs rentrèrent en vainqueurs dans Bagdad, remplie des cadavres de ses défenseurs ; ses murailles et ses tours étaient démolies

et ses plus beaux monuments détruits par l'artillerie de Mourad IV. Bien que les habitants eussent demandé au sultan de capituler, et que le sultan eût accepté cette capitulation, le féroce empereur ordonna le massacre général d'une population sans défense qui, prosternée à ses pieds, implorait sa pitié. *Plus de trente mille têtes de Persans qui ne savaient pas vivre*, dit froidement à cette occasion un historien turc, témoin oculaire, *furent rasées par le tranchant du glaive sous les yeux et par les ordres du sultan.*

Le schah de Perse, Safi-Béhardir, ne parut pas au siége de Bagdad. Mourad lui écrivit la lettre suivante après sa victoire : « Où es-tu donc ? Pourquoi ne te montres-tu pas sur le champ de bataille ? Il ne convient pas à ceux qui s'arrogent la domination de demeurer cachés. Celui qui craint le cheval ne doit pas le monter, ni ceindre le cimeterre. » C'est le style que Sélim Ier employait autrefois en s'adressant à Schah-Ismaïl. Safi-Béhardir ne répondit pas à l'insolent défi de Mourad. Il s'empressa, au contraire, de conclure un traité de paix dont le sultan victorieux dicta les conditions. Depuis cette époque Bagdad a toujours appartenu à la Turquie. Au mois de juin 1639, Mourad IV rentra une seconde fois en triomphateur à Constantinople, monté sur un cheval bardé de fer ; le sultan tenait dans sa main sa masse d'arme ; ses épaules étaient couvertes d'une peau de tigre. La population de Stamboul se prosternait le front contre terre sur le passage du terrible padischah.

Il mourut huit mois après (9 février 1640), âgé de vingt-huit ans. Les voluptés du harem et l'abus du

vin avaient dévasté cette robuste constitution et précipité l'heure de la mort du jeune sultan. Des écrivains turcs ont voulu jeter des fleurs de poésie sur les royales orgies de Mourad. « Dans le dessein, dit l'un d'eux, de rafraîchir les esprits vitaux et d'appeler la chaleur qui éveille le plaisir, le padischah se plaisait à faire courir dans la carrière le léger coursier de la boisson du matin et se plongeait ensuite dans la mer des jouissances du sérail. » Un autre écrivain, racontant une maladie pendant laquelle le padischah avait été privé de vin, ajoute : « Après avoir été séparé quelque temps de la fille de la vigne, qu'il chérissait avec passion, le Grand Seigneur recommença à baiser les lèvres de rubis du cristal où pétillait la liqueur enchanteresse. » Entrant dans un autre ordre de flatterie, Naïma[1] disait, au sujet de Mourad, conquérant de Bagdad : « Jamais le cercle du monde n'a vu un pareil padischah. De l'œuf de son sabre sort l'oiseau de la victoire. La tête de l'ennemi tombe au pied de son étrier d'or. Mille ans de vie au vainqueur ! maître puissant de dix-huit mille mondes ! Que ton épée se repose, fier lion ! Il n'y a plus rien à punir avec du sang ! » Et le poëte Djavir adressait les vers suivants à Mourad IV. « Tu es le pôle vers lequel se tourne l'univers. Le monde frémit devant

1. D'après M. de Hammer, Naïma aurait courageusement flétri, dans quelques passages de son histoire, la tyrannie de Mourad et les débauches d'Ibrahim Ier. Le savant orientaliste fait en même temps remarquer que Naïma est le seul historien turc qui ait montré quelque indépendance dans ses écrits.

toi comme l'aiguille de la boussole. Mais le monde ne tremble pas par la crainte d'être anéanti : il tremble du désir d'offrir son esprit en holocauste devant ton trône puissant. »

Le style c'est l'homme, a-t-on dit ; ne pourrait-on pas dire avec autant de vérité : *La littérature c'est la nation ?* Rien, ce nous semble, ne peut mieux faire comprendre les mœurs turques que les idées et le langage des écrivains osmanlis quand ils parlent de leurs despotes. Ils expriment le servilisme ottoman dans tout son caractère. Un écrivain à franche et noble allure pourrait-il, en effet, se rencontrer chez un peuple qui n'a jamais eu l'intelligence de la liberte, et sur la tête duquel pèse toujours le glaive de l'absolutisme ?

Le passage de Mourad IV au pouvoir souverain fut comme un sanglant météore répandant une continuelle terreur, non pas précisément sur les populations de l'empire, lesquelles ignoraient le plus souvent jusqu'au nom du prince régnant, tant elles vivaient en dehors de toute idée politique ! mais sur tous les fonctionnaires de l'État, quels qu'ils fussent. Quand le padischah disparut de la terre, le ciel dut leur paraître plus pur, leurs jours moins exposés.

On est comme saisi d'effroi en lisant la liste funèbre des victimes immolées à la vengeance, à la soif de sang de Mourad IV. Cette liste n'élève pas à moins de cent mille le nombre des morts, parmi lesquels figurent trois frères de l'empereur et son oncle Moustapha, ce pauvre idiot qu'on avait relégué au fond d'une tour du sérail après sa seconde déposition. Un frère res-

tait encore à Mourad IV : Ibrahim, qui régna après lui. Deux heures avant d'expirer, le sultan demanda la tête de ce frère, dernier rejeton mâle de la race d'Osman, car Mourad mourait sans laisser de fils. La sultane Validé Mahpeïker, qui gouverna l'empire pendant la minorité de Mourad, sauva secrètement la vie à son fils Ibrahim. Dans le délire de l'agonie Mourad semblait vouloir emporter dans sa tombe l'empire tout entier et, nouveau Samson, s'ensevelir sous les ruines de l'édifice gouvernemental élevé par ses aïeux.

Mais on ne saurait refuser à ce prince de grandes qualités. Il a été un des plus remarquables empereurs qui aient régné à Stamboul. Il fut le plus vaillant soldat comme le plus habile général de ses phalanges victorieuses. Il retrempa dans les combats les armes ottomanes, rendit à l'empire ses anciennes frontières en Asie, étouffa la rébellion des janissaires, réprima de criants abus dans l'administration des provinces et, par une sévère économie et la confiscation des biens volés par des pachas, il remplit les coffres de l'État que l'incurie de ses trois derniers prédécesseurs et les déprédations des vizirs avaient laissés presque vides. Il réorganisa les finances, l'armée, augmenta sa flotte, garnit les arsenaux de Constantinople, favorisa le commerce et protégea l'agriculture. Il cultiva la poésie; la musique fut une de ses passions, ce qui n'adoucit pas cependant la férocité de son caractère. Il épargna, toutefois, dans le massacre des Persans de Bagdad, le musicien Schakouli dont le talent était vanté. Amené devant

Mourad, Schakouli lui dit : *Ce n'est pas pour ma vie que je t'implore, c'est pour l'art qui descend au cercueil avec moi.* L'empereur conduisit Schakouli à Constantinople, et c'est à partir de cette époque que la musique persane fut introduite dans le sérail et dans la capitale de l'empire ottoman[1].

Ce ne fut pas seulement sur les Turcs que s'exerça l'odieuse tyrannie de Mourad IV : elle enveloppa les Grecs et les Européens de Péra et de Galata. Le sultan fit empaler deux interprètes de l'ambassade française pour avoir courageusement défendu les droits et les franchises garantis par les traités. Ce fut en vain que M. de Marcheville, ambassadeur de France qui, d'ailleurs, manqua d'habileté dans cette circonstance, demanda des réparations au Divan. L'empereur turc contraignit l'envoyé de Louis XIII à quitter Constantinople et conserva le comte de Césy que Marcheville était venu remplacer. L'ambassadeur anglais, sir Peter Wych, fut insulté au point de se voir dépouillé de son épée de chevalier. Les Turcs confisquèrent toutes les armes des Francs, et les perquisitions ne respectèrent même pas les demeures des représentants des nations européennes. Un riche négociant vénitien fut condamné au gibet pour avoir braqué du haut de sa maison une lunette d'approche sur le sérail du Grand Seigneur. Des confiscations, des emprisonnements réduisirent une foule de chrétiens à la misère, au désespoir. Ni la France, ni l'Angleterre, ni Venise, ne vengèrent tant d'outrages.

1. Hammer.

Hâtons-nous de dire, cependant, que ces faits s'accomplirent en 1632, et qu'à cette époque, la France, agitée par des discordes civiles dans lesquelles des hommes tels que le maréchal de Marillac, Henri de Montmorency, duc et pair, périssaient sur les échafauds, ne pouvait guère porter ses armes à Constantinople. L'Angleterre, sourdement travaillée déjà par cette révolution qui devait aboutir au meurtre de Charles Ier, se trouvait dans la même position que la France, et la république de Venise, dont la puissance depuis longtemps attaquée par les Turcs, s'amoindrissait de plus en plus, n'était pas en mesure de déclarer la guerre à l'empire ottoman.

Cyrille, patriarche grec à Constantinople, fut violemment arraché de son siége, conduit, la chaîne au cou, au château des Sept-Tours, égorgé, et Carfila, son successeur au trône patriarcal, dut compter au kesné (trésor) impérial cinquante mille écus pour son diplôme d'installation. Les Grecs de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth chassèrent, en 1636, les franciscains protégés de la France, des Lieux Saints qu'ils possédaient depuis des siècles. Deux ans plus tard le Divan rendit, il est vrai, aux Pères latins, par un firman solennel, les sanctuaires dont ils avaient été injustement dépouillés; mais, peu de temps avant la mort de Mourad IV, les schismatiques obtinrent, à force d'argent, un autre firman par lequel ils étaient mis en possession des chapelles et des églises qui ne leur appartenaient pas. Le gouvernement turc, disons-le, n'a jamais montré une grande bonne foi dans cette question des Lieux Saints qui n'a pas cessé

de diviser les Grecs et les catholiques de la Palestine. Il a, sans trop de scrupule, accordé, à diverses époques, des *bérats* (diplômes d'investiture) à l'une ou à l'autre des deux communions rivales, selon que sa politique s'y trouvait engagée. Comme la Turquie a des ménagements à garder envers une nation dont la puissante influence grandit chaque jour sur les bords du Bosphore, et que cette nation est la protectrice-née des chrétiens schismatiques du Levant, le Divan se voit aujourd'hui amené à donner sa préférence aux Grecs établis autour du tombeau du Messie.

CHAPITRE XXXVII.

De l'abus des plaisirs. — Ibrahim Ier, empereur. — Son caractère. — Ses débauches. — Les femmes du harem dominent le sultan et gouvernent l'empire. — Prodigalités d'Ibrahim. — De la propriété foncière en Turquie. — Curieux détails. — Révolte contre le sultan. —Sa déposition et son exécution. — Réflexions à ce sujet. — Mahomet IV, âgé de sept ans, empereur. — Sa grand'mère Kœrem gouverne l'empire en son nom. — Conspiration contre la sultane. — L'eunuque Souleïman. — Beau dévouement d'une esclave de Kœrem. — La sultane est étranglée. — L'aga Begtasch. — Ce que deviennent les richesses des grands de l'empire après leur mort (de 1648 à 1651).

L'abus des plaisirs avait prématurément conduit Mourad IV au tombeau, sans diminuer pourtant la vigueur de sa pensée, qui resta la même jusqu'à l'heure de sa mort. Les fortes organisations intellectuelles ont seules le privilége de sortir parfois victorieuses de la lutte établie entre l'esprit et le corps épuisé par des passions honteuses. Les intelligences faibles ne sauraient soutenir un pareil combat; leurs pâles rayons s'effacent vite, et la matière reste maîtresse du champ de bataille. Tel fut le triste spectacle que donna Ibrahim Ier. Il n'était pas, quoi qu'on en ait dit, imbécile comme Moustapha Ier. Mais les voluptés du harem, dans lesquelles il se plongea avec frénésie, anéantirent ses facultés. Ibrahim fut l'Héliogabale de la race impériale des Turcs, comme Mourad IV en avait été le Néron. Enfermé, depuis son enfance, dans une prison du sérail où Mourad IV

l'avait relégué, Ibrahim y avait contracté un tremblement nerveux, résultat de la terreur que les menaces de mort sans cesse renouvelées de son frère, lui avaient inspirée. Lorsque la sultane Validé (Mahpeïker), sa mère, et les vizirs se présentèrent à Ibrahim pour lui annoncer son avénement à l'empire, le pauvre reclus crut voir en eux, non des libérateurs, mais des bourreaux. La vue du cadavre de Mourad IV, qu'il se fit apporter dans sa prison, calma seule son effroi, et le convainquit de la vérité qu'on venait lui apprendre.

Ibrahim, alors âgé d'une vingtaine d'années, ne sortit de son réduit que pour se jeter comme un fou dans le dévergondage. Violant la loi du prophète qui ne permet aux sultans eux-mêmes d'épouser que quatre femmes, Ibrahim en épousa huit, et le nombre de ses esclaves, ou concubines, était égal à celui de ses chevaux de main : quinze cents! Le Koran a réservé trois félicités aux hommes sur la terre et dans le paradis : *la prière, les parfums et les femmes;* Ibrahim en ajouta une quatrième : les *fourrures de zibeline*. Pendant l'hiver les vêtements du prince, ses divans, son lit, ses appartements étaient couverts de pelleteries les plus précieuses, les plus chaudes, comme en été la soie ruisselait partout dans le sérail. Sa fureur d'acquérir les plus belles esclaves, en avait fait monter le prix à un point tel, que le sultan seul était assez riche pour avoir dans son harem les beautés de la Circassie, de la Géorgie et des frontières de l'Arménie. Aucun pacha, d'ailleurs, aucun vizir ne pouvait acheter

d'esclaves sans la permission de l'insatiable padischah. Sous le règne d'Ibrahim, les femmes du sérail disposèrent des places, des revenus de l'empire, comme elles disposèrent du Sardanapale qui les rendait souveraines.

Parmi les huit épouses, plus ou moins légitimes du Grand Seigneur, l'une s'était appropriée, par des actes authentiques signés de la main du sultan, le produit des impôts du beau pachalik de Damas; l'autre, celui des sandjaks de Boli et de Nicopolis; chacune de ces femmes avait une province en partage. Les anciens usages de la Perse et de l'Égypte, qui assuraient le revenu de certaines villes ou villages aux épouses des rois de ces contrées, revivaient donc au sérail de Stamboul. Les prédécesseurs d'Ibrahim Ier les y avaient déjà introduits; mais le frère de Mourad IV donna à ces extravagantes prodigalités des proportions jusqu'à lui inconnues. Ces usages n'ont pas cessé d'exister entièrement. Les impôts de la cité et du territoire de Kassaba, ville d'Ionie, située à quelques lieues de Smyrne, étaient particulièrement affectés, en 1837, époque de notre passage dans cette partie de l'empire ottoman, à l'une des sultanes de Stamboul. Ces sortes de revenus étaient appelés *argent de pantoufle*. En langue turque ce mot présente la même signification que le mot employé autrefois en France pour désigner le supplément donné par le fermier à la femme du maître de la terre : *argent des épingles*. Mais ce qui revenait à la femme du propriétaire *pour ses épingles*, n'était, certes, pas comparable aux sommes énormes

que touchaient, quatre fois par an, les khassekis (favorites) du Grand Seigneur, dans la pensée duquel toutes les terres de l'empire n'étaient qu'un immense fermage dont il pouvait disposer à son gré.

D'après le Koran, en effet, la terre appartient à Dieu, qui la donne à qui lui plaît; de sorte que toute propriété dérivant du maître des mondes, appartient à l'iman suprême (le sultan), *qui est son ombre sur la terre*. Ceci nous conduirait à l'examen de la question de savoir s'il y a, oui ou non, des propriétaires fonciers dans l'empire ottoman, question souvent débattue et toujours restée indécise. Ce qu'il y a de positif, c'est que, dans tous les temps, en Turquie, les sultans ont confisqué, sans forme de procès, les biens meubles et immeubles des grands de l'empire disgraciés ou décapités, et même ceux des simples particuliers. Quand de pareils faits subsistent, et qu'ils sont notoirement connus, n'est-on pas en droit de conclure que la propriété foncière, en Turquie, n'a jamais été qu'un leurre? *L'esclave et tout ce qu'il possède appartiennent au sultan*, dit une tradition turque. Or, les padischahs ottomans donnent généralement le nom d'*esclave* à tous leurs sujets. Mais revenons à Ibrahim Ier.

Le sultan fit construire à l'une de ses favorites un arabah (voiture) tout incrusté de pierreries, traîné par des bœufs noirs dont les harnais resplendissaient d'or et d'argent. Deux autres favorites reçurent, chacune, une couronne de diamant. Ibrahim dépensa quarante mille piastres pour la construction d'une kaïque (barque) dans laquelle il faisait des prome-

nades, pendant les belles nuits d'été, dans le Bosphore, accompagné de quelques-unes de ses odalisques. La troisième khasseki exerçait un tel empire sur l'esprit du sultan, qu'elle le persuada qu'il devait, comme autrefois les Pharaons, orner sa barbe de diamants, de perles fines, et se montrer ainsi en public. Le sultan adopta sans scrupule ce ridicule ajustement. L'usage veut que les musulmans aient la tête rasée, sauf une petite mèche de cheveux laissée au sommet de la tête, parce que, selon la tradition, c'est par cette mèche de cheveux que l'ange du trépas emportera le vrai croyant au paradis; Ibrahim laissa croître sa chevelure; ses femmes et ses eunuques le couronnaient de fleurs, et répandaient sur sa tête les plus suaves parfums. Il n'est pas dit dans l'histoire qu'Ibrahim se soit abandonné, comme plusieurs de ses prédécesseurs, à l'intempérance; mais il aimait les viandes recherchées, les sucreries, les sorbets glacés, le luxe splendide, et ne pouvait vivre qu'au milieu de ses odalisques, dont les danses lascives, les chants, les mandolines harmonieuses, retraçaient à l'imagination en délire du padischah, une fidèle image des joies célestes promises par Mahomet à la sensualité musulmane. Ibrahim s'abrutissait de jour en jour. La voluptueuse Asie semblait s'être incarnée en lui, et les *femmes lui corrompirent le cœur*.

Bientôt le sultan devint superstitieux, cupide, cruel; il recourait à des sortiléges pour ranimer une santé délabrée par le libertinage; il vendait à beaux deniers comptants les places de kadis, de gouver-

neurs de provinces, toutes les charges, en un mot, qui pouvaient exciter la rapacité des Turcs disposés à s'enrichir aux dépens de la justice; il fit étrangler quelques personnages qui lui portaient ombrage; la plus inique de ses condamnations fut celle du capitan-pacha, Yousouf (Joseph), l'homme le plus distingué de l'empire ottoman, gendre du sultan, et qui avait récemment conquis la Canée, l'une des villes de l'île de Candie, l'ancienne Crète. Ibrahim prononça l'arrêt de mort de Yousouf parce que celui-ci osa lui faire une observation au sujet d'un ordre stupide que le sultan lui avait donné pour une nouvelle expédition à Candie. Enfermé dans la prison des vizirs destinés à l'exil ou à la mort, l'amiral apprit que sa femme venait de le rendre père d'un fils. Il implora vainement sa grâce au nom de son premier-né et de la jeune mère, fille du sultan. « Qu'on ne me parle plus du maudit, s'écria Ibrahim, en voyant le bostandji-bachi et Mousa-pacha, prosternés à ses pieds, avec la supplique du condamné; Tschaousch-bachi (maréchal de la cour), ajouta le sultan, en s'adressant à ce chef des messagers d'État, apporte-moi bien vite la tête de Yousouf ou je te tue! » Un instant après, l'amiral était étranglé dans sa prison, et son cadavre fut placé devant l'exécrable padischah. *Quel dommage*, dit-il, en regardant le mort avec un insultant sourire, *il avait de belles joues!* Comme Tibère, Ibrahim n'était plus que de la boue pétrie avec du sang.

Mais l'heure de la vengeance allait sonner. Tant d'infamies et d'atrocités émurent le corps des ulé-

bales, des fifres, des trompettes joyeuses de ton sérail ! Ce scandale va cesser ! Ton règne est fini ! Ce qui est dit est dit ! » Le sultan est traîné dans la prison où il avait passé sa première jeunesse. *Ceci,* dit-il en soupirant, *m'était écrit sur le front ! Dieu l'a voulu !*

Mais les chefs des rebelles veulent la mort du sultan ; et pour la légitimer aux yeux du peuple ottoman et de l'armée, ils posent au grand moufti la question suivante : « Est-il permis de déposer et de mettre à mort un padischah qui, au lieu de conférer les dignités de la loi et du sabre à ceux qui les méritent, les donne pour de l'argent ? » *Oui,* répond le chef de la loi, qui appuie sa décision sur ces paroles du Koran : *S'il y a deux khalifes, tuez-en un.* Or, il y avait deux sultans en ce moment : Ibrahim qui, malgré sa déposition pouvait briser ses fers, remonter sur le trône, punir ses ennemis, et le jeune Mahomet IV, acclamé empereur par les révoltés. Le 18 août 1648, l'aga des janissaires, le vizir Mohammed et le grand moufti, se présentent de nouveau au sérail et annoncent au sultan son arrêt de mort. *Exécrables brigands,* leur dit Ibrahim, *vous voulez donc ma vie ? à moi itschoglans, bostandjis !* Mais les bostandjis et les itschoglans restent sourds aux cris de détresse de l'empereur. *Quoi !* ajoute le sultan avec désespoir, *n'y aura-t-il donc aucun de ceux qui ont mangé mon pain qui prenne pitié de moi et veuille me protéger ?*

Le sultan éclate en imprécations contre les ulémas et les janissaires au moment où les bour-

reaux mettent la main sur lui ; il bondit comme un lion dans leurs bras, et appelle la vengeance céleste sur le peuple de Stamboul qui laissait immoler les sultans sans les défendre. Le cordon fatal entoura le cou du padischah qui ne fut bientôt plus qu'un cadavre. Ce fut un eunuque du sérail, nommé Abdourrhaman, qui l'étrangla. Des torrents de sang jaillirent du nez, de la bouche, des oreilles d'Ibrahim, et souillèrent sa robe impériale. Abdourrhaman prit cette robe et la conserva comme le trophée de son crime. On récompensa ce bourreau par le gouvernement de l'Égypte, d'où ses exactions l'obligèrent de fuir. Condamné à mort, en 1654, comme meurtrier de l'empereur son maître et comme concussionnaire, il fut étranglé, à son tour, dans le sérail où il avait assassiné Ibrahim six ans auparavant.

Ibrahim était le troisième padischah qui périssait d'une mort violente : le poison de Sélim I[er] termina les jours de Bajazet II, et le cordon de Daoud-pacha arracha la vie à Osman II. Mais Ibrahim fut le premier sultan turc juridiquement déposé et assassiné. Six mois plus tard (9 février 1649), Olivier Cromwell, *cet homme*, a dit Pope, *condamné à une renommée éternelle,* remplissait à Londres, l'office de grand moufti, et la tête de Charles Stuart roulait sur l'horrible billot par un arrêt du parlement. Nous nous garderons bien de comparer l'auguste victime de Whitehall au maître efféminé du harem impérial de Stamboul; aucun trait de ressemblance n'existe entre ces deux princes ; mais il est assez remarquable que dans deux pays si opposés par les croyances, les mœurs, les

lois, deux monarques aient péri presque au même moment, et chacun au nom de la loi, par la main du bourreau.

Ce n'étaient pas les empereurs les plus cruels, les plus débauchés que les Ottomans précipitaient du trône et traînaient aux gémonies; mais ceux qui ne les gouvernaient pas avec une verge de fer, par l'ascendant de leur génie, et qui ne faisaient pas respecter aux yeux de l'univers la gloire du croissant; Mourad IV était un tyran bien autrement impitoyable qu'Ibrahim, et le déréglement de ses mœurs, on le sait, abrégea son existence; mais Mourad IV, doué d'une forte intelligence, était un intrépide capitaine; il portait haut et ferme le *sandjak-schérif* (étendard du prophète); il gagnait des batailles, conquérait des villes, des provinces et tenait l'empire tremblant sous ses pieds. Remarquons, toutefois, que Mourad IV n'était qu'un homme, un homme seul, et qu'il ne laissa pas après lui de constitution capable d'abriter la faiblesse de son successeur. Aucune garantie ne couvrait et ne couvre encore les sultans de Stamboul; ils sont eux-mêmes la loi et la force, ou bien, le désordre et l'affaiblissement de l'État. La monarchie turque, au temps des janissaires, surtout, s'appuyait sur ce qu'il y a de plus faible dans les sociétés politiques, la volonté d'un seul et celle d'une soldatesque insolente. Rien ne protégea Ibrahim contre les prétentions légales des ulémas, les fureurs de l'*oda ;* et, loin de protester, loin de prendre la défense du potentat tombé, le peuple ottoman de Constantinople assista les bras croisés à la déchéance, au supplice du

sultan, et se tourna du côté des rebelles vainqueurs, comme on tourne son manteau, selon une expression orientale, *du côté d'où souffle le vent*. Que d'exemples on trouverait, dans l'histoire des empires, de l'impuissance du despotisme aux prises avec la révolte! Les débordements révolutionnaires n'ont pas toujours respecté l'inviolabilité royale, consentie dans les pactes fondamentaux! Mais ces pactes établissaient du moins qu'un souverain n'était pas à la merci des factieux, et un peuple à la merci d'un souverain.

Mahpéïker ou Kœsem, sultane Validé, qui avait déjà tenu le timon de l'État pendant la minorité de Mourad IV, et qui avait été reléguée dans un vieux sérail quand ce prince mourut, reprit le gouvernement de l'empire, avec le vieux vizir Mohammed, après le meurtre d'Ibrahim Ier. Accusé d'avoir volé une grande somme d'argent destinée au capitan-pacha, dont la flotte fut battue, par les Vénitiens, au mois d'avril 1649, en vue de l'ancienne Phocée, berceau de Marseille, Mohammed fut étranglé par les ordres du jeune empereur ou plutôt par ceux de la sultane. On trouva, dans la maison du vizir, après sa mort, plusieurs millions de piastres qu'il avait extorquées durant son administration. Ces sommes rentrèrent dans les caisses de l'État. Le sceau de l'empire fut alors confié à Achmet-pacha, surnommé *Mélek* (l'Ange), à cause de sa rare beauté. C'était un homme probe, désintéressé, mais son peu de capacité le mettait hors d'état de supporter le poids d'un empire, car le mot *vizir*, on le sait, signifie littérale-

ment : *celui qui porte le fardeau*. Mélek fit en plein divan une proposition qui excita la surprise et les rires de ses collègues ; il demanda que chaque ministre (ils étaient huit) fît, pendant un an, l'abandon de son traitement au profit de l'État ruiné par les folies d'Ibrahim Ier. Une pareille proposition ne pouvait guère être bien accueillie par des hommes qui faisaient métier et marchandise de leurs hautes fonctions. Les Sully sont rares en Turquie comme ailleurs. Mélek garda, comme ses collègues, ses appointements.

Pour couvrir le déficit du trésor, le divan supprima d'un trait de plume deux milliards de piastres destinés à payer des pensions à de vieux militaires, à des veuves, à des orphelins, et à l'entretien d'un grand nombre d'établissements de bienfaisance. La sultane Validé s'opposa, mais inutilement, à cette mesure inique : « Craignons, dit-elle après l'exécution de la mesure, craignons maintenant que les larmes et les malédictions des malheureux ainsi dépouillés n'allument le courroux du ciel contre l'empire. — Rassurez-vous, chère âme, lui répondit le principal auteur de la suppression des pensions affectées aux pauvres, rassurez-vous ! Les malédictions des mendiants et des gens pieux sont aussi impuissantes que leurs prières. J'assume sur moi leurs inoffensives imprécations. Ce ne sont pas les prières des mollas et des derviches qui gagnent des batailles et prennent des villes ; ce sont d'habiles généraux et de vaillants soldats. » Comme on le voit, l'empire turc, cette patrie *des vrais croyants*, nourrissait aussi des sceptiques sans

cœur. Hâtons-nous cependant de dire que de tels hommes sont rares parmi les Ottomans, et que le scepticisme est loin d'être le caractère de cette nation.

Les impôts publics furent triplés et les monnaies désastreusement altérées, ce qui a été dans tous les temps une des plaies du gouvernement turc[1]. La valeur réelle des pièces de monnaie équivalait à peine au tiers de leur valeur nominative. Cette mesure impolitique souleva la population marchande de Constantinople. Elle protesta énergiquement, se porta au sérail et demanda justice. Les janissaires dispersèrent la foule à coups de sabre, le sang coula, et les choses restèrent telles qu'elles étaient auparavant. Les pachas et les vizirs, cependant, menaient joyeuse vie au milieu de tant de misères et de larmes. Jamais le luxe de la table, qui, depuis Soliman le Magnifique, se déployait de plus en plus parmi les Turcs de Stamboul, n'avait été poussé aussi loin que sous la minorité de Mahomet IV. Mohammed-pacha, defterdar (grand trésorier), avait une vaisselle d'argent, des nappes brodées d'or dont la valeur, a dit un historien contemporain, aurait suffi à l'existence de deux mille familles. Le defterdar avait quarante cuisiniers à son service. Quand ce Lucullus des Ottomans voyageait, vingt de ses cuisiniers le précédaient dans les endroits où il devait se rendre, et les vingt autres ne quittaient pas sa personne. De nobles sentiments animaient la sultane Kœsem et son petit-fils; mais

1. La piastre turque qui valait quatre francs autrefois, ne vaut plus aujourd'hui que vingt-cinq centimes.

que pouvaient une femme seule et un enfant contre un pareil désordre ?

Pendant que tant de maux rongeaient l'empire en confusion, les intrigues du harem, qui finissaient toujours par de sanglantes tragédies, allaient leur cours. Au temps de Soliman le Magnifique, deux sultanes, la fameuse Roxelane, et la mère du prince qui régna sous le nom de Sélim II, se disputèrent le cœur du conquérant de Rhodes, et cette rivalité aboutit à des meurtres de famille dont le lecteur n'a pas perdu le souvenir. Après la mort d'Ibrahim Ier, deux autres sultanes, Kœsem et Tarkhan, jeune et belle Grecque, autrefois esclave, maintenant *Validé*[1], mère de Mahomet IV, s'étaient voué une haine mortelle, non pas, comme jadis Roxelane et sa rivale, pour régner sur les passions d'un maître, car il n'en existait aucun, à cette époque, dans le sérail, mais par ambition du pouvoir politique. Deux partis s'étaient formés; l'un, entièrement renfermé dans le sérail, se composait des principaux officiers de la maison impériale, des eunuques, et soutenait la jeune sultane ; l'autre, représenté par les chefs des janissaires, avait embrassé la cause de la vieille Validé. Chacun des deux partis préparait dans l'ombre un coup d'État ; le succès devait appartenir aux plus diligents, aux plus rusés, aux plus audacieux. Les adhérents de Tarkhan avaient pour chef l'eunuque Souléïman, être vil, rampant, mais conspirateur

1. Ce mot turc signifie : *celle qui enfante*. Ce titre, glorieux dans le sérail, n'est donné qu'aux mères des sultans.

habile, et capable de ne reculer devant aucun crime. L'âme du parti de Kœsem était Begtasch, aga des janissaires, personnage ambitieux, auquel la vieille sultane avait promis le grand vizirat.

Dans la nuit du 1er au 2 décembre 1651, l'eunuque Souléiman fait jurer à cent-vingt *sulflubaltadjis* (eunuques blancs) d'exterminer Kœsem et ceux qui la soutiennent. Connaissant la haine des *itschoglans* (pages) contre les janissaires, lesquels fermaient à ces jeunes gens la carrière de l'avancement dans l'armée, Souléiman va frapper à coups redoublés aux portes de leurs chambres et leur dit : « Debout ! aux armes ! Les janissaires envahissent le sérail pour vous égorger ! De concert avec Mahpéïker, que Dieu maudisse, ils veulent étrangler notre jeune padischah, et mettre ensuite Begtasch sur le trône, en donnant à l'aga la vieille Validé pour épouse ! »

Les itschoglans, pépinière d'officiers, au nombre de plus de huit cents, se lèvent en tumulte, prennent leurs armes, se précipitent dans les cours, aux portes du sérail, n'y trouvent personne et n'égorgent qu'un de leurs chefs qui les exhortait à ne pas troubler l'ordre, à rentrer dans leurs demeures. Mais Souléiman profite du désordre qui règne dans le palais pour mettre à mort la vieille sultane. L'eunuque et ses compagnons enfoncent les portes des appartements de Kœsem, et y pénètrent en proférant des cris affreux. *Je suis la sultane Validé, tuez-moi!* s'écrie une femme voilée de la tête aux pieds en se présentant aux assassins. Celle qui parle ainsi n'est qu'une esclave

de Kœsem qui veut sauver la vie de sa maîtresse, en donnant la sienne ! A travers les turpitudes, les crimes qui passent ici devant le regard attristé, le cœur se repose un instant dans l'admiration de ce dévouement sublime ; cette noble fille de la servitude apparaît comme une fleur embaumée qu'on trouverait au fond de quelque aride et brûlant désert ! La pauvre esclave fut reconnue, écartée à coups de poing et les eunuques cherchèrent leur victime, qu'ils trouvèrent cachée dans une armoire. Ils l'étendirent à terre, lui marchèrent sur le corps et l'étranglèrent avec un cordon de rideau.

Kœsem, épouse d'Achmet Ier, mère de trois sultans, Osman II, Mourad IV et Ibrahim Ier, fut la première femme du sérail de Stamboul assassinée pour des motifs politiques ; il faut dire aussi qu'elle fut la première qui eût pris ouvertement en main le gouvernement turc. On l'a accusée, sans preuve aucune, et même sans vraisemblance, d'avoir voulu arracher la vie à son petit-fils, Mahomet IV, et lui donner pour successeur au trône le jeune Soliman, second fils d'Ibrahim Ier. Certes, les traditions du crime se conservaient à la cour de Stamboul ; l'immolation des jeunes princes turcs y coûtait peu, et mille moyens secrets étaient offerts à la sultane si elle eût voulu faire disparaître Mahomet IV. Un fait incontestable, et nous l'avons déjà indiqué, c'est que Kœsem et Begtasch se seraient infailliblement débarrassés par le meurtre de Tarkhan et des hauts fonctionnaires qui la soutenaient, si Souléiman n'avait pas étranglé à temps la vieille Validé.

La mémoire de cette femme est conservée à Stamboul; deux mosquées, un beau karavansérai qu'elle fit construire, portent son nom. Elle employait une partie de ses revenus, produit des impôts de trois provinces, à de bonnes œuvres. Mais on se demande, en lisant dans les historiens turcs, les détails de la fortune de Kœsem, si son trésor particulier n'avait pas grossi au détriment du trésor public. Vingt caisses remplies de bons et beaux ducats de Venise, près de trois mille châles des Indes, des boîtes en or massif remplies de diamants et une infinité d'objets précieux furent trouvés, après l'assassinat du 2 septembre 1651, dans la chambre à coucher de la sultane.

Le 3 septembre, au matin, Begtasch, ayant appris la mort de Kœsem, rassembla ses janissaires dans Oda-Djamie, et leur demanda de venger le meurtre de la princesse. L'aga fut interrompu par ces mots : *Es-tu donc l'héritier de la vieille Validé?* Un immense éclat de rire accueillit cette ironique apostrophe, et Begtasch sortit tout confus de la mosquée sans avoir pu décider la milice à prendre les armes pour punir l'eunuque Souléiman et ses complices. Bientôt l'aga paya de sa tête son opposition à la jeune Tarkhan et à son parti. Ce n'était qu'après leur mort qu'on connaissait la fortune des grands dignitaires de l'empire ottoman. Begtasch avait fait construire dans sa maison une cachette dans laquelle on déterra, après de longues recherches, deux chaudrons remplis de bijoux et de pièces d'or. Tous les trésors enlevés aux pachas disgraciés et, surtout, mis à mort par ordre souve-

rain, étaient versés dans les caisses de l'État. C'étaient comme autant de ruisseaux d'or qui, un moment détournés de leur cours naturel, finissaient toujours par se décharger dans le kesné impérial, que les historiens turcs ont quelquefois appelé mal à propos, l'*océan des richesses du monde*.

CHAPITRE XXXVIII.

L'eunuque Souléiman gouverne un moment l'empire avec le vieux vizir Gourdji. — Désordres. — La sultane Validé secoue le joug de Souléiman et destitue Gourdji. — Le kadiasker Mesoud. — Caractère, administration du grand vizir Tarkhoundji. — État des finances. — Fin tragique de Tarkhoundji. — Dervisch-pacha, grand vizir. — Ses rapines. — Soulèvement des paysans des campagnes et de l'armée. — Têtes coupées, attachées aux branches du platane de l'hippodrome. — Défaite de l'escadre turque aux Dardanelles par les Vénitiens. — Ceux-ci défaits à leur tour, un an après dans le même détroit. — Avénement au pouvoir du grand vizir Mohammed Képrilu. — Caractère, histoire, administration, victoire de cet homme extraordinaire. — Il rétablit l'ordre. — Il fait pendre le patriarche grec de Constantinople. — Pourquoi? — Insultes de Képrilu à l'ambassadeur de France. — Raisons qui empêchent Louis XIV de les venger. — Réflexions. — Outrages reçus à la cour ottomane par les ambassadeurs polonais et russe. — Réflexions. — Képrilu meurt. — Circonstances qui accompagnent la mort de ce ministre (de 1651 à 1661).

Ceux qui avaient prononcé l'arrêt de mort d'Ibrahim Ier, donnèrent à Abdourrhaman, on s'en souvient, le gouvernement de l'Égypte pour récompenser cet eunuque d'avoir lui-même étranglé le sultan; Souléiman, qui assassina la mère de cet empereur reçut, à son tour, pour prix de son crime, le titre de kislar-aga (chef des eunuques blancs), titre qui lui conférait, en même temps, la place de gouverneur du sérail. Mais sa domination ne se renferma pas dans le palais; elle s'étendit au dehors; et comme au temps d'Eutrope, l'infâme ministre d'Ar-

cadius, si énergiquement flagellé par le satirique Claudien, Constantinople vit en 1651, un vil eunuque disposer d'un vaste empire, et trafiquer de tout. Il vendit les charges publiques, et nomma son bouffon grand écuyer, poste ordinairement occupé par des hommes de quelque importance. Bien qu'il n'y eût pas, en Turquie, de noblesse héréditaire, des Ottomans, n'ayant pour tout mérite que leur lignée plus ou moins illustre, acoururent auprès de Souléiman et obtinrent de lui des emplois lucratifs. Un écrivain osmanli cite, à cette occasion, les paroles suivantes d'un poëte persan, qui pourraient trouver une application ailleurs que dans l'empire ottoman : « Les hommes sans valeur personnelle, qui ne veulent briller que par leurs aïeux, sont semblables à des chiens qui se réjouissent en rongeant les os des morts. »

Pour concentrer plus facilement dans sa main une autorité absolue, Souléiman appela au grand vizirat Gourdji-pacha, vieillard de quatre-vingt-quinze ans tombé en enfance. L'incurie du vieux ministre et la perversité de l'eunuque réunies ensemble, achevèrent de précipiter l'empire dans la honte et la ruine. Le pillage et l'anarchie étaient partout, et une volonté ferme pour réprimer le mal, nulle part. Des tremblements de terre portèrent la désolation en Syrie, dans l'Asie Mineure, et détruisirent plus de cent villes ou villages. A Guzel-Hissar (le beau château) ou Aïdin, l'ancienne Tralles, une des cités les plus riches, les plus commerçantes et les plus populeuses de l'Anatolie, trois mille per-

sonnes périrent sous les décombres. Des sources noires jaillirent soudainement sur plusieurs points, comme si le sol, dit un historien turc, eût frissonné des crimes des habitants, et que des plaies s'y fussent ouvertes à cause des iniquités des hommes.

Épouvantée par tant de calamités morales et physiques, auxquelles, elle aussi, attribuait des signes de la colère céleste, la jeune sultane Tarkhan, la complice de Souléiman dans le meurtre de Kœsem, secoua le joug de l'eunuque et songea à renvoyer le vizir incapable. Tarkhan assistait aux délibérations des ministres derrière une ouverture grillée, jadis pratiquée à la salle du conseil, par un des premiers successeurs de Mahomet II, et à laquelle on donnait un nom significatif : *L'œil de l'empire*. N'ayant rien à répondre aux observations des pachas, réunis au divan, sur l'administration de Gourdji, celui-ci invoqua, pour la justifier, son grand âge. « Mon père, lui dit la sultane impatientée, il ne s'agit point ici de barbe grise ou noire, mais bien d'un jugement sain et de vues droites. » Elle sortit. Une heure après Gourdji reçut un hatti-schérif signé de la main du jeune Mahomet IV ainsi conçu : *Mon vizir, rends le sceau !*

Le sceau de l'empire était suspendu au cou du vizir; Mesoud, kadiasker (grand juge de l'armée d'Anatolie) le lui arracha en lui disant : *Va te coucher, vieille béte !* Mesoud, dont la brutale franchise était proverbiale à Stamboul, contribua beaucoup à la chute de Gourdji; et ce fut lui qui désigna pour le remplacer, un homme énergique, probe, mais

Chaque acte de l'administration de Tarkhoundji est un trait de mœurs de la nation turque, et nous fait connaître, en même temps, la situation de l'empire ottoman à cette époque. Pendant la nuit qui suivit son élévation à la dignité de premier ministre. Tarkhoundji fit étrangler plusieurs malfaiteurs dans une prison. Par ses ordres les cadavres furent revêtus d'habits somptueux, et déposés ensuite à l'et-méïdan (hippodrome), où la foule venait les voir. Cette hideuse tuerie avait deux buts : 1° faire accroire au peuple de Stamboul qui, depuis longtemps, se plaignait des malversations des premiers dignitaires de l'État, que ces dignitaires venaient d'être punis, et qu'on pouvait compter sur l'impartiale et sévère justice de Tarkhoundji; 2° frapper tout le monde de terreur le premier jour de son entrée en fonction. Aucune voix ne dévoila la sanglante comédie du nouveau vizir; loin de là, les habitants de Stamboul remercièrent le ciel de lui avoir enfin envoyé un sauveur. Le système gouvernemental de Tarkhoundji était de répandre l'épouvante; quand de *vrais* coupables ne tombaient pas sous sa main, il frappait quelquefois des innocents; il avait *ses coups de police*, tout comme des gouvernements plus modernes ont eu les leurs. Les iniquités politiques abondent dans l'histoire des empires; rarement elles ont profité aux gouvernants, et toujours la postérité les a condamnées et flétries.

Tarkhoundji tripla la taxe qui pesait déjà sur les maisons des chrétiens, des musulmans de Constantinople; il frappa d'un impôt tous les emplois pu-

blics, et d'énormes contributions écrasèrent les populations des campagnes. Le vizir augmenta, de cette manière, et en peu de temps, le trésor impérial de sept cent mille piastres; mais ces mesures fiscales, qui plongèrent le pauvre peuple dans la misère, et qui excitèrent les mécontentements des riches, ne guérirent pas les plaies financières du gouvernement. Un bilan, dressé par les ordres de Tarkhoundji, en 1653, prouva qu'en 1640, les recettes excédaient de beaucoup les dépenses, et qu'en 1653 les revenus du trésor étaient de deux milliards quatre cents millions d'*aspres*[1], tandis que les dépenses dépassaient cette somme de vingt millions de cette monnaie. Tel avait été le résultat des huit années de folies d'Ibrahim Ier.

Les rigueurs souvent nécessaires de Tarkhoundji lui avaient attiré d'ardentes inimitiés. La plus implacable fut celle du capitan-pacha, Dervisch, ambitieux personnage, possesseur d'une immense fortune, fruit de ses rapines à Bagdad, à Brousse, à Silistrie où il avait été gouverneur. Il aspirait depuis longtemps à la place de grand vizir, et ne pouvait pardonner à Tarkhoundji d'avoir recueilli lui-même l'héritage du vieux Gourdji. Dervisch ne cherchait qu'un prétexte de perdre le premier ministre afin de prendre sa place, et Tarkhoundji qui n'ignorait pas les intentions du capitan-pacha, ne laissait échapper aucune occasion de lui faire sentir son mépris et sa haine.

1. Trente aspres valaient quinze sous de France. Voy. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. X et XI.

Au mois de mars 1653, Dervisch demande au vizir une forte somme d'argent pour l'entretien de la flotte. « L'État ruiné par les prévaricateurs, lui répond le vizir, ne me permet pas de te donner une seule piastre. Tu es assez riche pour faire toi-même les dépenses exigées. Fais ton devoir comme je fais le mien. » Dervisch, blessé au cœur, va trouver le sultan et lui déclare qu'il ne peut plus conserver le commandement de l'escadre à cause du refus de Tarkhoundji de lui donner toute allocation pour le payement des matelots et la construction de nouveaux navires. Couvrant sa face d'un masque hypocrite, le capitan-pacha dit à Sa Hautesse que son devoir d'esclave dévoué à l'empire, et à la personne sacrée du sultan, l'oblige à lui faire une révélation d'une immense gravité; c'est que le grand vizir conspire contre la vie de Mahomet IV, et qu'il a formé le projet de placer sur le trône le jeune Soliman, frère de l'empereur. D'autres personnages ennemis de Tarkhoundji et, peut-être aussi, la sultane Validé, s'associent aux calomnies de Dervisch, et persuadent au prince que sa vie et son trône sont en danger.

Étouffant de colère, Mahomet IV ordonne que le vizir comparaisse devant lui. *Cet ordre est un arrêt de mort*, dit Tarkhoundji en recevant le hattichérif; *j'aurais dû réfléchir*, ajoute-t-il, *que résister à tous et travailler au bien public c'était me vouer à la ruine. Je recueille le fruit que j'ai semé!* Il fait ses ablutions, se prépare à mourir en bon musulman et part pour le palais où l'attend Mahomet IV. Le

sultan, entouré de pachas et de bostandjis, l'accable de reproches sur sa prétendue conspiration. « Mon padischah, lui dit le vizir, tu n'es entouré que de traîtres. Tu veux ma vie, pauvre enfant! prends-la! mais tu me fais mourir injustement. Au dernier jour mes deux mains tomberont lourdement sur ta tête! »

A ces mots Mahomet IV fait un signe au bostandji-bachi, et le vizir est étranglé sous les yeux du jeune empereur qu'on habituait au crime. Voilà comment disparaissaient à Stamboul, par l'influence des intrigants, les hommes sincèrement dévoués au salut de l'empire en péril. Tarkhoundji mérita jusqu'à la fin de sa vie son surnom d'*incorruptible*. Après sa mort, le fisc ne put trouver dans sa maison que quelques pièces de monnaie. Cette sévère intégrité est un fait à constater à une époque de corruption et de pillage chez les grands dignitaires de Turquie. Quant à Dervisch, successeur de Tarkhoundji au vizirat, il laissa, après sa mort, 95 000 ducats et 400 000 piastres qui grossirent, comme de coutume, le trésor public. Ce fut à ce grand vizir que M. de La Haye, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople, notifia la conquête d'Arras (1655) par le vicomte de Turenne sur les frondeurs commandés par le prince de Condé. « Qu'importe à mon glorieux padischah, lui répondit Dervisch, que les chiens dévorent les porcs ou que les porcs dévorent les chiens. » Telle était, à cette époque, la courtoisie ottomane dans ses relations diplomatiques avec les puissances chrétiennes.

Au commencement de l'année 1656, des bandes de paysans de l'Anatolie et de la Thrace, pressurés par les pachas, arrivèrent à Stamboul pour déposer au pied du trône leurs plaintes contre les gouverneurs des provinces. Les spahis, les janissaires, ces éternels artisans de troubles, firent cause commune avec les habitants des campagnes, leur donnèrent des armes et les entraînèrent aux portes du sérail, portant au bout de leurs sabres et de leurs mousquets, des listes où figuraient les noms des dignitaires dont ils demandaient la mort. Le sultan, tremblant dans son palais, jeta trente têtes aux révoltés. Ils les ramassèrent dans la boue et les attachèrent aux branches d'un platane séculaire qui s'élevait au milieu de l'hippodrome. Un écrivain turc compare le platane, au pied duquel cent soixante-dix ans plus tard, Mahmoud II devait exterminer les janissaires, à l'arbre fabuleux de l'Inde dont les fruits étaient des têtes de morts, lesquelles faisaient entendre des cris infernaux chaque fois que le vent agitait ses rameaux funéraires.

Dans cette fatale année de 1656, tous les malheurs semblaient fondre à la fois sur l'empire ottoman. Le 6 juillet, l'amiral vénitien, Macenego, à la tête d'une escadre de soixante voiles, remporta, à l'entrée des Dardanelles, une victoire signalée sur la flotte turque commandée par le capitan-pacha Moustapha : soixante et dix vaisseaux ottomans furent saisis ou coulés à fond par les Vénitiens. Jamais, depuis la bataille de Lépante, la Turquie n'avait essuyé un plus grand désastre. La

victoire de Macenego fut immédiatement suivie de la conquête de Lemnos et de Ténédos. Mais un an après, la flotte vénitienne, étant venue de nouveau bloquer les Dardanelles, fut battue à son tour par les musulmans qui reprirent les deux îles de Lemnos et de Ténédos.

Ce succès des armes ottomanes marqua l'entrée aux affaires d'un homme extraordinaire. C'était Mohammed Képrilu, Kæprülü ou Kiuperli. Fils d'un pauvre paysan des montagnes de l'Albanie, cette patrie de Scanderberg si féconde en hommes d'énergie et d'intelligence, Képrilu était venu, dans sa jeunesse, comme autrefois Basile Ier, chercher à Constantinople le pain de chaque jour qui lui manquait dans la cabane paternelle. D'aide de cuisine dans le sérail, il devint cuisinier en chef, puis grand écuyer, puis gouverneur de plusieurs provinces. Il avait soixante et quinze ans quand il fut appelé au grand vizirat en remplacement de Dervisch. Ne sachant ni lire ni écrire, mais doué d'une intelligence rare, d'une nature d'acier, d'un caractère froid, profondément dissimulé, il conserva dans sa vieillesse toute la verdeur des jeunes années. Général habile autant que vaillant soldat, homme d'État consommé à la façon de Machiavel qu'il ne connaissait cependant pas, « Képrilu était un si grand maître dans l'art de feindre que personne ne savait si les sentiments qu'il exprimait étaient faux ou sincères. Il avait pour principe que la colère ou l'injure sont inutiles et même dangereuses aux dépositaires du pouvoir suprême, et *qu'il*

faut tromper ses victimes pour les immoler plus sûrement[1]. »

Tel était l'homme qui raviva, par de longs forfaits, par un remarquable esprit de suite et un indomptable courage, le colosse affaissé que les mains puissantes des Mahomet II, des Sélim Ier et de Soliman le Magnifique avaient placé si haut aux yeux du monde effrayé et surpris. Képrilu étouffa dans le sang de trente mille victimes immolées par ses bourreaux l'hydre de la révolte qui avait levé si audacieusement et si impunément la tête depuis la mort du redoutable Mourad IV. Il prit ce prince pour modèle, adopta son système effroyablement tyrannique et ne l'abandonna qu'avec la vie. A son avénement au pouvoir Képrilu triompha, ainsi que nous l'avons déjà dit, des forces navales de Venise dans l'Hellespont, et construisit sur ce beau détroit des châteaux forts qui existent encore, et qu'il appela *les clefs des Dardanelles*.

Profitant de la faiblesse de l'empire et de l'anarchie qui le désolait à partir du règne d'Ibrahim Ier, Rakokzy, prince de Transylvanie, tributaire de la Porte, leva une armée et voulut se déclarer indépendant ; Képrilu écrasa les troupes de Rakokzy et mit à sa place un autre feudataire qui paya à la Turquie une redevance de quarante mille ducats au lieu de quinze mille qui avaient été jusqu'alors exigés. Les Cosaques ravageaient les frontières de l'empire ottoman ; l'infatigable vizir les refoula au delà

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. II.

du Dniester. Trente pachas de l'Asie Mineure avaient pris les armes contre l'autorité de Képrilu ; il les fit tous égorger, à Alep, dans un infâme guet-apens. Chaque jour arrivaient à Constantinople des charretées de têtes qu'on exposait devant les différentes portes du sérail, et que les Osmanlis en foule allaient contempler en chantant les louanges de Képrilu. La gloire militaire exaltait l'imagination du peuple ottoman; il en était depuis longtemps sevré, et facilement il pardonnait les plus grands crimes à l'homme qui triomphait des ennemis de l'empire. Que de peuples ont ressemblé et ressemblent encore sur ce point aux enfants de l'islamisme! Le philosophe contemplateur ne voit que des rayons ensanglantés autour de l'auréole qui pare le front victorieux d'un chef d'armée, et gémit sur les cadavres amoncelés dans un champ de carnage; mais le bon sens populaire considère autrement le jeu terrible des combats; il sait que du succès d'une bataille dépend quelquefois le sort d'une nation, et tresse des couronnes aux vainqueurs.

Képrilu opéra des réformes utiles dans l'administration des provinces, de la capitale et dans l'armée. Il augmenta l'escadre et réorganisa les finances. Mais ce terrible ministre ne savait rien faire sans répandre du sang. Il condamnait au dernier supplice tout homme, non pas reconnu coupable de telle ou telle faute, mais seulement soupçonné de pouvoir entraver ses desseins ou de ne pas courber servilement le front sous la tyrannique domination du vizir. Sa main de fer s'appesantissait indistinctement sur les Turcs et sur les chrétiens. Il y a lieu de croire,

Le vizir lui demanda brutalement ce que signifiaient les lettres mystérieuses reçues à l'ambassade. M. de Vantelet répondit qu'il ne le savait pas, mais que dans tous les cas l'ambassadeur de France n'avait de comptes à rendre qu'au roi son maître. La fière attitude du jeune Français allume la colère silencieuse de Képrilu, et M. de Vantelet est enfermé dans une prison après avoir reçu la bastonnade des tschiaous. A cette nouvelle, M. de La Haye, faible et malade, part pour Andrinople pour demander justice, et, pour toute réponse, le vizir le fait incarcérer avec son fils.

Louis XIV, indigné, en apprenant ces outrages, envoie Blondel, son ambassadeur à Berlin, à Constantinople, avec une lettre dans laquelle le roi de France demande satisfaction au sultan. Dans l'audience que Képrilu donne à Blondel, le vizir se répand en reproches amers contre M. de La Haye qu'il accuse d'entretenir perfidement une correspondance secrète avec les Vénitiens ennemis de l'empire, et refuse de présenter l'envoyé de Louis XIV au sultan, sous prétexte que cet honneur n'est accordé qu'aux ambassadeurs permanents, non à de simples chargés d'affaires. Blondel quitte Constantinople sans avoir voulu remettre à Képrilu la lettre destinée à Mahomet IV, et ce n'est qu'à force d'argent que M. de La Haye et son fils obtiennent leur liberté.

Cent soixante-douze ans plus tard, un petit-fils de Louis XIV lava avec une immense gloire dans le sang musulman une injure moins grande que celle dont

nous venons de parler. Certes, on serait mal venu d'accuser Louis XIV de n'avoir pas su faire respecter l'honneur national! Le roi qui vit l'Europe à ses pieds pendant son grand règne; le prince qui disait à l'envoyé anglais chargé de lui adresser des réclamations au sujet du canal de Mardik : *Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas souvenir;* le monarque qui, accablé d'ans et de douleur après avoir vu mourir sa famille presque entière, lançait ses invincibles bataillons à Denain et jurait de s'ensevelir sous les débris de la monarchie plutôt que d'accepter des conditions imposées par l'Europe coalisée; Louis XIV, disons-nous, n'aurait pas souffert les insultes d'un Ottoman si, durant cette année de 1658, année de victoires pour la France, il n'avait pas eu à combattre, à vaincre en personne l'Angleterre et l'Espagne, dont les armées couvraient le nord de notre belle patrie. Il faut dire aussi que Louis XIV, quoiqu'il fût l'allié de la Porte, s'était montré disposé, dès l'année 1650, à entrer dans la confédération des princes chrétiens contre la Turquie, alors en guerre avec Venise, confédération organisée par le pape Alexandre VII, et bientôt abandonnée par ce pontife lui-même.

A l'époque où M. de La Haye et son fils furent si gravement insultés par Képrilu, Louis XIV fournissait des secours en armes et en argent aux Vénitiens dans l'île de Candie que les Ottomans attaquaient depuis 1648. A la haine du grand vizir contre M. de La Haye se joignait donc le mécon-

tentement de la Porte au sujet de la protection ouvertement accordée par Louis XIV à la république de Venise. Tous ces faits ne justifient pas, sans doute, la barbare conduite de Képrilu à l'égard de l'ambassadeur français, mais ils peuvent l'expliquer.

Presque tous les représentants des puissances chrétiennes furent outragés, d'ailleurs, à la cour ottomane, sous Mahomet IV. En 1667, Radzieiowsky, palatin de Lithuanie, internonce de Pologne, faillit être assommé par des favoris du padischah, qui lui reprochèrent de ne s'être pas assez profondément incliné devant Sa Hautesse. L'interprète autrichien, Morco, servant de drogman à Radzieiowsky, reçut cent coups de bâton sous les yeux du sultan, parce qu'il mettait trop de lenteur à traduire les dépêches apportées par le noble palatin. En 1668, un ambassadeur russe, dont nous n'avons pu trouver le nom, admis à présenter ses lettres de créance au sultan, fut violemment saisi à la nuque et jeté la face contre terre parce qu'il avait opposé quelque résistance aux chambellans chargés de lui tenir les deux bras pendant l'audience impériale, selon la règle autrefois établie par Bajazet II. Par les ordres du sultan, l'envoyé moscovite, son secrétaire et son interprète furent expulsés à coups de poing de la salle du trône[1].

C'était en plein XVIIe siècle que ces brutales scènes se passaient, alors que la cour de Versailles atteignait le plus haut degré de politesse, de civi-

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XI.

lisation dont le monde ait gardé souvenir. A cette époque, les Turcs n'avaient rien perdu de leur barbarie, ni de leur haine sauvage contre le nom chrétien. Et ce farouche orgueil dure encore, malgré les sévères leçons que l'Europe lui a données.

Képrilu mourut le 1er novembre 1661, âgé de quatre-vingts ans. Mahomet IV le visita à son lit de mort: Tout en lui exprimant sa reconnaissance pour l'honneur insigne qui lui était fait, honneur jusqu'alors sans précédent à Stamboul, le vieux ministre donna les conseils suivants à son jeune maître : « Mon padischah, écoute une dernière fois la parole de ton fidèle esclave : ne te laisse jamais gouverner par les femmes ; ne confie jamais le sceau de l'empire à un homme avide de richesses ; remplis par tous les moyens possible les caisses de l'État ; ne laisse jamais ton armée et ta personne en repos. » Et il expira. Nous verrons, dans le chapitre qui va suivre, comment Mahomet IV profita des conseils du vizir mourant.

Képrilu s'était fait construire, de son vivant, à Constantinople, un grand torbeh (mausolée) qu'il avait fait remplir de blé pour être distribué aux pauvres de la capitale après sa mort ; sa volonté s'accomplit. Il y a dans cette pensée du vieux vizir, pensée qu'on ne saurait trouver ailleurs que dans cet Orient si riche en enseignements de toute nature, quelque chose d'antique et de religieux à la fois. L'aumône, cette clef mystérieuse qui ouvre les portes du ciel, revêtait ici une forme singulièrement frappante qui parlait à la chaleureuse imagination du peuple ottoman. Les bénédictions et les prières des

pauvres qui, selon le langage oriental, montent plus vite à Dieu que le vent ne traverse l'espace, accompagnèrent l'âme de Képrilu au delà du sépulcre, et purent lui faire trouver grâce devant la divine miséricorde. Mais cet acte de bienfaisance n'a pu effacer le souvenir des atrocités commises par Mohammed, et l'histoire a donné à l'impitoyable vizir le surnom bien mérité de *Képrilu le Cruel*. Des surnoms plus dignes et plus beaux seront donnés aux descendants de cet homme extraordinaire.

CHAPITRE XXXIX.

Achmed Képrilu succède à son père au grand vizirat et gouverne l'empire. — Caractère d'Achmed Képrilu, ses talents. — Caractère de Mahomet IV, son incapacité. — Guerre de Képrilu en Hongrie. — Bataille de Saint-Gothard. — Paroles de Képrilu à cette occasion. — L'ancienne Crète. — Guerre de Candie. — Siége et conquête de Candie par les Ottomans. — Réjouissance des Turcs à cette occasion. — Enthousiasme qu'excitent les succès de Képrilu. — M. de Nointel, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople. — La sultane Tarkhan saluée par les canons des vaisseaux français. — Curieux détails. — Renouvellement des anciennes capitulations entre la France et la Turquie. — Attitude de Louis XIV dans cette circonstance. — Un mot du grand vizir Képrilu (de 1661 à 1671).

Il n'y avait pas eu d'exemple, jusqu'ici, d'un fils de grand vizir succédant à son père dans cette haute dignité. Mohammed Képrilu fut non-seulement un vaillant chef d'armée, un ministre plein de sagacité, mais encore le fondateur d'une famille illustre. Cet homme qui, sans instruction, avait, tyranniquement, il est vrai, mais avec une incontestable capacité politique, gouverné un empire livré aux déchirements, et rétabli l'ordre où régnait l'anarchie, regrettait les lumières qu'on acquiert par l'étude, et gémissait sur sa propre ignorance. Aussi s'empressa-t-il de donner à son fils Achmed des maîtres habiles. Doué comme Mohammed d'une intelligence rare, et docile aux exhortations paternelles, à celles de ses khodjas (précepteurs), le jeune Achmed étudia avec ardeur la religion, les lois de l'empire, l'histoire ottomane, la

géographie, le calcul, l'astronomie, et fit de rapides progrès dans les sciences. Il entra de bonne heure dans le corps des ulémas (légistes), et s'y fit remarquer par son savoir et la lucidité de ses interprétations du Koran et de la *Sunnate* ou livre des traditions.

Mais Mohammed qui voulait avoir un continuateur dans son fils, ne le laissa pas longtemps parmi les docteurs de la loi ; il le lança dans la carrière politique, administrative, afin qu'il pût faire son apprentissage du gouvernement des hommes. Il lui confia successivemment les pachaliks d'Erzeroum, de Damas. Mahomet IV le nomma gouverneur de Stamboul un mois avant la mort du vieux vizir, et premier ministre ensuite (1661). Achmed avait alors vingt-six ans. Il dut, si jeune encore, cette haute position à ses talents et au nom qu'il portait. Avec plus de profondeur de vues que son père, et autant d'énergie de caractère, il ne se montra pas cruel comme Mohammed ; il ne versa pas, à son exemple, des torrents de sang pour consolider son pouvoir et s'y maintenir ; il prononça des condamnations à mort au moment de son entrée aux affaires ; mais ces condamnations, les seules que l'histoire ait à lui reprocher, eurent pour but « d'épouvanter d'abord les séditieux, a dit un historien, afin qu'habitués à trembler devant le fils comme devant le père, ils n'osassent plus renouveler leurs audacieuses tentatives[1]. »

1. Hammer.

C'était toujours le système de terreur de la part du gouvernement turc ; mais l'histoire doit des éloges au ministre qui ne le suivit qu'un instant, et qui lui substitua un système non sanguinaire, lequel n'excluait pas la possibilité de faire respecter l'autorité sans recourir au lacet, au poignard des muets, des bostandjis et des tschiaouschs. Voilà en quoi Achmed fut supérieur à son père, car c'est le propre des véritables hommes d'État de ne pas s'appuyer toujours sur la violence pour gouverner les nations. Achmed avait un caractère naturellement gai et de l'affabilité dans les manières. Il s'efforçait de paraître sévère, rigoureux avec certains mouvements des yeux et des lèvres. *Celui qui ne montre pas sa physionomie douce*, a dit un auteur italien du XVIIe siècle, en parlant d'AchmedKéprilu, *cherche à se changer intérieurement*. Il est certain que le jeune vizir répandit quelquefois le sang en faisant effort sur lui-même, et l'habitude de ne pas se montrer tel qu'il était, bon, loyal, disposé au pardon, avait porté quelque atteinte à cette riche nature. Achmed parlait peu et sa parole était brève ; mais il réfléchissait et agissait beaucoup. Il avait sous sa main trois hommes, tous les trois ses beaux-frères, que son ascendant subjuguait : c'étaient Kara (le noir) Moustapha, kaïmakam de Stamboul ; Kaplan, grand amiral, et le général Sidi-Mohammed. Avec ces trois personnages influents, et les trois armées d'Asie, d'Europe et d'Afrique, Achmed Képrilu enserrait l'empire ottoman tout entier.

Après avoir fait connaître le vizir qui va, pendant quinze années, tenir les rênes du pouvoir, donnons

une idée de Mahomet IV que nous avons vu enfant dans les deux précédents chapitres. Le sultan avait vingt ans au moment de l'élévation d'Achmed Képrilu au grand vizirat. Il était à cette époque ce qu'il fut toute sa vie : nul, comme chef d'empire. Trois passions le dominaient : le luxe, la chasse et les femmes. Les chevaux qu'il montait, les habits qui le couvraient, ses appartements, ses lits de repos resplendissaient d'or et de pierreries. Les parties de chasse, qui ne discontinuèrent pas durant son long règne, coûtèrent à l'État des sommes incalculables, et ruinèrent une foule d'habitants des campagnes d'Andrinople.

L'une des sultanes favorites, originaire de Candie, femme d'une merveilleuse beauté et d'un caractère impérieux, s'empara de l'esprit du sultan et régna sur lui en souveraine. Elle le rendit père d'un fils, et la joie qu'il en éprouva fut telle qu'il donna à la belle Candiote une partie des revenus de la couronne, en y ajoutant les riches domaines qui avaient appartenu à une fille d'Achmed Ier, morte peu de mois auparavant. L'amour qu'il ressentait pour la jeune Grecque et pour le fils qu'elle avait mis au monde, lui inspira la criminelle pensée d'assassiner ses deux frères et un prince qui lui était né d'une autre khasseki (favorite). La sultane Tarkhan, dont nous avons déjà parlé, parvint, non sans effort, à détourner Mahomet IV de ces sanguinaires projets.

La cité de Constantinople lui était odieuse. Il la quitta pour demeurer à Andrinople, la seconde ville de l'empire, où il fit construire un superbe palais.

« Que ferais-je à Stamboul, répondit-il un jour à un de ses ministres qui l'engageait à se montrer dans sa capitale ; le séjour de Stamboul n'a-t-il pas coûté la vie à mon père ? mes prédécesseurs n'y ont-ils pas toujours été prisonniers des rebelles ? Plutôt que d'y retourner, j'y mettrais moi-même le feu, et je verrais avec joie la cité et le sérail en cendres ! »

Ce padischah, qui passait sa vie dans son harem ou avec les lièvres, les perdrix, les chamois, les bêtes fauves des montagnes, et qui continuait, dans ses dépêches, à prendre les titres de *dominateur de l'Europe et de l'Asie*, *de maître de la mer Blanche et de la mer Noire*, *de glorieux*, *d'invincible souverain des hommes*, obligeait son historiographe, Abdi, à consigner dans les annales de l'empire des faits tels que ceux-ci : « Le padischah a tué deux loups dans sa chasse au sommet des montagnes de la Thessalie ; il a franchi à cheval une crevasse qui laissait voir un abîme entre deux rochers, et plusieurs personnes de sa suite sont mortes de froid. En voyant leurs cadavres le sultan a dit : « Ces gens-là auraient médit de « moi ; ils ont reçu leur châtiment d'avance ! » Sa Hautesse a vu une vache qui mettait bas ; elle a converti à l'islamisme le propriétaire de cette vache, et l'a nommé sur-le-champ kapidji (l'un des gardiens du sérail). »

Abdi présenta un jour au sultan dans une assiette d'or ciselé le savon parfumé pour les mains du maître; il ne fit que le toucher du bout des doigts et dit à l'historien : « Je n'ai touché ce savon que pour te faire plaisir ; va, et fais en sorte que cette

marque de ma bienveillance soit mentionnée dans ton livre.

« Qu'as-tu écrit aujourd'hui? lui demanda-t-il un autre jour.

— Rien, seigneur, aucun événement mémorable n'a encore signalé cette journée. »

Le sultan lui lance un djerid (bâton) à la tête et lui dit : « Maintenant, n'as-tu rien à écrire ? » Et le pauvre Abdi relata à l'instant dans les annales de l'empire ce dangereux caprice de Mahomet IV.

Le sultan avait aussi auprès de sa personne un astronome, Achmed-Effendi, qu'il consultait chaque fois qu'il devait se mettre en campagne pour une partie de chasse. Cet astronome se piquait en même temps de connaître la science de divination, et se vantait de découvrir, au moyen de calculs cabalistiques, les objets cachés. Voulant mettre un jour ce merveilleux talent à l'épreuve, l'empereur place un petit miroir dans la main droite d'un itschoglan (page), fait appeler Achmed-Effendi et lui demande quel est l'objet caché dans la main du page. L'astronome qui, d'un coup d'œil s'est entendu avec l'itschoglan, se livre à des combinaisons mystérieuses, et déclare ensuite, avec une gravité tout orientale, que l'objet caché est un *morceau de verre!* Mahomet IV, émerveillé de la pénétration de son astronome, lui adresse des éloges et le comble de riches présents.

Tel était donc le sultan qui aurait peut-être précipité l'empire dans une ruine totale, si des hommes pareils à Mohammed Képrilu et à son fils n'avaient pris dans leurs fortes mains le timon de l'État.

Ne laisse jamais ton armée et ta personne en repos, avait dit à Mahomet IV le vieux Képrilu mourant. Le jeune padischah n'avait suivi que la seconde partie de ce conseil en se livrant sans mesure à l'exercice de la chasse. Achmed Képrilu mit en pratique la première partie. Les janissaires, les spahis, en garnison à Constantinople ou dans toute autre ville importante, étaient sans cesse disposés à la révolte et l'oisiveté énervait leur courage militaire. En temps de paix extérieure, le repos de l'empire était devenu impossible, à cette époque, avec une armée permanente de deux cent mille hommes, sans compter les nombreux contingents des feudataires qui se levaient au premier signal insurrectionnel; comme ils se levaient, il faut le dire, quand il fallait marcher contre l'ennemi. La guerre était l'élément de la Turquie dans ce temps-là, et c'est par la guerre qu'on assurait la tranquillité intérieure de cette grande monarchie. Achmed Képrilu le comprit, et chercha des occasions de batailles.

Pendant l'année 1662, l'empereur d'Autriche, Léopold, avait pénétré à main armée dans la Transylvanie, province tributaire de la Porte, et s'était emparé de quelques places fortes, telles que Szeklhyd et Serinwar. Au mois de juillet 1663, le grand vizir, après avoir reçu de la main du sultan le sandjak-schérif (étendard du prophète), un sabre enrichi de pierreries, un kaftan (pelisse) d'honneur, partit de Constantinople avec une brillante armée pour les régions hongroises. Cette guerre, mêlée de succès et de revers, mais qui eut pour résultat, cependant, la

conquête de Neuhausel, d'Ujiwar, de Serinwar par les Turcs, ne fut que le prélude de la célèbre bataille de Saint-Gothard, village situé près de la rivière Raab, qui verse ses eaux dans le Danube.

Les Turcs rencontrèrent dans ces plaines fameuses les Autrichiens et les Hongrois auxquels s'étaient réunis six mille Français, envoyés par Louis XIV, et placés sous le commandement du comte de Coligni et du marquis de La Feuillade, que les Osmanlis appelaient *fouladi* (l'homme d'acier). Ces Français étaient presque tous de jeunes gens appartenant aux plus nobles familles du royaume très-chrétien. Ils avaient quitté leurs manoirs et la cour de Versailles pour signaler leur valeur contre les infidèles. L'illustre Montecuculli, feld-maréchal autrichien, avait le commandement supérieur des confédérés. Là figurait au premier rang le général de cavalerie Jean Spork, qui ne savait signer son nom qu'avec la pointe de son glaive; mais que son bouillant courage avait fait surnommer *l'Ajax des chrétiens*. Tête nue, les genoux à terre, les mains et les bras levés vers le ciel, Jean Spork adressa à Dieu, avant la bataille, une prière qui peint à la fois le caractère du preux et les fortes et naïves croyances de la noble Hongrie de ce temps. « Puissant généralissime qui es là-haut, dit-il, écoute la prière de ton serviteur Jean : si tu ne veux pas secourir, en ce jour, les chrétiens, tes enfants, je ne te demande que de ne pas venir en aide à ces chiens de Turcs, et tout ira bien ! »

Le héros met ensuite son casque sur sa tête, prend son épée, monte à cheval et, sur un signal de

Montecuculli, il fait sonner la charge. Au moment de l'attaque, qui fut impétueuse, terrible, de part et d'autre, le grand vizir dit à haute voix, en apercevant les Français poudrés et musqués, et leurs uniformes aux brillantes couleurs : *Que nous veulent donc ces jeunes filles ?* A ces mots insolents les compagnons de Coligni et de La Feuillade répondirent par le cri formidable : *Allons ! allons ! tue ! tue !* Et une décharge de mousqueterie envoie la mort dans les rangs ennemis.

Toute l'artillerie chrétienne foudroie en même temps le camp des Turcs, placé sur la rive opposée de la Raab. Les Autrichiens, les Hongrois, les Français franchissent la rivière à la nage à travers la mitraille et la fusillade des Ottomans. Plus de quinze mille musulmans sont tués ou noyés. L'armée des infidèles lâche pied ; une terreur panique s'empare de la cavalerie de Képrilu, et elle prend la fuite malgré le vizir qui veut continuer le combat. Les chrétiens restent maîtres du champ de bataille. Quinze canons mis en batterie, quarante drapeaux, d'immenses richesses en argent, en armes, tombent en leur pouvoir (1er août 1664).

Plusieurs années après leur défaite à Saint-Gothard, les vieux janissaires, retirés dans leurs chambres de vétérans, à Stamboul, s'entretenaient de cette journée, et répétaient encore avec une sorte d'effroi ce cri de guerre qui avait retenti à leurs oreilles aux bords de la Raab : *Allons ! allons ! tue ! tue !* Dans tous les temps les Turcs ont eu une haute idée des guerriers de la France, et dans leur imagina-

tion le nom de *Frandji* exprime l'audace et la vaillance dans les combats.

Le lendemain de la victoire de Saint-Gothard, Montecuculli, à cheval, l'épée au poing, environné de ses bataillons, entonna l'hymne : *Nous te louons, Seigneur !* et la grande voix de l'armée se mêla à celle de son chef. *Rendons grâce aussi à Marie !* s'écria ensuite le feld-maréchal ; et les soldats éclatèrent en enthousiasme en prononçant le nom de la mère de Jésus ! Une chapelle, qui existe encore, s'éleva sur le champ de gloire de Saint-Gothard, en commémoration de cette grande journée. Ce brillant courage des guerriers chrétiens aux bords de la Raab, ces images si douces de la religion au milieu du terrible appareil des combats, rappellent à l'imagination émue les grandes luttes des vieux croisés contre l'islamisme, et la reportent dans ces siècles de vaillance et de foi où chaque soldat était un héros et chaque héros un martyr.

Et, cependant, comme après la bataille de Lépante, les chrétiens ne surent pas profiter de leur victoire à Saint-Gothard. Une mésintelligence survenue parmi les chefs de l'armée victorieuse, amena l'empereur d'Autriche à signer, avec la Turquie, le traité de paix du 27 septembre 1664, par lequel les places fortes de Serinwar et d'Ujiwar, deux clefs du royaume de Hongrie, furent cédées à la Porte ottomane. Mais l'effet moral de la victoire du 1er août fut immense. Le sandjak-schérif reçut un nouvel affront, et le triomphe des chrétiens arrêta une fois encore la marche de l'islamisme du côté du Danube.

Cette défaite ulcéra l'âme de Képrilu, mais ne l'abattit pas. « Patience! dit-il à des chefs musulmans en rentrant à Andrinople ; patience ! nous nous vengerons ! J'arracherai Candie aux Vénitiens ou je mourrai les armes à la main dans cette île que les *giaours* ont trop longtemps possédée ! » Achmed poursuivit cette belle conquête, en effet, avec une persévérance, un courage qui offrent peu d'exemples dans l'histoire. Un récit détaillé et complet de la guerre de Candie par les Turcs, guerre qui dura vingt-cinq ans, remplirait un gros volume, et les limites que nous nous sommes tracées nous obligent à nous borner ici à des indications ; mais nous nous efforcerons de donner une idée exacte, précise de cette lutte mémorable. Il nous faudra remonter un instant le cours des événements, car nous avons négligé, à dessein, de constater, dans les deux précédents chapitres, les phases diverses de cette guerre ; nous avons mieux aimé les réunir en un seul tableau afin de mettre plus d'unité dans cette partie de notre travail.

Et, d'abord, un mot rapide sur Crète, une des quatre principales îles de la Méditerranée.

Crète, que les anciens appelaient *la grasse*, *la riche en pâturages*, *la féconde*, *la bienheureuse*, à cause de sa fertilité et de son beau climat, est située, on le sait, à l'extrémité méridionale des régions européennes, et dans le voisinage de l'Asie et de l'Afrique. L'île présente une superficie de cinq cent vingt lieues carrées et sa circonférence est d'environ deux cents lieues. Crète est coupée par des plaines, des

vallons charmants, des torrents où coulent des eaux transparentes, des montagnes dont la plus élevée, l'*Ida*, berceau de Jupiter, maître du tonnerre, se montre au-dessus des autres cimes, *comme un vieux cerf*, dit Fénelon, *porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi.* Nous ne parlerons point ici des cent villes crétoises, dont une seule, Gorthynia, a conservé quelques débris ; de Dédale et de son labyrinthe que les érudits ont cru reconnaître près du village de *Cnossou*, l'antique *Cnossos ;* de Pasiphaé et du minotaure terrassé par Thésée ; de Minos, qui après avoir donné ses sages lois aux nations, lois *émanées de Jupiter lui-même*, dit Homère, mérita, en quittant la terre, de *juger aux enfers les pâles humains ;* d'Idoménée, ce Jephté des païens qui, par un vœu indiscret, immola son enfant. Nous voyons les Crétois en lutte avec Athènes, puis avec Rome et finissant, enfin, comme tout l'univers, par subir le joug du Capitole. En 823, sous le règne de Michel le Bègue, ce César byzantin qui déshonora la pourpre comme tant d'autres souverains du Bas-Empire, les Sarrasins s'emparèrent de Crète, fondent la ville de Khandak ou Candax, mot arabe dont on a fait Candie, et l'île entière prend ce nom. Ils la gardent jusqu'en 960, époque à laquelle le général Nicéphore Phocas les en expulse après sept mois de siége. Phocas gagna à cette conquête le diadème impérial qui tomba de son front par un assassinat.

Après la prise de Constantinople par les croisés (1204), Crète échut en partage au marquis de Montferrat, roi de Salonique, qui la vendit aux Vénitiens.

Ces républicains l'avaient conservée sous les plus redoutables padischahs de Stamboul; ils devaient la perdre pour toujours sous le règne de deux sultans sans capacité et sans courage : Ibrahim Ier et Mahomet IV. Mais ce n'était pas pour de pareils princes que se battaient les janissaires; ils se battaient pour l'empire et, aussi, pour gagner du butin, car dans leur opinion le pillage était une condition essentielle de la guerre.

En 1644, une flottille maltaise capture un vaisseau ottoman se dirigeant vers l'Égypte, puis elle vient se ravitailler dans un des ports de Crète. Le divan irrité de cet acte de piraterie, n'ose pas s'en venger sur les chevaliers dont il redoute la bravoure, et laisse tomber sa colère sur Candie sous prétexte que les Vénitiens ont donné asile aux navires de l'Ordre. Une escadre turque, composée de trois cents navires de toute grandeur, montés par cent cinquante mille hommes sous le commandement de Yousouf-pacha, met le siége devant la Canée, la plus importante ville de l'île, quoiqu'elle n'en soit pas la capitale, et s'en empare après quarante-sept jours de combats (17 août 1645). Depuis cette époque jusqu'en 1666, les Turcs se rendent maîtres successivement, par d'affreux brigandages, de tous les points de l'île, malgré l'opiniâtre courage des Vénitiens, qui sont réduits à ne posséder plus que la seule ville de Candie.

Cette cité, bâtie par les Sarrasins, rebâtie par les Vénitiens, s'élève dans une belle plaine entrecoupée de riches et brillants coteaux. Elle était entourée de formidables remparts, de fossés profonds, et défen-

L'escadre française, dont on confia, en mer, le commandement supérieur au duc de Beaufort, qui avait le titre d'amiral, entra triomphalement dans le port de Candie, bannières déployées et les mèches des canons allumées, le 19 juin 1669 ; les Turcs, surpris à son approche, n'opposèrent aucun obstacle à son débarquement.

Hélas ! les prières de la duchesse de Vendôme ne sauvèrent pas son fils de la mort ! Cinq jours après l'arrivée des Français, le duc de Beaufort, à la tête de douze cents guerriers, fait une sortie et attaque les Osmanlis dans leurs retranchements. Les chrétiens font des prodiges de valeur ; mais bientôt environnés par une nuée de Turcs, ils succombent presque tous. « Amis ! dit le duc de Beaufort à ses soldats qui luttent encore, amis ! ne fuyons pas devant les infidèles ! mourons en vaillants hommes ! » Il disparut le glaive au poing dans la mêlée. Les Vénitiens cherchèrent son corps pendant trois jours et, ne l'ayant pas trouvé, ils envoyèrent, au nom de la république, des hérauts d'armes au camp des Turcs, pour le réclamer. « Si le duc de Beaufort est vivant, dirent-ils à Képrilu, nous vous donnerons pour sa rançon tout ce que vous demanderez ; s'il est mort, nous vous payerons son cadavre au poids de l'or. » Le grand vizir accueillit honorablement les envoyés vénitiens, et fit chercher, mais en vain, le corps du champion de la croix. On eût dit que des mains célestes l'eussent ravi à la terre. Quelques mois plus tard, Mascaron prononçait, à Paris, devant un brillant auditoire, l'oraison funèbre du duc de Beau-

fort, et disait : « Il mourut d'une mort la plus glorieuse qu'un héros chrétien puisse souhaiter, l'épée à la main contre les ennemis de son Dieu et de son roi, à la vue de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et, plus que tout cela, à la vue de Dieu et de ses anges[1]! »

Quelques galères maltaises et pontificales envoyées à Candie par les soins de Clément IX, montées par deux mille hommes, au plus, vinrent apporter de nouveaux secours aux assiégés. L'espoir renaissait parmi ces derniers. Les Ottomans auraient peut-être abandonné la place si des contestations n'étaient survenues entre le duc de Navailles et le capitaine général Mirisino, commandant de Candie. Les Vénitiens crurent un moment que les Français n'étaient venus les secourir que pour s'emparer eux-mêmes de Candie. Ces suspicions blessèrent la loyauté française. Louis XIV ne les connaissait pas encore lorsqu'il rappela sa flotte. On n'a jamais su pourquoi le roi de France avait pris cette détermination. Toujours est-il qu'au mois d'août 1669 le duc de Navailles rentra en France avec son escadre. Les navires des chevaliers et ceux du pape quittèrent en même temps

1. Dans son histoire de l'empire ottoman, histoire si remplie, ainsi que nous l'avons remarqué déjà, de faits exacts, de détails précieux, M. de Hammer commet une erreur au sujet du duc de Beaufort; il l'appelle le *jeune duc de Beaufort* et dit qu'il avait *quinze ans* au moment du siége de Candie. Or, il était né à Paris en 1616, et avait par conséquent cinquante-trois ans en 1669. En 1648, le duc de Beaufort avait déjà figuré dans les troubles de la Fronde. Les éclaircissements du président Hénault ne laissent aucun doute à cet égard.

l'île de Crète. *Ils se retirèrent en enfer*, dit un historien turc, *dans ce refuge ouvert au désespoir.*

La garnison vénitienne n'était plus que de trois mille à trois mille cinq cents hommes, tandis que les forces des assiégeants, venant de l'Anatolie, de la Roumélie, de l'Égypte et des côtes barbaresques, s'augmentaient chaque jour. Pour les Vénitiens la lutte n'était plus possible. Ils demandèrent grâce, et le grand vizir la leur accorda. Il reçut le 27 septembre 1669, à dix heures du matin, les clefs de la ville dans un plat d'argent, et donna mille ducats à ceux qui les lui apportèrent. Il exigea la complète évacuation de Candie par les Vénitiens, et fournit lui-même des navires pour transporter les vaincus dans leur pays de l'Adriatique. Ils quittèrent tous en versant des larmes cette île de Crète que leur république avait possédée pendant quatre cent soixante-cinq années. Ils perdirent trente mille guerriers durant le siége, firent quatre-vingt-seize sorties, lancèrent quarante mille huit cent dix-neuf bombes, deux cent soixante et seize mille sept cent quarante-trois boulets et usèrent quatre-vingt mille quatre cent quarante-neuf quintaux de plomb en balles de tous les calibres. Les Turcs livrèrent cinquante-six assauts, entreprirent cinquante-cinq attaques souterraines, brûlèrent cinq mille trois cent soixante et dix barils de poudre, firent sauter trois mille cinq cent seize mines et perdirent, avec plus de trois mille officiers de tout grade, cent vingt-cinq mille soldats, sans compter les pertes innombrables d'hommes et d'argent engloutis dans

Crète pendant les vingt-trois années qui précédèrent la prise de Candie[1].

Et ce magnifique pays, arrosé de tant de sang, témoin de tant de désastres, est resté soumis, depuis cette époque, à l'absurde et tyrannique domination ottomane. Et plusieurs de ses plaines, de ses vallons jadis si riches en productions de toutes sortes, sont changés, maintenant, en stériles et affreux déserts. Crète, autrefois appelée la *bien-heureuse*, *la riche en pâturages*, *la féconde*, ne pourrait plus être appelée aujourd'hui que *la malheureuse*, *la pauvre*, *la désolée*. Et ce spectacle se voit sur une infinité de points du vaste empire des sultans. *Où un Turc met le pied*, dit un proverbe oriental, *la terre reste sept ans sans produire*. Rien n'est plus vrai que ce proverbe. Si, à l'exemple de Louis XIV, les autres nations chrétiennes étaient accourues au secours de Candie, cette île n'appartiendrait pas en ce moment aux Osmanlis, et Crète n'aurait rien perdu de sa splendeur passée. Depuis leur origine, comme gouvernement régulier, jusque dans la seconde moitié du XVIIe siècle, les Turcs n'ont dû leurs succès qu'à l'indifférence de l'Europe chrétienne.

Les succès de l'armée ottomane à Candie remplirent la Turquie d'allégresse. Des fêtes, des illuminations, des prières publiques, célébrèrent d'un bout de l'empire à l'autre le triomphe des Osmanlis. Le nom d'Achmed Képrilu, ce vizir de trente-trois ans qui venait de retremper avec tant de gloire les ar-

1. Voy. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XI.

mes de l'islam, était sur toutes les lèvres, et lorsqu'à son retour de Crète il rentra à Constantinople, le peuple l'accueillit par ses plus vives acclamations. Cet enthousiasme musulman durait encore lorsque le 2 octobre 1670, M. de Nointel, successeur de M. de La Haye à l'ambassade de France à Constantinople, parut à la pointe du sérail avec quatre vaisseaux de guerre commandés par l'amiral d'Apremont. Les derniers événements avaient refroidi les relations diplomatiques entre la cour de Versailles et le Divan. Ne voulant pas exposer le drapeau de France à un affront, M. de Nointel envoya une députation au kaïmakam pour lui demander si le salut d'usage de cent coups de canon fait à la ville des sultans lui serait rendu. La réponse du gouverneur de Stamboul, réponse concertée avec le grand vizir, fut négative, et les batteries françaises restèrent muettes.

On voulut obtenir par ruse le salut que M. de Nointel avait été en droit de refuser à Constantinople. La sultane Validé envoya en son propre nom le kislar-aga pour complimenter M. de Nointel et M. d'Apremont. « Nobles seigneurs, leur dit le chef des eunuques, notre gracieuse sultane Tarkhan, mère de Mohammed IV, notre invincible padischah, a entendu vanter la galanterie française. Ma souveraine traversera demain le Bosphore pour se rendre avec sa suite dans son beau palais de Scutari. Elle espère que vous voudrez bien la saluer. » L'ambassadeur et l'amiral répondirent au kislar-aga qu'ils rendraient à sa gracieuse souveraine les honneurs qui lui étaient dus et comme femme et comme princesse ; mais que

ces honneurs ne s'adresseraient qu'à elle seule. Le 5 octobre Tarkhan traversa le canal de Constantinople avec ses élégantes felouques remplies d'odalisques voilées. La galanterie française ne fut pas prise en défaut. Les flammes blanches, les drapeaux bleus parsemés de fleurs de lis d'or, flottèrent au vent. Un branle-bas fut ordonné. Les mousses montèrent aux vergues, et cent coups de canon saluèrent en passant la sultane de Stamboul.

M. de Nointel fit ensuite son entrée solennelle dans Constantinople et au palais de l'ambassade à Péra. Dans l'entrevue que l'ambassadeur eut avec Achmed Képrilu, M. de Nointel demanda au nom du roi son maître le renouvellement des capitulations consenties entre François Ier et Soliman le Magnifique. Il demanda de plus 1° que l'envoyé de France à Constantinople pût toujours visiter sans la permission de la Porte les échelles du Levant où se trouvaient des négociants français, privilége qui avait été jusqu'ici refusé par la Porte; 2° que les droits de douanes fussent diminués de trois pour cent en Turquie pour les arrivages de France, comme ils l'étaient déjà dans les ports du royaume très-chrétien pour les marchandises venant de Turquie ; 3° que le commerce français avec l'Inde eût lieu en complète franchise par la mer Rouge; 4° que le roi de France fût reconnu seul protecteur des catholiques en Orient; 5° que des églises pussent être construites ou réparées sur toute la surface de l'empire ottoman sans l'autorisation préalable de la Porte ; 6° que les Français établis à Péra, à Galata, pussent faire du vin chez eux et le

vendre aux chrétiens ; 7° que les catholiques allant en pèlerinage à Jérusalem ne pussent être inquiétés en aucun lieu de la Turquie ; 8° que les Lieux Saints de la Palestine rentrassent en possession des Latins, attendu que ces lieux saints avaient été conquis par les Français pendant les croisades ; 9° enfin que la Turquie ne reçût dans ses ports que des navires portant pavillon français, à l'exception, toutefois, des navires anglais, hollandais et génois[1].

Telles étaient les principales demandes de la France. Le Divan jeta les hauts cris en entendant l'énumération de la bouche de M. de Nointel, et n'y adhéra pas d'abord. L'ambassadeur fit alors partir pour France le chevalier d'Arvieux, attaché à sa légation, afin d'informer M. de Lionne, ministre des affaires étrangères, du refus de la Porte. Le roi, fidèlement iustruit de tout ce qui s'était passé, ordonna à M. de Nointel de rentrer immédiatement en France si le gouvernement turc persistait dans son refus, et M. de Nointel fit connaître au grand vizir la résolution de Louis XIV. Après s'être concerté avec le sultan et tous les ministres de la Porte, Achmed Képrilu promit à M. de Nointel que les demandes du roi de France seraient accordées. Cependant les capitulations ne furent signées qu'au mois de janvier 1673 ; mais elles le furent comme la France le désirait.

Les demandes impérieuses de Louis XIV cachaient peut-être des intentions de guerre contre la Turquie. Le grand roi n'avait probablement pas oublié les

1. Voy. les capitulations dans les relations du chevalier d'Arvieux et de M. de Lacroix.

insultes qui lui avaient été faites par la Porte dans la personne de M. de La Haye son ambassadeur, et pouvait penser que le moment était venu de les venger. Ces préoccupations, d'ailleurs, étaient dans les esprits en France, et quand, dans son *Épître au roi*, au sujet du passage du Rhin (avril 1672), Boileau disait au monarque :

Je t'attends dans six mois aux bords de l'Hellespont,

le poëte exprimait, on peut le croire, l'opinion générale.

Après la conclusion des importantes affaires dont nous venons de parler, ces affaires qui montrent à quelle hauteur la France était alors placée aux yeux de l'univers, M. de Nointel se montra plein de courtoisie et d'égard envers le grand vizir. Il lui parla en termes gracieux de la vieille amitié qui unissait la France et la Turquie. *Assurément, monsieur l'ambassadeur*, lui répondit Képrilu en souriant, *les Français sont nos plus anciens amis ; mais nous les trouvons toujours avec nos ennemis.* Il y avait bien quelque vérité dans ces spirituelles paroles. Elles furent répétées à la cour de Versailles, et le roi en rit beaucoup.

CHAPITRE XL.

La conquête de Crète ranime l'orgueil ottoman. — Révolte des Cosaques de l'Ukraine contre la domination polonaise. — Dorozensko, chef des Cosaques, nommé sandjak bey par le Divan. — Réclamations de la Pologne.— Curieuse lettre d'Achmed Képrilu à ce sujet. — Traité de Bucsacs. — Sobieski le déchire. — Sa lutte héroïque contre la Turquie. — Les nations chrétiennes abandonnent le roi de Pologne. — Paix du 27 octobre 1676.—Mort d'Achmed Képrilu.— Guerre entre la Turquie et la Russie. — Ses résultats. — Considération sur la Hongrie soumise à l'Autriche. — Révolte du comte Emérik Tékéli. — Pourquoi? — Caractère de ce jeune seigneur hongrois. — Il est nommé roi de Hongrie par le sultan. — Louis XIV protége l'insurrection de Tékéli. — Pourquoi? — Politique de la France dans les luttes de l'Allemagne contre la Turquie.—Réclamation de l'Autriche au sujet de l'élévation de Tékéli à la dignité royale. —Réponse de la Porte.— De la bonne foi ottomane en matière politique.—Le grand vizir Kara-Moustapha.—Son plan de conquête.— Second siége de Vienne par les Ottomans. — Sobieski délivre la capitale de l'Autriche. — Ovation touchante de Sobieski dans Vienne. — Entrevue de l'empereur Léopold et de Sobieski. — Nouvelles victoires de Sobieski. — Mort de Kara-Moustapha. — Remarques au sujet de la délivrance de Vienne. — Gloire de Sobieski. — Son beau caractère (de 1671 à 1683).

La conquête totale de l'île de Candie ranima le fanatique orgueil des Ottomans. Comme au temps de Mahomet II, de Sélim Ier, de Soliman, de Mourad IV, un enthousiasme guerrier saisit les âmes. On regardait Achmed Képrilu comme destiné à d'autres triomphes. Le grand vizir partageait l'élan général et rêvait de nouvelles conquêtes. Il tourna ses regards vers les contrées que le Dniester, le Bog et

la Vistule arrosent. L'occasion de se mettre en campagne contre les chrétiens se présenta bientôt. Les Cosaques de l'Ukraine, ayant à leur tête leur hetman (chef) Dorozensko, levèrent l'étendard de la révolte contre la Pologne dont ils dépendaient, ou plutôt contre la noblesse polonaise qui les opprimait et les traitait en esclaves. Au commencement de l'année 1672, Dorozensko implora d'abord l'appui du khan de Crimée, tributaire de la Porte, et puis celui de la Porte elle-même. Képrilu accueillit avec empressement les supplications de Dorozensko, et le nomma sandjak-bey (gouverneur) de l'Ukraine, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'une province turque. Par cette nomination l'Ukraine devenait un pachalik de l'empire. La Pologne adressa au Divan de vives réclamations à ce sujet. Elle dit, avec raison, que l'Ukraine était un des États héréditaires de ce royaume, que Dorozensko n'était qu'un vassal révolté et qu'en le nommant sandjak-bey le gouvernement turc violait la paix conclue en 1621 entre la Pologne et Osman II.

Ce fut alors qu'Achmed Képrilu adressa cette curieuse lettre au chancelier de Pologne : « Les Cosaques, peuple libre, se sont soumis aux Polonais ; mais incapables de supporter plus longtemps la cruauté, l'injustice, l'oppression et les exactions qui pesaient sur eux, ils en ont appelé aux armes, se sont réfugiés sous la protection du khan de Crimée, et ont obtenu, avec son appui, des étendards et des queues de cheval (insignes des gouverneurs des provinces turques). Comment donc le roi de Pologne

peut-il continuer à dire que l'Ukraine est une des provinces héréditaires qui font corps avec son royaume ? D'ailleurs, si les habitants d'une contrée, pour obtenir leur délivrance, implorent l'appui d'un puissant padischah, est-il bien prudent de les poursuivre dans un pareil asile ? D'un autre côté, en voyant le plus grand, le plus glorieux des padischahs, le refuge du monde entier, délivrer et secourir contre leurs ennemis les opprimés qui se placent sous sa protection, les gens doués de quelque esprit d'observation sauront bien dire lequel a rompu la paix. Que si pour apaiser le feu de la discorde prêt à se rallumer, on veut envoyer un ambassadeur à Stamboul, rien de mieux ! Mais si la solution du différend est remise à ce juge tranchant qu'on nomme l'épée, que l'issue de la lutte soit prononcée par Dieu à l'aide duquel depuis mille ans l'islamisme a triomphé de ses ennemis. Dans tous les cas le 8 safer 1083 (5 juin 1672) le plus illustre des padischahs quittera, entouré de gloire, Andrinople, et marchera aux frontières avec des armées aussi nombreuses que les étoiles, ces ornements du ciel. »

Était-ce de bonne foi qu'Achmed Képrilu, chef, par le fait, du gouvernement le plus tyrannique de la terre, prenait en main la cause du *faible et de l'opprimé ?* Ou bien ne cherchait-il qu'une occasion de guerre contre la Pologne ? La réponse à ces deux questions ne saurait, selon nous, rester indécise. Le grand vizir, le peuple, l'armée voulaient la guerre, et l'habile Képrilu en trouvait le prétexte dans l'hetman rebelle réfugié, comme il le disait lui-même, à

l'ombre du cimeterre du padischah. Quoi qu'il en soit, le 5 juin 1672, ainsi que Képrilu l'avait annoncé au chancelier de Pologne, Mahomet IV et le grand vizir partirent d'Andrinople à la tête de cent cinquante mille hommes ; l'armée ottomane passa le Balkhan, traversa le Danube, le Dniester et campa pour la première fois dans le territoire polonais, au mois d'août 1672. Les Turcs s'emparent des villes de Kaminieck, de Lemberg, de Lublin, pénètrent dans le cœur de la Pologne, promènent partout le fer et la flamme, réduisent trente mille chrétiens en esclavage, et le croissant de Mahomet remplace sur les clochers la croix de Jésus-Christ. Le 12 septembre 1672 le faible Michel Koribut, roi de Pologne, signe à Bucsacs, avec la Porte, un traité de paix par lequel la Podolie et l'Ukraine sont cédées à la Turquie. De plus, aux termes de ce même traité, la Pologne s'engage à payer au sultan un tribut annuel de deux cent mille ducats et quatre-vingt mille écus d'or pour les frais de la guerre. Des hérauts d'armes publient ensuite dans le camp impérial le *pardon que le padischah daigne accorder au roi de Pologne !*

Le lâche Michel Koribut restait enfermé dans son palais de Varsovie !

Tant d'humiliations appelaient un vengeur. Jean Sobieski, alors grand maréchal de Pologne, parut. Il versa des larmes d'indignation en apprenant *l'infâme traité de Bucsacs*, comme il l'appelait lui-même. Mais, pour être rendu exécutoire, ce traité exigeait, d'après la constitution du pays, la sanction de la diète. Sobieski obtint de cette assemblée de le décla-

rer nul et non avenu. — *A moi, Polonais !* dit-il ensuite, *à moi ceux qui ont du cœur ! Vengeons la patrie insultée, envahie par les barbares ! Suivez-moi, et Dieu fera le reste !* — *Les Turcs sont trop redoutables !* répondit un sénateur, *il nous serait impossible de leur résister !* — *Eh ! n'avons-nous pas du fer et du courage ?* répliqua Sobieski indigné. *Ne vaut-il pas mieux succomber avec gloire que de vivre dans l'ignominie ? Au nom de la Pologne ! au nom de l'honneur ! je demande la guerre contre les Turcs !*

Ce cri d'une grande âme était le cri de la patrie en danger ; il retentit comme un coup de tonnerre d'un bout de la Pologne à l'autre. A la tête de trente mille hommes, déterminés, comme lui, à vaincre ou à mourir, Sobieski chasse les Turcs de Lublin, de Lemberg et de plusieurs autres places. Il traverse le Dniester sur des glaçons flottants, écrase les Tartares, et leur fait vingt mille prisonniers.

Mahomet IV et Képrilu retournent à Andrinople après avoir laissé des garnisons dans les places conquises en Podolie et dans l'Ukraine.

Achmed Képrilu reprend les armes un an après, attaque Sobieski dans les plaines de Choczim où cinquante-deux ans auparavant les Polonais avaient mis en déroute les troupes d'Osman II. Sobieski tue quarante mille hommes au grand vizir qui se retire ensuite à Andrinople (11 novembre 1673). Dans la mêlée le généralissime de l'armée polonaise arracha un drapeau vert des mains de Housseïn-pacha, l'un des chefs des escadrons turcs. *Voilà pour le pape !* dit Sobieski en agitant l'étendard ottoman. Ce tro-

phée qu'il envoya à Rome, se voit encore aujourd'hui dans la basilique de Saint-Pierre. Michel Koribut étant mort, le vainqueur des Turcs fut élu roi de Pologne en 1674. Jamais couronne royale ne fut mieux méritée.

Au mois de juillet 1674 les Ottomans recommencèrent la guerre. Ne pouvant lui-même conduire l'armée expéditionnaire, le grand vizir en confia le commandement à son beau-frère, Kara-Moustapha, homme cruel et peu capable. Aidé de Dorozensko et de ses Cosaques, le général turc prit d'assaut la ville de Human, au delà du Dniester, et en fit égorger les habitants. Le viol, le pillage, le meurtre et l'incendie signalèrent cette seconde campagne des Turcs. Sobieski châtiait en ce moment les Cosaques qui avaient pénétré assez avant dans la Pologne. Toute l'Ukraine tomba sous sa domiuation. Le roi apprit, à la même heure, et le massacre de Human et la marche des Ottomans vers la ville de Lemberg, qu'il avait délivrée deux ans auparavant.

Sobieski vola au secours de Lemberg où se trouvait sa femme, cette Marie-Casimire que le héros aimait tant, et qu'il appelait toujours *sa chère Mariette*. Elle était Française. Son père, le marquis de La Grange d'Arquien, était capitaine des gardes du duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

Le roi de Pologne déboucha dans la plaine de Lemberg au moment où les Turcs investissaient cette ville. Trois coups de canon annoncèrent aux chrétiens de Lemberg l'arrivée de l'armée libératrice. Prosternée au pied du maître autel de l'église des

Jésuites, la reine Marie, les mains jointes et les yeux levés vers un crucifix, disait : *Jésus, mon Dieu ! Jésus, mon Dieu ! protégez la Pologne !*

Sobieski lance son armée sur les infidèles dont il fait un horrible carnage. La bataille dure six heures consécutives. Des milliers de cadavres turcs couvrent le sol. L'armée ottomane, enserrée de toutes parts, se débande et fuit en désordre. *Victoire !* s'écrient les chrétiens. Lemberg ouvre ses portes à l'armée triomphante. La reine Marie se précipite dans les bras du monarque, et couvre de larmes de joie les mains du héros. *Dieu a tout fait, ma chère Mariette !* lui dit Sobieski.— *Oui, Dieu et ta vaillance !* lui répond l'heureuse Marie, justement fière d'un tel époux.

« La victoire de Lemberg, a dit un historien[1], retentit dans toute l'Europe ; et elle brille d'un éclat d'autant plus vif, que les historiens ottomans ont jugé à propos de ne pas en parler. » En gagnant cette bataille (30 août 1676), Sobieski sauva, en effet, son royaume de la domination musulmane.

Il était dans la destinée de la Pologne d'être éternellement abandonnée à ses ennemis. Sa lutte héroïque contre l'empire ottoman tout entier durait depuis quatre ans, et les nations chrétiennes assistaient immobiles à tant de combats, à tant de périls. Nous nous trompons, les nations chrétiennes faisaient quelque chose ; elles faisaient des vœux pour la Pologne. Des vœux pour la Pologne ! Dans tous les temps on en a fait, mais on n'a fait que cela.

1. Hammer.

Les Turcs, malgré leurs défaites, reparaissaient toujours avec des armées plus nombreuses, et un impôt prélevé pour la *guerre sainte* mettait à la disposition du Divan des sommes immenses. La Pologne, au contraire, était épuisée d'hommes et d'argent. Continuer la lutte contre les Ottomans, c'était exposer ce royaume à devenir une province turque. La mort n'était rien pour un homme tel que Sobieski; mille fois il l'avait affrontée sur les champs de bataille; mais la mort de son pays, la Pologne livrée à l'islamisme, voilà ce qui indignait sa grande âme et la déchirait.

Il entra donc en négociation de paix avec Achmed Képrilu. Le grand vizir déclara qu'il ne déposerait les armes que si le traité de *Bucsacs* était renouvelé dans toute sa teneur. Or, ce traité, on s'en souvient, rendait la Pologne tributaire de la Porte, obligeait le gouvernement de Varsovie à payer les frais de la guerre, et donnait à l'empire ottoman la Podolie et l'Ukraine. Sobieski, qui avait déjà déchiré ce honteux traité avec la pointe de son glaive, répondit énergiquement à Képrilu qu'il ne terminerait pas la guerre à ce prix, et que tant qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines, la Pologne ne serait jamais vassale de la Turquie, ni d'aucune autre nation. Le grand vizir fit alors des propositions plus raisonnables; il demanda seulement la cession de la Podolie au profit de la Porte et une partie de l'Ukraine pour Dorozensko, lequel s'engageait à payer une redevance au sultan. C'était encore une paix désastreuse pour la Pologne, mais elle était nécessaire : Sobieski se résigna à la signer le 27 octobre 1676.

Tels furent les résultats de cette guerre : une grande gloire pour Sobieski qui sauva la Pologne du joug musulman, et pour la Turquie deux provinces de plus ajoutées à celles qu'elle possédait déjà en Europe.

Achmed Képrilu mourut dans une métairie, sur la route d'Andrinople, trois jours après la signature de ce traité. Le grand vizir avait quarante et un ans à peine. Sa mort prématurée fut un deuil public et une grande perte pour l'empire ottoman qui, privé de cet illustre homme d'État, allait rouler de malheur en malheur. Un iman d'un village voisin vint assister le vizir à son lit de mort. Il lui présenta le Koran, et l'exhorta à quitter la terre en vrai croyant. Képrilu posa sa main sur le livre de la loi et dit : « Prophète, je saurai bientôt si tu as dit la vérité ; mais vérité ou non, je meurs avec la paix de ma conscience. J'ai fait à mes semblables tout le bien qui a dépendu de moi, et toujours j'ai repoussé le mal. Je me confie à Dieu ! — *Allah ! Allah !* souverain des mondes, dit l'iman ; fais miséricorde à Achmed Képrilu, l'un de tes meilleurs enfants ! »

Le corps du vizir fut transporté à Constantinople, et déposé dans le mausolée de son père. Durant les quinze années de l'administration d'Achmed Képrilu, les fonctions publiques cessèrent d'être un trafic, et la justice reprit son empire. Bien qu'il eût agrandi la Turquie par les conquêtes de la Crète et de la Podolie, Achmed Képrilu ne saurait être mis au rang des grands capitaines ottomans ; ses défaites à Saint-Gothard, à Choczim, défaites que la prise de Candie ne put racheter aux yeux des janissaires, accrédi-

tèrent, dans l'armée, cette opinion qu'Achmed Képrilu n'était pas fait pour être général. Mais il se montra toujours un homme supérieur comme administrateur, comme diplomate; on l'avait surnommé *Képrilu le Politique*, et ce surnom lui est resté, comme celui de *Képrilu le Cruel* à son père.

Kara-Moustapha, l'égorgeur de Human, lui succéda au grand vizirat.

Disons un dernier mot de Dorozensko qui fut la cause ou le prétexte de la guerre de Pologne. Placé entre la Turquie qui, déjà, lui faisait sentir la pesanteur de son joug, et la Pologne qui voulait la destruction de son pouvoir usurpé, l'hetman des Cosaques de l'Ukraine se jeta dans les bras de la Russie qui les lui ouvrit. Fédor III, un des czars qui pratiquèrent avec tant d'adresse et de persévérance cette politique russe dont le but unique a toujours été l'amoindrissement territorial de la Turquie au profit de l'empire moscovite, occupait alors le trône de Moscou. La Porte qui, quatre mois auparavant, avait reconnu légitime la rébellion de Dorozensko, cria à l'injustice, à l'usurpation en apprenant la défection de l'hetman et la protection que le czar lui accordait. *La guerre sainte* fut déclarée aux Moscovites ou *Moscos*, comme les appellent les Turcs, et le Divan nomma chef des Cosaques Georges Chmielniki, fils d'un ancien hetman de l'Ukraine. Trente mille Russes, et vingt mille Cosaques ou Kalmouks, envahirent cette province, et attendirent l'ennemi dans la place forte de Ceheryn. Dans trois guerres successives (1677, 1678 et 1679), les Russes, com-

mandés par le général Romodanowsky, battirent les Turcs et renversèrent leur domination au delà du Dniester. Le 11 février 1681, Fédor III conclut avec la Porte un traité de paix dont il dicta les conditions. Aux termes de ce traité, la Turquie ne conserva que quelques rares possessions sur le Dniester, et la mer Noire commença dès lors à s'ouvrir à la navigation des Russes.

Telles furent les premières négociations entamées et menées à bonne fin par le gouvernement de Moscou avec la Porte. Depuis cette époque, presque tous les traités entre ces deux puissances ont tourné à l'avantage de la Russie, et Dieu sait maintenant à quelle limite la domination des czars s'arrêtera dans la Turquie d'Europe !

Depuis la mort de Soliman le Magnifique jusqu'en 1680, c'est-à-dire dans un espace de cent quatorze ans, une grande partie de la Hongrie conquise par l'illustre fils de Sélim Ier, était peu à peu rentrée sous la domination autrichienne. Les empereurs avaient accordé aux Hongrois le privilége de se gouverner selon leurs propres lois, et la Hongrie n'était guère qu'une sorte de province payant une redevance à l'Autriche. Si l'on met, cependant, ces deux pays en regard, qu'est-ce donc que *l'archiduché d'Autriche* à côté du *royaume de Hongrie?* L'archiduché d'Autriche offre à peine une superficie de mille neuf cent soixante et dix lieues carrées; la Hongrie en a onze mille six cent vingt; la population de l'archiduché est de deux millions cent dix-huit mille quatre cent quatre-vingt-un habitants; celle de la

Hongrie s'élève à dix millions soixante-dix-huit mille[1].

A part quelques variations, ces différences de chiffres, quant à la population, existent aujourd'hui comme elles existaient au XVIIe siècle. C'était donc le plus petit de ces deux pays qui gouvernait le plus grand. Lorsqu'en 1142, Henri Ier fonda la ville actuelle de Vienne, les Hongrois étaient constitués en nation depuis des siècles, et la dynastie de saint Étienne avait déjà cent cinquante ans de durée. Quand, après la mort de Louis II, à la bataille de Mohacz (1526), un arrangement de famille[2] fit passer la Hongrie dans la maison d'Autriche, le royaume des Ladislas, des Hunyade, avait derrière lui de longs siècles de gloire.

La Hongrie avait non-seulement conservé ses lois sous la domination autrichienne, mais ses usages, ses mœurs, sa langue. Jamais l'Autriche n'a *absorbé* ce royaume dans toute l'acception de ce mot. Une profonde ligne de démarcation sépare ces deux pays. La Hongrie a une nationalité distincte, un caractère qui lui est propre, et sa défiance pour l'Autriche a toujours existé. Cessera-t-elle un jour? Il y a lieu d'en douter.

Tout ce qu'on a pu dire de l'oppression autrichienne exercée sur la Hongrie est mêlé d'erreurs et de vérités. Si l'Autriche a quelquefois traité la Hongrie en pays conquis, elle a été aussi, à di-

1. Géographie de Malte-Brun.
2. Voy. le chapitre XXXIII de cet ouvrage.

verses époques, maternelle pour ce royaume. Qui ne sait les persévérants efforts de l'illustre Marie-Thérèse, impératrice et reine, pour détruire les révoltants abus dont le pauvre peuple était victime de la part de la noblesse? La diète ne refusa-t-elle pas sa sanction à l'abolition de la servitude hongroise, proposée en 1785 par Joseph II?

Mais là, selon nous, n'est pas la question. Les tentatives des empereurs pour améliorer le sort d'un peuple attaché à la glèbe, ne pouvaient anéantir le sentiment de la nationalité hongroise, et le désir de reconquérir une indépendance perdue. On comprend qu'une nation belliqueuse, fière à juste titre d'un passé glorieux, ne supporte qu'impatiemment un joug étranger.

Mais nous repoussons en toutes choses cette doctrine immorale qui veut que *la fin justifie les moyens*. « Brisons nos fers sur le front de nos tyrans, disait un héros grec, durant la guerre de l'indépendance, à ses compatriotes opprimés; mais gardons-nous, amis, de la bassesse qui déshonore! »

Qu'était-ce donc que ce Zapolya qui se traînait à plat ventre aux pieds de Soliman le Magnifique, lui demandant d'être son esclave plutôt que de se soumettre au gouvernement autrichien, et recevant des mains d'un Turc la couronne de saint Étienne? Il trahissait son pays en le livrant à l'islamisme, et il le trahissait au profit d'un intérêt personnel.

Un autre seigneur hongrois se mit aussi à la remorque des Ottomans du temps de Mahomet IV, et sa rébellion contre l'Autriche exposa la chrétienté à

d'immenses périls. Nous voulons parler du jeune comte Émerik Tékéli. Nous ne le comparerons pas, sans doute, à ce Zapolya qui vendit son pays aux Turcs pour de l'argent; Émerik Tékéli était probe, brave et doué de qualités brillantes. L'empereur Léopold avait presque entièrement anéanti les anciens priviléges de la Hongrie, et de sanglantes persécutions, provoquées par les progrès du luthéranisme dans ce pays, avaient allumé des haines contre l'Autriche. Des nobles hongrois coururent aux armes et proclamèrent la liberté de leur pays. Étienne Tékéli, père d'Émerik, les comtes de Serin, de Frangipani, de Nadasty et d'autres encore, payèrent de leurs têtes leur insurrection (1671).

Émerik jura de les venger, et souleva contre l'Autriche la partie de la Hongrie qui n'était pas soumise à la Porte. A l'ombre de son drapeau, sur lequel il avait écrit, *Dieu et patrie!* se rangèrent les Hongrois catholiques et luthériens qui, tous réunis, avaient pris le nom collectif de *malcontents*. Tékéli résista trois ans aux armées autrichiennes, et les battit quelquefois; puis, se voyant à bout de ressources, il implora la protection de la Turquie.

Le 10 août 1683, Mahomet IV le nomma roi de la Hongrie Moyenne, et le déclara son vassal. « Tous ceux, disait le sultan, dans le diplôme d'investiture, qui *frottent* leur front dans la poussière, au seuil de notre sublime Porte, jouissent d'une sécurité parfaite, et n'ont rien à redouter de leurs ennemis. »

Voilà donc le fier Tékéli, baisant en esclave soumis les pieds d'un padischah, et recourant aux

ennemis naturels de son pays pour protéger son insurrection! Tékéli pensait, illusion déplorable, qu'il lui serait donné de secouer le joug des Turcs après s'être servi d'eux pour assurer l'indépendance de son pays. La vengeance dévorait cette âme de feu. *Je noierai dans le sang,* disait-il souvent, *les bourreaux de mon père et de mes amis!* Tékéli était luthérien, et bien qu'il eût entraîné dans son insurrection les catholiques *malcontents*, il ne nourrissait pas moins dans son cœur une profonde haine contre les *papistes*, et voyait dans les Ottomans des auxiliaires pour les vaincre.

Cette aveugle colère était assez générale à cette époque. Des partisans de la *religion réformée* considéraient les Turcs comme des envoyés de Dieu pour renverser l'empire papal. Après la levée du dernier siége de Vienne dont nous allons parler, et la révocation de l'édit de Nantes dont nous n'avons pas à nous occuper ici, le ministre Jurieu s'affligeait de la disgrâce des réformés et de la défaite des Ottomans. *Dieu ne les a abaissés* (les protestants et les Osmanlis), disait-il, *que pour les relever ensemble et en faire les instruments de sa vengeance contre les papes*. L'esprit de secte et les persécutions avaient jeté dans la démence une foule de protestants de ce temps-là[1].

Un fait assez curieux, c'est que Louis XIV, qui ne ménageait pas les huguenots de France parce qu'ils pouvaient nuire et nuisaient déjà à sa politique,

1. Michaud. *Histoire des croisades*, t. V.

protégeait en même temps les huguenots de Hongrie, parce qu'ils pouvaient la servir. La cour de Versailles avait même accrédité, comme commissaire auprès de Tékéli, M. de Ferriol, marquis d'Argental, qui fut, un peu plus tard, ambassadeur à Constantinople où il devint fou.

Le roi de France, ennemi de l'Autriche, favorisait, par bien des moyens, l'insurrection de Tékéli, et pressait les armements de la Turquie, son alliée, de même qu'au temps de Soliman le Magnifique, François Ier avait excité la Porte à la guerre contre Charles-Quint.

Les modifications profondes survenues dans la politique européenne depuis le commencement du XVIe siècle, avaient changé le rôle de la France envers l'islamisme; la France qui, aux époques des croisades, avait porté de si rudes coups au croissant, ne semblait plus les diriger que sur des nations chrétiennes, et cherchait des auxiliaires au sein même de l'islamisme. On avait vu, il est vrai, des Français dans les rangs des Allemands et des Vénitiens, combattre les Turcs à Canise, à Albe-Royale, à Saint-Gothard, à Candie; mais ces Français étaient plutôt des champions volontaires de la croix que des guerriers envoyés par les rois, sauf, toutefois, à Crète, où la flotte du duc de Beaufort était venue par les ordres de Louis XIV. Ce n'étaient pas, d'ailleurs, les Allemands que les Français secouraient dans l'île de Minos; c'étaient les Vénitiens.

Loin d'aider l'Allemagne dans ses luttes contre

la Turquie, la France cherchait à les faire tourner à son profit. C'était pour empêcher l'agrandissement, la prépondérance de la maison d'Autriche, déjà si puissante, que François I[er] avait poussé Soliman à lui faire la guerre, et la même pensée inspirait Louis XIV. Cette pensée, Henri IV la nourrissait, et la mort seule arrêta les projets de ce grand homme contre la maison d'Autriche.

Il est à remarquer que la vieille alliance entre la Turquie et la France, a eu pour cause première, pour point de départ, la rivalité entre la maison de Bourbon et celle des empereurs de Vienne. On comprend que cette politique, qui peut être diversement jugée, ait inspiré la réflexion suivante au prince Eugène, dans ses *Mémoires* : « Le roi très-chrétien, avant d'être *dévot*, secourait les chrétiens contre les infidèles ; *devenu un grand homme de bien*, il agaçait les Turcs contre l'empereur, et soutenait les rebelles de Hongrie. Sans lui (Louis XIV), les musulmans et les Hongrois révoltés, ne seraient jamais venus aux portes de Vienne. »

Mais tous les efforts diplomatiques de la cour de Versailles ne purent arrêter les triomphes de l'Allemagne dans la grande guerre que nous allons brièvement raconter.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Le traité de paix signé entre Mahomet IV et l'empereur Léopold Ier, après la bataille de Saint-Gothard (27 septembre 1664), subsistait dans toute sa force. Le sultan le viola en élevant Tékéli à la dignité royale, et en lui confiant, comme vassal de la Porte, le gouvernement de la partie de la Hongrie appartenant à l'Autriche. La cour de Vienne réclama auprès du Divan. Il lui fut répondu que Tékéli avait imploré la protection de la Turquie; que cette protection avait été accordée; que Mahomet IV considérerait Léopold comme infracteur du traité de 1664 s'il inquiétait Tékéli dans son pouvoir, et s'il ne rappelait pas promptement les troupes allemandes en garnison dans les villes hongroises. En même temps que cette brutale réponse était faite à l'Autriche, dix mille Ottomans, réunis aux troupes de Tékéli, mettaient tout à feu et à sang dans les possessions autrichiennes en Hongrie.

Un auteur[1] d'une histoire ottomane, qui a entrepris, on ne sait pourquoi, un long panégyrique des Turcs, a dit, en parlant des préliminaires de la guerre des Osmanlis contre l'Autriche, que *la bonne foi musulmane répugnait à rompre une paix de vingt ans*. Vanter ici

1. M. de Salaberry.

la bonne foi musulmane, c'est être en contradiction flagrante avec la vérité historique. Nous croyons connaître les Ottomans, car nous avons vécu au milieu d'eux : pris individuellement, ils sont bons, hospitaliers, ennemis du mensonge ; pris en masse, et, surtout, quand leurs intérêts religieux et politiques sont en jeu avec les chrétiens ou avec les musulmans hérétiques, ils ne se croient plus tenus à respecter la foi des traités.

La simple énonciation des faits dans notre livre, a déjà prouvé l'exactitude de cette remarque. On n'a pas oublié les sentences des mouftis à l'occasion des guerres des Turcs contre les Persans, et de la conquête de Chypre par Sélim II. En matière politique, la foi musulmane ressemble singulièrement à la foi punique. Disons plutôt que le parjure a été érigé en principe chez les Turcs par les docteurs de la loi. Un historien dont le témoignage est d'un grand poids, car il a longtemps voyagé en Turquie, et a puisé aux sources les matériaux de son ouvrage, M. de Hammer, a dit : « La science politique des Ottomans ne recule ni devant la trahison, ni devant la plus noire perfidie ; *la loi en absout à leurs yeux l'emploi, toutes les fois qu'elles* (la trahison et la perfidie) *leur paraissent utiles et possibles*[1]. »

Cette opinion est d'autant plus grave que celui qui l'a émise se montre souvent favorable aux Turcs dans le cours de sa savante histoire. Un ambassadeur de France à Constantinople, le comte Dessal-

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XV, p. 186.

leurs, n'a pas cru à la prétendue bonne foi des Osmanlis en matière politique. *Il faut bien se garder*, a-t-il dit, *de prendre leur timidité pour de la bonne foi*[1].

Le grand vizir, Kara-Moustapha, dont l'incapacité égalait la vanité et l'ambition sordide, déclara, en plein Divan, à Mahomet IV, au nom du Koran, que la principale mission d'un padischah était de propager la religion du prophète; qu'aucun traité, aucune considération ne pouvait l'arrêter dans cette *obligation sainte*, que la Hongrie implorait le joug ottoman; que l'Autriche, épuisée par ses dernières guerres avec la France et la Suède, était hors d'état de résister aux forces ottomanes; que de vastes pays à conquérir s'offraient à la propagation de la foi musulmane, à la gloire de l'islamisme, à celle du sultan lui-même; que jamais la Sublime Porte n'avait été plus en mesure de reculer les bornes de l'empire; qu'elle disposait de ressources financières immenses et de troupes invincibles; que déjà elle donnait des couronnes à quatre princes chrétiens (la Hongrie, la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie), et, qu'enfin, la domination du padischah devait comprendre tous les pays qui composaient autrefois l'empire romain.

Tel était le plan gigantesque de Kara-Moustapha. Il est, cependant, une chose que le grand vizir ne dit pas à Mahomet IV, c'est qu'il voulait fonder un second empire ottoman dont Vienne devait être la capitale, et lui, Kara-Moustapha, le premier sultan! Nous

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XV, p. 383.

verrons dans la suite quelle sera la véritable destinée de l'ambitieux vizir. Mahomet IV lui conféra les titres de *sérasquier* et de *serdar*, titres qui, en l'élevant à la dignité de généralissime, l'investissaient d'un pouvoir illimité durant la guerre qu'il allait entreprendre.

Kara-Moustapha leva une armée de trois cent mille hommes, selon l'opinion la plus commune; des historiens tels que M. de Hammer et quelques autres, n'élèvent ce chiffre qu'à deux cent mille hommes[1]. Quoi qu'il en soit, jamais la Porte n'avait mis sur pied une aussi belle et aussi nombreuse armée; jamais la magnificence orientale n'avait étalé plus de splendeur. Les uniformes des pachas, des simples soldats même, les housses, les brides, les étriers, les selles des chevaux étincelaient d'or et de pierreries. Mais ces légions, à la tête desquelles marchait un général en chef qui n'avait pas leur confiance, étaient, comme tous les historiens l'ont remarqué, plus éblouissantes que formidables. Les pachas menaient avec eux leur harem. Le sultan, qui accompagna l'armée jusqu'à Belgrade, avait aussi une partie du sien. Trois cents arabats (voitures) couverts de superbes draperies, et traînés par des chevaux richement harnachés, étaient remplis d'odalisques, ce qui faisait dire aux janissaires mécontents d'un pareil attirail, *que l'armée des femmes était presque aussi nombreuse que celle des hommes*.

1. Sobieski, dans une de ses lettres à la reine Marie, élève cette armée à trois cent mille hommes, *sans compter les Tartares conduits par le kan de Crimée.*

Dans un conseil tenu à Belgrade, les généraux turcs, et le comte Tékéli lui-même, auraient voulu ne se diriger sur Vienne qu'après avoir assuré les derrières de l'armée en s'emparant des principales places autrichiennes. Kara-Moustapha repoussa cet avis. Il dit qu'on ne devait pas perdre un temps précieux à prendre des bicoques; que l'Autriche était un arbre immense dont Vienne était le tronc; et que les branches de cet arbre tomberaient d'elles-mêmes lorsque le tronc serait abattu. Le hatti-schérif qui lui donnait un pouvoir absolu, fut déployé sur une table, et tous les fronts durent s'incliner devant le *tourah* (chiffre du sultan) impérial.

L'armée se mit en marche pour Vienne au mois d'avril 1683.

L'empereur Léopold I[er] quitta sa capitale à l'approche de l'ennemi, et alla s'enfermer à Lintz avec sa cour. Les préparatifs de guerre de la Turquie l'avaient déterminé, depuis quelques mois, à négocier une alliance offensive et défensive avec Sobieski. Cette alliance, qui rencontra une vive opposition au sein du sénat de Varsovie lequel reprochait, avec raison, à l'Autriche d'avoir abandonné la Pologne pendant sa guerre meurtrière avec la Porte, cette alliance, disons-nous, avait été demandée par le pape Innocent XI, l'Urbain II du xvii[e] siècle. Le souverain pontife donna à Sobieski l'espérance d'une union entre son fils Jacques, qui avait alors seize ans, et une archiduchesse, et lui promit de travailler à rendre la couronne de Pologne héréditaire dans sa maison, sage pensée dont la réalisation eût

peut-être sauvé la Pologne! Le pouvoir royal, toujours soumis à l'élection fut, en effet, personne ne l'ignore plus, une des causes de la chute de ce noble pays.

L'alliance entre Léopold et Sobieski, accomplie sous les auspices du pape, ne fut signée que le 31 mars 1683. L'armée autrichienne, commandée par le duc Charles de Lorraine, comptait à peine quarante mille combattants. Dix mille hommes de garnison, sous les ordres du comte Stahremberg, étaient enfermés dans les murs de Vienne. Lorraine tenta, mais en vain, d'arrêter la marche des Turcs, au moment où ils se disposaient à passer la Raab. Les Autrichiens, culbutés par les Ottomans, se replièrent sur le Danube, du côté de Vienne.

Les Turcs dressèrent enfin leurs tentes sous les murs de cette ville le 14 juillet 1683. Leur camp enveloppait la cité. Kara-Moustapha la somma de se rendre. Vienne répondit par une formidable décharge d'artillerie, à laquelle les Osmanlis et les Tartares, conduits par leur khan, Sélim Ghéraï, ripostèrent vigoureusement. L'ennemi ouvrit la tranchée qui se prolongea assez avant vers la ville, et les obus, ébranlant les remparts, détruisirent, en peu de jours, vingt couvents, plusieurs églises et plusieurs maisons. La cité Léopoldberg, les églises, les monastères extérieurs et une grande partie des nombreux faubourgs de Vienne, furent livrés aux flammes par les Ottomans. C'était la continuation de leurs ravages dans leur marche vers la capitale de l'Autriche; ils pillèrent, incendièrent plus de cent châteaux, et firent

trente mille prisonniers de tout âge et de tout sexe.

Toutes les cloches de Vienne restèrent muettes; une seule se fit entendre durant le siége, celle de Saint-Étienne appelée *angstern* (angoisse). Par l'ordre du comte Stahremberg, la grande sonnerie de Saint-Étienne donna le signal du combat le 6 juillet. Le tocsin d'alarme se méla à un immense cri de guerre au sein de la population viennoise. Bourgeois et étudiants sont formés en milice, et les femmes même volent aux armes. Les habitants de la cité jurent de vaincre ou de mourir, et montrent le même courage, le même élan qu'en 1529, quand ils repoussèrent avec tant d'éclat les escadrons de Soliman le Magnifique. On ne connaissait plus ni sommeil ni repos. On passait les jours à combattre et les nuits à réparer les remparts, à enterrer les morts.

Ces combats terribles duraient depuis quarante-cinq jours. Dix-huit assauts étaient déjà livrés par les Turcs, et les assiégés avaient fait vingt-quatre sorties. La moitié de la faible garnison de Vienne avait succombé. La ville était à bout de ressources, et Sobieski n'arrivait pas! Le duc de Lorraine ne pouvait, sans exposer ses troupes à une perte certaine, attaquer les musulmans : il était campé derrière la montagne de Cayemberg, attendant le roi de Pologne. Le comte Stahremberg, au désespoir, put lui faire parvenir un billet ainsi conçu : « Il n'y a plus de temps à perdre, monseigneur! nous sommes perdus si vous n'arrivez pas! »

Il a été reconnu, et cela se comprend sans peine,

qu'avec les forces immenses dont Kara-Moustapha disposait, Vienne serait inévitablement tombée en son pouvoir s'il n'eût pas négligé d'occuper les hau teurs de Cayemberg, de Léopoldberg, par où la cité pouvait être secourue, et si le grand vizir eût montré moins d'incurie, moins d'incapacité dans la direction des travaux du siége; il ne voulut jamais céder aux instances de son armée dévorée du désir de prendre Vienne dans un assaut général. L'entêtement de Kara-Moustapha ne permit pas cet assaut. Le grand vizir disait à ses généraux assemblés, que les troupes confédérées, tant attendues par les assiégés, n'arriveraient pas, et que, si elles arrivaient, elles seraient impuissantes à combattre les Ottomans; il ajoutait que la capitale de l'Autriche, manquant de défenseurs, de munitions, allait capituler. Ce n'était pas pour prévenir ni empêcher les horreurs d'une place prise d'assaut que Kara-Moustapha refusait à ses troupes de livrer une bataille décisive; les égorgements coûtaient peu au massacreur de Human; mais il ne voulait pas s'emparer de Vienne par escalade, afin que la ville ne fût point abandonnée au pillage de ses soldats; il voulait pour lui seul et pour le sultan les trésors qu'il croyait renfermés dans la cité. A son avidité venait se joindre l'espérance qu'il avait si longtemps nourrie de faire de Vienne la capitale de son second empire ottoman. Saccager une cité qu'il regardait déjà comme sa conquête, c'eût été une folie! « Dévaste-t-on soi-même son propre domaine? Non, disait le grand vizir à un de ses confidents; les richesses de Vienne, ses églises que je changerai en

mosquées, ses monuments qui embelliront la cité devenue musulmane, sont à moi, et je les aurai! Encore un peu de patience, et tout sera terminé à la plus grande gloire des Ottomans. »

Telles étaient les espérances, les préoccupations de Kara-Moustapha sous les murs de Vienne. Elles n'étaient pas tout à fait ignorées des bouillants janissaires qui finirent par éclater en violents murmures contre le grand vizir. Un jour que l'inaction, l'apathie du général en chef étaient plus grandes que de coutume, des janissaires se mirent à crier de toute leur force, en apercevant des soldats chrétiens au sommet du Cayemberg qui domine Vienne : *Venez-donc, giaours! venez! la vue seule de vos drapeaux nous fera fuir! nous ne sommes plus les guerriers invincibles de l'islam!*

Les *giaours* arrivèrent! Des fusées, s'élançant des hauteurs du Cayemberg, annoncèrent l'apparition de Sobieski, de ses vingt mille Polonais, et l'espoir pénétra dans l'âme des défenseurs de Vienne, qui ne pouvaient plus résister aux attaques de l'ennemi! Le roi de Pologne avait passé le Danube sur un triple pont que le duc de Lorraine avait fait construire, en peu de jours, à Tuln, ville située à six lieues au-dessus de Vienne. Sobieski fit sa jonction avec le duc de Lorraine et avec l'armée des princes électoraux de Bavière et de Saxe. Le commandement des troupes alliées qui s'élevaient à quatre-vingt mille hommes, selon les uns[1], à soixante-dix mille

1. *Histoire de l'empire ottoman.*

selon les autres[1], fut immédiatement confié à Sobieski.

La cavalerie du roi de Pologne était bien montée, bien équipée ; mais son infanterie était dans un assez pauvre état : ces fantassins polonais étaient mal vêtus et mal chaussés. Des princes allemands en exprimèrent leur étonnement : « Vous voyez bien ces hommes-là ? leur dit Sobieski, ils sont invincibles ; ils ont fait le serment de ne se vêtir que des dépouilles des ennemis. Jusqu'à présent, ajouta le roi en souriant, ces soldats ont été habillés à la turque. » *Si ces paroles ne les vétissaient pas, elles les cuirassaient*[2].

« Je connais cet homme-là, dit le roi de Pologne, en parlant de Kara-Moustapha dont il apercevait la tente magnifique au milieu du camp ottoman ; je connais cet homme-là ; c'est un ignorant, un présomptueux ; il n'a pas fait couper le pont de Tuln quand il le pouvait ; il est très-mal campé : nous le battrons, c'est sûr ! »

La vue de Sobieski électrisa l'armée chrétienne. Ce cri, mille fois répété : *Vive le roi Jean !* accueillit le monarque polonais dans tous les rangs ; il enflammait le courage des soldats impatients de signaler leur bravoure sous la conduite d'un tel chef, et la confiance renaissait partout : « Jean allait de colonne en colonne encourageant toutes les troupes, parlant à chacun la langue de sa patrie, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français, surtout,

1. M. de Salvandy. *Histoire de Sobieski.*
2. Coyer. *Histoire de Sobieski.*

aux Français nombreux qui, en dépit des mauvais vouloirs de Louis XIV, garnissaient les rangs[1]. »

C'était, après Dieu, à Sobieski seul que les habitants de Vienne et les soldats chrétiens plaçaient leur confiance et leur espoir à cette heure suprême. Ces mots *salvatorem expectamus*, que le roi de Pologne avait vus écrits sur dès arcs de triomphe dans sa marche vers la capitale de l'Autriche, étaient dans tous les cœurs, sur toutes les lèvres; et ce sauveur attendu était là, maintenant, l'épée à la main, et prêt à venger la croix outragée par le croissant. Qui nous dira ce qui se passait dans cette grande âme, lorsque, des hauteurs du Cayemberg ou du Léopoldberg, Sobieski contemplait la cité dont il était le seul espoir ! Qui nous dira ses sublimes inquiétudes, lorsqu'il voyait tous les bras tendus vers lui, tous les courages suspendus à son propre courage, et la destinée de tout un peuple, de tout l'Occident peut-être, dépendre de son inspiration et de son épée ! Sobieski dut sans doute alors se confier à son propre génie; mais ce fut surtout la confiance en Dieu qui anima ses résolutions et le lança, en quelque sorte, dans la victoire !

Le 12 septembre 1683, à la pointe du jour, Sobieski et les principaux chefs de l'armée, se rendirent dans une chapelle située sur le mont Léopoldberg. Un capucin, Marco d'Aviano, envoyé du pape pour apporter les bénédictions d'Innocent XI aux soldats chrétiens, célébra la messe que Sobieski servit lui-même, tenant les bras en croix. Le roi communia et

1. Salvandy. *Histoire de Sobieski.*

pria avec ardeur. On l'entendit prononcer ces paroles du psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (Donnez la gloire, non pas à nous, Seigneur, mais à votre nom).

A l'issue du saint sacrifice, le héros catholique fit agenouiller son fils Jacques au pied de l'autel, et l'arma chevalier. Puis, il lui ordonna de monter à cheval, l'épée au poing, et de rester à ses côtés. Le jeune prince, qui se montra digne de son nom dans cette immortelle journée, obéit avec joie à son noble père.

L'armée chrétienne couvrait les hauteurs du Cayemberg et du Léopoldberg où se montrent aujourd'hui de petits bois assez épais. Du haut de ces collines le regard des compagnons du roi de Pologne embrassait toute la ville et tout le campement des Turcs. Entre les sommets du Cayembert et les premiers faubourgs de Vienne, en face s'étend un espace coupé de sentiers escarpés, mais très-praticables; ce sont les sentiers qu'on suit pour monter de Vienne à ces hauteurs célèbres où se trouve maintenant le couvent des camaldules[1].

Sobieski disposa, non sans de grandes difficultés, son armée en bataille sur ces montagnes boisées. Il confia le commandement de l'aile droite au grand hetman Jablonowski; celui de l'aile gauche au duc de Lorraine ; le roi se plaça au centre, sur les hauteurs mêmes où s'élève aujourd'hui le couvent des ca-

1. Au penchant du Cayemberg on visite le tombeau du prince de Ligne.

maldules. Jablonowski s'était placé sur des coteaux d'où il pouvait diriger un feu meurtrier sur toute la partie occidentale du camp des Turcs ; mais le point d'où le feu dut être le plus terrible, ce fut le Léopoldberg occupé par le duc de Lorraine ; de là, plongeant sans obstacle sur tout le côté oriental des assiégeants, il y vomissait la destruction et la mort ; Sobieski avait devant lui le centre même de la ville ; combien ses coups durent être terribles contre la partie du campement ottoman situé au côté septentrional de Vienne ! On pouvait donc de ces hauteurs, dont s'était si heureusement emparé le génie de Sobieski, foudroyer à la fois trois points du camp des Turcs. La canonnade dura ainsi depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi, et nous comprenons qu'il ait suffi de trois heures pour jeter l'épouvante et la mort au milieu des rangs ennemis.

Après ces formidables décharges d'artillerie et de mousqueterie, auxquelles les Turcs ne pouvaient pas efficacement répondre, car ils étaient complétement dominés par les guerriers chrétiens, Sobieski aperçut de longues files de chameaux s'en allant du côté de la Hongrie ; c'était l'ennemi qui songeait à opérer sa retraite. Sobieski ordonna de fondre sur les musulmans à l'arme blanche ; toute son armée, le roi en tête, se précipita comme un torrent sur les troupes de Kara-Moustapha, et une effroyable mêlée s'engagea entre les chrétiens et les Turcs. Ces combats, où des deux côtés la vigueur était grande, durèrent jusqu'à cinq heures du soir. En ce moment la défaite des Turcs devint complète ; ils se débandèrent et

prirent la fuite. A sept heures du soir (12 septembre 1683), il n'y avait plus sous les remparts de Vienne que dix mille cadavres ottomans ou tartares et des chrétiens victorieux.

Sobieski n'entra pas ce soir-là dans la ville ; il passa la nuit sur le champ de bataille afin de surveiller l'ennemi qui aurait pu revenir. Mais les Turcs fuyaient, et fuyaient pour toujours de cette Allemagne dont ils s'étaient promis la conquête. Ils abandonnèrent dans leur camp toutes leurs richesses qui étaient immenses. Chefs et soldats de l'armée chrétienne se les partagèrent. Une lettre de Sobieski à la reine Marie peut nous donner une idée des trésors laissés par les Turcs sous les murs de Vienne. En voici quelques passages : « Tu ne me diras pas, mon cœur, ma chère Mariette, ce que les femmes tartares disent à leurs maris, lorsqu'ils reviennent les mains vides : *Tu n'es pas un guerrier puisque tu ne m'as rien rapporté, car celui-là seul s'enrichit qui ne craint pas de marcher en avant.* Je ne puis te dire tout ce qui compose ma part de butin ; mais les objets principaux sont : une ceinture et deux montres de diamants, quatre ou cinq coutelas très-riches, cinq carquois ornés de rubis, de saphirs et de perles ; des couvertures, des tapis et des mille petits riens, les plus belles fourrures de zibeline qui soient au monde. Les soldats ont pris beaucoup de ceintures enrichies de diamants ; je ne sais pas ce que les Turcs en peuvent faire, car ils ne les portent pas habituellement : peut-être se proposaient-ils d'en parer les belles Viennoises dont ils comptaient s'emparer. J'ai une cassette d'or massif

contenant trois plaques d'or de l'épaisseur d'un parchemin, et couvertes de figures cabalistiques. Il est impossible de te faire concevoir le luxe qui régnait dans la tente du vizir : on y voyait des bains, de petits jardins, des fontaines, des garennes et jusqu'à un perroquet. »

Le roi de Pologne envoya au pape des drapeaux enlevés à l'ennemi, avec ces mots de César auxquels le grand Sobieski donna un caractère de modestie chrétienne : *Je suis venu, j'ai vu,* DIEU A VAINCU !

Le lendemain de la bataille (13 septembre 1683), Sobieski fit son entrée dans Vienne, à cheval, à la tête des troupes confédérées. Un soldat polonais, marchant devant le roi, portait un étendard en étoffe d'or, auquel étaient suspendues des queues de cheval, insignes du commandement en chef, qui avaient flotté devant la tente du grand vizir. Ce drapeau n'était pas, comme on l'a dit, le sandjak-schérif; l'étendard du prophète fut sauvé par les Turcs.

L'entrée de Sobieski dans Vienne fut magnifique et touchante. Les nombreuses cloches de la ville, restées silencieuses pendant cinquante-huit jours, sonnèrent à toute volée, et les Viennois, acclamant Sobieski, se précipitaient, à genoux, sur son passage, versaient des larmes de joie, et l'appelaient leur sauveur. Les femmes, surtout, se firent remarquer par leur enthousiasme attendrissant ; elles baisaient les pieds et les mains du roi de Pologne, et tenaient leurs petits enfants dans leurs bras pour leur montrer le héros. Des pleurs mouillaient les yeux de Sobieski : *Dieu a tout fait, mes amis,* disait-il aux flots de peuple qui l'en-

vironnaient et qui arrêtaient sa marche; *allons remercier le Seigneur de la victoire!* Il entra avec la foule dans l'église des Augustins, s'agenouilla dans la chapelle de Lorette et entonna lui-même le *Te Deum*. Et l'hymne du Dieu des batailles, chanté par tout un peuple, semblait ébranler les voûtes de la basilique. Le prêtre métropolitain monta ensuite en chaire et prononça un discours sur la délivrance de Vienne. Il prit pour texte ces paroles que Pie V, de glorieuse et sainte mémoire, avait appliquées à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes* (C'était un homme envoyé de Dieu, du nom de Jean). Et tous les regards se portèrent à la fois sur Jean Sobieski. Que de nobles émotions durent remuer les cœurs dans cette église! Il n'est pas dans l'histoire de spectacles plus beaux, plus solennels, plus touchants.

Lorsque tout danger fut passé, l'empereur revint de Lintz et rentra dans sa capitale. Comme tous ceux qui n'ont pas fait leur devoir dans des circonstances décisives, Léopold avait une attitude embarrassée, et sur sa physionomie se peignait plus d'ennui que de joie. Les ovations de Sobieski, à son entrée à Vienne, paraissaient l'attrister : on eût pu le croire jaloux de la gloire du héros. « L'empereur de retour, a dit le président Hénaut, reçut assez froidement le roi de Pologne, sans doute parce qu'il lui devait trop[1]. »

Léopold demanda au duc de Lorraine comment,

1. *Abrégé chronologique de l'histoire de France.*

lui, empereur, il devait accueillir Sobieski qui n'était qu'un roi électif : *A bras ouverts, sire*, lui répondit-il, *il a sauvé l'empire !* L'entrevue des deux monarques eut lieu, à cheval, à la place même où les tentes des Ottomans avaient été dressées. Léopold adressa froidement et gauchement quelques mots d'éloge et de reconnaissance au vainqueur des Turcs. *Je suis fort aise, mon frère*, lui dit Sobieski, *de vous avoir rendu ce petit service.* Et il tourna bride.

Une chose assez remarquable, et que le mécontentement de Sobieski à l'égard de Léopold Ier peut expliquer d'ailleurs, c'est que ce fut à Louis XIV que le roi de Pologne adressa son *rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté*[1]. Ajoutons aussi que l'idée de rendre compte à Louis XIV d'une telle victoire, marque bien la grande place qu'occupait alors la royauté française dans le monde européen.

Mais l'héroïque mission de Sobieski n'était pas terminée. Les Turcs, qu'il avait chassés de Vienne, n'avaient point encore abandonné le sol autrichien. Puissamment secondé par le valeureux duc de Lorraine, le roi de Pologne se mit à leur poursuite, et les trouva à Parkany, ville située sur la rive gauche du Danube, en face de Gran. Il leur livre bataille, tue dix mille hommes, fait douze cents prisonniers, parmi lesquels figurent six pachas, et les Ottomans gagnent en désordre la rive droite du fleuve (9 octobre 1683). Onze jours après, Sobieski s'empare de

1. Michaud. *Histoire des croisades*, t. V.

Gran. Cette ville qui depuis Soliman le Magnifique était un des postes avancés de l'islamisme en Europe, devient un des remparts du christianisme contre les Ottomans. A la bataille de Szerzen (11 novembre 1683) Sobieski met les Turcs en complète déroute. Kara-Moustapha fuit à Belgrade, et le roi de Pologne, brillant de gloire, rentre dans ses États.

De violents murmures s'élevèrent de toutes parts contre Kara-Moustapha, que la vindicte publique accusait d'avoir failli à sa tâche. Les janissaires demandèrent sa mort. A ces clameurs vint se joindre un sentiment de vengeance personnelle qui acheva de perdre le vizir. Ibrahim-pacha, gouverneur de Bude, avait reproché au sérasker son incurie au camp de Vienne. Arrivé à Raab, le vizir, voulant rejeter sur Ibrahim les malheurs de la campagne, l'accusa, à son tour, d'avoir, le premier, donné le signal de la fuite devant les chrétiens, et le fit mettre à mort. Mais Ibrahim laissait une veuve, femme d'un caractère ardent. Elle alla demander justice à Mahomet IV, et le sultan signa la condamnation du grand vizir qui fut étranglé à Belgrade (25 décembre 1683). Ainsi périt l'un des plus incapables et des plus fastueux ministres de l'empire ottoman. Il avait, dans son harem, plus de quinze cents odalisques, autant d'esclaves pour les servir et sept cents eunuques noirs pour les garder. Ses domestiques, ses chevaux, ses chiens et ses oiseaux de chasse, se comptaient par milliers. On trouva dans ses coffres quatre cent quarante-cinq mille piastres, fruit de ses rapines, sans parler des trésors laissés sous sa tente, à Vienne, ce qui avait fait

dire à Sobieski que le grand vizir *l'avait fait son héritier*. Par un jeu bizarre de la fortune, le crâne et le suaire de ce Kara-Moustapha, qui voulait faire de Vienne le siége d'un second empire ottoman, se trouvent aujourd'hui dans l'arsenal civil de cette ville. Ces derniers vestiges d'un orgueilleux pacha furent enlevés dans son sépulcre, à Belgrade, après la prise de cette importante place par les Autrichiens (1688), et envoyés à Colloniz, archevêque de Vienne, qui en fit don à la cité des Césars.

La délivrance de Vienne, en 1683, est un des plus grands événements de l'histoire moderne. A cette époque les Turcs, sans avoir, peut-être, toute leur énergie du xve siècle, étaient cependant encore bien terribles ; ils avaient en leur pouvoir une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, la Thrace, toute la Grèce, la Hongrie, la Bulgarie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Servie ; une fois maîtres de Vienne, ils pouvaient faire en Occident une trouée désastreuse : la chrétienté se fût trouvée sous le coup d'un immense péril. Et ce qui ajoute aux dangers qui auraient menacé alors le monde occidental, c'était sa situation intérieure à cette époque. On n'avait plus, comme au temps des croisades, la formidable unité de la vieille république chrétienne ; l'Europe était coupée en deux camps ; d'un côté, le catholicisme, de l'autre, la réforme. La haine des protestants contre la papauté aurait pu les jeter dans les entreprises les plus coupables; pour assouvir des vengeances, ils auraient peut-être frayé le chemin à l'islamisme lui-même. Des faits récents et lamentables

étaient là pour prouver que la réforme, devenue barbare par l'excès de ses passions, se serait présentée comme auxiliaire sur les pas des Turcs conquérants. La pensée est épouvantée de la destinée qui eût pu être faite à l'Europe ; sans doute la chrétienté aurait fini, avec l'aide de Dieu et de l'épée catholique, par rejeter les hordes envahissantes ; mais que de luttes il eût fallu pour cela ? Que de flots de sang se fussent mêlés aux flots du Rhin et du Danube ? Sobieski, en triomphant des Turcs à Vienne, rendit donc un de ces services qui restent éternellement dans la mémoire des hommes. On pourrait observer que l'incapacité des Ottomans, en laissant inoccupés les points par où devaient venir les libérateurs de Vienne, rendit moins difficile la tâche du roi de Pologne ; toutefois, sa gloire n'en est point diminuée ; Sobieski garde dans les annales de l'Europe moderne une magnifique page. Sa piété, sa modestie, la simplicité de ses manières mêlées à tant de courage et de résolution, lui donnent un caractère à part parmi les grandes figures de l'histoire ; nous l'appellerions le Scipion chrétien, si dans la vieille épopée des Francs vainqueurs de l'islamisme au moyen âge, nous ne trouvions pas Tancrède et Godefroi auxquels il semble avoir dérobé quelques traits. Don Juan, le vainqueur de Lépante, reparut dans Sobieski, libérateur de Vienne ; on peut dire de tous les deux qu'ils avaient été *envoyés de Dieu*[1].

1. Dans cette partie de notre travail, nous avions sous les yeux l'*Histoire de l'empire ottoman*, par M. de Hammer, qu'il

est toujours si utile de consulter ; mais le célèbre historien nous permettra de regretter qu'il n'ait pas accordé à Sobieski une assez grande place, qu'il n'ait pas mis suffisamment en relief une des plus belles figures de l'histoire, et n'ait pas fait sentir l'immensité du service rendu à l'Europe par le libérateur de Vienne.

---

savoir si Bude devait capituler, le grand moufti de Stamboul répondit que la défense de cette cité était un devoir de religion plus cher que la vie. « Vos soldats doivent donc, ajoutait Mahomet IV en adressant le *fetva* au commandant de la place, Abdi-pacha, vos soldats doivent donc mourir en hommes de cœur, sinon ils périront par le glaive du bourreau! »

Ils se firent tous tuer sur la brèche ou dans des sorties, et vendirent cher leur vie, car les chrétiens éprouvèrent de grandes pertes. La ville ne succomba que le 2 septembre 1686, quand elle n'eut plus de défenseurs. Le pillage des chrétiens dura toute la nuit, et, le matin, les rues fumantes de sang étaient remplies de cadavres et de débris enflammés. Le comte Marsigli, l'implacable ennemi des Turcs, longtemps leur captif, chez lequel la passion des livres n'excluait pas la passion des batailles, était un des combattants à Ofen ; sa première pensée en entrant dans la ville, fut de chercher la bibliothèque de Mathias Corvin, bibliothèque que les Turcs avaient laissée dans un complet oubli. Le célèbre bibliophile trouva de nombreux et précieux manuscrits dans des souterrains humides, et les sauva de la pourriture. Ces trésors de l'esprit humain se trouvent aujourd'hui réunis à la bibliothèque de l'institut de Bologne; « mais, dit le savant Hammer, ils ne sont ni connus, ni appréciés comme ils devraient l'être. »

La population turque d'Ofen quitta la ville, les mosquées furent changées en églises et le son retentissant des cloches remplaça du haut des minarets, devenus des clochers, le chant monotone du muezzin.

Loin d'abattre le courage des Ottomans la perte d'Ofen ne sert qu'à l'enflammer. De nouvelles levées d'hommes sont ordonnées, et les Turcs accourent sous les drapeaux de l'islam. Une contribution extraordinaire pour la guerre sainte produit des sommes immenses. Stamboul fournit six cent cinquante mille piastres; Brousse, cent mille; Bagdad et Bassora cent quarante mille ; la moitié des revenus affectés à l'entretien des sultanes et la plus grande partie du trésor privé de Mahomet IV sont consacrés à la guerre contre les *giaours*.

Le vizir, Soliman-pacha, traverse la Drave avec soixante mille soldats, et vient camper dans ces plaines de Mohacz où cent soixante ans auparavant Soliman le Magnifique avait écrasé les troupes de Louis II, ce jeune monarque qui emporta dans sa tombe l'indépendance de la vieille Hongrie.

L'infatigable duc de Lorraine vient livrer bataille aux Turcs à Mohacz. On se bat avec acharnement de part et d'autre. La victoire reste indécise pendant trois heures. Mais des prodiges de valeur de la part des Allemands l'appellent sous leurs bannières. Vingt mille Turcs sont taillés en pièces. Les chrétiens ne perdent que mille hommes. Les musulmans se sauvent en désordre après avoir abandonné dans leur camp presque tout leur matériel de guerre et de grandes richesses en armes de prix, en argent, en étoffes précieuses (12 août 1687).

En apprenant ce nouveau désastre Mahomet IV versa des larmes et resta trois jours sans manger. *Ce ne sont pas des larmes qu'un padischah doit ré-*

pendre, dit publiquement, à cette occasion, un vieux janissaire, *c'est son sang qu'il doit verser pour l'islam en combattant en personne les ennemis du prophète! Le padischah est dans son harem, va à la chasse pendant que ses soldats combattent et meurent pour la foi!*

Ces énergiques paroles, restées impunies, annonçaient la chute prochaine du faible sultan.

Tous les malheurs tombèrent à la fois sur l'empire ottoman dans cette fatale année de 1687. Un ciel brûlant dévora les récoltes privées de pluie pendant huit mois. La famine exerça partout d'horribles ravages. La cherté des vivres était devenue telle que la petite mesure de blé se vendit deux ducats. Peu de jours après la bataille de Mohacz, un de ces incendies si fréquents dans la capitale ottomane à cause des maisons construites en bois, brûla deux quartiers de Stamboul. La perte fut évaluée à plusieurs millions de piastres.

Les Polonais, sous les ordres de Sobieski et de Jacques, son fils, n'eurent pas les mêmes succès que les Allemands. Leur armée, qui comptait à peine trente mille hommes, rencontra, au delà du Dniester, vingt-cinq mille Turcs, cinquante mille Tartares de Crimée et cinq mille Moldaves commandés par Constantin Cantemir, gouverneur de cette province. Il paraissait, comme chrétien, dévoué au roi de Pologne, et, soit malentendu, soit que les Moldaves soupçonnassent Cantemir de vouloir les tromper, les Moldaves firent cause commune avec les Osmanlis et les Tartares contre les Polonais. Dans l'espace d'une

heure Sobieski perdit six mille hommes à la bataille de Bojan (1685). Pendant que les Allemands s'emparaient de Bude, le roi de Pologne pénétra, toutefois, dans Yassy, capitale de la Moldavie; mais Jacques assiégea vainement Kamieniek. Des nuées de Turcs et, surtout de Tartares, harcelaient les Polonais de toute part. Ils incendiaient les pays par où l'armée chrétienne devait passer, lui coupaient les vivres, empoisonnaient les fontaines et les petits cours d'eau. Un grand nombre de Polonais mouraient de faim ou empoisonnés. Cette campagne fut malheureuse. Le roi ordonna la retraite.

Mais les Vénitiens, ayant à leur tête le capitaine général Francesco Morosini, l'illustre défenseur de Candie, marchèrent de victoire en victoire. Les républicains de l'Adriatique, attaquent les Turcs dans plusieurs places fortes de la Dalmatie, les battent, les chassent et entrent ensuite dans la mer Ionienne avec leurs galères auxquelles s'étaient réunis des navires toscans et des chevaliers de Malte, ces éternels ennemis du nom musulman. Les Vénitiens s'emparent de l'île de Santa Maura, placée entre Céphalonie et Corfou (août 1684). L'île de Prevesa, située à l'entrée du golfe d'Arta, tombe en leur pouvoir. Les Turcs sont expulsés à coups de canon des îles Ioniennes où les Vénitiens règnent en maîtres. Morosini va combattre les Osmanlis au cœur du Péloponnèse. Tout cède à son génie, à sa vaillance. Partout les musulmans sont vaincus. L'étendard de Saint-Marc flotte sur les minarets de Corinthe, d'Argos, de Patras, de Coron, de Modon, de Navarin, de Napoli de Romanie et de

Malvoisie. La Morée redevient chrétienne. Jamais la république de Venise n'avait acquis autant de gloire dans ses luttes de deux siècles contre les Turcs. Le sénat plaça le buste du vainqueur des Ottomans dans la salle du palais des doges, avec cette noble inscription : *Le sénat à Morosini, le Péloponnésiaque, de son vivant.*

Le héros voulut chasser les musulmans de l'Attique comme il les avait chassés de la Morée ; il détruisit leur flotte dans le Pirée, port créé par Thémistocle, et nommé, plus tard, port *du Lion*, à cause des lions de marbre qui semblaient en garder l'entrée : ils furent envoyés à Venise pour orner la porte de l'arsenal. Après cette victoire le chemin d'Athènes était ouvert à Morosini ; il y vola avec son compatriote Delvino et le général suédois Kœnigsmark. L'antique cité de Minerve, la patrie des muses, des héros et des sages, fut assiégée et réduite en cendres par les Vénitiens (22 septembre 1687). Le plus beau temple de l'ancienne Grèce, la gloire d'Athènes, le Parthénon, enfin, avait subsisté en entier jusqu'en 1687. Les Turcs en avaient fait un magasin à poudre. Une bombe vénitienne tomba sur le temple de Minerve et le détruisit en partie. Des historiens et des poëtes, des artistes et des voyageurs, ont crié, à cette occasion, au vandalisme, et ont accusé les Vénitiens d'avoir eu moins de respect que les Turcs pour ce monument célèbre. Ceux qui connaissent les Osmanlis savent si ce fut par respect pour les beaux-arts qu'ils conservèrent dans sa noble splendeur le temple de l'Acropolis. Les Osmanlis n'ont point de notion de l'archi-

tecture antique, et ne professent pour elle aucune sorte d'admiration. En temps de guerre, ils effaçaient du sol les chefs-d'œuvre du vieux monde; ils les laissaient et les laissent encore à l'abandon en temps de paix. Au XVIIe siècle, les Vénitiens étaient un des peuples les plus policés, les plus éclairés de l'Europe. Ceux qui ont visité de nos jours la reine de l'Adriatique, reine maintenant découronnée et captive, diront, après avoir contemplé les richesses monumentales de cette ville, si cette ancienne maîtresse des mers et du commerce n'était pas aussi la patrie des beaux-arts. Les Turcs, enfermés dans la citadelle d'Athènes, au sommet de laquelle s'élève le Parthénon, tiraient à boulets rouges et à mitraille sur les Vénitiens. Ceux-ci ne devaient-ils donc pas combattre et vaincre ? La crainte d'endommager le temple de Minerve devait-elle faire abandonner la place ? ou bien aurait-on dû ne bombarder qu'avec précaution ? Il y avait là en jeu des intérêts bien autrement immenses que la conservation d'un édifice : c'étaient les intérêts de la civilisation, du christianisme, dont les Turcs étaient les ennemis. La grande affaire était de les battre, de les chasser : c'est ce que firent les Vénitiens. Exprimons donc un regret pour la perte de quelques-unes des parties du Parthénon, mais gardons-nous d'adresser un blâme aux vainqueurs des Turcs, qui étaient les vainqueurs de la barbarie.

Presque toute la Hongrie, les îles des golfes de Lépante et d'Arta, la Morée et l'Attique venaient donc d'être arrachées à l'empire ottoman dans un espace de trois années, sans parler de cent vingt

mille hommes au moins, et de plusieurs millions de piastres que ces guerres avaient coûté à la Porte. Ces grandes pertes, qui répandirent l'épouvante dans toute la Turquie, excitèrent en même temps des murmures, des plaintes dans le peuple et dans l'armée contre les généraux et contre l'empereur. Dans un pays où règne le despotisme, celui qui est élevé au pouvoir suprême a dans sa main une arme à deux tranchants ; elle le sauve ou elle le perd, selon la manière dont il la tient. Un padischah fait lui-même sa destinée. Gloire ou revers, prospérité ou misère, tout est attribué au sultan qui, aux yeux des Osmanlis, peut tout. Le sultan, qui ne voit à ses pieds que des esclaves, est lui-même l'esclave du peuple et surtout de l'armée quand les mécontentements éclatent contre son autorité qu'il n'a pas su conserver d'une main ferme.

Chez une nation essentiellement conquérante comme la nation turque, il y avait anomalie flagrante entre elle et un padischah qui ne marchait pas en personne à la tête de ses armées. Ces paroles du vieux janissaire, après la bataille de Mohacz : *Ce ne sont pas des larmes qu'un sultan doit repandre, mais son sang pour la cause de l'islamisme*, exprimaient le sentiment de tout l'empire au sujet de Mahomet IV. Dans les premières années du règne de cet empereur, deux hommes extraordinaires, Mohammed Képrilu et son fils, avaient couvert la faiblesse du sultan en gagnant des batailles et des provinces, en gouvernant l'empire sans cesser de se montrer sujets fidèles ; mais réduit à lui-même après

la disparition de ces deux vizirs, le fils d'Ibrahim apparut tel qu'il était : non pas *l'ombre de Dieu sur la terre*, mais l'ombre d'un sultan. Puis, les calamités tombèrent coup sur coup sur l'empire; et la terrible responsabilité de ces désastres atteignit le padischah. Les janissaires exaspérés demandèrent les têtes de quelques-uns des généraux vaincus, et ces têtes tombèrent. Ils demandèrent la déposition du sultan et le sultan fut déposé.

Moustapha Képrilu, kaïmakam de Constantinople, frère de l'ancien vizir Achmed, obtint un *fetva* des ulémas afin de donner un caractère légal à la déchéance du padischah. Mahomet IV échangea son trône contre une prison du sérail (novembre 1687), où il mourut ignoré cinq ans après. Il laissait deux fils dont l'un, Moustapha, avait vingt-quatre ans, l'autre, Achmed, quatorze. Dans l'ordre de primogéniture établi dans le *Kanouname*, Moustapha était appelé à succéder à son père. La décision des ulémas, violant ce droit, éleva au pouvoir suprême Soliman, frère de Mahomet IV. Soliman II leur parut plus capable de tenir les rênes de l'empire que Moustapha. Il était cependant difficile de connaître les qualités de ces princes dont les jours s'écoulaient dans la plus complète solitude. Moustapha Képrilu et les légistes se présentèrent à la grille du *schimchirlik* (appartement du sabre) où les princes étaient enfermés; ils en firent sortir Soliman et le déclarèrent padischah des Ottomans en vertu de ce verset du Koran : *Nous t'avons nommé pour être khalife de la terre*. Les musulmans voient tout ce qu'ils veulent dans le livre du prophète;

aussi rien n'est plus redoutable qu'un commentaire du Koran fait par un uléma; il n'est pas une révolution qu'il ne puisse faire sortir d'un verset du *livre inspiré*, et quelque puissant que soit un padischah, il demeure toujours sous le coup de l'interprétation d'un mot de Mahomet : le glaive des commentaires des ulémas reste toujours suspendu sur la tête des maîtres de l'empire.

CHAPITRE XLII.

Nouveaux succès de l'Autriche en Hongrie. — Les Autrichiens prennent Belgrade. — Les chemins de Constantinople leur sont ouverts. — Pourquoi n'y vont-ils pas ? — Moustapha Képrilu, grand vizir. — La race d'Osman dégénère. — Celle de Képrilu grandit. — Caractère de Moustapha Képrilu. — Son surnom. — Ses vertus. — Ses talents. — Il protége les chrétiens, sujets de la Porte. — Accueil qu'il fait à M. de Châteauneuf, ambassadeur de Louis XIV. — Ce qui se passe dans l'entrevue de ces deux personnages. — Le comte Tékéli et Hélène, sa femme, irréconciliables ennemis de l'Autriche. — Victoire de Tékéli à Zernesecht. — Succès de Moustapha Képrilu dans sa première campagne contre l'Autriche. — Mort de Soliman II et avénement d'Achmed II. — Bataille de Slankamen. — Mort héroïque de Képrilu. — Négociations de paix. — Un mot de Pierre le Grand au sujet des Anglais et des Hollandais. — Mort d'Achmed II. — Avénement de Moustapha II. — Son manifeste pour la guerre sainte. — Succès des Turcs contre les Vénitiens. — Le capitan-pacha Mezomorto. — Succès de Moustapha II contre les Autrichiens. — Échec de Pierre le Grand à Azof. — Réjouissances publiques à Constantinople. — Le prince Eugène à la cour de Versailles. — Il est généralissime des armées autrichiennes. — Bataille de Zenta. — Gloire d'Eugène. Comment le héros est reçu à Vienne après sa victoire. — Les Turcs écrasés. — Traité de Carlowitz. — Mort de Tékéli (de 1687 à 1699).

Le changement de règne ne changea pas la face des affaires dans l'empire ottoman. Les Allemands, commandés, cette fois, par le margrave Louis de Bade, continuèrent leurs conquêtes en Hongrie, dans la Bosnie. Ils enlevèrent aux Turcs plusieurs places fortes telles que Lippa, Illok, Peterwardein ou Petervéradin, Erlau; au mois de septembre 1688, la belle et grande ville de Belgrade, appelée *Dorol Djiad* (maison de la guerre sainte) par les

Osmanlis, tomba aussi au pouvoir des chrétiens. Pendant ce temps, les discordes civiles ensanglantaient Constantinople. Profitant des malheurs publics, les janissaires réclamaient, le cimeterre à la main, sans tenir compte de l'épuisement du trésor à la suite des dernières guerres, *le présent d'avénement*, qu'ils avaient coutume de recevoir chaque fois qu'un nouveau padischah ceignait le sabre impérial. Ils ne reconnaissaient plus pour chefs que ceux qu'ils s'étaient eux-mêmes donnés. Ils pillaient les riches bazars de Stamboul, les palais des ministres du Divan, profanaient le harem du grand vizir Siawousch-pacha, et assassinaient ce dignitaire à la porte même de l'appartement de ses femmes, dont il défendit héroïquement l'entrée. Dans l'état où se trouvait alors Constantinople, aucun obstacle n'aurait arrêté les Allemands dans leur marche vers la Corne d'or. Les Osmanlis n'étaient pas plus en mesure de défendre leur capitale que les places qu'ils venaient de perdre en Europe. Mais les chefs de l'armée victorieuse purent penser que la difficulté était bien moins de la prendre que de la garder. Prendre Constantinople était un coup d'audace devant lequel n'eût peut-être pas reculé le hardi génie du duc de Lorraine, ce prince dont la devise, écrite sur ses étendards, était : *Aut nunc, aut nunquam* (ou maintenant ou jamais). Mais le duc de Lorraine, que Louis XIV appelait *le plus sage et le plus généreux de ses ennemis*, faisait la guerre aux Français du côté de Mayence lorsque les Allemands s'emparaient de Belgrade.

Il était réservé à la famille de Képrilu d'être le plus ferme appui de l'empire ottoman tant menacé dans la seconde moitié du XVIIᵉ siècle. Moustapha Képrilu, celui-là même qui avait contribué à la déchéance de Mohammed IV, parce qu'il avait cru cette mesure nécessaire au bien de la Turquie, fut nommé grand vizir par Soliman II, prince aussi incapable que son prédécesseur. La grande race d'Osman, d'où étaient sortis des souverains si pleins de vigueur et de génie, ne produisait plus, depuis Mourad IV, que des sultans faibles et dégénérés. Mais la race de Képrilu s'élevait forte autour du trône qu'elle ne songea jamais qu'à soutenir et à défendre. Les nobles qualités de Moustapha Képrilu, son amour du bien, lui méritèrent, de son vivant, le surnom de *Fazil* (le Vertueux), et ce surnom l'histoire le lui a conservé. Honnête homme autant que profond politique, il pensa que, dans un moment de conflagration générale entre la Turquie et une grande partie de l'Europe, l'affreuse tyrannie dans laquelle gémissaient les *rayas* (chrétiens, sujets de la Porte), hâterait nécessairement la chute de l'empire; il prit en main la cause de ces opprimés; il ordonna à tous les gouverneurs des provinces de ménager les chrétiens, et de n'exiger d'eux d'autre impôt que la capitation, impôt établi depuis la conquête de Byzance, en 1453. Képrilu appela *nizam djérid* (ordre nouveau) un règlement remarquable, qu'il rédigea en faveur des rayas. Traversant un jour une petite ville de la Thrace, habitée par des musulmans et des chrétiens, il apprit que ceux-ci n'a-

vaient ni prêtre, ni église, il les autorisa à en construire une; arrivé à Constantinople, il ordonna au patriarche d'envoyer un *papa* (prêtre grec) à ces chrétiens. Quelque temps aprèsKéprilu passa dans cette même ville et les Grecs reconnaissants le comblèrent de présents et de bénédictions. Ces démonstrations des *giaours* parurent déplaire aux officiers qui entouraient le grand vizir : « Voyez donc, leur dit-il, ce que produit la justice, la tolérance ; en donnant un temple et un prêtre à ces infidèles, je les ai forcés à bénir notre gouvernement, qu'ils détestaient. D'ailleurs il faut que les hommes aient une religion, sans cela ils seraient pires que les bêtes féroces. J'aime mieux que l'empire soit habité par les Grecs qui cultivent la terre et payent l'impôt, que par des brigands. »

Les marchandises, quelles qu'elles fussent, étaient non-seulement soumises aux frais de douanes dans toutes les villes de l'empire, mais encore ceux qui les vendaient étaient tenus de payer un droit considérable dans les bazars où elles étaient achetées. Ces droits élevaient les denrées à un prix exorbitant, dont le peuple souffrait beaucoup. Képrilu les fit disparaître, ne conserva que les droits de douanes, et cette mesure donna un nouvel essor au commerce. Mais le délabrement dans lequel se trouvaient les finances à son entrée aux affaires, porta le ministre à diminuer les traitements des hauts fonctionnaires, et, voulant donner lui-même l'exemple du désintéressement, il renonça aux trois quarts de ses appointements de vizir. Avant de parvenir à

ce poste éminent, Képrilu possédait une vaisselle en or et en argent d'une grande valeur : il l'envoya à la fonte des monnaies au profit du trésor public, et ne se servit plus dans la suite que de vaisselle de cuivre étamé. L'argenterie superflue du sérail et une grande partie des présents des ambassadeurs à la Porte furent également consacrés à l'entretien de l'État. Les biens volés par des pachas pendant le règne de Mahomet IV rentrèrent dans le trésor. En peu de temps, Moustapha rétablit les finances, augmenta l'effectif de l'armée, de la flotte, et réorganisa de fond en comble l'administration des provinces.

Il accueillit avec une distinction jusqu'alors inusitée, le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de Louis XIV. Depuis que la Porte recevait des envoyés des puissances chrétiennes, il était d'usage de ne les faire asseoir, aux audiences des vizirs, que sur un petit tabouret sans dossier, placé au-dessous d'une estrade recouverte de velours à frange d'or, sur laquelle le ministre ottoman se tenait à moitié couché; cette estrade officielle s'appelait le *sofa*. Avant de se présenter chez le grand vizir, M. de Châteauneuf lui fit dire par son secrétaire que le siége qui lui était réservé devait être égal en hauteur à celui du premier ministre ottoman, et qu'il ne consentirait jamais à s'asseoir sur le petit tabouret. Képrilu répondit que l'ambassadeur du grand padischah de France serait honorablement traité par le ministre du grand padischah de Stamboul, et le vizir tint parole : une magnifique estrade pour M. de

Châteauneuf fut placée à côté de la sienne et à une hauteur égale.

De graves questions furent agitées entre M. de Châteauneuf et le grand vizir. Les Grecs avaient récemment enlevé aux Latins, malgré les capitulations signées en 1673 entre le Divan et M. de Nointel, une grande partie des Lieux Saints à Jérusalem. L'ambassadeur demanda qu'ils fussent restitués aux catholiques, et le grand vizir le promit formellement; mais ce n'étaient là que de vaines promesses, car le Divan, dans cette question des Lieux Saints, a toujours retiré d'une main, ainsi que nous avons eu déjà occasion de le remarquer, ce qu'il donnait de l'autre.

Interprète fidèle de la politique de Louis XIV à l'égard de la maison d'Autriche, M. de Châteauneuf excita de nouveau la Porte à la guerre contre Léopold, et en cela les idées de Moustapha Képrilu étaient en parfaite conformité avec celles de l'envoyé de France. La certitude de l'appui moral de Louis XIV dans les luttes que la Turquie soutenait contre l'Allemagne, redoublait sa confiance et lui donnait des espérances de victoire. Une autre affaire que M. de Châteauneuf avait aussi mission de traiter n'eut pas le même succès auprès du Divan. L'ambassadeur engagea le grand vizir à ne pas reconnaître le prince d'Orange comme roi d'Angleterre, lui disant que la cause de Jacques II détrôné était celle de tous les souverains. Un léger sourire effleura les lèvres de Képrilu en entendant ces dernières paroles : il avait lui-même récemment prononcé, avec les ulémas, la déchéance de son padischah Mahomet IV.

Il eut, cependant, la franchise de répondre à M. de Châteauneuf que les Ottomans avaient trop souvent détrôné leurs sultans pour contester aux autres nations le droit de changer de maître, et que la Porte reconnaîtrait le prince d'Orange. Plus versé dans l'histoire politique de l'Europe, le grand vizir aurait pu rappeler à l'ambassadeur que quarante ans auparavant la France avait reconnu le gouvernement de Cromwel; pour plaire à ce régicide, Mazarin avait expulsé du sol français Charles II et le duc d'York, petits-fils de Henri IV, fils du monarque décapité, et que Louis XIV et la cour avaient porté le deuil du Protecteur en 1658. Redisons à la louange de Mlle de Montpensier, cette princesse d'un si énergique caractère, qu'elle seule refusa courageusement hommage à la mémoire du bourreau de Charles Ier son parent.

Cependant la guerre continuait entre la Turquie et l'Autriche. Le comte Émerik Tékéli, qui n'avait été roi de Hongrie que de nom, bien que Soliman II l'eût confirmé dans ce titre, avait reçu de la Porte le commandement des troupes de la Transylvanie, et s'acquittait vaillamment de sa mission. De récents malheurs n'avaient fait que l'irriter contre le gouvernement autrichien. Il avait une belle et vertueuse femme, Hélène de Serin, fille du comte Zriny ou de Serin, mort sur l'échafaud avec Étienne Tékéli, père d'Émerik. En s'unissant par les liens du mariage les deux orphelins avaient en même temps uni leur haine contre les bourreaux de leurs parents, et ce fut Hélène elle-même qui fit jurer sur un poignard

à son mari de venger son père et le sien. Hélène descendait de cet illustre Zriny, qui mourut si admirablement à Zygeth au temps de Soliman le Magnifique. Les Tékéli, les Zriny étaient des races fortement trempées; chez elles la bravoure et le sentiment du patriotisme étaient héréditaires. On avait vu Hélène vêtue en homme combattant à côté de Tékéli. Elle avait une immense fortune et l'Autriche la lui confisqua. Enfermée dans les villes d'Agria et de Munkacs avec des soldats dévoués, Hélène avait soutenu deux longs siéges contre les Autrichiens. Vaincue par ses ennemis, elle devint leur prisonnière. Du fond de sa prison où elle éprouva, selon son expression, *un veuvage de cinq années*, la comtesse Tékéli exhortait son mari à continuer la lutte, et le suppliait de ne pas la terminer au prix de sa propre liberté.

Émerik était donc toujours un sujet d'inquiétude pour l'Autriche qui semblait le redouter plus qu'elle ne redoutait la Turquie elle-même. Émerik, en effet, n'avait rien perdu de son influence en Hongrie; d'un mot il pouvait la soulever encore, et un grand nombre des *malcontents* l'avait suivi en Transylvanie. Dans les premières négociations qui eurent lieu, à Vienne (1689), entre les ministres autrichiens et les ambassadeurs de la Porte, pour la paix, l'empereur Léopold demanda, comme première condition du traité, que le rebelle Hongrois lui fût livré. « Tékéli, dit à cet occasion Soufikar effendi, l'un des plénipotentiaires du Divan, Tékéli n'est en vérité que le chien du sultan; sa vie ou sa mort importe

peu au padischah, mon maître; mais nous ne sommes pas venus à Vienne pour assassiner le prince de Transylvanie. »

On fit observer à l'ambassadeur que du moment où les Turcs traitaient eux-mêmes de chien le rebelle Tékéli, rien ne devait plus s'opposer à son extradition. « Assurément, répliqua l'ambassadeur de Stamboul, Tékéli est un chien qui se couche ou se lève, qui aboie ou se tait d'après les ordres du sultan; mais c'est le chien du padischah des Ottomans; à son premier signe, il peut se changer en lion terrible. » C'était la vérité; et, pendant cette longue guerre, le plus grand échec de l'Autriche fut la perte de la bataille de Zernescht où Tékéli triompha des troupes allemandes (août 1690). Il fit prisonnier le général en chef Heurler avec le marquis de Doria et dix-huit autres officiers supérieurs. Vingt drapeaux enlevés à l'ennemi furent les trophées de sa brillante victoire[1]. Émerik rendit à Heurler et à Doria leur liberté en échange de celle de sa femme que les Autrichiens avaient longtemps retenue dans les prisons de Munkacs.

Ce succès de l'allié de la Porte hâte le départ de Képrilu pour la guerre. Le grand vizir marche contre les Autrichiens à la tête de cent mille hommes, s'empare de Nissa, Widin, Semendria, Belgrade, refoule l'ennemi au delà du Danube, de la Save, de la Morava et rentre triomphalement à Andrinople au milieu des acclamations du peuple et de l'ar-

1. Hammer.

mée (1690). Le 10 mai 1691, Moustapha Képrilu reçoit de nouveau l'étendard de Mahomet des mains du sultan, et se remet en campagne. Le 23 juin Soliman II meurt, et son frère Achmed II lui succède. Le nouveau padischah, encore plus incapable que son prédécesseur, a au moins le bon sens de maintenir le pouvoir dans les mains de Moustapha Képrilu. Le grand vizir rencontre les Allemands à Slankamen, non loin de Pétervéradin et leur livre bataille aux cris mille fois répétés *Allah! Allah!* Kermankesch, chef de six mille Kurdes à cheval, les lance sur les lignes chrétiennes en prononçant ces mots : *Courage! du haut du ciel les houris vous tendent les bras!* Mais ils tournent bride au premier feu de l'ennemi. Képrilu, écumant de rage : « Lâches, s'écrie-t-il, vous ne savez ni combattre ni mourir! combattons le sabre à la main! » ajoute-t-il en s'adressant à ses troupes. Il se dépouille de ses amples vêtements, endosse une veste noire, invoque le nom d'*Allah*, se jette le sabre à la main sur le front de l'ennemi et tombe percé de balles. Sa mort répand la consternation dans l'armée turque qui se débande et fuit. Tout le camp ottoman tombe au pouvoir des vainqueurs (19 août 1691). Le prince Louis de Bade commandait les troupes allemandes inférieures en nombre à celles des Turcs. Jamais l'illustre margrave n'avait remporté une plus brillante victoire. On chercha vainement le cadavre de Képrilu parmi les morts. *Nakir et Moukir* (anges du trépas), dit un historien turc, *l'avaient enlevé.* A la réputation d'un saint le grand vizir joignit, par sa

mort héroïque, celle de martyr de la foi musulmane. Le plus bel éloge que fasse de lui l'histoire ottomane, c'est qu'il ne commit jamais un crime, ni ne prononça une parole inutile. Sa mémoire est encore bénie parmi les Ottomans instruits; et, véritablement, des hommes pareils à Moustapha Képrili sont une gloire pour une nation.

A la suite de cette défaite les négociations de paix entre la Turquie et l'Autriche furent reprises sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Mais la Porte, malgré les progrès des armes autrichiennes, espérait toujours reconquérir par les armes les possessions qu'elle avait perdues, et apportait des lenteurs calculées dans les conférences diplomatiques; les hostilités continuaient au milieu des efforts des plénipotentiaires pour rétablir la paix. L'Angleterre et la Hollande étaient d'autant plus pressées de conclure cette paix que le commerce de ces deux nations souffrait beaucoup de cet état de guerre perpétuel. « Gardez-vous, disait Pierre le Grand à un diplomate autrichien, gardez-vous d'ajouter foi aux paroles des Hollandais et des Anglais; ils n'ont en vue que les intérêts de leur commerce et ne songent nullement à ceux de leurs alliés. » Cela n'a pas cessé d'être vrai, pour les Anglais surtout. Le Divan ne devait entrer sérieusement dans les négociations de paix qu'à la dernière extrémité, car il savait d'avance qu'elle lui serait fatale.

La mort d'Achmed II (6 février 1695) et l'avénement de Moustapha II, fils de Mahomet IV, éloigna les pensées de paix dans le cabinet ottoman; le

nouveau padischah fit publiquement connaître, en montant sur le trône, des intentions belliqueuses.

« Jamais, dit-il dans un hatti-schérif qu'il fit répandre dans tout l'empire, jamais les serviteurs de Dieu n'ont joui d'aucun repos sous les monarques qui se sont donnés aux plaisirs. Dès aujourd'hui la volupté, l'indolence sont bannie de cette cour. Les infidèles ont envahi les frontières de l'islamisme, et ont traîné les musulmans en esclavage. Je tirerai vengeance de tant d'outrages! je me mettrai à la tête de mes armées! mon sublime aïeul Souléiman (que son tombeau exhale sans cesse le parfum de l'encens!) n'envoyait pas seulement ses vizirs contre les chrétiens immondes : il conduisait en personne les champions de la guerre sainte, et sa gloire a rempli la terre! Je ferai comme lui! salut! et obéissez, croyants, à la voix de votre padischah! »

Dans un conseil de ministres tenu à Constantinople, on décida que Sa Hautesse ne devait pas, dans un pareil moment, exposer sa personne sacrée aux chances d'une campagne. Le sultan déchira cette décision et rendit un autre décret conçu en ces termes laconiques : *Je persiste à marcher!* signé : *Moustapha khan*. Le padischah avait alors trente-deux ans.

Une immense levée de soldats s'opère dans tout l'empire; le khan de Crimée reçoit l'ordre de presser ses armements, et une flotte nombreuse cingle vers l'Archipel que les navires vénitiens menacent. Ils sont battus par les Ottomans, lesquels reprennent

l'île de Khios récemment conquise par les républicains de l'Adriatique. Des fêtes, des illuminations célèbrent à Constantinople cette victoire navale. Le commandement de l'escadre turque est confié au fameux capitan-pacha Mezzomorto. Elle remporte, six mois après (septembre 1695), deux autres victoires signalées sur les Vénitiens. A peu près à la même époque, Moustapha II passe le Danube avec une armée de cent cinquante mille hommes, prend les forteresses de Lugos et de Lippa. Il fait égorger la garnison de cette place et emmène ses habitants en esclavage. Trente-neuf gros canons, cinq mortiers, d'immenses magasins de vivres, de boulets et de poudre tombent entre les mains du vainqueur, et les fortifications de Lippa sont rasées. L'armée autrichienne, commandée par le général Veterani, est détruite par celle du sultan cinq fois supérieure en nombre, près de Lugos, le 21 septembre. Veterani, l'un des plus braves Italiens qui commandèrent les armées impériales dans cette longue guerre, tombe frappé de deux balles en pleine poitrine. Il respire encore et Moustapha II lui fait trancher la tête sur un canon. Le sultan, ne voulant pas poursuivre la campagne à cause de la saison avancée, rentra en triomphe à Constantinople avec une partie de ses troupes. Bientôt il apprend que Pierre le Grand, qui avait pris les armes comme allié de la Pologne, a été forcé d'abandonner la ville d'Azof après l'avoir inutilement assiégée pendant trois mois (octobre 1695) et qu'il a perdu trente mille soldats dans ses combats contre les Tartares.

Les beaux jours de Mahomet II, de Sélim Ier, de Soliman le Grand, de Mourad IV *l'Inflexible*, semblaient renaître pour la Turquie. L'espoir revivait dans les âmes. Les Ottomans chantaient victoire et repoussaient toute idée de paix avec les *giaours*. Le nom de Moustapha II retentissait dans les prières publiques et les imans le glorifiaient dans leurs chaires autour desquelles se pressait la foule avide d'entendre les louanges du padischah victorieux. Mais à cette allégresse de tout un peuple devaient succéder bientôt les lamentations et les larmes. Pierre le Grand, l'homme de la persévérance courageuse et du génie sûr, n'avait pas abandonné son dessein de prendre la ville d'Azof devant laquelle il avait échoué en 1695. Il revient l'attaquer, un an plus tard, avec quatre-vingt mille Russes ou Cosaques; la cité capitule après deux mois de siége. La Porte apprend avec terreur la reddition d'Azof qui, située à l'embouchure du Don, était le principal boulevard de l'empire ottoman contre les entreprises de la Russie. Les chefs musulmans qui défendirent mal cette grande place, payèrent de leurs têtes leur capitulation. Les Tartares vaincus par les Moscovites, s'en allèrent ravager la Pologne que la mort récente du grand Sobieski et les troubles qui la suivirent, semblaient leur livrer sans défense. Le maréchal général de la couronne força, cependant, les barbares à la retraite. Mais qu'était-ce que la perte d'Azof en comparaison de la grande défaite que la Porte allait encore essuyer!

Les plus petites causes ont souvent amené les plus

grands effets. C'est là une vérité banale, mais une vérité que l'histoire constate. Un jeune gentilhomme, fils du comte de Soissons, colonel général des Suisses, à Paris, et d'Olympe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin, arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, avait ses entrées à la cour de Louis XIV. On ne le désignait que sous le nom du *petit abbé de Savoie*, parce qu'il s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il avait demandé une abbaye à Louis XIV, et le monarque la lui refusa. Il quitta bientôt le petit collet pour prendre l'épée, pria le roi de lui donner un régiment à commander, et le roi le lui refusa comme il lui avait refusé l'abbaye. Le jeune homme fut blessé au cœur et renonça à la France. En 1682, au moment où les Turcs envahissaient l'Allemagne, il alla, avec les deux princes de Conti, demander du service à l'empereur d'Autriche, qui lui fit bon accueil et lui donna un grade dans ses armées. Louis XIV ordonna bientôt aux princes de Conti et au *petit abbé de Savoie* de rentrer en France. L'abbé fut le seul qui n'obéit point. En apprenant ce refus le roi dit, avec dérision, à des courtisans qui l'entouraient : *Ne trouvez-vous pas, messieurs, que j'ai fait là une grande perte?* Les courtisans répondirent au monarque que ce *petit abbé* avait un esprit dérangé, qu'il était incapable de tout et qu'il ne ferait jamais rien. Ce *petit abbé de Savoie* qu'on dédaignait tant à la cour de Versailles, était, le lecteur l'a nommé d'avance, le prince Eugène, le futur héros d'Oudenarde et de Malplaquet, le plus dangereux ennemi

de Louis XIV, celui qui ébranla sa puissance dans les dernières années de son règne. Le grand roi paya cher ses refus d'une abbaye, d'un régiment, et ces refus suscitèrent du même coup aux Turcs un adversaire implacable, à l'Autriche un sauveur.

Eugène avait fait ses premières armes, sous les remparts de Vienne, à côté de Sobieski et du duc de Lorraine. L'Autriche, qui se couvrit d'honneur et de gloire dans sa mémorable lutte de seize années contre les Ottomans, organisa une armée d'élite de cinquante mille hommes à la suite des derniers succès de Moustapha II en Hongrie, et l'empereur Léopold en confia le commandement suprême au prince Eugène (1697) qui n'était plus un *petit abbé*, mais un des plus grands capitaines de ce XVII[e] siècle si fécond en guerriers illustres. Eugène avait alors trente-quatre ans.

De son côté le sultan rassembla cent trente mille combattants, se mit à leur tête et partit pour une nouvelle campagne au mois de mai 1697. Elmas Mohammed-pacha était grand vizir, et dirigeait les opérations militaires sous les ordres du sultan. L'armée ottomane parvint à Sophia dans les derniers jours de juillet. Pendant la nuit qui précéda son départ de cette ville, Elmas vit en songe le grand vizir Moustapha Képrilu qui tomba si héroïquement à Slankamen. Le fantôme tenait une coupe de sorbet dans sa main; il la porta à ses lèvres, la présenta ensuite à Elmas et lui dit : *Tiens, bois!* Le général ottoman se réveilla en sursaut et, frappé de terreur : *Je viderai*, dit-il, *la coupe du martyre dans cette campagne!*

Dieu le sait! que sa volonté s'accomplisse! Et l'armée poursuivit sa route vers Belgrade.

Eugène, qui était alors, tantôt à Pétervéradin, tantôt à Sigedin, savait que les bataillons turcs étaient en mouvement; mais il ne connaissait pas le plan de campagne de Moustapha II. Dans une des escarmouches qui eurent lieu entre les avant-gardes des chrétiens et des musulmans, Djafer-pacha, l'un des chefs des Ottomans, fut fait prisonnier par les Allemands. Eugène lui demanda, le glaive à la gorge, de l'instruire des desseins du padischah, et lui signifia qu'il lui ferait couper la tête s'il ne lui disait pas la vérité. Le captif turc n'était pas un chevalier d'Assas; tremblant de peur il révéla au généralissime chrétien le plan de campagne de son souverain; il lui dit que le projet de Moustapha II était de traverser la rivière de Théiss au pont du village de Zenta et d'investir la ville de Témeswar pour pénétrer de là dans la Hongrie supérieure et en Transylvanie. Eugène, sans perdre une minute, se dirige sur la rive gauche de Théiss et arrive à deux heures après midi (11 septembre 1697) dans la plaine de Zenta. Plus de la moitié de l'armée ottomane avait déjà franchi la rivière. Eugène veut attaquer les ennemis avant qu'ils aient tous passé le pont. Avec le coup d'œil du génie et la promptitude du lion menacé, il divise son armée en douze colonnes, six de cavalerie et six d'infanterie, enveloppe de toutes parts le camp ottoman et place des escadrons en face du pont de Zenta pour empêcher le reste des troupes turques de venir rejoindre Moustapha II.

Il était quatre heures du soir. Il ne restait plus au prince Eugène que deux heures pour combattre, car le soleil allait se coucher. Si, pendant les deux heures que le général chrétien consacra à ranger son armée en bataille, les Turcs l'avaient attaqué, il eût été enfoncé sans aucun doute[1]. Moustapha et le grand vizir firent preuve d'une rare incapacité dans cette circonstance. Les Turcs étaient dans leur camp, entourés de fossés et de palissades, comme pour résister à un siége. Eugène donne le signal du combat. Les feux croisés de son artillerie foudroient les Turcs dans leurs retranchements. Ceux-ci ripostent mais sans ensemble. La fusillade commence ensuite de part et d'autre. Puis le prince chrétien ordonne à son armée de fondre sur les musulmans à l'arme blanche et un horrible carnage s'engage. A sept heures du soir vingt mille cadavres turcs couvrent le sol. La nuit arrive,

Et le fier Moustapha, sans drapeaux et sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borne toute sa gloire au salut de ses jours[2].

Le sultan, en effet, se sauva bride abattue vers Témeswar, déguisé en simple soldat, sans aucun des attributs de la souveraineté impériale, seulement accompagné de deux serviteurs. Il abandonna dix de ses femmes et les débris de son armée qui allèrent le rejoindre trois jours après.

1. Hammer.
2. J. B. Rousseau, *Ode aux princes chrétiens* sur l'armement des Turcs contre la république de Venise, en 1715.

Les chrétiens, l'arme au bras, et les mèches des canons allumées, passèrent la nuit, debout, sur le champ de bataille ensanglanté. Eugène ne descendit de cheval qu'à l'apparition du jour. On trouva le grand vizir étendu à terre, couvert de blessures, et sans vie. Il avait vidé, comme il l'avait dit lui-même, la coupe du martyre. A son cou était suspendu le sceau de l'empire. On le prit, et ce trophée se trouve aujourd'hui dans le trésor impérial de Vienne. On compta parmi les morts quatre autres vizirs, vingt pachas et quinze begler-beys. Mille chrétiens avaient succombé. Le butin trouvé dans le camp ottoman fut immense : neuf mille chariots, soixante mille chameaux, quinze cents bœufs, sept cents chevaux, cinq cents tambours des janissaires, cinq cent cinquante-trois bombes, toute l'artillerie, dix femmes du harem du sultan et des caisses de monnaies évaluées à trois millions de florins, devinrent la proie des vainqueurs. Dans le rapport que le prince Eugène adressa à l'empereur, il finissait par ces mots : « Le combat s'est terminé avec le jour comme si le soleil eût voulu éclairer de ses derniers rayons la plus brillante victoire remportée par les armes impériales. »

Dans la matinée du 11 septembre 1697, un courrier de Vienne avait apporté des dépêches au prince Eugène, renfermant l'ordre de ne pas engager une action générale contre les Turcs. Eugène se doutait de leur contenu et ne les ouvrit pas. Revenu à Vienne, le front ceint de nobles lauriers, un officier de la cour lui demanda son épée au nom de l'empe-

reur furieux de la désobéissance de son général. « La voici, dit le héros, encore teinte du sang de l'ennemi ; je ne la reprendrai que pour le service de Sa Majesté. » Et l'officier apporta l'épée à l'empereur. Eugène était trop grand pour ne pas avoir des envieux. Il en avait à la cour. Des courtisans insistèrent pour que le général *insoumis* passât en conseil de guerre. L'empereur, revenu d'un premier mouvement de colère, repoussa avec indignation une proposition pareille. « Me préserve le ciel, dit-il, de punir celui dont Dieu s'est servi pour châtier les ennemis de son fils ! » Il fit appeler Eugène, lui rendit sa glorieuse épée, et embrassa le héros. Le prince Eugène était perdu s'il n'eût pas triomphé à Zenta : le succès le sauva. Léopold, auquel nous avons dû reprocher d'avoir abandonné sa capitale au moment où les Turcs vinrent l'assiéger, était un prince bon, loyal, et nul mieux que lui ne comprit, n'apprécia l'immense service qu'Eugène venait de rendre non-seulement à son empire, mais à la chrétienté tout entière.

La victoire de Zenta, en effet, écrasa la Turquie, et le traité de Carlowitz, qui en fut la conséquence, marqua irrévocablement la décadence définitive de cette nation. A Carlowitz les chrétiens imposèrent la loi au colosse ottoman affaissé. C'est un des plus grands congrès dont l'histoire de la diplomatie fasse mention. Il eut lieu sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, représentées par lord Paget et M. Collier. Les plénipotentiaires turcs étaient le Grec Maurocordato, conseiller intime du sultan, in-

terprète du Divan et le reis-effendi (chancelier d'État, ministre des affaires étrangères) Rami Mohammed-pacha. L'Autriche, la Russie, la Pologne et Venise avaient aussi leurs représentants. Les conférences, commencées le 7 novembre 1698, ne furent closes que le 26 janvier de l'année suivante. Aux termes du traité, la Transylvanie et la Hongrie, moins la ville de Témeswar qui fut laissée au sultan, rentrèrent sous la domination autrichienne, et une paix de vingt-cinq ans fut en même temps conclue entre cette nation et la Turquie. La ville d'Azof et dix lieues de territoire aux environs de cette cité furent cédées à la Russie qui, d'abord, ne voulut consentir, de concert avec la Pologne, qu'à une trêve de deux ans; mais un an plus tard un traité de paix de trente années fut signé entre le Divan et le gouvernement moscovite. L'Ukraine et la Podolie échurent à la Pologne à laquelle Achmed Képrilu les avait enlevées en 1676. Enfin, Venise conserva toute la Morée jusqu'à l'isthme de Corinthe, toute la Dalmatie à l'exception d'une langue de terre qui réunit l'État de Raguse à l'empire ottoman. Tels furent les résultats de la ligue chrétienne formée seize années auparavant sous l'inspiration du pape Innocent XI. C'est le plus grand démembrement que la Turquie ait jamais eu à subir.

Le nom d'Émerik Tékéli fut prononcé dans le congrès de Carlowitz. Vainement les ambassadeurs de Vienne demandèrent aux plénipotentiaires turcs de leur livrer le rebelle. La Porte le prit sous sa protection. Écrasé par de longs malheurs, Tékéli, dont

de son histoire. Aussi, depuis Mahomet IV, les sultans avaient-ils choisi Andrinople pour leur résidence. En s'y établissant avec toute sa cour, Moustapha II crut échapper au sort de quelques-uns de ses prédécesseurs, déposés ou étranglés. Les ulémas, le peuple, les janissaires de Stamboul lui inspiraient, comme à son père, une continuelle terreur. Ce souverain absolu n'était pas plus sûr de son repos, de sa vie, que le dernier de ses esclaves qu'il pouvait d'un mot envoyer au supplice. Sa fuite à Zenta, sa désertion de Stamboul, sa vie passée au milieu des plaisirs, à Andrinople, lui avaient attiré les mécontentements de la population de Constantinople, des ulémas et des janissaires, et l'empereur abdiquait par avance son autorité.

Un homme d'un noble caractère et de beaucoup d'intelligence, HousseinKéprilu, cousin germain de Képrilu le Vertueux, avait, pendant cinq ans, tenu le timon de l'État avec autant de prudence que d'énergie. On l'appela Képrilu le Sage. Ce ministre, le quatrième de l'illustre famille de Képrilu qui était élevé au grand vizirat, profita de la paix de Carlowitz pour opérer d'utiles réformes. La prospérité renaissait dans l'empire. Le peuple, l'armée, les ulémas, n'apercevaient pas le sultan derrière Houssein, qui couvrait généreusement la faiblesse de son maître incapable de supporter le fardeau du pouvoir. Mais Képrilu le Sage mourut trop tôt (1703) pour le bonheur de la Turquie et la tranquillité de Moustapha II.

Un brave, mais grossier soldat, enfant de la belli-

queuse Servie, Moustapha Daltaban, qui ne savait ni lire ni écrire, succéda à Houssein Képrilu au grand vizirat. Il ne signala ses quatre mois d'administration que par ses cruautés sur les Arméniens catholiques et sur les musulmans eux-mêmes. Le grand moufti, Feïzoullah-effendi, père d'une famille nombreuse, exerçait une domination exclusive sur l'esprit du sultan. Placé au sommet du pouvoir religieux et judiciaire, Feïzoullah n'employait sa haute influence qu'à favoriser ses intérêts de famille. Ses parents les plus éloignés occupaient, soit à la cour, soit dans l'armée, soit dans les provinces, des postes éminents et lucratifs. Il n'avait inspiré à Moustapha II le choix de Daltaban, que dans l'espoir de n'avoir pas un rival dangereux dans l'ignorant Servien. Bientôt il ne le trouva ni assez souple, ni assez docile à seconder ses vues ambitieuses, et sur ses instances, Moustapha II fit trancher la tête au grand vizir (24 janvier 1703).

Il désigna au sultan, pour remplacer Daltaban, non un homme de guerre, mais un diplomate, Rami-effendi, l'un des deux plénipotentiaires turcs au congrès de Carlowitz. Rami ne manquait pas de fermeté, et marchait dans son administration sur les traces de Képrilu le Sage. Sa bonne et sévère justice souleva contre lui les haines des grands dignitaires et des janissaires, qu'il voulait surtout tenir en bride. Les prétoriens de Stamboul furieux de voir un *seigneur de plume* s'arroger le droit de commander aux *seigneurs du sabre*, complotèrent, se mutinèrent, prirent les armes, égorgèrent, à Constan-

tinople, des partisans du grand vizir, se déchaînèrent contre Feïzoullah-effendi, auquel ils reprochaient son népotisme effréné, et, enfin, contre le sultan lui-même. Voulant légitimer leur rébellion, les janissaires entraînèrent violemment les ulémas de Constantinople dans *oda-djamie*, leur mosquée, et, le couteau à la gorge, les sommèrent de répondre aux deux questions suivantes, l'une concernant le sultan, l'autre le grand moufti : « Si un padischah choisi pour gouverner le peuple de Mohammed, abandonne la capitale pour se livrer au plaisir de la chasse ; s'il écrase les sujets d'énormes impôts et gaspille le trésor public, est-il juste de le laisser continuer sa route ?—*Non!* » répondirent les savants. « Si des musulmans se soulèvent contre un iman qui commet des cruautés et qui n'use de son pouvoir que pour enrichir sa famille et lui-même, méritent-ils le nom de rebelles ?—*Non!* » répondirent-ils encore. Munis de ces deux fetvas (décisions), quarante mille janissaires et trente mille spahis se mettent en marche pour Andrinople, en ordre de bataille et précédés du sandjak-schérif.

Moustapha II, Rami, Feïzoullah, tous les trois désignés aux vengeances de la soldatesque, étaient à Andrinople pendant que l'émeute, après avoir troublé, ensanglanté la capitale, s'avançait menaçante sur les chemins de la Roumélie. Le sultan et Feïzoullah sont livrés aux plus effroyables terreurs. Rami seul fait bonne contenance. « Écoute ! dit le grand vizir à l'empereur, écoute la parole de notre saint prophète ! voici ce qu'il a dit dans le Koran :

Si un parti s'élève contre l'autre, frappez de mort les séditieux, jusqu'à ce qu'ils se soumettent de nouveau à l'ordre de Dieu! Nous avons quarante mille hommes de garnison à Andrinople. Prends ton épée, revêts le casque des batailles, monte à cheval, mets-toi à leur tête, fonds sur les rebelles, et ton esclave Rami te suivra à la vie, à la mort! » Mais le sultan tremble, hésite. Pendant ce temps l'armée des révoltés arrive à Andrinople, la garnison de cette ville fait cause commune avec elle, et les prétoriens hurlent, aux portes du palais impérial, la déposition de Moustapha II et la destitution du grand vizir et du grand moufti. *Nous ne voulons plus de Moustapha pour sultan! Vive Achmed III!* crient-ils en agitant leurs armes. Et d'autres vociférations se font entendre contre Rami et Feïzoullah. Les janissaires ont choisi d'avance un premier ministre du Divan, un grand moufti et des généraux pour les commander. Moustapha II saisi de peur, va dans l'appartement où se trouve le prince Achmed, et lui dit d'une voix tremblante : *Mon frère, ils veulent t'avoir pour padischah! règne donc à ma place et que Dieu te protége!* Achmed III ne répond rien à son frère; il sort de sa cage, monte sur le trône aux acclamations des soldats, et ratifie à l'heure même, toutes les nominations faites par les révoltés (22 août 1703). Ils demandent au nouveau sultan de leur livrer Rami et Feïzoullah. *Ce qui vous plaît, me plaît*, leur répond Achmed III. Rami avait pris la fuite, mais Feïzoullah, caché dans son palais, est découvert, abandonné aux janissaires qui l'enchaînent, le montent sur une

mule, le promènent ignominieusement dans les rues d'Andrinople, et lui coupent la tête ensuite.

L'insulte et le meurtre du chef de la loi et de la religion est aux yeux des musulmans le plus grand des crimes, comme il le serait chez tous les peuples. Trois mouftis avaient déjà péri par les ordres de trois sultans; mais c'était la première fois que les janissaires osaient traîner dans les égouts et mettre à mort le premier des imans. Quelles atrocités ne peut donc pas commettre une soldatesque maîtresse du pouvoir qui ne doit appartenir qu'à la loi! Le régime du sabre est, sans contredit, le dernier de tous les régimes. Il mène à l'opprobre ceux qui le subissent et ceux qui s'appuient sur lui.

Les janissaires avaient placé Achmed III sur le trône à la condition qu'il résiderait à Constantinople, et le docile empereur obéit. Ils exigèrent que le sérail d'Andrinople fût complétement évacué, et il le fut. Tout le personnel qui le composait se mit en marche vers les rives du Bosphore avec l'armée et le padischah. On enferma Moustapha II et ses quatre fils dans une prison du sérail de Stamboul; mais on le sépara entièrement de ses femmes, afin que sa postérité ne se multipliât pas. Cet usage avait été introduit depuis la déposition de Mahomet IV. La claustration avait remplacé les hécatombes de la famille impériale, qui ne se renouvelèrent qu'à de rares intervalles, depuis les meurtres en masse de Mahomet III. Cependant Moustapha II, ainsi relégué dans un cachot où il ne lui était pas même permis d'entrevoir les mères de ses enfants, mourut empoisonné,

selon l'opinion générale, quatre mois après sa déchéance.

En 1718, milady Montague, alors ambassadrice à Constantinople, raconte, dans une de ses charmantes lettres, qu'elle visita, à cette époque, la sultane *Hafitem* khasséki (favorite) de l'empereur Moustapha. Elle avait trente-six ans, était belle encore et pleurait toujours son royal époux, qui avait été, disait-elle, *le plus grand et le plus aimable des hommes*. L'histoire n'a pu donner l'épithète de *grand* à un prince tel que Moustapha II; mais quelle exagération ne pardonnerait-on pas à une veuve qui se souvient, exemple assez rare dans les harems? La qualification d'*aimable* convenait mieux à ce malheureux sultan. Il avait une extrême douceur dans le caractère, parlait bien, et cultivait la poésie et la musique; il était généreux, bon, et ses odalisques l'adoraient. Prince d'une intelligence médiocre et dénué d'énergie, Moustapha descendit honteusement du trône, et Achmed III y monta non moins honteusement. Le nouveau sultan ne sut ni respecter les droits de son prédécesseur, ni se respecter lui-même. En consentant à régner par la volonté de l'émeute, il se livrait pieds et poings liés à l'émeute. La soldatesque était tout; les sultans n'étaient plus rien; eux qu'on appelait encore *l'ombre de Dieu sur la terre*, n'étaient plus que l'ombre des padischahs, leurs aïeux. Constantinople revoyait les scènes d'avilissement du pouvoir dont l'histoire du Bas-Empire est remplie. Nous verrons quelle sera la destinée de cet Achmed III, qui ne fut ni assez bon frère, ni assez pro-

fond politique pour ne pas repousser un trône qui lui était donné dans d'aussi déplorables conditions.

Le premier événement important qui signala le règne d'Achmed III fut l'apparition en Turquie de Charles XII, roi de Suède, après sa défaite à Pultawa (8 juillet 1709), défaite précédée de tant de victoires remportées par le héros du nord sur les Moscovites. Tout le monde connaît cet événement, parce que tout le monde a lu l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire. Bornons-nous donc à quelques rapides indications sur cet intéressant épisode. Un fait assez curieux, et que Voltaire paraît avoir ignoré, car il n'en a rien dit, c'est que le grand vizir Ali de Tschorli, voulant contracter une alliance offensive et défensive avec la Pologne et la Suède contre Pierre Ier, avait donné l'espérance de cette alliance à Charles XII; il lui avait même promis d'envoyer promptement à son secours le khan de Crimée à la tête de ses Tartares; cette promesse formelle avait déterminé le roi de Suède à s'avancer jusqu'à Pultawa, dans l'Ukraine, bien qu'il ne doutât pas de la supériorité numérique de l'armée du czar; mais au moment de livrer cette fameuse bataille où Charles fut vaincu et blessé, les Tartares ne parurent pas, et le roi dit hautement que le grand vizir l'avait trompé.

Il conserva cependant l'espoir de former avec la Turquie la ligue que le grand vizir lui-même lui avait offerte. Ce fut là un des principaux motifs qui le déterminèrent à se réfugier dans les États du Grand Seigneur. C'est à Bender ou Bendery, on le sait, ville de la Bessarabie, que Charles établit son camp avec

quelques centaines d'hommes, derniers débris de sa malheureuse et vaillante armée. Parmi les chefs qui partagèrent noblement son infortune, se trouvait le brave comte Poniatowski, qui montra tant de dévouement et de fidélité à l'auguste fugitif.

L'hospitalité qu'Achmed III donna au roi de Suède et à sa suite fut grande et généreuse. Le sultan ne recula devant aucun sacrifice pour traiter dignement le monarque vaincu. Achmed III lui envoya des sommes considérables pour son entretien et des présents consistant en chevaux de race et en armes enrichies de diamants. Ali de Tschorli lui en envoya aussi. Le roi accepta gracieusement les cadeaux du sultan, mais il repoussa avec dédain ceux du ministre, disant qu'il ne recevait pas de présents de ses ennemis. Voltaire a dit qu'Ali de Tschorli, qu'il appelle *Chourlouli*, avait été étranglé par les ordres du Grand Seigneur ; c'est une erreur ; Ali fut simplement destitué parce qu'il s'était montré trop disposé à rompre la paix avec la Russie à cause du roi de Suède ; le sultan l'exila à Mitylène, l'ancienne Lesbos, où il termina sa vie par une mort naturelle en 1711. Nououman Képrilu, fils de Képrilu le Vertueux, et non point petit-fils d'Achmed, le conquérant de Candie, comme l'a dit Voltaire, remplaça Ali de Tschorli au grand vizirat (15 juin 1710). C'était le cinquième et le dernier ministre que la famille de Képrilu donnait à l'empire ottoman. Nououman ne déploya pas dans son administration, qui ne dura que peu de mois, autant d'intelligence et de fermeté que les grands vizirs dont il portait le nom glorieux ;

Russes fut reconnue légitime et sainte par un fetva du grand moufti. Quatre-vingt mille Turcs et quarante mille Tartares, placés sous le commandement supérieur de Baltadji-Mohammed, vont surprendre les *Moscos*, au nombre de trente mille guerriers seulement, dans la plaine de Horsiesti, près la ville de Kusch, sur la rive droite du Pruth, rivière qui tombe dans le Danube, et qui sépare aujourd'hui la Moldavie de la Russie.

Les troupes ottomanes enveloppent les Russes dans leurs retranchements, les culbutent et la nuit seule interrompt le combat. Les Moscovites sont cernés de toutes parts : ils ont cent vingt mille ennemis devant eux, et derrière eux, le Pruth dont les ponts sont coupés : les Turcs n'attendent que la première apparition du jour pour recommencer l'attaque et vaincre. *Me voilà comme mon frère Charles à Pultawa !* dit Pierre le Grand livré aux plus horribles tourments. L'empereur prend une résolution désespérée : il ordonne de livrer bataille aux musulmans dès que le jour paraîtra, et fait brûler les bagages de son armée, afin qu'ils ne tombent pas au pouvoir de l'ennemi en cas de défaite. Le monarque et ses troupes croient la défaite inévitable : « Tout le monde attendait, a dit Voltaire, le lendemain matin, la mort ou la servitude. Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrom-

pus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés[1]. »

Mais une femme, génie protecteur de la Russie et du czar, veillait près de la tente de l'empereur. Elle se dépouille de ses bijoux, rassemble tout l'or qu'elle possède, exige des généraux moscovites l'abandon de leurs richesses, puis elle va dans la tente de Pierre malgré la défense de l'empereur d'y laisser pénétrer personne. Cette femme tient dans sa main une lettre écrite au grand vizir par le général Scheremetieff dans laquelle on lui demande la paix ; elle supplie à genoux l'empereur de signer la missive ; Pierre hésite, réfléchit ; cette femme insiste, prie, pleure et la signature impériale est accordée. A la pointe du jour le général Scheremetieff et le chancelier Schaffiroff vont dans le camp des Turcs et remettent les trésors ramassés chez les Russes et la lettre à Osman-aga-kiaya (ministre de l'intérieur) du grand vizir qui exerçait une influence absolue sur l'esprit de Baltadji. La vue de l'or et des diamants de Catherine (car c'était elle qui voulait épargner ainsi un immense malheur à la Russie, elle autrefois pauvre servante d'un ministre luthérien et maintenant épouse secrète de Pierre le Grand), la vue de l'or et des diamants de Catherine, disons-nous, allume la cupidité d'Osman-aga, qui décide le vizir à accepter la paix. Baltadji, homme d'une intelligence faible et d'un caractère peu belliqueux, crut, en accordant la paix dans des conditions avantageuses, avoir assez fait

1. *Histoire de Charles XII.*

pour le sultan son maître dans cette campagne qui aurait pu, cependant, frapper la Russie au cœur.

Les articles du traité furent rédigés à l'instant même (22 juillet 1711) par Osman-aga, le reis-effendi Omer et Abdoul-Bakir kiaya-bachi (secrétaire en chef) des Tschiaouschs. Aux termes de ce traité Pierre le Grand restitua Azof et ses dépendances à la Porte et accorda à Charles XII la liberté pleine et entière de retourner dans son royame. Après la signature du traité, contre lequel Poniatowski, présent dans l'armée turque, protesta énergiquement ainsi que le khan de Crimée, les Russes se hâtèrent d'opérer leur retraite. Ils étaient déjà loin lorsque le roi de Suède prévenu, mais trop tard, de la rencontre des Ottomans et des Moscovites à Kusch, accourut de Bender à marche forcée, sur la rive gauche du Pruth qu'il traversa à la nage avec quarante officiers suédois qui l'accompagnaient. Le roi éclata en paroles d'indignation en apprenant le départ de l'ennemi et le *stupide traité*, comme il l'appela lui-même, *du 22 juillet*. Charles alla droit à la tente du grand vizir. « Comment, lui dit-il avec colère, n'as-tu pas pris le czar et ne l'as-tu pas emmené prisonnier à Constantinople? Une occasion pareille ne se présentera peut-être plus! — *Qui donc*, lui répondit Baltadji avec le plus grand calme, *aurait gouverné ses États pendant son absence?* » Puis il ajouta, en fixant Charles XII avec un air railleur : *Il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux*. A ces mots le bouillant roi de Suède, assis sur des coussins en face du grand vizir, allongea son pied dans les vêtements amples

et soyeux de Baltadji et les déchira avec son éperon. Il reprit ensuite la route de Bender en disant : *Ces gens-là* (les Turcs) *ne seront jamais capables de rien !* Le grand vizir fit semblant de ne faire aucune attention à l'insulte qu'il venait de recevoir. Il se leva et dit avec un imperturbable sang-froid aux musulmans qui l'entouraient : *Voici l'heure du namaz : adressons au ciel nos actions de grâces*. Il fit ses ablutions, se mit en prière, puis il ramena son armée à Constantinople.

Le Divan refusa d'abord de ratifier le traité de Pruth, mais il l'accepta quelques mois après. Le sultan destitua Baltadji. Il ne le nomma pas, comme l'a dit Voltaire[1], gouverneur de Mitylène : il l'exila, au contraire, à Lemnos, où il mourut d'une maladie incurable[2]. Il n'est pas probable, quoi qu'on en ait dit, que ce vizir ait été corrompu par les cadeaux de Catherine, dont la valeur s'élevait à peine à quelques centaines de roubles : cette somme n'était rien en comparaison des richesses que possédait Baltadji ; il crut, comme nous l'avons dit plus haut, avoir fait une belle et glorieuse campagne en imposant la loi à Pierre le Grand le 22 juillet 1711, quoique cette campagne eût été plus onéreuse pour la Porte que pour la Russie. Mais l'or moscovite n'en inspira pas moins les conclusions du traité, car Osman-aga, Omer et Abdoul-Bakir en reçurent la plus large part, et ce furent ces trois personnages qui décidèrent le grand vizir à terminer cette guerre. Aussi

1. *L'Empire russe sous Pierre le Grand.*
2. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XIII.

ces trois Ottomans, considérés, avec raison, comme les principaux auteurs du traité, eurent-ils la tête tranchée en arrivant à Constantinople. Dans un coffre d'Osman-aga on trouva l'anneau de la czarine et mille ducats frappés au coin de la Saxe et de la Russie[1].

Nous ne dirons rien du refus obstiné de Charles XII de quitter le territoire ottoman, du siége en règle qu'il soutint pendant quelques heures avec quarante de ses serviteurs contre une armée turque, de son emprisonnement à Démotika et de son retour dans ses États en 1714, après cinq années passées loin de son royaume : ces faits sont dans la mémoire de tout le monde. Bien que le roi de Suède, l'homme à *la tête de fer*, eût refusé d'obéir au Grand Seigneur qui voulait le faire conduire honorablement à Stockholm, et que, pendant son séjour à Bender, Charles eût été traité royalement, l'opinion publique en Turquie protesta contre la captivité du prince chrétien à Démotika, car le prophète arabe a dit : *Respecte ton hôte même s'il est infidèle.*

La victoire remportée par les Turcs sur les Russes, aux bords du Pruth, ralluma, comme de coutume, l'ardeur conquérante des Osmanlis. La moindre bataille gagnée par les Turcs échauffait leur imagination, donnait lieu à Stamboul à des fêtes publiques interminables, et faisait rêver de nouveaux succès. Jamais la Porte n'avait perdu l'espoir de reprendre la Morée aux Vénitiens ; elle n'attendait qu'une occasion favo-

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XIII.

rable pour ressaisir cette importante portion de la Grèce autrefois conquise par Mahomet II. Violant le traité de Carlowitz, la Turquie attaqua les Vénitiens dans la Morée au commencement de l'année 1715, et huit mois après ce pays retomba sous la domination ottomane. Trahis par les Grecs du Péloponnèse qui, à l'exemple des Grecs du Bas-Empire, préféraient le joug ottoman au gouvernement des catholiques, les Vénitiens se virent forcés d'abandonner cette Morée conquise quinze années auparavant par l'illustre Morosini. Disons aussi que les Vénitiens n'avaient rien fait pour se faire aimer des Grecs : leur administration plus mercantile et vexatoire que juste et paternelle, avait soulevé contre eux des haines terribles. Les Grecs, enfin, combattirent dans les rangs des Turcs contre les Vénitiens. Cette guerre fut marquée par d'effroyables massacres de la part des Turcs : ceux des Vénitiens échappés au fer ottoman furent presque tous réduits en esclavage.

Les atrocités des Turcs en Morée émurent la chrétienté tout entière. Un immense cri d'horreur et de vengeance retentit d'un bout de l'Europe à l'autre. Le saint-siége qui, tant de fois, avait armé les peuples et les rois, au nom de la religion et de la civilisation contre l'islamisme, fit entendre encore sa grande voix à la suite des malheurs des Vénitiens en Morée. Clément XI, alors pape, déploya dans cette circonstance un zèle égal à celui des Urbain, des Pie V, des Innocent XI. Il envoya dans toute l'Europe ses légats et ses brefs apostoliques pour armer les chrétiens et fit lui-même d'immenses sacrifices d'argent pour la

guerre sainte. « J'achèterai, s'il le faut, disait le souverain pontife, j'achèterai s'il le faut le succès de cette entreprise par la vente des calices et des ciboires de toute l'Italie. » La muse chrétienne unit ses accents de sainte colère aux ardentes exhortations du père des fidèles. Ce fut à cette occasion que J. B. Rousseau, alors exilé à Bruxelles, adressa son ode V[e] aux princes chrétiens ; ce poëte, qu'on a trop dédaigné de nos jours, et qui, cependant, a marqué sa place parmi les maîtres de la lyre, disait :

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles ?
Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,
Quels seront les décrets de l'aveugle destin,
Comme en ce jour affreux où, dans le sang noyée,
Byzance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin ?

Puis, rappelant le temps des croisades, J. B. Rousseau ajoutait :

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes,
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés :
Ainsi de Godefroi les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposait à leurs bras indomptés.

Il est temps de venger votre commune injure :
Éteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux,
Et sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos nobles aïeux.

A la voix du pape l'Espagne, le Portugal, Gènes, la Toscane, l'ordre de Malte arment des vaisseaux et la flotte parcourt l'Archipel avec le pavillon de l'Église.

Ces navires, en assez petit nombre, n'obtiennent que de faibles succès. Mais sur le continent, du côté du Danube, les Allemands frappent de grands coups. Le vainqueur de Zenta, le prince Eugène, premier ministre d'Autriche et généralissime des armées impériales, somme, au nom de l'empereur Charles VI, le Divan de rentrer dans le traité de Carlowitz qu'il a violé, et de rendre à Venise la Morée qui lui a été enlevée : le Divan répond par une déclaration de guerre. A la tête d'une armée de soixante mille hommes, l'invincible Eugène écrase les Turcs à Pétervarédin (5 août 1716) comme il les avait écrasés à Zenta dix-neuf ans auparavant. Six mille musulmans mordent la poussière, cent quatorze canons, cinquante drapeaux, cinq queues de cheval, emblèmes des dignités des pachas, six timbales des janissaires, des tentes, des chevaux, des armes, des sommes d'argent considérables tombent au pouvoir des chrétiens. Le grand vizir Domad Ali, commandant les Turcs à Pétervarédin, succomba les armes à la main, comme le grand vizir Elmas avait péri à Zenta. C'était un homme de mérite et comme général et comme diplomate. Il tomba en héros, et l'empire pleura et honora sa mort.

Quelques jours après la victoire du 5 août 1716, la ville de Témeswar, dernier boulevard de l'islamisme en Hongrie, rentre sous la domination autrichienne. Un an après, Belgrade, défendue par cent cinquante mille Ottomans, est assiégée pendant trois semaines par le prince Eugène, et la ville se rend aux chrétiens (1er août 1717). Ces deux brillantes campagnes

eurent pour résultat le traité de paix de Passarowitz, comme la bataille de Zenta avait déterminé celui de Carlowitz. A Passarowitz les Turcs reçurent encore la loi des chrétiens. Cette paix, une des plus glorieuses et des plus avantageuses que l'Autriche eût jamais conclues avec l'empire ottoman, enleva à la Porte Pétervarédin, Témeswar, Belgrade, Semendria, et une grande portion de la Valachie et de la Servie. Des places importantes en Dalmatie, dans les îles Ioniennes, furent rendues à Venise. La Porte garda la Morée, mais cette péninsule ne compensa pas les grandes pertes territoriales de la Turquie dans les régions danubiennes.

La paix de Passarowitz fut solennellement signée le 21 juillet 1718. Elle mit le comble à la gloire du prince Eugène, qui déploya dans cette circonstance autant d'habileté comme homme d'État, qu'il montra de génie et de vaillance à la tête de ses armées. Le vainqueur des Turcs envoya à Clément XI, dont le noble zèle avait tant contribué aux succès des phalanges chrétiennes, plusieurs drapeaux enlevés à l'ennemi. Le pape se rendit, à la tête du sacré collége, à l'église de Sainte-Marie Majeure pour remercier le Dieu des armées : le pontife déposa lui-même les étendards musulmans sur l'autel de la Vierge dont il avait imploré l'appui, et entonna le *Te Deum*.

La lyre de J. B. Rousseau qui avait frémi aux cris de désespoir des Vénitiens égorgés en Morée, célébra dans des chants de victoire les triomphes des Allemands à Pétervarédin, et leur paix glorieuse

à Passarowitz. Dans une ode au prince Eugène le poëte disait :

Les cruels oppresseurs de l'Asie indignée,
Qui, violant la foi d'une paix dédaignée,
Forgeaient déjà les fers qu'ils nous avaient promis,
De leur coupable sang ont lavé cette injure
Et payé le parjure
De trois vastes États par nos armes soumis.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs ;
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés et des loups dévorants.

Ces citations peuvent nous faire comprendre les haines qui subsistaient encore, à cette époque, entre les chrétiens et les musulmans ; elles nous donnent aussi une idée de la vive part que prenait l'Europe aux victoires des défenseurs de la civilisation, car c'était toujours la mission des guerriers qui frappaient l'islamisme armé contre le christianisme.

Voltaire, alors âgé de vingt-deux ans, adressa au prince Eugène, après la bataille de Pétervarédin, une lettre en vers ; il lui disait, avec ce ton badin dont toutes ses poésies légères ont la spirituelle empreinte :

Poursuivez ; des musulmans
Rompez bientôt la barrière,
Faites mordre la poussière
Aux circoncis insolents ;
Et, plein d'une ardeur guerrière,
Foulant aux pieds les turbans,
Achevez cette carrière
Au sérail des Ottomans.

Il est évident que le prince Eugène aurait pu prendre Constantinople après les conquêtes de Pétervarédin, de Témeswar et de Belgrade. Il en avait, assure-t-on, le dessein. La France, la Hollande, l'Angleterre et la Russie, puissances médiatrices au congrès de Passarowitz, arrêtèrent les belliqueux projets du héros. Elles furent effrayées de la force, du développement prodigieux que l'Autriche acquérait chaque jour. On aurait cru l'équilibre européen rompu si les Allemands étaient entrés en vainqueurs dans la capitale des Osmanlis. Dans des temps plus rapprochés de nous, cette grande question de l'équilibre européen, au sujet de la possession tant enviée de Constantinople par une nation puissante, a de nouveau sauvé les Turcs qui, ne s'appartenant plus, ne doivent leur présence sur les rives du Bosphore, qu'aux rivalités, bien naturelles en pareils cas, des États chrétiens.

Une guerre des Ottomans en Perse, guerre meurtrière, et dont les Russes seuls profitèrent, en réalité, car ils s'emparèrent, dans cette occasion, du Daghistan et d'autres provinces bordant la mer Caspienne, fut la cause d'une grande révolution à Constantinople. En 1722, le prince Mahmoud, neveu du gouverneur de l'Afghanistan, leva l'étendard de la révolte contre schah-Houssein, dernier roi de la dynastie des Sphis, le détrôna, le fit mettre à mort avec une partie de sa famille, et se fit proclamer ensuite schah de Perse. Profitant des troubles que cette usurpation avait fait naître en Perse, la Porte envoya une armée au delà du Tigre afin de reprendre aux Persans les anciennes

conquêtes de Sélim Ier, de Soliman le Magnifique et de Mourad IV. Les haines religieuses entre les schiis et les sunnis subsistaient d'ailleurs dans toute leur énergie, et trois fetvas du grand moufti de Stamboul fulminèrent de nouveau l'anathème contre les Persans. « La Perse, disait l'une de ces décisions, est le pays des hérétiques, des maudits : les habitants de ce pays doivent être traités comme des apostats. » A la suite de longs et sanglants combats, les Ottomans s'étaient rendus maîtres d'une portion de la Perse : Érivan, Hamadan, Kermanschahou, Tauris et d'autres villes importantes tombèrent en leur pouvoir pendant les années 1724, 1725 et 1726.

Au mois de septembre 1730 le bruit se répand à Constantinople que quinze cents chameaux chargés de provisions pour l'armée turque en Perse ont été pris par les schiis, lesquels avaient aussi chassé les Osmanlis des villes que nous venons de nommer, et qu'enfin tous ces échecs sont la faute du grand vizir, Damad-Ibrahim, qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu les prévenir. Ibrahim était pourtant un ministre distingué et l'empire fut durant douze années sagement gouverné par lui. Mais les janissaires s'agitaient de nouveau et demandaient des victimes. Ils crièrent à la trahison en apprenant les défaites de l'armée turque en Perse, et les traîtres étaient, à leurs yeux, le grand vizir Ibrahim, son kiaya, le capitan-pacha, et, peut-être aussi, le sultan lui-même. Ce qu'il y avait de vrai dans tout ceci, c'est que la soldatesque voulait un changement de règne : elle était lasse de celui d'Achmed III, qui durait depuis vingt-sept ans. L'âme

de la révolte était un ancien marchand de bric-à-brac, appelé Patrona Khalil, devenu janissaire; c'était un conspirateur émérite et dévoré d'ambition : il pensait parvenir à une haute position à la faveur des désordres qu'il avait depuis longtemps organisés. Sa parole vive, entraînante, lui fait des partisans nombreux; il ouvre les prisons, en fait sortir les criminels, leur donne des armes, et ces bandits, réunis aux janissaires, aux ouvriers oisifs, poussent des cris, remplissent Constantinople de tumulte, pillent les palais des ministres, les boutiques et veulent du sang.

Le pusillanime Achmed III se tenait enfermé dans son harem et laissait grandir l'émeute aux portes de son palais sans lui opposer aucune résistance. Le grand vizir Ibrahim s'efforça, mais en vain, de réunir des soldats pour châtier les rebelles. « Je sais, dit-il à quelques ulémas rassemblés dans son palais, je sais que je suis perdu; mais sauvons au moins le padischah, » et il les entraîne au palais impérial. A peine y arrive-t-il que les bandits, les janissaires et des troupes de gens, dernier rebut du peuple, entourent le sérail et demandent sa tête, celle du kiaya et celle du capitan-pacha. Achmed III fait étrangler ces trois victimes et jette leurs cadavres aux émeutiers, croyant les apaiser par ces immolations. Mais cette exécrable et lâche complaisance ne sauve pas le padischah. L'iman de la mosquée de Sainte-Sophie, Ispérizadé, qui, sous un masque hypocrite, n'entretenait pas moins des intelligences avec les émeutiers, va déclarer à l'empereur, au nom des rebelles, que le *peuple*

de Mahommed ne veut plus de lui pour sultan. La terreur s'empare d'Achmed III ; les cris du dehors : *A bas Achmed ! vive Mahmoud !* percent ses oreilles. Il s'en va dans la chambre de Mahmoud, fils de Moustapha II, le baise au front et lui dit : *Tu es sultan ! Je ne suis plus rien. Je te demande d'avoir pitié de moi et de mes enfants.* Mahmoud monte sur le trône élevé dans la salle du *Manteau du Prophète*, place sur son turban les panaches de héron enrichis de diamants, se montre aux envoyés des rebelles et tous lui rendent hommage (1er octobre 1730).

Achmed III avait cinquante-sept ans quand il fut ainsi précipité du trône. Il mourut empoisonné en 1736 au moment où la guerre allait éclater entre la Turquie et la Russie. On pensa que dans une circonstance semblable sa présence aurait pu donner lieu à des tentatives de rébellion. Un crime de cette nature coûtait peu dans cette demeure impériale de Stamboul, où tant d'innocentes victimes avaient été immolées à la raison d'État. Achmed III finit donc comme son frère Moustapha II : déposé d'abord, empoisonné ensuite. L'émeute le traita comme elle avait traité son prédécesseur. C'était logique. Une révolution en amène une autre. Le pouvoir avait passé dans les mains de l'armée. Plus que jamais les janissaires tenaient les sultans en tutelle. « Je voudrais que notre parlement, disait à ce sujet la spirituelle ambassadrice d'Angleterre, milady Montague, envoyât ici un vaisseau chargé de ces gens qui prêchent continuellement l'obéissance aveugle : ils verraient le gouvernement arbitraire dans tout son jour, et je les

défierais de décider lequel est le plus malheureux, du prince, du peuple ou du ministre. »

Achmed III n'était pas dépourvu d'esprit; mais jamais il ne montra de la fermeté, et ce prince, qui avait un grand fond de bonté, devint cruel à force d'être lâche. Il se passionna pour les fleurs, les parfums, les pierreries et les femmes de son harem, qui le rendirent père de trente et un enfants. Il passait la moitié de son temps à broder, à jaser avec ses odalisques, et se plaisait à les récréer sans cesse par des illuminations, des jeux et des parterres de tulipes dont la culture, déjà en honneur dans les Pays-Bas, devint une véritable fureur à Constantinople sous le règne d'Achmed III[1].

Ce prince, qui était poëte, créa un nouvel emploi à cette occasion, l'emploi de *schoukdji baschi* (maître des fleurs), et voici le langage qu'il employa dans le diplôme, orné de roses dorées, qu'il délivra à ce fonctionnaire chargé de la surveillance des fleurs, *ces topazes, ces émeraudes parfumées, tombées du ciel sur la terre pour charmer et reposer le regard de l'homme dans son court passage ici-bas :* « Nous ordonnons, disait Achmed III dans ce diplôme, que tous les horticulteurs reconnaissent pour leur chef le porteur du présent écrit; qu'ils soient en sa présence tout œil comme le narcisse, tout oreille comme la rose, qu'ils n'aient pas dix langues comme le lis; qu'ils ne transforment pas la lance pointue de la langue en une épine de grenadier, en la trempant

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XIV.

dans le sang des paroles inconvenantes; qu'ils soient modestes et qu'ils aient, comme le bouton de rose, la bouche fermée, et ne parlent pas avant le temps comme l'hyacinthe bleue répand ses parfums avant qu'on le désire; qu'ils s'inclinent, enfin, modestement comme l'humble violette. Telle est notre volonté impériale. » La simplicité noble dans le langage n'était cependant pas inconnue à ce sultan. Voici l'inscription qu'il composa lui-même pour être gravée sur le fronton d'une fontaine élevée par ses soins à Constantinople : *Passant, ouvre la clef de cette source pure et limpide, et prie Dieu pour le sultan Achmed.*

Milady Montague vit un jour cet empereur à Andrinople, au moment où il se rendait à la mosquée. La noble Anglaise s'était mise à sa fenêtre avec la jeune et belle marquise de Bonnac, femme de l'ambassadeur de France, pour voir passer Sa Hautesse. « C'est un assez bel homme, dit milady, en parlant d'Achmed III ; il a de grands et beaux yeux noirs à fleur de tête. Sa contenance me parut, cependant, sévère. Il s'arrêta sous notre fenêtre : on lui avait sans doute dit qui nous étions, car il nous regarda fort attentivement, et nous donna le temps de l'examiner. L'ambassadrice de France convint avec moi que c'était un bel homme. » C'est là tout ce qu'a dit milady Montague d'Achmed III dont elle ne pouvait ignorer la faiblesse de caractère, ni les malheurs du règne de ce prince : *Ce sultan était un bel homme !* D'un autre côté, des auteurs turcs nous apprennent qu'Achmed III fut tendrement aimé de ses femmes, et qu'il se passionna pour la culture des tulipes !

Comment s'étonner, d'après cela, que ce chef d'un vaste empire ait soulevé contre lui les mécontentements d'une nation belliqueuse, et qu'il ait été ensuite précipité du trône ? *L'homme ne peut recueillir que ce qu'il a semé*, dit un proverbe oriental.

CHAPITRE XLIV.

Suites de la révolution de 1730.— Patrona-Khalil. — De la reconnaissance chez les Orientaux. — Le capitaine Vincent Arnaud, de Marseille, et Topal-Osman.—Guerre des Austro-Russes contre les Turcs. — Succès des Ottomans. — Paix de Belgrade. — Relations diplomatiques entre la Turquie et les nations chrétiennes. — Prépondérance de la France en Orient.— Du langage des historiens turcs envers les chrétiens. — Réflexion. — Le comte de Bonneval. — De la société française du temps de Louis XV. — Bibliothèques, palais, kiosques, fontaines sous Mahmoud Ier. — Style oriental à ce sujet. — Vénération des musulmans pour l'eau. — Lois du sultan contre le vin et les vêtements des femmes.— Réflexion. — Abdoulwehab et sa réforme religieuse. — Faveurs dont Mahmoud Ier honore les janissaires. — Mort de ce sultan. — Avénement d'Osman III. — Caractère de ce sultan.—Sa mort.— Avénement de Moustapha III (de 1730 à 1757).

Achmed III était dans sa prison, et Mahmoud Ier sur le trône. Mais l'émeute restait maîtresse de Constantinople. La toute-puissance résidait dans Patrona-Khalil. Le nouveau sultan approuva toutes les nominations des dignitaires faites par les rebelles, voulut voir celui auquel il devait l'empire et Patrona se présenta devant Sa Hautesse. « Que puis-je faire pour toi, Khalil ? lui demanda l'empereur. — Je ne veux rien, répondit-il avec un superbe dédain ; tu règnes, les traîtres ont péri : mes vœux sont accomplis. Je sais maintenant qu'une mort ignominieuse sera mon partage. *Maschallah !* (que la volonté de Dieu soit faite !) — Je te jure, répliqua Mahmoud, qu'il ne te sera fait aucun mal. » Patrona sortit de l'audience du

Grand Seigneur en secouant la tête, en signe d'incrédulité. Il paraissait se rappeler ces paroles si connues des Orientaux : *Veux-tu que ta tête reste sur tes épaules, garde-toi de vouloir t'élever plus haut qu'il ne convient. Si tu as fait le mal redoute le châtiment : chaque action reçoit sa récompense.*

Le présent d'avénement du padischah s'éleva à la somme énorme de sept mille cinq cents bourses (onze millions deux cent cinquante mille francs). Les hommes de la lie du peuple et les criminels, dont Patrona s'était servi pour détrôner Achmed III et massacrer ses ministres, réclamèrent leur part des largesses impériales ; Khalil leur répondit que rien ne leur était dû et les traita de *canaille ;* il ordonna aux ouvriers de retourner à leurs travaux et renferma dans leurs prisons les bandits qu'il en avait fait sortir pour renverser un empereur. Seule l'armée se partagea les sept mille cinq cents bourses, et Khalil se fit à lui-même sa portion. Bien des meneurs révolutionnaires ont ressemblé et ressemblent encore chaque jour à Patrona en d'autres pays qu'en Turquie. A Constantinople, comme partout ailleurs, des hommes tels que Khalil étaient vulgairement appelés *des pêcheurs à l'eau trouble.*

Bien que Patrona se fût présenté à Mahmoud comme le soutien de son trône, l'empereur aurait bien voulu éloigner de Constantinople ce douteux champion de sa cause ; il lui fit offrir le gouvernement de la Roumélie : « Je n'en veux pas, répondit sèchement l'insurgé ; je ne suis pas un homme d'administration, mais un homme de guerre : ce n'est

pas cette place qui me convient. » Patrona voulait être premier lieutenant général des janissaires, appelé en langue turque du nom significatif de samssounbaschi (chef des gardiens des dogues). L'influence de Patrona à Stamboul, ou plutôt la terreur qu'il inspirait était si grande que, sur son ordre, un palais fut donné à sa concubine ; la sultane Validé, mère de Mahmoud, se vit contrainte d'envoyer le sorbet et ses félicitations à cette femme au moment de ses couches. « Les grands de la terre te baisent les pieds, ma louve, disait à cette occasion Patrona à sa concubine ; tous les esclaves, vois-tu, ne sont pas au bazar ; les premiers sont maintenant les derniers. Allons ! ma princesse, sois contente ! Saisissons la fortune au vol ! — La fortune, répondit cette femme avec un triste sourire, la fortune, Khalil, ressemble à une anguille du Bosphore : elle vous échappe quand on croit la tenir. »

Plusieurs kiosques appartenant aux anciens dignitaires sous Achmed III s'élevaient dans la délicieuse vallée des eaux douces d'Europe. Patrona demanda au sultan de les faire brûler, *afin qu'il ne restât plus de traces de la domination des traîtres*. L'empereur lui répondit qu'un acte pareil rendrait les Osmanlis la risée des *giaours*. — *Eh bien !* répliqua Khalil, *nous les démolirons* (les kiosques). Et toutes ces maisons de plaisance, dont on voit encore aujourd'hui les débris épars, furent rasées.

Peu de jours après la déchéance d'Achmed III, le Divan avait nommé Grégoire Ghika, noble grec du Fanar, voïvode de Moldavie. Un autre Grec, appelé

douces, sur des natures d'hommes plus attrayantes ; contemplons le sentiment de la reconnaissance, non point dans le tragique spectacle d'un autre Yanaki offrant sa tête en souvenir d'un bienfait si chèrement payé, mais dans sa calme et touchante beauté. Autant l'ingratitude est abhorrée chez tous les peuples, autant la reconnaissance y est aimée, bénie. « J'aurais voulu, nous disait un jour un catholique du Liban, j'aurais voulu que l'Église eût ajouté un péché de plus aux sept péchés capitaux : l'ingratitude ; et je m'étonne que dans l'antiquité, alors qu'il y avait tant de dieux et de déesses, on n'ait pas déifié la reconnaissance. Dieu, le père des humains, ne se montre-t-il pas lui-même reconnaissant quand il dit que le verre d'eau pure donné en son nom nous sera compté dans le royaume des cieux ? »

C'est surtout en Orient que le sentiment de la reconnaissance est en honneur. L'Arabe du désert, le maronite syrien, le chrétien de la Palestine, le musulman de l'Anatolie ou celui de la Turquie d'Europe, n'oublient jamais un service rendu d'homme à homme, de famille à famille, de tribu à tribu, et volontiers ils donneraient leur vie pour le moindre bienfait. Les Turcs et les Persans expriment l'idée de la reconnaissance par cette exclamation : *Ya-hakk !* qui signifie à la fois, ô vérité, ô justice, ô Dieu. Ainsi dans leur esprit le mot *reconnaissance* est synonyme de celui de *Dieu*, et ce mot est encore exprimé par ceux-ci : *sentiment de ce qui est juste*. C'est de la morale la plus pure, la plus élevée, parce qu'elle est puisée dans une pensée toute religieuse.

Rapportons ici un noble exemple de reconnaissance, car il renferme à lui seul un utile enseignement. Osman, surnommé Topal (le boiteux), l'un des libérateurs de la Turquie en 1730, était originaire de la Morée ; il vint, jeune encore, demander du service à Stamboul. Le grade de pandour-baschi (capitaine des pandours ou soldats préposés à la garde du sérail) fut d'abord la récompense de ses talents, de sa bonne conduite. Puis, il reçut le titre de begler-bey (prince), dignité qui comprenait celle de vizir de la coupole ou simple vizir. Chargé, en 1731, d'une mission du gouvernement pour l'Égypte, il fut attaqué en mer par des corsaires espagnols qui, après un combat dans lequel Osman signala sa valeur et reçut des blessures, le firent prisonnier et l'emmenèrent à Malte avec son navire ayant à son bord de riches présents destinés au pacha des bords du Nil. Un Marseillais, appelé Vincent Arnaud, au service des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, remplissait, en ce moment, les fonctions de capitaine du port de Malte. Vincent était une de ces natures méridionales à la fois bonnes, ardentes, généreuses et fières. Il avait une physionomie ouverte, un regard brillant et plein de feu. Comme officier dans la milice guerrière et religieuse, Arnaud était l'ennemi des musulmans, et plus d'une fois il leur avait fait sentir la pesanteur de son glaive.

Arnaud, dont la principale tâche consistait à surveiller les arrivages dans le port de Malte et à visiter les navires étrangers qui venaient y mouiller, vit Topal-Osman malade de ses blessures à bord du corsaire espagnol. Le capitaine parlait le turc comme

un Ottoman et s'entretint longtemps avec le musulman captif. *Il est des chemins qui conduisent du cœur au cœur*, dit un proverbe oriental. Les cœurs d'Arnaud et d'Osman s'émurent, se comprirent, et une larme sillonna la joue du begler-bey. *Délivre-moi*, dit-il au capitaine, *tu n'auras pas à t'en repentir*.

Sans lui répondre, Vincent quitte le navire espagnol, rentre dans sa maison et revient bientôt avec six cents ducats pour la rançon du prisonnier; il amène en même temps un médecin pour guérir les blessures d'Osman, et lorsque la santé de celui-ci est rétablie, Vincent le fait conduire à Damiette dans un navire portant pavillon français, afin qu'il puisse naviguer en toute sûreté. *Tu resteras dans le souvenir de mon âme*, dit Osman à son libérateur, en s'éloignant de Malte. Et le begler-bey tint parole! Arrivé au Caire, il envoya de magnifiques présents au capitaine chrétien, auxquels il ajouta quinze cents ducats.

Topal-Osman fut un des principaux chefs de l'armée turque qui enleva la Morée aux Vénitiens en 1715. Sept ans plus tard le begler-bey était gouverneur de cette province et, sur ses instantes prières, Vincent vint le voir à Corinthe avec son fils. Osman les combla d'amitié et leur donna, en partant de la Morée, de riches cadeaux.

En 1731, Topal-Osman fut élevé à la dignité de grand vizir. Au sein de la splendeur et de la toute-puissance, le bon musulman se ressouvint du capitaine et lui demanda en grâce de venir le voir à Stamboul avec son fils; il le priait en même temps

de se revêtir de l'uniforme qu'il portait le jour où il l'arracha des mains des corsaires espagnols. Vincent et son fils arrivèrent bientôt dans la capitale des Osmanlis.

« J'étais, jusqu'aujourd'hui, venu les mains vides auprès de vous, dit Arnaud au grand vizir, cependant vous me combliez de richesses : cette fois je vous amène douze Turcs que j'ai tirés du bagne de Malte. — *Mon généreux ami*, lui répondit Topal en l'embrassant, *tu ne pouvais pas m'apporter un plus beau présent.* »

Il voulut rendre à Vincent, dans son palais de Constantinople, tous les honneurs réservés aux ambassadeurs chrétiens dans leurs réceptions officielles chez les grands vizirs. Arnaud parut à une heure indiquée avec son uniforme de capitaine au palais du vizirat, tenant son fils par la main, sans se douter de la pompe que lui préparait le premier ministre de l'empire ottoman.

Introduit dans la salle de réception, Vincent fut tout étonné d'y voir, en grand costume, tous les hauts fonctionnaires de l'État ; il allait se retirer lorsque Osman s'approcha gracieusement de lui, lui prit la main, la baisa, et le fit asseoir à côté de lui sur un divan de velours cramoisi à franges d'or.

« J'étais esclave, chargé de chaînes, couvert de blessures et de sang, dit Topal-Osman au milieu du plus profond silence ; voici l'homme qui m'a délivré, ajouta-t-il en montrant Vincent Arnaud, en lui serrant la main ; puis, il reprit après une courte pause, car son émotion interrompit sa parole : je lui dois la

vie, tout ce que je suis, tout ce que je possède! Sans me connaître, il a payé pour moi une forte rançon, et m'a donné un navire pour me transporter en toute sûreté à ma destination : où est le musulman capable d'une telle générosité ?

— *Vous le premier*, lui dit chaleureusement Arnaud, *vous le meilleur et le plus loyal des hommes!*

— La bonté de Dieu est sans bornes! » dit Osman en levant les yeux au ciel.

Arnaud et son fils revinrent à Malte chargés de nouveaux présents, après avoir passé plusieurs jours dans le palais du grand vizir.

Osman se crut obligé d'étendre sa reconnaissance non-seulement à Vincent Arnaud, mais à tous les Français résidant à Constantinople, et tous éprouvèrent ses bienfaits. Le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France près la cour ottomane, était le confident, l'ami dévoué de Topal-Osman. En 1733, celui-ci commandait l'armée turque en Perse où Nadir Tahamas Kouli-khan, cet ancien chef de brigands devenu roi à force de génie, de bravoure et de cruauté, avait anéanti l'antique dynastie des *Sophis*. Osman délivra Bagdad assiégée par Nadir, et ce fut à M. de Villeneuve qu'il fit adresser un rapport de la bataille gagnée. Topal remporta une nouvelle victoire sur les Persans, mais Nadir le défit complétement quelques jours après (octobre 1733), près de Kerkouk, aujourd'hui capitale du Kurdistan ottoman. Dans cette bataille Osman tomba en héros dans les rangs ennemis, comme autrefois Képrilu le Vertueux. Telle fut la fin glorieuse de Topal dont le nom res-

plendit de l'éclat le plus pur dans les annales ottomanes[1]. Le bon et généreux Arnaud fut, sans doute, un de ceux qui pleurèrent sa mort tout en la glorifiant.

La guerre, avec ses succès et ses revers, mais toujours avec les flots de sang qu'elle fait répandre, devait être la destinée de la Turquie jusqu'au jour où cette nation serait réduite à ne plus pouvoir la soutenir contre les puissances chrétiennes qui la combattirent durant quatre siècles. Sous le règne de Mahmoud I[er], la Turquie retrouva cependant de brillants éclairs de son antique gloire, non pas que cet empereur eût jamais montré un caractère belliqueux, car jamais il ne parut à la tête de ses armées, mais il avait d'habiles et vaillants généraux tels que Yegen Mohammed-pacha, Aouz Mohammed-pacha et des soldats intrépides, déterminés à laver dans le sang des *giaours* les nombreux affronts du croissant depuis la levée du siége de Vienne (1683) jusqu'à la bataille de Pétervarédin (1716).

Les chefs des légions chrétiennes qui, tant de fois avaient vaincu les Ottomans, étaient descendus dans la tombe : Sobieski, Charles de Lorraine, le prince Eugène ne vivaient plus. Des généraux qui n'avaient pas leur génie, leur succédèrent : c'était François de Lorraine, l'époux de l'illustre Marie-Thérèse, excellent prince, ami du peuple, des sciences, des arts, plutôt fait pour rendre un empire

1. Un célèbre voyageur anglais, Hanway, a retracé la biographie de Topal-Osman dans tous ses intéressants détails, et n'a point oublié le capitaine Vincent.

heureux en temps de paix que pour commander des armées ; les feld-maréchaux Hildburghausen, Nieperg et, surtout, Olivier Wallis, qui accumula fautes sur fautes, pendant la campagne et le traité qui en fut la suite.

Indiquons rapidement les principales causes et les résultats de cette guerre que la paix de Passarowitz n'avait pu prévoir. A la suite de longues contestations entre la Porte et la Russie au sujet de la possession du Daghistan que chacune de ces deux puissances revendiquait, le khan des Tartares pénétra en Perse avec une armée, passa sur le territoire russe malgré les protestations du gouvernement de Moscou et, de son côté, la czarine Anne Iwanowa, donna l'ordre au général Münh d'entrer dans la Crimée avec soixante mille hommes, Russes ou Cosaques du Don et de l'Ukraine. Münh mit tout à feu et à sang en Crimée et reprit Azof aux Ottomans. Ces ravages ne déterminèrent pas d'abord le Divan à déclarer la guerre aux Russes; sa dernière campagne en Perse contre l'usurpateur Tahamas Kouli-khan avait diminué le nombre de ses troupes et ébranlé ses finances. Dans cet état de choses le sultan en appela à la justice de l'Autriche et demanda, avec une indemnité pour les ravages des Moscovites en Crimée, la restitution d'Azof. Ces réclamations parurent exagérées au cabinet de Vienne qui, par l'organe du comte Kœnigsegy, successeur du prince Eugène à la présidence du conseil aulique, dit que la ville d'Azof ayant déjà appartenu aux Russes ne pouvait être rendue aux Turcs, et que si la Porte persistait dans ses prétentions,

l'Autriche se verrait obligée d'intervenir, non pas comme puissance médiatrice, mais comme alliée de la Russie.

Dès lors la Porte pressa ses armements, décidée à prendre par la force ce qui lui était refusé par la voie pacifique des négociations. « L'empereur d'Autriche, dit à ce sujet l'historiographe Soubhi, l'empereur d'Autriche, ce mélange de méchanceté et de ruse, et la czarine, la femme la plus fausse qui ait jamais eu la tête rasée, s'entendent comme le corbeau et la pie ; ils se sont jetés sur le parterre des roses des pays bien gardés de l'empire ottoman, et l'ont déchiré avec leurs griffes : appliquons-leur ce verset du Koran :. *Tuez-les comme ils vous tuent ! chassez-les comme ils vous chassent ! Amen.*

La guerre, guerre injuste, malheureuse pour les Austro-Russes, mais légitime et glorieuse pour les Turcs, dura trois années, et ne se termina que par le traité de paix de Belgrade, le 18 septembre 1739. Plus de soixante et dix mille chrétiens périrent dans ces luttes. La bataille du 23 juillet 1739, près du village de Krozka, en Servie, village que les Turcs appellent Hissardjik, termina cette guerre. Les Ottomans, commandés par le grand vizir Aouz Mohammed-pacha, déployèrent, dans cette journée, toute leur intrépidité d'autrefois ; et les Allemands, sous les ordres du feld-maréchal Olivier Wallis, dont l'incurie à Krozka contribua aux succès des Turcs, les Allemands lâchèrent pied après avoir laissé six mille morts et cinq mille blessés sur le champ de bataille. Les Russes furent plus heureux en Bessarabie et en

Moldavie, car le général Münh qui, dans cette guerre, montra une fureur barbare, s'était rendu maître de Choczym et de Yassy. Mais la diplomatie mit un terme à tous ces combats. « Alors commencèrent, dit un historien allemand[1], les négociations les plus singulières et les plus malheureuses dont l'histoire offre l'exemple. Ces négociations se composent d'une telle série d'actes de faiblesses et d'imprudences d'un côté, et d'insolences de l'autre, que la postérité ne sait si elle doit en accuser les auteurs d'impéritie ou de trahison. »

C'est aux feld-maréchaux Niepperg et Wallis que s'adressent ces graves accusations ; nous ne saurions les admettre ; une pensée de trahison ne peut être supposée, en cette circonstance, de la part de ces généraux, et nous nous rangeons à l'avis d'un autre historien allemand[2], qui ne fait peser sur eux que les reproches d'imprudence et d'incapacité.

Disons aussi que, dans les conférences de Belgrade, les Autrichiens avaient à lutter contre l'un des hommes qui ont le plus illustré la diplomatie française, le marquis de Villeneuve, ambassadeur de Louis XV, qui avait intérêt à diminuer la puissance autrichienne. Villeneuve fut l'âme de ces négociations, et le traité de Belgrade, dans lequel cette fois, les Turcs dictèrent la loi aux Austro-Russes, fut son ouvrage. Aux termes de ce traité, Belgrade, Azof, des places frontières des principautés danubiennes, fu-

1. Schœll, XIV, p. 360.
2. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XIV.

rent rendues à la Turquie. Mais cette paix de Belgrade offre comme le dernier rayon de la gloire ottomane.

Jamais la politique turque n'avait été aussi profondément mêlée à celle de l'Europe que sous le règne de Mahmoud Ier ; jamais Constantinople n'avait vu autant d'ambassadeurs, d'internonces, de simples chargés d'affaires qu'à cette époque, et jamais autant de traités de commerce, d'amitié, de libre navigation, d'alliances offensives et défensives, n'avaient été tour à tour négociés, rompus, repris, conclus avec la Porte. Jusqu'ici les grandes puissances seules avaient eu leurs représentants à Constantinople ; sous le règne de Mahmoud Ier, le moindre des États chrétiens y envoya le sien. L'univers politique s'élargissait, et Constantinople était le champ clos de la diplomatie du monde entier. Mais le moufti était toujours consulté dans les négociations de la Porte avec une nation chrétienne, quelle qu'elle fût, et ses *fetvas* établissaient cette règle que les musulmans ne pouvaient et ne devaient contracter des alliances avec les *infidèles* que dans le cas où elles tourneraient à l'avantage de l'islamisme. Bien des fois, cependant, les chefs de la religion eurent à courber le front devant d'humiliants traités que les *giaours* avaient imposés à la Porte ; c'était surtout dans ces occasions que les principes de la fatalité musulmane étaient invoqués ; les mots : *Dieu l'a voulu !* étaient publiquement répétés par les imans dans les mosquées, et les vrais croyants se résignaient. Le prophète n'a-t-il pas dit : « Si des malheurs viennent vous accabler,

ils ont aussi accablé d'autres peuples ? » Et puis encore ces paroles : « Les jours de malheur s'alternent parmi les hommes afin que ceux qui croient reconnaissent Dieu : ne lui appartient-il donc pas de choisir parmi nous des martyrs ? »

A l'époque dont nous parlons, la prépondérance de la France était sans rivale à Constantinople ; rien ne se faisait sans elle, ou, plutôt, tout se faisait par elle. Les guerres de Louis XV contre une partie de l'Europe excitaient les diplomates français à créer des embarras, des ennemis même à l'Autriche, à l'Angleterre : comme nous l'avons dit déjà, la paix de Belgrade, si défavorable aux gouvernements de Vienne et de Pétersbourg, fut l'œuvre de la France. Les relations entre la cour de Versailles et celle de Stamboul étaient remplies de protestations de sympathie. Les Villeneuve, les Castellane, les Dessalleurs représentèrent à Constantinople la France avec autant d'habileté que de grandeur. Nos anciennes capitulations avec la Porte furent renouvelées (1740) ; les avantages commerciaux des Français dans les mers du Levant furent augmentés ; la protection de la France sur les chrétiens d'outre-mer, sur les maronites en particulier, fut plus générale, plus efficace que jamais, et les Lieux Saints de Jérusalem entrèrent une fois encore en la possession des pères latins.

Louis XV qui, plusieurs fois, avait reçu de magnifiques cadeaux de Mahmoud Ier, envoya à ce sultan, en 1747, des tapis brodés d'or, des miroirs enrichis de pierres précieuses, des palmes en argent, des services à thé, à café, en or ; une cassette en bois d'Inde

remplie de bijoux pour les sultanes ; des coussins, des sofas tirés des fabriques de Lyon et une table en nacre ornée de perles fines et de diamants. Louis XV ajouta à tous ces cadeaux vingt-deux artilleurs pour perfectionner l'artillerie ottomane.

Les rapports entre la France et le Divan étaient alors si étroits qu'à l'étonnement de la chrétienté on vit, pour la première fois, la Turquie s'offrir en médiatrice pour terminer les guerres qui ensanglantèrent l'Occident vers le milieu du XVIII[e] siècle. Cette médiation ne fut pas acceptée, et le ministre des affaires étrangères de cette époque, le reis-effendi Moustapha, qui aspirait à la gloire de pacifier l'Europe entière, exprima son dépit par des paroles que l'historiographe Izi ne manqua pas de rappeler à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle. *Dieu*, dit-il, *donna au chien la puissance sur le cochon. Lorsqu'un infidèle est tué, c'est un gain pour l'islamisme. Les giaours ne forment qu'un seul et même peuple. Que Dieu les livre tous à la damnation éternelle !* Un autre historiographe (Soubhi), rend compte, en ces termes, de l'audience accordée par le sultan Mahmoud à M. de Talman, ambassadeur de Vienne, venu à Constantinople pour féliciter Sa Hautesse au sujet de son avénement au trône : *Le maudit* (M. de Talman) *fut amené au Divan impérial ; après qu'il eut courbé son front dans la poussière, il remit ses lettres de créance et les présents dont il était chargé ; on le revêtit d'une pelisse d'honneur hors de proportion avec sa stature ; puis, ivre de bonheur, le giaour quitta l'audience du roi des rois, du maître de la terre*

et de la mer ; et, grâce à la disparition de sa personne abjecte, le champ du sérail, brillant comme une émeraude, fut enfin délivré de la souillure que lui imprimait sa présence.

Ces citations font mieux connaître les Turcs que de longues dissertations sur le caractère de ce peuple, car les Turcs se peignent eux-mêmes dans leurs actes, dans leur langage. Deux choses ne seront peut-être jamais déracinées du cœur des Osmanlis : leur vanité comme nation, comme individu, et leur haine aveugle pour les chrétiens. Les Ottomans croient être une race supérieure à celle des autres peuples ; et toute religion qui n'est pas l'islamisme est, dans leurs croyances, une religion maudite.

Les musulmans n'ont pas cessé de traiter les disciples de Jésus-Christ d'*infidèles*, de *chiens*, de *réprouvés*. Un long contact, sous toute forme, avec les chrétiens ; les conquêtes de la civilisation européenne, conquêtes en quelque sorte accomplies sous les yeux des Turcs ; ce prodigieux travail du monde depuis six siècles, rien n'a pu changer l'esprit de ces Tartares campés sur les bords du Bosphore et de la Corne d'or : les Osmanlis ne sont plus aujourd'hui qu'un peuple de vieux et orgueilleux enfants.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

On ne peut parler du règne de Mahmoud Ier sans prononcer le nom du comte de Bonneval, ce grand seigneur limousin qui ne reconnaissait, disait-il, que trois maîtres, *Dieu*, *l'honneur et son souverain*, et qui, cependant, les trahit tous les trois. « C'était un cadet de fort bonne maison, a dit Saint-Simon en parlant de Bonneval; il avait beaucoup de talent pour la guerre et beaucoup d'esprit, bien disant, éloquent avec du tour et de la grâce, fort gueux, fort dépensier, extrêmement débauché et fort pillard. »

Fort pillard, en effet, car en 1705 ou 1706 l'honnête Chamillart, secrétaire d'État de la guerre, l'accusa de concussion. Bonneval lui dit qu'il n'avait enlevé l'argent dont il s'agissait qu'avec le consentement du duc de Vendôme, et qu'il n'aurait jamais pu croire qu'une telle dépense pût être soumise à la *révision des gens de plume*. « Il me paraît, lui répondit Chamillart, que vous ne voulez éviter de compter avec les gens de plume que parce qu'ils savent trop bien compter. »

Et Bonneval quitta la France, sa patrie, pour s'enrôler dans les armées d'Allemagne. Il se battit comme un lion à Petervarédin, à Belgrade; puis il se brouilla avec l'empereur d'Autriche, avec le

prince Eugène et passa en Turquie. Le cabinet de Vienne demanda au Divan l'extradition du déserteur; pour ne pas subir une condamnation capitale, Bonneval abjura la foi de ses pères pour celle de Mahomet.

Cette apostasie lui coûta peu; Bonneval, ainsi qu'une foule de *roués* de la régence, se faisait gloire de ne croire à rien. « J'ai toujours pensé, écrivit-il de Constantinople à Voltaire, son ami, j'ai toujours pensé qu'il est fort indifférent à Dieu qu'on soit musulman ou chrétien ou guèbre; j'ai toujours eu sur ce point l'opinion du duc d'Orléans régent, des ducs de Vendôme, de mon cher marquis de La Fare, de l'abbé de Chaulieu et de tous les *honnêtes gens* avec qui j'ai passé ma vie, je n'ai fait que changer mon bonnet de nuit en turban. Dans toutes les persécutions que j'ai essuyées, je n'ai perdu ni mon bon appétit, ni ma bonne humeur. Heureux ceux qui ont la philosophie dans le sang[1]! »

Au nombre des *honnêtes gens* dont Bonneval vient de parler, figurait, en première ligne, le cardinal Dubois, ce grand misérable qui mourut des suites de ses débauches et qui, à son lit de mort, refusa les sacrements[2].

La voilà bien cette société athée, frondeuse, dissolue du temps de Louis XV! Ses mœurs impures, son affreuse impiété appelaient un châti-

1. Voltaire. *Littérature*, t. II, p. 941, édition de 1817.
2. Voltaire. *Histoire particulière*, t. I, p. 13, édition de 1817.

ment ! Il éclata terrible comme la vengeance céleste cinquante ans après ! Ce qui restait de cette société honteuse tomba dans l'abîme qu'elle avait creusé comme à plaisir de ses propres mains et, malheureusement, de grandes et saintes victimes y furent aussi englouties ! *La plus grande marque de respect et de profonde estime qu'on puisse donner à la noblesse française, c'est de lui rappeler que la révolution, qu'elle eût sans doute rachetée de tout son sang, fut cependant en grande partie son ouvrage. Tant qu'une aristocratie pure, c'est-à-dire professant jusqu'à l'exaltation les dogmes nationaux, environne le trône, il est inébranlable, quand même la faiblesse ou l'erreur viendrait s'y asseoir ; mais si le* BARONNAGE *apostasie, il n'y a plus de salut pour le trône, quand même il porterait saint Louis ou Charlemagne. Par sa monstrueuse alliance avec le mauvais principe, pendant le dernier siècle, la noblesse française a tout perdu*[1].

Revenons à Bonneval. A Constantinople il changea son nom contre celui d'Osman, et Mahmoud I[er] lui conféra le grade de général des bombardiers avec le titre de pacha à deux queues de cheval (1729). Quand il eut trahi l'empereur d'Allemagne, comme il avait trahi le roi de France, Bonneval était complétement ruiné. « Ma soupe avait mangé ma vaisselle, disait-il; et si la nation juive m'eût offert le commandement de cinquante mille hommes, j'aurais été faire le siége de Jérusalem. » Son valet de

1. Jos. de Maistre. *Du Pape*, discours préliminaire.

chambre (Lamira) lui ayant dit que les Turcs n'étaient pas aussi sots qu'on le pensait à Vienne, à Rome, à Paris, Bonneval répondit, avec ce ton goguenard si ordinaire aux beaux esprits de son siècle, *qu'il sentait un mouvement de grâce turque intérieure*, et que ce mouvement consistait dans la ferme espérance de *donner sur les oreilles au prince Eugène*, quand lui, Osman-pacha, *commanderait quelques bataillons turcs.*

Donner sur les oreilles au prince Eugène! Comme c'était joli à dire! et comme c'était possible à cet apostat! Il avait juré une haine mortelle au héros de Zenta, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Péter-varédin, de Belgrade, sait-on pourquoi? Parce que le prince Eugène l'avait emprisonné à Vienne pour ses méfaits, et qu'il avait refusé de se battre en duel avec *monsieur de Bonneval!*

Son rôle à Constantinople fut celui d'un espion à la fois de la Turquie, de la France, des Deux-Siciles. Le Divan lui allouait cinquante-cinq piastres par jour, et il recevait en même temps de l'argent de Versailles et de Naples, ce qui faisait dire au reis-effendi (ministre des affaires étrangères) de cette époque, que Bonneval *mangeait avec trois bouches* comme pensionnaire du sultan, de Louis XV et du roi de Naples. Les hauts fonctionnaires de la Porte l'accablaient de leur mépris. Mais ils se servaient de lui pour connaître les secrets de la politique européenne que Bonneval connaissait à fond. Les succès des armées turques dans les campagnes de 1737, 1738 et 1739 furent dus en partie aux conseils très-

éclairés du comte de Bonneval. Pour le récompenser de son zèle, le Divan l'investit du gouvernement de la Karamanie qui lui rapportait vingt-cinq bourses et qu'un autre gérait à sa place.

La renommée publiait en France, en le grossissant, le crédit dont jouissait Bonneval en Turquie et l'immense fortune que déjà il avait acquise. Ce bruit attira trois jeunes Français sur les bords du Bosphore : l'abbé Maccarthy d'Aglis, le comte de Ramsay et le marquis de Mornay Monchevreuil. Dans une lettre collective qu'ils écrivirent à Bonneval avant de quitter la France, ils lui disaient que l'*exemple d'un homme aussi respectable que lui les avait déterminés à exécuter leur projet d'aller offrir leurs services à la Porte. Un auteur illustre* (Voltaire), ajoutaient-ils, *nous a fait voir que Mahomet était le plus grand homme en tous genres qui ait jamais paru.* Maccarthy, Ramsay et Mornay se firent musulmans, et Bonneval les nomma officiers dans son régiment des bombardiers[1].

A la honte de la noblesse française, on vit donc des gentilshommes reniant la foi pour laquelle leurs aïeux avaient versé leur sang sur les champs de bataille de Nicée, de Dorylée, d'Antioche, de Jérusalem, d'Ascalon et de Mansourah ! Des jeunes gens de ces familles illustres abjurant le christianisme, et voulant justifier leur apostasie par le témoignage de Voltaire, ce n'est pas le moindre opprobre que la postérité ait à faire peser sur la mémoire

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. V.

de cet ennemi de Jésus-Christ et de sa doctrine.

Cependant Voltaire, dont le bon sens revêtait parfois la vérité de formes si piquantes, porta sur Bonneval un jugement qui mérite d'être cité. Les allures impertinentes et légères du général des bombardiers avaient choqué le grand vizir Yegen-pacha; il allait le faire étrangler lorsqu'un kislar-aga, nommé Beschir, dont l'influence était toute-puissante au Divan comme au sérail, obtint la grâce de Bonneval qui en fut quitte pour un exil de quelques mois à Kastemouni, en Paphlagonie. « Tout ce qui m'étonne, dit Voltaire à ce sujet, c'est qu'ayant été exilé dans l'Asie Mineure, il (Bonneval) n'alla pas servir le sofi de Perse Kouli-khan; il aurait pu se donner le plaisir d'aller en Chine en se brouillant successivement avec tous les ministres : sa tête me paraît avoir eu plus besoin de cervelle que d'un turban. Il y avait un peu de folie à vouloir se battre avec le prince Eugène, président du conseil de guerre; c'est à peu près comme si un de nos officiers appelait en duel le doyen des maréchaux de France. Que ne proposait-il aussi un duel au grand vizir! Mais on lui passera tout, ajoute Voltaire, *parce qu'il était un homme aimable.* » Non, l'histoire ne lui *passera* pas d'avoir déserté deux drapeaux et de s'être impudemment joué de deux religions.

Bonneval se disposait à revenir en France lorsque la mort le surprit à Constantinople le 23 mai 1747, âgé de soixante-douze ans. Il laissa à Péra, à Galata, à Stamboul, plus de dix bourses de dettes, car il

fut, jusqu'à la fin de sa vie, *fort débauché*, *fort gueux et fort pillard*, comme l'avait dit Saint-Simon. Un de ses fils naturels, le comte de La Tour, apostasia aussi, et ne fut plus connu que sous le nom de Souléiman-aga. Bonneval avait épousé, à Paris, une douce et belle personne, Mlle de Biron, avec laquelle il vécut dix jours seulement, et qu'il abandonna ensuite. Ce ne fut pas là une des moindres fautes de ce célèbre coureur d'aventures. *C'est une consolation en mourant*, a dit Bossuet, *de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne peut nous ravir*[1]. Cette belle pensée, que nous voulons mettre en regard de la vie dont nous venons d'esquisser les principaux traits, condamne la mémoire de Bonneval : quand le voyageur visite, aujourd'hui, dans le couvent des derviches de Galata, le tombeau de cet homme, il peut dire : *Ci-gît un intrigant, un apostat.*

Revenons aux Osmanlis que le comte de Bonneval ne nous a point fait oublier puisque nous avons trouvé en lui un circoncis.

Mahmoud Ier, prince lettré, aimant le luxe, les sciences, les arts, les constructions élégantes, sinon utiles, enrichit Stamboul de quatre bibliothèques, d'une mosquée, de plusieurs fontaines et fit élever huit palais ou kiosques sur les deux rives du Bosphore. *Les colonnes* de l'une de ces demeures impériales *avaient la couleur de l'aurore et ressemblaient*

1. *Discours sur l'histoire universelle.*

à celles du palais de schéab dans le paradis terrestre. Les bibliothèques étaient *comme autant de mers de lumières calmant la soif de science des ulémas. La coupole* d'une des fontaines, *semblable au dôme du ciel, était un diamant taillé, et de ses nombreux canaux s'échappaient les flots de la vie comme de la bouche des beaux esprits découlent les sources vivifiantes de l'éloquence*[1]. Il y a loin de ce langage ampoulé, de ces images outrées qui choquent le goût européen, mais qui font, cependant, le charme des Orientaux, à cette inscription d'Achmed III, que nous avons déjà citée : *Passant, ouvre la clef de cette source pure et limpide, et prie Dieu pour le sultan Achmed.* Cette simplicité serait certainement remarquée dans tous les pays du monde.

Chez des peuples où la religion interdit l'usage du vin, au sein de régions brûlantes, l'eau devait être plus appréciée, plus en honneur que dans d'autres pays, au milieu d'autres peuples. En mille endroits du Koran le prophète arabe a glorifié l'eau, et recommandé à ses disciples de la rendre accessible, abondante aux pauvres, aux voyageurs. Sur les bords des chemins, en Turquie, apparaissent des fontaines auxquelles sont attachées des tasses en bois ou en étain. Lorsque les sources manquent, ce sont des urnes remplies d'eau qui les remplacent. Au fronton de ces fontaines on lit des inscriptions telles que celles-ci : *L'aumône de l'eau est la meilleure de*

1. Ibi.

toutes. Le Seigneur désaltère le voyageur avec un pur breuvage. Que l'eau te délasse, voyageur, et te rende le poids du soleil moins lourd! Ces réservoirs, ces fontaines, qui sont des fondations pieuses, se rencontrent ordinairement à côté des tombeaux musulmans. Le passant donne, en échange des gouttes d'eau dont il mouille ses lèvres desséchées, un souvenir, une prière à l'Ottoman qui dort son dernier sommeil.

Cette poétique et pieuse coutume qui nous a souvent ému dans nos pérégrinations à travers l'Asie Mineure, explique l'aversion des dévots musulmans pour le vin. Fidèle observateur de la foi mahométane, Mahmoud Ier défendit l'usage du vin dans tout son empire, et principalement à Constantinople où les croyants transgressaient souvent la loi sainte. Le sultan ordonna la démolition des tavernes où la liqueur proscrite était vendue, et son ordre s'exécuta. *La fille de la vigne, l'ivrognerie, n'osa plus se montrer sans voile, et les hommes efféminés de ce temps durent changer contre le verre de cristal rempli de vin, le findjan* (tasse) *à café de porcelaine*[1].

Mahmoud Ier montra plus de sévérité encore envers les femmes qu'il accusa d'être, non moins que le vin, une cause de perdition pour les musulmans. Il lança contre elles des lois somptuaires qui produisirent une grande agitation à Constantinople. Les pantoufles, les bonnets brodés, les féredjés (manteaux) de soie, les voiles trop fins, trop transparents, les vêtements trop serrés, laissant trop devi-

1. Izi, historiographe ottoman.

ner le visage et les formes du corps, leur furent interdits. Plusieurs femmes, soupçonnées d'avoir, par leurs agaceries, leurs toilettes trop mondaines, *jeté le trouble dans l'imagination des vrais croyants*, furent noyées dans le Bosphore. Une musulmane, célèbre par sa beauté et sa coquetterie, et qu'on surnommait à cause de cela : *schéitan Émisnési* (servante du diable), reçut, la première, le châtiment réservé à celles qu'on désignait sous le nom d'*ensorceleuses. Son corps, mis à nu, eut, pour tout vêtement, le bleu tissu des ondes de la mer*[1]. La loi impériale leur défendit les promenades publiques; la permission de sortir de leurs maisons ne leur fut accordée que deux jours dans la semaine, encore étaient-elles surveillées par la police quand elles apparaissaient dans les rues ou dans les bazars enveloppées de la tête aux pieds dans leur ample féredjé de toile.

Je suis convaincue, disait milady Montague, quarante ans avant que ces scènes se passassent à Constantinople, *je suis convaincue que les femmes seules sont libres en Turquie. Pour ce qui regarde leurs mœurs, elles ne pèchent pas moins que les chrétiennes*. Nous laissons à la spirituelle ambassadrice toute la responsabilité de cette dernière assertion; mais nous ne saurions partager son opinion en ce qui concerne la *liberté des femmes turques*, à moins que la noble Anglaise n'ait voulu entendre par le mot *liberté* la facilité que certaines musul-

1. Ibi.

manes (non pas toutes, tant s'en faut) peuvent avoir de tromper leur mari ou leurs maîtres en échappant à la surveillance des eunuques; ce serait là un *sujet* peu digne de la gravité de l'histoire, et nous ne nous y arrêterons pas.

La femme musulmane ne jouit d'aucune liberté, d'aucun droit. Elle occupe une place subalterne, inférieure, presque nulle dans l'ordre social réglé par le Koran. Le prophète de la Mecque et, après lui, tous les commentateurs de sa doctrine, n'ont désigné les femmes que sous la dénomination de *nakissalot-aakl* (*êtres* à l'intelligence bornée), ce qui est tout simplement une absurdité, car c'est le contraire de cette dénomination qui conviendrait à la plupart des femmes. Mais la manière dont on les élève en Turquie peut assurément étouffer, abrutir leur intelligence. Des écoles primaires (mekteb) pour les garçons abondent dans toutes les villes de l'empire ottoman (on en compte douze cents à Constantinople); nous ne pensons pas qu'il en existe une seule pour les filles; il est rare, très-rare qu'une musulmane sache lire et écrire; l'immense majorité est absolument privée d'instruction, même d'instruction religieuse, car les graves mollas, les ulémas de Stamboul, du Caire, d'Alep, de Bagdad, de Brousse, d'Andrinople sont encore à se demander si la femme a une âme à sauver; à leurs yeux la femme n'a été créée que pour servir à la multiplication de la race humaine; quant à leur destinée future, ils répondent qu'ils n'en savent rien; mais que Dieu, dans sa miséricorde, prendra soin de la femme

après sa mort. Enfin la femme n'est pas un être digne d'occuper les investigations philosophiques et religieuses des docteurs de la loi musulmane. Tel est le véritable esprit du Koran en ce qui touche la femme et dans le ciel et sur la terre. « La société turque, a dit à ce sujet un voyageur célèbre au pays d'Orient, la société turque élève les femmes pour le plaisir des hommes, et les choses sont arrangées de telle manière qu'un sexe opprimé ne peut jamais, à l'aide des facultés intellectuelles, ressaisir ou partager l'empire qu'il a perdu. C'est ainsi que dans l'empire grec on privait quelquefois (on pourrait dire souvent, sans s'écarter de la vérité historique) de la lumière les princes qu'une ambition jalouse avait détrônés[1]. »

La place de la femme est donc restée vide au milieu des musulmans. L'empire d'Osman qui se traîne aujourd'hui sur les débris de ses mauvaises institutions, s'éteindra sans que la femme, noble compagne de l'homme, ait accompli sa destinée parmi les disciples de Mahomet. Mais la position que le Koran a faite à la femme n'est pas une des moindre causes de l'état de décadence où se trouve depuis longtemps cet empire. Une pareille question touche à des intérêts sociaux si graves qu'il nous faut renoncer à la traiter ici, car elle nous entraînerait dans des développements qui dépasseraient les limites de ce livre. Reprenons donc notre rôle de simple historien.

Ce fut sous le règne de Mahmoud Ier que parut,

1. Michaud. *Correspondance d'Orient*, t. III.

en Arabie, le réformateur de l'islamisme, Abdoulwehab, nom qui signifie : *Le serviteur de celui qui dispose de tout.* Selon lui la religion mahométane s'était depuis longtemps altérée à Constantinople surtout, où des sultans (indignes successeurs des kalifes) avaient, les premiers, donné l'exemple de la violation de la loi sainte par l'usage du vin, de l'opium, par *une croyance exagérée dans Mohammed, laquelle effaçait en quelque sorte celle de Dieu;* Abdoulwehab tonnait contre le luxe, la mollesse, la pompe extérieure du culte qui *tendait à l'idolâtrie des infidèles*, les vices abominables que le Koran condamne et flétrit, contre la croyance aux saints. Il voulait, disait-il, épurer l'islamisme, le rendre à sa constitution première et enfermait la religion dans ces six points : 1° la croyance en un seul Dieu; 2° les cinq prières par jour; 3° l'aumône; 4° le pèlerinage à la Mecque; 5° le jeûne du ramazan, et 6° le baïram ou fête des sacrifices. Fidèle aux principes de Mohammed, l'apôtre des bédouins ne laissait aux confesseurs d'une autre religion que le choix entre le Koran et la mort.

Sa doctrine était si peu contraire à l'islamisme véritable que les légistes de l'Arabie, de l'Égypte, de la Syrie n'osèrent pas la condamner comme œuvre d'hérésie. Mais les ulémas de Stamboul lancèrent l'anathème contre Abdoulwehab qui se constituait, disaient-ils, en chef d'une religion nouvelle. Le sang coula à flots du côté de Bassora entre les Wehabis et les Ottomans. Mahmoud Ier, que l'apparition du *serviteur de celui qui dispose de tout*, avait sérieu-

sement inquiété, parce qu'il crut un moment l'islamisme menacé par les sectaires, déploya un zèle ardent pour la foi et environna la kaaba (temple de la Mecque) d'une vénération, d'une pompe jusqu'alors inconnues. Il envoya solennellement *à la maison sainte* de riches tapis, des candélabres d'or, des émeraudes ornées des plus beaux diamants du sérail. *Ces éblouissantes pierreries formaient comme autant de regards brillants, semblables aux rayons du soleil, qui se jouent sur la verdure soyeuse des prairies émaillées par des gouttes d'eau diamantées*[1]. Le sultan protestait par ces magnificences, contre les prédications d'Abdoulwehab au sujet du culte extérieur, et il espérait en même temps ramener à l'ancienne foi les partisans du réformateur. Mais la mémoire d'Abdoulwehab n'a pas cessé d'être vénérée, bénie, par un grand nombre de musulmans des trois Arabies : ce serviteur de Dieu, disent-ils, était un savant homme, un croyant véritable, un apôtre de hautes vertus.

Mahmoud fut le premier sultan qui introduisit un usage dont la pensée était d'asseoir l'autorité impériale sur la force armée, mais dont le résultat véritable aboutissait à concentrer de plus en plus le pouvoir dans le corps des janissaires. Le padischah notifia solennellement, non point aux gouverneurs des provinces, aux membres du Divan, aux ulémas, encore moins au peuple, mais seulement aux troupes dans leurs casernes ou en campagne, toutes les ré-

1. Izi.

vocations et les simples mutations des grands vizirs. Cet usage, suivi par les successeurs de Mahmoud Ier jusqu'à Sélim III, impliquait une idée de compte rendu de la part du souverain à ses sujets, et les janissaires comprirent cet acte de cette manière; aussi laissèrent-ils éclater leur contentement dans cette circonstance et les vivat adressés au sultan retentirent dans leurs rangs. Pour la première fois les soldats eurent une part *légale* dans les changements les plus importants survenus dans l'État. Mahmoud se dépouilla, sans s'en douter, d'une partie de son autorité au profit de celle déjà si grande, si redoutable de l'armée.

Un règlement de Soliman le Magnifique, tombé en désuétude, portait que le *wekilkardji* (officier des vivres des janissaires) devait présenter une tasse de sorbet au sultan chaque fois que le padischah passait devant la principale caserne de la milice. Mahmoud Ier fit revivre cette coutume. Cet empereur cherchait par tous les moyens à s'abriter derrière les canons et les baïonnettes des prétoriens qui, tant de fois déjà, avaient imposé leur volonté aux sultans. « Les janissaires de ma Sublime Porte, disait Mahmoud Ier dans un hatti-schérif solennel de 1750, forment un corps de valeureux défenseurs de la foi; sur lui plane la bénédiction de celui qui est l'ombre de Dieu dans ce monde, et le regard des vrais croyants. Les soins que nous prenons pour augmenter sa dignité et sa considération, nous garantissent un bonheur temporel et éternel. Les officiers et les simples soldats de cette vaillante milice nous ont

rendu des services signalés en temps de guerre comme en temps de paix, et nous leur en gardons un profond souvenir. »

Soixante-seize ans plus tard un autre empereur de Stamboul maudissait cette même milice et l'exterminait.

Mahmoud Ier, dont le règne de vingt-quatre années ne fut pas sans gloire, descendit dans la tombe le 13 décembre 1754, âgé de cinquante-huit ans. Il eut pour successeur au trône son frère Osman III qui ne fut qu'une ombre de sultan et dont le règne de trois années seulement ne fut signalé par aucun événement remarquable. La longue enfance d'Osman III (il avait cinquante-quatre ans quand il sortit de la *cage des princes* pour ceindre le sabre du prophète) avait à la fois aigri et abruti son caractère. Pendant ses trente-six mois de pouvoir, il changea quinze fois de grand vizirs et en fit étrangler un. La mort débarrassa l'empire de ce sultan le 30 octobre 1757. Un an auparavant, Mohammed-khan, prince de grande espérance, fils d'Achmed III, disparut par le poison, selon l'opinion générale, et son frère, Moustapha III, âgé de quarante ans, succéda à Osman III au trône de Stamboul. Nous allons le voir à l'œuvre.

CHAPITRE XLV.

Le grand vizir Raghib Mohammed-pacha (de 1757 à 1763).

Depuis la fondation de l'empire ottoman jusqu'à la mort d'Osman III (1757), deux cents grands vizirs avaient administré la Turquie, commandé les armées, excepté, toutefois, ceux qui occupaient ce poste éminent sous les huit ou dix sultans qui ont régné par eux-mêmes. Sur ces deux cents grands vizirs, cent, au moins, ont péri par la main du bourreau ou dans l'exil, non pas qu'ils eussent tous mérité de tels châtiments, mais parce que leur vie dépendait d'un caprice, d'un mot des padischahs ou de la mutinerie des janissaires.

Les biographies des grands vizirs existent, à Stamboul, dans les bibliothèques impériales; mais ces biographies, écrites par des auteurs osmanlis, sont ordinairement incomplètes, et cela se comprend quand on songe que ces auteurs ont pris le parti de passer sous silence, soit une bataille perdue par un grand vizir, soit un traité de paix signé par lui, et défavorable à la Porte. Racontées entièrement, et dans toute leur vérité, les *Vies* des premiers ministres du Divan n'eussent été que l'histoire fidèle de l'empire ottoman dans les événements les plus saillants, car ces événements se liaient à la direction

donnée aux affaires de l'État par les grands vizirs. Mais c'est précisément ce que les biographes turcs n'ont pas voulu faire : les écrivains européens les ont complétés en ce qui touche, du moins, à l'histoire générale de la Turquie.

Nous n'avons pu entrer, dans cet ouvrage, dans les détails de l'administration de chaque grand vizir; nous n'avons pas même toujours prononcé les noms de tous ces dignitaires, dont un assez petit nombre, d'ailleurs, s'est illustré. Des ministres tels que Sokoli, Ibrahim, sous Soliman le Magnifique, et, au-dessus de tous, les quatre premiers Képrilu, sont rares en Turquie, comme dans tous les pays. En voici un, Rhagib Mohammed-pacha, qui mérite d'autant plus notre attention, qu'il a été le dernier homme d'État éminent de la Turquie dont les annales ottomanes fassent mention jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Fils d'un simple secrétaire de la trésorerie, Raghib remplissait, à l'âge de vingt-cinq ans, les fonctions de defterdar (ministre des finances), à Tiflis, puis à Érivan, pendant la campagne de Perse qui vit mourir le brave Topal-Osman. Revenu à Constantinople, il fut nommé ministre des affaires étrangères, et prit une belle et large part à la fameuse paix de Belgrade (1739). Successivement investi des gouvernements du Kaire, d'Aïdin et d'Alep, il déploya partout une rare fermeté de caractère et de grandes lumières administratives. Mais ce fut sur les bords du Nil, surtout, qu'il accomplit des actes restés célèbres dans l'histoire ottomane.

Depuis la conquête de l'Égypte par Sélim Ier, cette

belle et riche contrée n'a jamais appartenu que nominativement à la Porte, bien que les sultans aient plus ou moins régulièrement touché les impôts du pays que le Nil arrose. Les beys mamelouks, que le terrible fils de Bajazet II avait exterminés en partie (1517), continuèrent à exercer leur domination en Égypte avec presque autant d'autorité qu'avant la conquête ottomane. Ces mots, qui coûtèrent la vie à Younis-pacha : *l'Égypte est maintenant gouvernée par des traîtres*, renfermaient une vérité que les événements ont démontrée. La Porte envoyait des gouverneurs au Caire; mais c'étaient réellement les mamelouks qui tenaient le pays dans leurs mains; souvent ils ne payaient l'impôt que par fractions, et quelquefois même ils ne le payaient pas du tout; lorsqu'un pacha turc ne leur convenait pas, ils obtenaient facilement son changement ou sa révocation. En 1743, l'insubordination des beys fit craindre qu'ils ne voulussent secouer le joug de la Porte. Raghib-pacha fut chargé de la difficile et terrible mission de mettre un terme *par tous les moyens possibles* à un tel état de choses.

Homme d'un caractère profondément dissimulé, impénétrable dans sa pensée, Raghib, qui avait longtemps vécu en Perse, semblait en avoir rapporté et adopté cette maxime immorale *qu'un mensonge qui arrange une affaire, vaut mieux qu'une vérité qui l'embrouille*. Marc Aurèle a laissé une maxime tout opposée; *la vérité*, a-t-il dit, *n'a jamais fait de mal à personne, et la perfidie est le plus grand crime des rois*.

Muni d'un hatti-schérif qui l'autorisait à massacrer les mamelouks, le nouveau gouverneur de l'Égypte employa la ruse et l'hypocrisie pour l'exécution de ce sanglant dessein. Par des présents et des démonstrations d'amitié, il attira à lui les beys et finit par leur inspirer la plus entière confiance. Ce jeu dura quatre années consécutives. Le 10 août 1747, Raghib-pacha, qui avait auprès de lui des janissaires dévoués, réunit les vingt-quatre beys mamelouks dans la salle du conseil au Caire. Un chef des janissaires, que Raghib avait mis dans le secret quelques heures auparavant, était présent à la réunion; à un signal du gouverneur l'officier turc sort de la salle des délibérations, qu'il envahit un instant après, à la tête de trois ou quatre cents soldats. Les beys crient à la trahison, au meurtre, mais les janissaires les égorgent impitoyablement.

Quatre mamelouks s'échappent; ils courent à leur caserne, se mettent à la tête de leur milice tscherkesse, et une effroyable bataille s'engage dans les rues du Caire entre les mamelouks et les janissaires. Raghib-pacha commande ces derniers et déploie un grand courage; il reste maître de la place, et les quatre beys fuient dans le Sénar.

Toute l'Égypte rentra, de cette manière, sous la domination exclusive de la Porte. Raghib confisqua les richesses des beys assassinés, les adressa au sultan qui lui envoya, en échange, une lettre de félicitations, un sabre d'honneur et une pelisse de zibeline.

Mais l'autorité des mamelouks sortit de ses cendres

quelques années après. Plus tard, Méhémet-Ali (1811) devait, par un guet-apens plus horrible encore que celui de Raghib-pacha, anéantir pour toujours leur domination en Égypte.

Cette politique de l'assassinat et de la trahison a souvent été pratiquée chez les Turcs; elle est loin d'avoir à leurs yeux le caractère exécrable que nous lui donnons en Europe; un ennemi est là, debout, il gêne, il nuit, il faut le détruire n'importe par quel moyen, car s'il n'est pas tué, il tue; le droit, comme la victoire, appartient au plus fort, ou au plus fin; tels sont, dans bien des cas, les principes politiques des Turcs : c'étaient ceux des peuples barbares d'autrefois. Ces principes étaient tellement dans les mœurs ottomanes, aux époques dont nous parlons surtout, qu'un historien turc, Wassif, a donné le surnom de *insani kamil* (l'homme parfait) à Raghib-pacha qui pratiqua trop souvent cette politique indigne d'une intelligence comme la sienne.

Raghib-pacha fut élevé au grand vizirat quelques mois avant la mort d'Osman III. Des révoltes n'auraient pas manqué d'éclater à Constantinople et dans les provinces, sous un empereur aussi incapable, si Raghib n'eût tenu dans sa forte main les rênes du gouvernement. Pendant son ministère de six années, la Turquie fut calme, prospère à l'intérieur et respectée à l'extérieur. Moustapha III, qui eut la bonne pensée de ne pas changer de vizir à son avénement au trône, comme cela avait lieu ordinairement, donna sa sœur, la sultane Saliha, en mariage à Raghib, en 1758, et cette union, qui

combla d'honneurs le nouveau ministre, augmenta son influence au sérail.

En temps de paix la tranquillité était difficile à maintenir à Stamboul, où les turbulents janissaires exerçaient leur brutale domination. Raghib sut les tenir en repos en les conduisant lui-même, sous les yeux du sultan, dans la vallée des Eaux Douces d'Europe où ils se livraient aux exercices militaires. Le grand vizir entretenait ainsi l'ardeur belliqueuse des soldats et de la nation ; il encourageait en même temps le commerce, l'agriculture, les sciences, les arts qu'il cultivait lui-même ; il augmenta la flotte, construisit des fontaines, des aqueducs, des ponts, des mosquées ; les impôts étaient régulièrement perçus, et l'ordre le plus parfait régnait dans les finances. Au bout de trois années de l'administration de Raghib, le trésor public présentait un excédant de recettes de six millions de piastres, environ dix-huit millions de francs, car, à cette époque, la piastre qui, par une longue et déplorable altération des monnaies turques, ne vaut plus, aujourd'hui, comme nous l'avons dit déjà, que vingt-cinq centimes, valait encore trois francs à peu près au XVIIIe siècle. L'État n'avait aucune espèce de dette ; jamais la Turquie ne s'était trouvée dans une situation si prospère, et cette situation était due à un seul homme : Raghib-pacha.

Moustapha III voulait gouverner par lui-même. Raghib, qui avait mesuré l'esprit de son maître, esprit médiocre et tracassier, savait que le sultan ne pouvait qu'embrouiller les affaires au lieu de les ar-

ranger; à force de prudence et d'habileté, le grand vizir parvint à dominer le padischah, et à se réserver pour lui seul la direction suprême du gouvernement. Mais, comme il avait à ménager l'orgueil jaloux du despote, lequel pouvait, d'un signe, l'exiler ou le faire étrangler, Raghib prit l'habitude de lui rendre un compte exact de son administration, en lui adressant de fréquents rapports; dans ces rapports, rédigés avec toute la pompe et la flatterie orientales, le sultan paraissait toujours avoir fait lui-même ce qui n'était cependant que l'œuvre de son ministre.

C'était à propos de tout que Raghib écrivait à l'empereur, afin de le tenir toujours en haleine; il le félicitait d'avoir visité les arsenaux, les poudrières, la flotte mouillée dans la Corne d'or, au sujet d'une saignée opérée au bras *vigoureux* de Sa Hautesse. A l'occasion du *newrouz* ou fête du printemps, que les Osmanlis célèbrent à chaque renouvellement de cette saison, Raghib adressa la lettre suivante *au très-glorieux, très-auguste et invincible padischah :*

« Que le Dieu tout-puissant, celui par la volonté duquel le printemps commence, et qui couvre d'une nouvelle verdure les jardins et les arbres délivrés des glaces de l'hiver, élève au plus haut point de sa splendeur le front éblouissant de Ta Majesté Impériale! qu'il maintienne les jours de Ta Hautesse dans un solstice d'été continuel *pour qu'elle puisse veiller aux affaires de ses sujets!* qu'il te conserve, toi, magnanime sultan, qui es son ombre sur la terre! que le grand Allah donne un nouveau lustre, une vie nouvelle aux fleurs de ton bonheur, afin que

ton auguste règne soit bienfaisant comme les jours du printemps, et surpasse la fête du *newrouz* en splendeur! Amen! au nom de Mohammed! »

Ces compliments, et d'autres encore, gonflaient la vanité de Moustapha III, qui avait fini par se croire un grand homme; mais Raghib ne continuait pas moins à tenir seul le timon de l'État, et l'empire s'en trouvait bien.

Il voulut mettre à exécution un beau et utile projet conçu par les anciens rois de Bithynie, renouvelé par Trajan et par trois sultans, Soliman le Magnifique, Mourad III et Mahomet IV; ce projet consistait à réunir, par un canal de quelques lieues, la mer Noire au golfe de Nicomédie. Raghib s'était rendu un compte exact des résultats que l'accomplissement d'un tel projet aurait procurés à la Turquie; une vaste voie de communication aurait été ouverte entre l'Asie et les côtes du Pont-Euxin; c'était une source de richesses pour le commerce, et des avantages considérables pour le gouvernement lui-même qui aurait établi un grand arsenal sur les bords du golfe de Sabandja, dans la mer Noire; les approvisionnements de Constantinople, en bois de construction, en ressources alimentaires, auraient été plus faciles et moins coûteux.

M. de Vergennes, ambassadeur à Constantinople, et M. Porter, ambassadeur d'Angleterre, auxquels Raghib s'adressa pour leur demander leur avis, déployèrent beaucoup de zèle pour la réalisation du projet. Porter fit traduire en turc une lettre de Pline à ce sujet, et Vergennes mit à la disposition du grand

vizir, son gendre, le baron de Tott, pour seconder les hydrographes osmanlis.

Des travaux furent commencés; mais l'ignorance des ingénieurs turcs les interrompit bientôt, et Raghib en ajourna l'exécution. La réunion de la mer Noire au golfe de Nicomédie est restée à l'état de projet : ce ne serait pas aujourd'hui que la Turquie, à bout de ressources financières, et privée d'hommes instruits, pourrait le renouveler avec succès. Il s'accomplira peut-être un jour, lorsque l'ignorante domination ottomane aura disparu des deux rives du Bosphore. Ces paroles de Montesquieu, *les Turcs sont de tous les hommes de la terre les plus propres à posséder inutilement de grands empires*, acquièrent de plus en plus une vérité saisissante, car les Osmanlis n'ont encore rien fait pour les démentir.

Frédéric II, qui savait juger les hommes, avait été frappé du génie politique de Raghib-pacha; il fonda sur lui des espérances sérieuses pour triompher plus complétement des nombreux ennemis qu'il avait en ce moment sur les bras; comme l'Autriche, surtout, donnait le plus d'embarras au roi de Prusse, et que cette nation était toujours en état de rivalité avec la Turquie, Frédéric fit secrètement proposer au grand vizir une alliance offensive et défensive contre l'empire autrichien; Raghib-pacha signa d'abord un traité d'amitié avec le roi de Prusse, et entra dans le projet du monarque de Berlin; ce projet souriait à l'ambition du ministre ottoman, qui déjà avait dicté la loi aux Autrichiens à Belgrade, et qui croyait l'heure venue d'arracher au gouvernement de Vienne les pos-

sessions que le prince Eugène avait enlevées à la Turquie. La mort de Raghib-pacha, survenue en 1763, anéantit pour toujours cette alliance dont l'accomplissement eût peut-être changé les destinées de la Turquie en faisant entrer cette nation dans des voies nouvelles en politique.

Si Raghib-pacha a été un homme d'État profond, mais hypocrite et froidement impitoyable quelquefois dans ses haines et ses vengeances, il figure aussi parmi les savants du premier ordre en Turquie. Les écrivains osmanlis, qui le désignent sous le nom de *sadrol wouzera* (président des vizirs), quand ils le considèrent comme homme politique, le nomment *sultani schouaari roum* (prince des poëtes de la Roumélie) quand ils parlent de lui comme littérateur. Mêlé depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort (il avait soixante-cinq ans quand il mourut) aux plus graves affaires administratives et politiques de la Turquie, et s'en étant toujours occupé avec une infatigable activité, Raghib-pacha, ami passionné des arts, des sciences, et grand économe du temps, a pu composer de nombreux ouvrages en prose, en vers, toujours admirés. Malheureusement nous ne connaissons que les titres de ces ouvrages, qui attendent un traducteur.

L'illustre orientaliste, M. de Hammer, en a lu quelques-uns, et nous regrettons qu'il n'ait pas jugé à propos de nous en donner une idée plus détaillée dans sa savante *Histoire de l'empire ottoman*. Il eût été curieux, pour des lecteurs européens, de connaître des fragments de *l'Histoire universelle*, de *l'Histoire*

des Tartares, traduites du persan par Raghib-pacha; de *l'Histoire des victoires du prophète Mohammed*; quelques-uns des *telkizat* (rapports du grand vizir au sultan); les *ghazels* de Raghib-pacha, « dictées par l'esprit le plus philosophique et le plus élevé, » dit M. de Hammer; voici une de ces *ghazels* ou pensées philosophiques du grand vizir, citée par l'historien Wassif: « Nous qui avons admiré la parole de Dieu dans son œuvre (le Koran), comment nous serait-il possible d'admirer encore le don calligraphique de *Behzad?* Si mille peines nous poussent au désespoir, devons-nous des remercîments à l'envieux qui adoucit nos maux? Aussi longtemps que nous ignorerons comment les hommes libres (sans doute les Arabes du désert) guérissent en plein air, devons-nous de la reconnaissance au chasseur dont les flatteries nous ont conduits dans ses filets? »

Raghib est un auteur trop renommé pour n'avoir pas laissé dans ses écrits des pensées plus originales ou plus profondes que celles que nous venons de citer. Son ouvrage le plus célèbre, intitulé : *Séfinet ol-ouloum* (le navire des sciences), renferme, assure-t-on, des richesses poétiques presque toutes empruntées aux anciens bardes des déserts arabiques. « Ce livre, dit Wassif, est un véritable navire, magnifiquement chargé de lingots d'or tirés de l'inépuisable trésor de la langue arabe, » que Raghib connaissait aussi bien que le persan et sa langue maternelle, le turc.

Tous les ouvrages du grand vizir, dont le catalogue est assez étendu, furent déposés par lui, dans une belle

bibliothèque qu'il fit construire à Constantinople, et qui est restée un des plus beaux monuments de cette capitale. Raghib fit mettre dans cette bibliothèque, qui porte son nom, tous les livres qu'il possédait et ceux qu'il acheta après la construction de l'édifice. Par ses ordres, et avec ses deniers, un medressé (collége pour les hautes études) s'éleva à côté de la bibliothèque. Il affecta au medressé, qui existe encore, un revenu perpétuel destiné à l'entretien de quelques professeurs et de quarante étudiants.

De beaux lustres, symboles de la science qui éclaire les hommes, sont suspendus au plafond de la bibliothèque de Raghib; on y lit des inscriptions telles que celles-ci : 1° *Les actions sont jugées d'après l'intention qui y a présidé;* 2° *Dieu seul me guide;* 3° *au nom de Dieu, source de toute lumière;* 4° *la science rend l'homme meilleur et plus digne de Dieu qui l'a créé.* D'autres sentences analogues sont écrites en lettres d'or sur les murs extérieurs de la bibliothèque, près de laquelle est une jolie fontaine construite aussi par Raghib-pacha, *afin d'apaiser la soif des hommes altérés par l'ardeur de la science.*

Le turbeh (mausolée) du fondateur se voit à côté de la fontaine, ainsi que le tombeau de deux femmes du harem du grand vizir, deux Circassiennes qu'il avait tendrement aimées. Au dedans des grilles dorées qui environnent les sépulcres, on aperçoit de grands vases en marbre blanc, dans lesquels croissent des fleurs et des plantes odoriférantes; elles apparaissent aux musulmans *comme autant de calices*

divins d'où s'exhalent les parfums du ciel[1]. Raghib ajouta à tous ces édifices une *imaret* (cuisine publique pour les pauvres). L'épitaphe suivante est gravée sur le turbeh du célèbre ministre ottoman : *Au nom du Dieu tout-puissant et éternel! L'auteur de ces bonnes œuvres, et le fondateur de ces beaux établissements, est le grand vizir Raghib-pacha. Que les fidèles le recommandent à la miséricorde divine, et que les baumes du paradis entourent ses restes! Récitez pour son âme la première sourre du Koran!*

Une bibliothèque renfermant les livres, fruits des veilles, des méditations d'un grand vizir qui eut à soutenir le poids d'un vaste empire; une fontaine intarissable, et faisant entendre un doux murmure; le tombeau du fondateur, celui de deux odalisques venues des montagnes de la Circassie; une maison pour l'instruction de la jeunesse, un établissement pour assurer du pain à l'indigence, et partout le nom d'Allah, des inscriptions religieuses, des arbres, des fleurs, des parfums, quelle remarquable réunion de bonnes et poétiques choses dans un même lieu et par l'inspiration d'un seul homme! Aussi il n'y a pas, à Stamboul, de nom plus connu, plus aimé, plus vénéré que celui de Raghib-Mohammed-pacha; tous les Ottomans de la grande cité le prononcent avec amour et respect; et les ulémas le font pieusement répéter aux petits enfants des *mektebs*.

De loin en loin des hommes éminents apparaissent dans l'histoire ottomane, comme à travers une

1. Hammer, *Constantinople et le Bosphore*.

nuit noire se montre parfois une lumière fugitive. Quand l'éclair a disparu les ombres redeviennent plus épaisses, et le regard attristé ne distingue plus rien. Raghib-pacha a été un de ces rares Osmanlis doués de facultés brillantes, qui n'ont pas eu de continuateurs. Ces hommes illustres ne représentaient pas le génie turc, génie apathique, inculte, stationnaire et rêveur; ils ne représentaient qu'eux-mêmes; c'étaient de lumineuses individualités, voilà tout. Privé de chefs énergiques et capables, l'empire ottoman, se soutenant mal par lui-même, par ses propres institutions, est toujours rapidement descendu des hauteurs où le génie d'un seul homme l'avait placé. Cette vérité, appuyée sur les événements qui précèdent, sera encore démontrée par ceux qui vont suivre.

CHAPITRE XLVI.

Succession de grands vizirs après Raghib-pacha. — Leur incapacité. — Mort de Bahir-pacha. — Question polonaise. — Elle est cause de la guerre entre les Turcs et les Russes. — Stanislas Poniatowski. — Catherine II. — M. d'Obreskoff, ambassadeur russe, devant le grand vizir. — Le représentant moscovite est enfermé aux Sept-Tours. — Départ de l'armée turque pour combattre les Russes. — Plan de campagne du grand vizir Mohammed-Émin. — Les confédérés polonais appellent les Ottomans. — Belle conduite de l'évêque de Kaminiek. — Soulèvement à Constantinople contre les chrétiens. — L'ambassadeur autrichien et sa famille insultés. — Plan de campagne des généraux de Catherine. — Krim-Ghiraï, khan de Crimée. — Mort du grand vizir Émin, du prince Callimachi et de l'interprète de la Porte. — Détails. — Succès des Russes en Moldavie, en Valachie. — Les Turcs sont partout battus. — Incendie de la flotte ottomane à Tschechmé. — Soulèvement en Grèce. — Massacres. — La flotte russe bloque les Dardanelles et se retire ensuite. — Vers de Voltaire à Catherine. — Négociations diplomatiques. — Incapacité des Turcs (de 1763 à 1771).

Un honnête musulman, qui n'avait aucune des qualités d'un homme d'État, et qui n'était pas même un soldat courageux, Hamza-Hamid, ancien secrétaire du cabinet de Raghib-pacha, succéda à celui-ci au grand vizirat. « Sous le ministère de Hamid, a dit un biographe des grands vizirs[1], il n'arriva rien de remarquable ni en bien, ni en mal ; *mais les serviteurs de Dieu*, ajoute l'écrivain ottoman, *n'eurent point à gémir de la méchanceté de Hamid.* » Ces der-

1. Djawid.

nières paroles étaient un éloge : les Osmanlis avaient eu si souvent à souffrir de la tyrannie d'une foule de grands vizirs, qu'ils bénissaient celui qui, au moins, ne les tenait pas courbés sous un joug de fer : *Ne nous faites pas de bien si vous le voulez*, semblaient-ils leur dire ; *tout ce que nous vous demandons, c'est de ne pas faire peser sur nous la main de l'oppression.*

Hamid ne garda que six mois le sceau de l'empire qui fut donné à Bahir Moustapha-pacha, gouverneur d'Alep. Homme fourbe, avare et cruel, Bahir n'administra qu'en abattant des têtes. Imitateur vulgaire de Raghib-pacha qui, pour éloigner le sultan des affaires, lui adressait des rapports et des compliments, Bahir faisait parvenir de nombreuses lettres à Sa Hautesse. Dans une de ces lettres où le grand vizir demandait à Moustapha III la permission de *rendre hommage à son étrier impérial*, on trouve les paroles suivantes : *Nous élevons nos soupirs vers les cieux. Le monde doit apprendre à nous connaître. Nous sommes heureux de nous jeter dans la poussière que foulent les pieds de notre padischah. Il y a longtemps que Bahir n'a pas vu son seigneur.*

Ces plates adulations ne préservèrent pas Moustapha-pacha du sort réservé à tant de vizirs. Le sultan lui fit couper la tête en 1764. Mouhsinzadé-Mohammed, gouverneur de Roumélie, remplaça Bahir au poste de premier ministre. Il n'y fit preuve que d'incapacité, et en 1768, le sultan lui donna pour successeur Hamza-pacha, qui fut bientôt remplacé par Mohammed-Émin, vizir dépourvu de talents mili-

taires. A aucune époque de l'histoire ottomane, il ne se rencontra une aussi grande pénurie d'hommes remarquables que sous le règne de Moustapha III. Comme nous l'avons dit dans notre précédent chapitre, l'illustre Raghib-pacha ne laissa après lui que des ministres indignes ou incapables.

Les germes de la guerre entre la Porte et la Russie, de cette guerre qui devait aboutir au traité de Kaïnardjé si désastreux pour la Turquie, existaient depuis l'élévation de Bahir à la première dignité ottomane ; ils couvèrent pendant l'administration de Hamza-pacha, de Mouhsinzadé, et firent explosion, enfin, sous le ministère de Mohammed-Émin.

La question polonaise provoqua, on le sait, la lutte acharnée entre Moustapha III et Catherine II, cette femme dont le génie et la gloire élevèrent si haut la nation moscovite, mais dont le nom rappelle de scandaleuses débauches et un crime : le meurtre de son époux, Pierre III, qui d'ailleurs avait déshonoré par des mœurs crapuleuses le trône de Pierre le Grand.

Sous le prétexte risible de sauvegarder l'indépendance polonaise, Catherine couvrit de troupes les bords de la Vistule, et donna, en 1764, après la mort d'Auguste III, la couronne de Sobieski à Stanislas Poniatowski, ancien favori de la czarine. Elle la lui donna malgré la France, malgré la Turquie, malgré une grande partie de la nation polonaise. Stanislas, jeune, beau, spirituel, léger, ne fut point l'élu de la Pologne, mais celui de la Russie à laquelle il finit par livrer son pays pendant que l'héroïque

Kosciusko versait son sang pour le sauver. Poniatowski ne fut point le Constantin Paléologue de son royaume. Tout le monde sait aujourd'hui qu'il dénonça lui-même à Ingelstrom, ambassadeur russe, les patriotes polonais qui voulaient délivrer leur patrie ou mourir pour elle les armes à la main. C'est à la cour de Russie que Stanislas, détrôné, alla mourir. Ce n'est pas ainsi qu'aurait dû tomber le dernier roi de Pologne !

Mais la Pologne, au moment de l'avénement de Poniatowski, se déchirait elle-même dans son anarchie entre les dissidents et les catholiques ; au lieu de rétablir l'ordre et la paix, la Prusse et la Russie attisaient elles-mêmes le feu de la guerre civile, afin de se rendre *nécessaires* dans leurs manœuvres de protection pour ce pauvre pays qui, bientôt, devait devenir leur proie.

Dans une lettre que le grand vizir Bahir Moustapha écrivait, en 1764, au comte Branicki, chef de la confédération polonaise, il disait : « Votre royaume sera entièrement dévoré par les étrangers si vous continuez à rester désunis. Faites vos affaires vous-mêmes, et n'appelez pas l'intervention des puissances voisines, qui sont vos ennemies. Restez unis ! ne voyons-nous pas dans l'histoire de l'antiquité, que tout empire divisé a été ruiné, et que ses habitations sont devenues la retraite des oiseaux nocturnes ? »

Ce langage du bon sens ne fut point écouté : la Pologne continua à vivre dans le trouble et l'anarchie.

Quand il n'en était plus temps, quand la Pologne ne s'appartenait plus, quand sa dernière heure allait

sonner, elle songea à changer sa constitution, première cause de ses malheurs, et ensuite de sa mort ; en 1791, la Pologne promulgua la charte qui rendait le trône héréditaire, accordait des droits politiques à la bourgeoisie, et adoucissait le sort des serfs. Si de pareilles mesures eussent été prises pendant que Sobieski remplissait le monde du bruit de son nom, la Pologne serait encore debout ; elle n'eût pas péri, assurément, il faut bien le reconnaître, si Catherine eût accepté la charte de 1791. Mais elle voulut *conserver à la république son ancienne liberté*, *garantie*, disait-elle, *par ses traités avec l'impératrice*. Jamais comédie ne fut plus effrontément jouée à la face de l'univers.

Le projet de Catherine d'élever son favori Poniatowski sur le trône de Pologne n'était un secret pour personne ; elle l'avait publiquement fait connaître elle-même, en 1757, quand elle n'était encore que grande-duchesse, et que Poniatowski était ambassadeur d'Auguste III à Saint-Pétersbourg ; dans un souper, avec de gais convives polonais, Catherine leur dit, dans l'abandon de la familiarité : *Savez-vous bien que je vous donnerai un jour mon cher Stanislas pour roi*[1] ?

Seule la Turquie était intéressée à s'opposer par tous les moyens à l'envahissement de la Pologne par la Russie, car cet envahissement, qui établissait la domination moscovite au nord, menaçait, du même coup, les frontières de l'empire ottoman. La Porte,

1. *Histoire de l'anarchie de Pologne*, par Rulhière, t. I.

de concert avec la France, ne put empêcher l'élection de Poniatowski. Quand cette élection fut accomplie le Divan s'en alarma, et ce fut en vain qu'il réclama l'alliance de la Prusse, de l'Autriche qui, dans cette grande affaire, avaient confondu leurs intérêts avec ceux de la Russie.

Le soulèvement des Valaques, des Monténégrins, sujets de la Porte, soulèvement provoqué, disait-on, par Catherine, des forteresses récemment construites par l'impératrice sur les frontières de l'empire ottoman, mirent le comble à la colère du Divan. Il cria à la violation des traités, et un *fetva* du grand moufti légitima la guerre contre la Russie.

Le 6 octobre 1769, M. d'Obreskoff, ambassadeur russe, depuis seize ans, à Constantinople, fut mandé devant le grand vizir, Hamza-pacha. Le ministre ottoman, laissant éclater toute la violence de son caractère et de son indignation, appela traître, parjure M. d'Obreskoff. Le vizir tira de son sein un traité de 1764 par lequel la Russie s'était engagée à n'entretenir que sept mille hommes de troupes en Pologne, et cela pendant quelques mois seulement; M. d'Obreskoff reconnut lui-même qu'au lieu de sept mille soldats, il y en avait en ce moment vingt-cinq mille sur les bords de la Vistule. Hamza-pacha reprocha aussi à l'ambassadeur d'avoir assuré jusqu'ici au Divan que les troupes de sa souveraine n'étaient à Varsovie que pour conserver les libertés polonaises, tandis que ce n'avait été, en réalité, que pour opprimer ce pays. *Comment ne rougis-tu pas, vil giaour*, ajouta le vizir en s'adressant à M. d'Ob-

reskoff, *comment ne rougis-tu pas des atrocites de tes compatriotes dans une contrée qui ne leur appartient pas ?*

L'ambassadeur essuya ce torrent d'injures avec un calme qui déconcerta le grand vizir; il se contenta de lui dire froidement, poliment, que la Russie ne désirait pas la guerre, mais qu'elle saurait soutenir celle qui venait de lui être déclarée.

Hamza-pacha somma M. d'Obreskoff de signer, au nom de sa souveraine, et sous la garantie du Danemark, de la Suède, de la Prusse et de l'Angleterre, une déclaration par laquelle la Russie renoncerait à toute intervention en Pologne et retirerait immédiatement ses troupes de ce pays. M. d'Obreskoff, conservant son impassibilité froide et digne, refusa de signer cet écrit, disant qu'il n'en avait ni le droit ni le désir. L'ambassadeur fut sur-le-champ jeté dans le redoutable château des Sept-Tours, tombeau de tant de victimes.

Le 26 mars 1769 une nombreuse et brillante armée, à la tête de laquelle marchait un grand vizir incapable, Mohammed-Emin, partit de Constantinople pour aller combattre les Russes. Le projet du généralissime ottoman n'était rien moins que de pénétrer en Pologne afin d'en chasser les Moscovites, et de conquérir ce pays pour le compte de la Porte. Le parti polonais, opposé à Stanislas Poniatowski, et à la Russie par conséquent, entretenait des intelligences avec les Turcs et les appelait à son secours. Épouvantés de tous les malheurs qui pouvaient tomber sur la Pologne par l'invasion des Ottomans, l'é-

vêque de Kaminiek écrivit au comte Potocki, l'un des principaux chefs de la confédération polonaise, *qu'attirer les Turcs pour chasser les Russes, ce serait mettre le feu à la maison pour en chasser les insectes.* Mais les haines implacables des confédérés contre les Moscovites les aveuglaient à ce point de ne pas comprendre les calamités que pouvaient leur préparer les Ottomans : ils persistaient à recourir aux armes musulmanes pour les délivrer des Russes : *Nous savons*, disaient les confédérés, *nous savons que les Turcs dévasteront notre pays ; nous serons pauvres, mais nous serons libres*[1] !

Libres ! avec les Turcs ! C'eût été changer de maîtres, et en changer pour la plus grande désolation de la Pologne. Voyez donc la liberté dont jouissaient les habitants du Péloponnèse et de l'Attique avant 1827, époque à laquelle ils brisèrent définitivement, à l'aide des nations chrétiennes, un joug odieux !

C'était toujours au moment où les Osmanlis étaient en guerre avec quelque puissance européenne que se déchaînaient les haines des musulmans contre les chrétiens. Les Grecs de Constantinople, soupçonnés, en pareille circonstance, de faire cause commune avec les ennemis de la Turquie, se voyaient en butte aux plus horribles traitements. Le jour même du départ de l'armée du sultan pour les rives du Dniéper et de la Vistule ; la populace turque de Stamboul se rua sur les rayas, en massacra un grand nombre et pilla leurs boutiques.

1. Rulhière. *Histoire de l'anarchie de Pologne*, t. III.

M. de Brognard, internonce d'Autriche, sa femme, ses quatre filles et plusieurs personnes attachées à l'ambassade, étaient venus se placer dans une maison du quartier arménien pour voir le défilé des bataillons ottomans. Des bandes de Turcs armés de bâtons, de couteaux, de lances, de sabres, les assiégèrent dans cette demeure; ils en enfoncèrent les portes en criant : *Tuez, tuez les giaours, ou vos faces noirciront au jour du jugement dernier !* L'ambassadrice et ses filles furent violemment dépouillées de leurs voiles, renversées, traînées par les cheveux et foulées aux pieds. M. de Brognard fut lui-même personnellement insulté. Lui, sa famille, les personnes qui l'accompagnaient eussent été peut-être égorgés, comme les Grecs, sans l'intervention de quelques officiers de police, qui purent les ramener, la nuit, dans leur palais de Péra.

Le principe ottoman *eltschiyé zewal yok* (aucun mal ne peut atteindre les envoyés), n'a pas toujours été pratiqué par la Porte qui n'a jamais mis beaucoup d'empressement à punir ses sujets coupables d'insultes envers les représentants des nations étrangères. Moustapha III ne châtia pas les insulteurs du 26 mars 1769. Disons aussi que l'Autriche ne demanda elle-même aucune réparation. Le cabinet de Vienne se contenta d'une addition au traité de paix de Belgrade de 1739, addition que la Porte lui avait jusqu'ici refusée : c'étaient les mots *paix éternelle.* M. de Brognard, ne pouvant plus rester à Constantinople après les outrages qu'il avait publiquement reçus, quitta bientôt cette résidence où il fut rem-

placé par le baron de Thugut, l'un des hommes qui ont le plus illustré la diplomatie autrichienne.

Depuis longtemps instruite des préparatifs de guerre de la Turquie, Catherine II s'était vigoureusement mise en mesure de tenir tête à l'orage. Deux corps d'armée, le premier de soixante-cinq mille hommes commandé par le prince Gallitzin; le second, de trente mille, ayant à sa tête le maréchal comte Romanzoff, couvrirent les frontières russes entre le Dniester et la mer d'Azof. Une division de vingt mille guerriers conduits par le général Weismann, campa sur la lisière méridionale de la Pologne afin de tenir en respect les confédérés polonais alliés de la Porte.

Avant la concentration des forces moscovites sur les points que nous venons d'indiquer, et sans attendre l'arrivée des troupes ottomanes, Krim-Ghiraï, khan de Crimée, pénétra, avec cent mille Tartares, dans les provinces russes que le Dniéper et le Dniester arrosent, et les mit à feu et à sang. Krim-Ghiraï, guerrier intrépide et farouche, ennemi juré des Moscovites, était vêtu de peaux de loup blanc de Laponie, doublées de fourrure d'écureuil de Sibérie. Comme Djen-Ghis-khan dont il descendait, il ne se nourrissait que de viande mortifiée sous la selle de son coursier, et ne voulait pour boisson que le lait de sa jument. Son expédition dura un mois; il ravagea, incendia plus de cent villages, et rentra en Crimée avec vingt-cinq ou trente mille esclaves chrétiens. Krim périt par le poison au mois de mars 1769. Un médecin grec, appelé Siropulo, agent secret du

prince Callimachi, voïvode de Moldavie, dévoué aux intérêts moscovites, fit avaler au khan le breuvage mortel. Sentant la mort approcher, Krim-Ghiraï ordonna à ses musiciens de faire entendre des airs lugubres, *afin qu'il pût s'endormir dans la paix du Seigneur bercé par les accents d'une mélodie funèbre.* Le grand vizir, Mohammed-Emin, arrivait à Sélivrée, deuxième campement de son armée, quand il apprit la mort de Krim. Il nomma, à sa place, Dewlet-Ghiraï, prince sans capacité, et parent du guerrier qui venait de disparaître par le crime d'un Grec [1]. Ce crime, qu'on ne saurait imputer, nous le croyons, à la Russie elle-même, débarrassa cette nation de son plus dangereux ennemi. Krim-Ghiraï était, en ce moment, le seul chef capable, et dans l'armée tartare et dans l'armée turque, qui eût pu conduire avec succès les bataillons musulmans contre les troupes moscovites. Mais on est obligé de reconnaître que la mort du prince de Crimée arriva fort à propos pour les intérêts de Catherine II.

Le plan de guerre des généraux moscovites était aussi formidable que savamment combiné. Les Russes s'étaient préparés à attaquer les Turcs au nord, à l'est et à l'ouest de leur empire. Au mois de mai 1769, le prince Gallitzin assiégea sans succès la forteresse de Choczin, vaillamment défendue par Kareman-pacha, surnommé *le Vengeur.* Le général russe fut contraint de repasser le Dniester. Ce fait d'armes retentit à Stamboul comme une éclatante victoire. A

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XVI.

cette occasion, Moustapha III, qui restait dans son sérail pendant que ses soldats marchaient à l'ennemi, prit le surnom de *Ghazi* (le Victorieux)!

Le grand vizir, Mohammed-Emin, était campé, avec cent cinquante mille hommes, à Khandépé (colline du camp), non loin du Pruth, un peu au-dessus de Yassy, capitale de la Moldavie. Il consumait son temps dans la plus complète inaction. Le sultan lui avait confié vingt-cinq millions de piastres pour l'entretien de l'armée. Emin gardait cet argent en caisse pendant que ses soldats manquaient de pain. Au mois de juin 1769 la disette désolait l'armée et la décimait. Ses rangs s'éclaircirent aussi par les désertions. Le courage de ceux qui restaient était abattu. Les janissaires murmuraient. Le grand vizir cherchait à les ramener à la patience, à la confiance par ces paroles qu'il répétait sans cesse : *Ne craignez rien, soldats de l'islam! mon nom est Emin* (Gabriel), *ce messager des joyeuses nouvelles, l'ami de notre saint prophète! L'étoile heureuse de notre padischah brille au plus haut des cieux! Elle ne saurait l'abandonner!*

Moustapha III, qui attendait, chaque jour, à Constantinople, le résultat de la guerre qu'il avait entreprise, frémit de colère en entendant les récits qu'on lui faisait de l'incapacité et de l'avarice de son premier lieutenant. Aussi Sa Hautesse chargea-t-elle un messager d'État de lui apporter la tête du généralissime. Et cette tête tomba (12 août 1769). Avec elle tombèrent celle du prince Callimachi, voïvode de Moldavie, accusé de trahir la Porte au profit de la

Russie, et celle de Nicolas Drako, interprète du Divan, sur lequel pesait la même imputation. Ces trois têtes furent jetées sur le seuil de la porte principale du sérail de Stamboul, avec des inscriptions rappelant les fautes reprochées aux victimes. Un historien turc[1], invoquant la fatalité musulmane, fait cette simple réflexion en parlant du grand vizir décapité : *celui qui ne périt pas par l'épée succombe d'une autre manière.* UNE *est la mort, multiples sont ses genres.*

Comme dans cet Orient, le pays des contrastes, on se plaît à mêler aux plus sanglantes tragédies une pensée de poésie, placer un ange à côté d'un démon, une fleur suave sur des restes humains meurtris et déchirés, un autre écrivain osmanli raconte, en termes empreints d'une douce mélancolie, la mort d'une fille du sultan, la princesse Mirmah (lune du soleil), âgée de sept ans, enlevée par la petite vérole à l'époque où la tête de Mohammed-Emin tomba sous le fer du bourreau : « O Mirmah ! dit-il, Mirmah oiseau des jardins du sérail ! Tu t'envolas de ta cage, et tu allas chanter dans les bosquets fleuris des régions célestes ! O Mirmah, tulipe de beauté, ton berceau, si vite changé en sépulcre, repose près de la mosquée des Tulipes, à Stamboul, la bien gardée. »

Ali-pacha, surnommé *Moldavandji* (le Moldave), parce qu'il avait autrefois vendu des esclaves moldaves capturés dans cette province, succéda à Emin au grand vizirat. Il était brave, entreprenant, mais ses talents militaires ne pouvaient lutter contre des

1. Waslif.

généraux tels que Gallitzin et, surtout, Romanzoff. Ali-pacha traversa le Dniester au mois de septembre 1769, avec une grande partie de son armée, attaqua les Russes, et se vit bientôt forcé de repasser ce fleuve après avoir essuyé des pertes considérables. « Une énorme quantité de *giaours*, dit à ce sujet un historien turc, furent précipités dans les flammes de l'enfer ; et, parmi *les vrais croyants*, quelques-uns s'abreuvèrent aux sources du paradis. » Mais quoi qu'en ait dit l'historiographe de l'empire, la défaite des Turcs fut tellement grande au mois de septembre 1769, qu'ils en furent frappés de terreur, et que les Russes ne tardèrent pas à s'emparer de Choczin, où le prince Gallitzin avait échoué quelques mois auparavant.

Romanzoff prit Yassy, Galatz, et reçut dans la capitale de la Moldavie l'hommage des boyards au nom de Catherine II. Au cri moscovite *stoupaï ! stoupaï !* (en avant ! en avant !) les Russes entrèrent en vainqueurs dans Boukarest. En apprenant que les habitants de cette ville avaient embrassé la cause des Moscovites, le grand moufti lança un *fetva* par lequel il demanda le meurtre des hommes moldaves, l'esclavage des femmes et des enfants de ce peuple, ainsi que la confiscation de ses biens. Les boyards prêtèrent serment de fidélité à l'impératrice et envoyèrent des députés valaques à Saint-Pétersbourg pour se placer sous la protection de Catherine la Grande. Le général Bauer procéda à un nouveau cadastrement de la Moldavie et de la Valachie (décembre 1769). A la suite de ces événements le sultan

révoqua Moldavandji et lui donna pour successeur un homme nul : Khalil-pacha.

Le général Stoffeln mit en complète déroute les troupes du nouveau vizir, près Giourgewo, sur le Danube, et s'empara de l'importante place de Slatina (mars 1770). Pendant que les Turcs étaient ainsi écrasés sur le continent, une flotte russe, ayant pour principaux chefs l'amiral Spiritoff, le contre-amiral Elphinston, Écossais, et le général Alix Orloff, sortait de la mer Baltique et cinglait vers l'Archipel. Les Turcs, qui n'ont jamais eu aucune connaissance en géographie, ne voulurent pas croire que des vaisseaux partis de Saint-Pétersbourg pussent pénétrer dans la Méditerranée. Il fallut, cependant, se rendre à l'évidence, et toutes les forces maritimes de l'empire ottoman, placées sous le commandement du capitan-pacha Hosameddin, furent dirigées contre l'escadre russe. Les vaisseaux ennemis se rencontrèrent dans la rade de *Tschschmé*, l'ancienne Cyssus, où les Romains détruisirent autrefois l'armée navale d'Antiochus. L'escadre ottomane disparut dans un immense incendie (6 juillet 1770). Le comte Orloff, qui déploya autant d'audace que de génie dans cette fameuse journée, reçut, à cette occasion, le glorieux surnom de *Tschsmeski*. « Après la bataille de Lépante, a dit un historien[1], celle de Tschschmé est le plus grand échec qu'aient jamais eu à essuyer les flottes ottomanes ; et ces deux batailles ont cela de commun que toutes deux précédèrent immédiate-

1. Hammer.

place dans un récit aussi succinct que le nôtre[1]. On y voit la faiblesse et l'ignorance de la Porte à côté de la force et de l'habileté de la Russie. Le sultan demandait la médiation de la Prusse et de l'Autriche pour terminer la guerre. Catherine, au contraire, déclarait ne vouloir traiter qu'avec Sa Hautesse, sans l'intervention d'aucune cour. Moustapha III, ignorant, qu'en 1769, l'Autriche, la Prusse et la Russie avaient déjà préparé le partage de la Pologne, proposait à Joseph II, empereur de Vienne, de faire avec lui le même partage. Il voulait, lui aussi, avoir sa part à la curée. M. de Thugut ne put s'empêcher de sourire en entendant cette proposition de la bouche du padischah. Il lui répondit, cependant, avec toute la gravité diplomatique, *que le moment ne lui paraissait pas opportun pour s'occuper d'un si vaste projet.* Mais l'internonce signa, avec le Divan, le 6 juillet 1771, un traité par lequel le Grand Seigneur s'engagea à payer à l'Autriche onze millions deux cent cinquante mille florins; à lui céder la Petite-Valachie, et à lui accorder des priviléges commerciaux dans les mers du Levant. En échange la cour de Vienne promit de faire rendre à la Turquie les possessions que la Russie lui avait récemment enlevées, *et à maintenir les libertés polonaises*[2] ! Dans une lettre que M. de Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople,

1. On peut lire ces détails dans le XVI[e] vol. de l'*Histoire de l'empire ottoman*, de M. de Hammer.

2. Voy. le XVI[e] vol. de l'*Histoire de l'empire ottoman*, de M. de Hammer.

écrivit, à ce sujet, au duc de Choiseul, ministre de Louis XV, il disait, en parlant de M. de Thugut : *il a su leur persuader* (aux Turcs) *qu'il leur était personnellement favorable. Il ne manquait plus à leur bêtise que d'acquitter de toute imputation celui qui a été l'instrument du traité du* 6 *juillet* 1771. *Je crois M. de Thugut aussi subtil que les Turcs le sont peu.*

Les Turcs, en effet, montrèrent une rare incurie à cette époque de leur histoire. Le chapitre suivant en fournira des preuves nouvelles.

CHAPITRE XLVII.

Projet de partage de la Turquie proposé par Catherine II à l'empereur d'Autriche. — Moustapha III propose, de son côté, à cet empereur le partage de la Pologne. — Réflexion. — Continuation de la guerre entre les Russes et les Turcs. — Conquête de la Crimée par les Moscovites. — Le grand vizir Mouhsinzadé. — État de l'armée ottomane en 1771. — Congrès de Fokschan. — Les diplomates osmanlis et les diplomates russes. — Dissolution du congrès de Fokschan. — Congrès de Boukarest. — Sa dissolution. — Attitude des ulémas dans cette circonstance. — Reprise des hostilités entre les Russes et les Turcs, qui sont battus. — Insurrection en Égypte et en Syrie. — Colère de Moustapha III en apprenant les défaites de ses troupes. — Mort de ce sultan. — Avénement d'Abdoul-Hamid, son frère. — Des plaisanteries de Voltaire et de Catherine II sur Moustapha III. — Jugement sur ce prince (de 1771 à 1773).

Dans une lettre de Catherine II à Voltaire, lettre écrite de Saint-Pétersbourg, et portant la date du mois de septembre 1770, on lit les lignes suivantes : « Pour ce qui est de la prise de Constantinople, je ne la crois pas si prochaine ; *cependant il ne faut, dit-on, désespérer de rien*[1]. »

Mais l'impératrice, dont les armées victorieuses continuaient à battre les Turcs, ne disait pas toute sa pensée au *vieil ermite de Ferney;* elle ne lui disait pas qu'au moment où elle lui adressait cette lettre, la czarine faisait parvenir à Joseph II, empereur

1. Voltaire. *Correspondance particulière*, t. XII, p. 761, édit. de 1817.

d'Autriche, un projet de partage de la Turquie d'Europe. Catherine se réservait la part du lion : la Moldavie, la Valachie, la Crimée, et peut-être aussi Constantinople. Elle insinuait que la Bosnie et la Dalmatie ne seraient point refusées à l'Autriche. Ce qui put paraître piquant à l'empereur, c'est qu'en même temps que lui arrivaient ces propositions de Saint-Pétersbourg, Moustapha III, qui ne savait rien au fond de son sérail, persistait, de son côté, à demander à Joseph II le partage de la Pologne, dont il s'était fait d'abord le protecteur et le gardien [1].

Il n'y a pas d'indices plus alarmants pour un empire, et rien, ce nous semble, ne saurait donner une plus juste idée de sa faiblesse, de sa décadence, que l'opinion universellement répandue qu'il peut, qu'il doit être démembré. On ne pense et on ne dit cela que des États qui sont à bout de voie. Cette opinion, qui n'a fait que s'étendre et grandir depuis le XVIII[e] siècle, existait dans toute l'Europe pour l'empire ottoman, pendant et après les guerres entre Catherine II et Moustapha III. Quand se réalisera-t-elle? Dieu seul le sait, sans doute; mais il est facile de prévoir que d'immenses révolutions se préparent dans cette Turquie fondée avec tant de bruit par les premiers sultans de la race d'Erthogrul. Continuons à suivre, toutefois, sans trop préjuger l'avenir, les événements qui sont tombés jusqu'ici dans le domaine de l'histoire ottomane.

Le maréchal Romanzoff avait établi son quartier

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XVI, p. 283.

général près d'Ismaïl, ville située non loin des bouches du Danube. C'est de ce point avantageux qu'il dirigeait les opérations militaires, dont le théâtre embrassait à la fois la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, la Crimée et la Bulgarie. A Giourgewo, où déjà les Ottomans avaient été battus, le brave général Weismann remporta une nouvelle victoire au mois de mars 1771. Il les écrasa à Touldja, sur le Danube, trente jours après.

Presque toujours battus dans les principautés danubiennes, les musulmans n'étaient pas plus heureux en Crimée, cette Chersonèse taurique, si célèbre par le commerce des anciens Grecs, et surtout par ses fables. Pierre I[er] avait désigné cette belle et riche contrée comme une des futures possessions de l'empire moscovite; et s'il échoua dans son entreprise sur la Crimée, il légua à ses successeurs la mission d'en faire la conquête définitive. En rebâtissant la jolie ville de Tangarock, dont les fondements avaient été jetés par le réformateur de la Russie, Catherine II disait : « Après la première prise d'Azof par Pierre le Grand, ce prince voulut avoir un port sur cette mer, et il choisit Tangarock. Ce port fut construit. Ensuite, il balança longtemps s'il bâtirait Pétersbourg sur la Baltique, ou une ville à Tangarock. Enfin, les circonstances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat; il n'y a presque pas d'hiver là-bas, tandis que le nôtre est très-long[1]. »

1. Voltaire. *Correspondance particulière*, t. XII.

Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles la Russie, réduite à la Baltique qui se transforme en un sol de glace pendant une partie de l'année, *avait besoin* de la Crimée, de la mer d'Azof et du Pont-Euxin pour étendre son commerce et grandir ses forces maritimes, qui déjà avaient anéanti une nombreuse flotte ottomane à Tschschmé ; la Russie *n'aura-t-elle pas besoin* de Constantinople au XIX[e] siècle pour avoir un port dans la Méditerranée où elle n'en possède aucun ?

Quoi qu'il en puisse être, au mois de juin 1771, le prince d'Olgorouki, général moscovite, entra en Crimée avec quatre-vingt-dix mille soldats, et se rendit maître de cette contrée en trois semaines. Le khan Sélim Ghiraï, qui n'avait pas hérité des talents et de l'audace de son ancêtre Djen-Ghis, prit la fuite devant les bataillons russes, et alla cacher sa honte à Constantinople. Il persuada à Moustapha III que la perte de la Crimée, où ses aïeux avaient exercé leur domination durant quatre siècles, était un jeu du destin. Le sultan, courbant la tête, répéta, à cette occasion, ces paroles qu'on trouve si souvent sur les lèvres des musulmans : *C'était écrit; Dieu l'a voulu ! Allah! Allah!*

Moustapha III, cependant, ne montra pas toujours la même résignation dans ses défaites, ni la même indulgence pour ses généraux incapables ou vaincus. Nous savons le sort qu'il réserva aux grands vizirs Bahir et Emin ; et, lorsque le fugitif Ghiraï trouvait grâce devant Sa Hautesse, elle faisait décapiter un des chefs de ses armées, Osman-effendi, parce qu'il

avait mal défendu une forteresse située en Moldavie, tombée au pouvoir des Russes.

Voulant proclamer, par un acte solennel, que les khans de la dynastie de Ghiraï avaient cessé de régner dans la Chersonèse taurique, le prince d'Olgorouki se nomma lui-même, à Kaffa, khan de Crimée, en attendant l'approbation de Catherine II. Les Tartares prêtèrent serment de fidélité au général vainqueur, qui leur promit leur indépendance au nom de sa souveraine (juillet 1771). Disons que de longues intrigues, habilement menées, avaient préparé aux Russes la conquête de la Crimée, et que d'Olgorouki triompha sans beaucoup de peine dans cette circonstance. Ce général ne reçut pas moins, à cette occasion, le surnom de *Crimiskï.*

Pendant que la Turquie, harcelée de tous les côtés, en Europe, par les armées de Catherine II, menaçait de crouler, Moustapha III cherchait un homme pour réparer tant de désastres, et ne le trouvait pas. Les grands vizirs se succédaient rapidement, et toujours pour faire place à des ministres sans génie et sans vigueur. Mohammed Mouhsinzadé, qui déjà avait tenu dans sa main le sceau de l'empire, avait déployé quelque énergie dans la sanguinaire répression de l'insurrection de la Morée et de l'Attique en 1770. Le sultan l'appela de nouveau au grand vizirat en 1771. Mais ce ministre n'avait ni assez de talent, ni assez de vaillance pour faire face à une situation de plus en plus désespérante. L'armée ottomane élevée, au début de la campagne, à deux cent mille hommes, n'en comptait plus que vingt mille à

peine en 1771. Les maladies, la mort, et, surtout, les désertions, en avaient éclairci les rangs. *Pareils aux oiseaux de passage, les soldats de l'islam allaient et venaient capricieusement d'un lieu à un autre*[1].

L'indiscipline était à son comble. Les janissaires, les spahis, les guerriers des siamets et des timars refusaient d'obéir à leurs chefs, et les égorgeaient quelquefois. Les caisses de l'État étaient presque vides; les munitions de guerre et les vivres manquaient.

Une augmentation d'impôt pesa sur les rayas et sur les musulmans. Mouhsinzadé ordonna une nouvelle levée d'hommes; il parvint à former une armée de quarante mille combattants, et alla dresser son camp à Schoumla, ville célèbre par sa position militaire, au centre du mont Hémus, et considérée comme la plus forte place qui défende les défilés du Balkan. Mais la Turquie, épuisée, découragée, ne pouvait plus tenir la campagne. Elle demandait la paix que la Russie désirait aussi, non pas qu'elle manquât de ressources pour continuer la lutte, mais parce que le moment semblait favorable à Catherine pour conclure un traité avantageux avec son ennemi Moustapha.

Un armistice fut signé, le 10 juin 1771, entre Romanzoff et Mouhsinzadé. Catherine II choisit pour plénipotentiaires son favori Grégoire Orloff et M. d'Obreskoff, qui venait de sortir des Sept-Tours, où il avait été enfermé contre le droit des gens,

1. Waslif.

droit que les Turcs ne connaissent pas, disait Frédéric II. Orloff et d'Obreskoff étaient des diplomates renommés pour leurs lumières, leur expérience. Osman-effendi, secrétaire d'État, homme vain, ignorant, esprit brouillon, tracassier, et Yasinzadé, *scheik* (prédicateur) d'*Aya-Sophia* (mosquée de Sainte-Sophie), musulman fanatique, mais caractère naïf et loyal, représentèrent la Sublime Porte au congrès, qui s'ouvrit à Fokschan, au mois d'août 1772. Adoptant, à cette occasion, le système qu'elle suivit depuis, la Russie refusa à Fokschan la médiation de l'Autriche et de la Prusse, que le sultan avait demandée, et que représentaient M. de Thugut et M. de Zegelin. Orloff et d'Obreskoff ne voulurent traiter qu'avec Osman-effendi et Yasingadé! « Il est à désirer, disait à ce sujet l'internonce d'Autriche, dans un rapport adressé au cabinet de Vienne, il est à désirer qu'à l'avenir on n'abandonne pas aveuglément à l'inhabileté des Turcs et *aux chances d'une négociation mystérieuse* la forme de la paix future qui intéresse à un si haut point toutes les autres cours. Comme cette paix réglera l'état futur de l'empire ottoman, elle déterminera en même temps l'état du monde en général[1]. »

On est saisi de pitié, en vérité, en voyant un Osman-effendi, un Yasinzadé seuls à seuls avec des diplomates tels qu'Orloff et d'Obreskoff dans une affaire aussi grave que le congrès de Fokschan, et plus tard avec d'autres Turcs non moins ignorants,

1. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XVI.

dans les congrès de Boukarest et de Kaïnardjé. C'était l'impéritie, la naïveté en présence de la capacité éprouvée, de l'habileté profonde. N'aura-t-on pas tout dit sur un de ces diplomates osmanlis quand on saura que Yasinzadé arriva aux conférences de Fokschan avec une traduction de l'Évangile qu'il avait étudiée, disait-il à M. de Thugut, pour connaître les lois politiques des chrétiens? Il se proposait, au moyen de ce livre, de confondre les *giaours* dans leur subtilité! Le prédicateur d'Aya-Sophia croyait qu'il en était de l'Évangile comme du Koran, qui inspire tout et règle tout en Turquie. Le scheik n'avait pas lu ou n'avait point compris ces paroles de Jésus-Christ: *Mon royaume n'est pas de ce monde.*

Le congrès de Fokschan n'aboutit à rien. Orloff et d'Obreskoff mirent pour condition fondamentale de la paix l'indépendance de la Crimée, promise aux Tartares par le prince d'Olgorouki, au nom de Catherine II. Osman-effendi et Yasinzadé répondirent que cette province, étant habitée par des musulmans, et des musulmans sunis (orthodoxes), le Koran s'opposait à ce que le padischah, successeur des kalifes, conclût la paix sur cette base. Le congrès fut dissous, l'armistice prolongé, et le 20 novembre 1772 de nouvelles conférences s'ouvrirent à Boukarest, avec les mêmes diplomates russes, et le reis-effendi (ministre des affaires étrangères) Abdourrizat, assisté de trois dignitaires ottomans d'un rang moins élevé. L'historiographe de l'empire, Wassif-effendi, y remplit les fonctions de secrétaire. Le grand vizir,

Mouhsinzadé, toujours campé à Schoumla, *fut tellement ravi en apprenant le renouvellement des négociations, et la prolongation de l'armistice*, QU'IL SUSPENDIT SON SABRE AU CLOU DE L'OUBLI[1]. Ce *ravissement* peut donner une idée de l'état où devait se trouver l'armée ottomane, et aussi de l'humeur guerrière de son généralissime.

Voici, en substance, les conditions du traité posées par Orloff et d'Obreskoff, au congrès de Boukarest : 1° amnistie pleine et entière pour les populations de la Moldavie et de la Valachie qui avaient pris les armes contre la Porte; 2° on traiterait, à l'avenir, ces populations avec douceur; 3° les Tartares de la Crimée seraient indépendants sous la garantie de la Russie, on leur abandonnerait le droit de nommer eux-mêmes leur khan; 4° le Divan conserverait le droit d'investiture du khan, et les imans des mosquées de la Crimée prononceraient le nom du sultan de Stamboul dans la prière du vendredi; 5° la Russie garderait, en Crimée, les forteresses de Kertsch et de Yéni-Kalé; 6° les navires russes auraient la liberté de naviguer en tous temps dans la mer Noire et l'Archipel; 7° la Russie aurait un droit de protection sur les sujets de l'empire ottoman professant la religion grecque.

Tel était l'*ultimatum* des diplomates moscovites. Il était dur pour la Porte. Mais ils parlaient en vainqueurs. Nous ne saurions, quant à nous, les en blâmer. Les interminables observations des plénipo-

1. Wassif.

tentiaires turcs ne parvinrent point à ébranler les Russes dans leur détermination. *La paix à ces conditions ou la guerre*, furent les derniers mots de M. d'Obreskoff. La Porte préféra la guerre, et le congrès fut dissous (mars 1773). Mais le sultan et Mouhsinzadé voulaient la paix, et ils la voulaient à tout prix. A peu près seul, le corps des ulémas repoussa avec énergie la loi imposée par les *giaours*. La volonté de Moustapha III dut fléchir devant le *fetva*, car il y allait de son trône, de sa tête peut-être. On est forcé de reconnaître que les ulémas, dont la prépondérance religieuse fut si souvent tyrannique, ont quelquefois sauvé l'honneur de l'empire, et mis au cœur des Osmanlis des sentiments de courage et de noble fierté.

Au mois de mai 1773 une sanglante bataille, dans laquelle les musulmans furent vainqueurs, se livra près de Rourtschouk, en Bulgarie. Mais bientôt les Moscovites les battirent à Bazardjik, sur le Danube et à Kara-Sou. Au mois de juin 1773 l'héroïque Weismann les écrasa à Kaïnardjé. Deux balles, l'une à la tête, l'autre dans la poitrine, frappèrent ce jour là Weismann dans sa gloire, et la Russie eut à pleurer l'un de ses plus illustres généraux. Romanzoff fondit comme un trait sur Silistrie, puis sur Varna, et fut contraint de se retirer, avec des pertes considérables, devant le feu meurtrier des Ottomans (octobre 1773).

L'historiographe Waslif, qui vivait encore dans les premières années du XIXe siècle, a fait l'observation suivante au sujet des échecs des Russes à Silis-

trie et à Varna : « Quand le soldat musulman se bat en rase campagne, il montre rarement toute la bravoure dont il est capable. Selon l'opinion de Bonaparte, actuellement premier consul des Français, dix mille hommes de troupes bien disciplinés suffisent pour vaincre cent mille musulmans; mais une armée de cent mille hommes ne suffirait pas pour forcer dix mille musulmans renfermés dans une forteresse. »

Ce n'était pas seulement par les Russes que l'empire ottoman se vit attaqué, à cette époque. Puissamment soutenus par les troupes et l'or moscovites, le terrible Ali-bey, ce scheik el Beled mamelouk qu'on pourrait appeler le Méhemet-Ali du XVIII[e] siècle, et l'Arabe Tahir (le pur) ou Daher, qui avait rangé sous sa bannière les bédouins des déserts de Syrie, levèrent de concert l'étendard de la révolte. L'un voulait rétablir sur les bords du Nil l'ancien gouvernement des mamelouks, détruit en 1517 par Sélim I[er]; l'autre, bravant les ordres de la Porte, dans les murs de Saint-Jean d'Acre, prétendait fonder une principauté indépendante en Syrie. Ali-bey destitua de sa propre autorité le shérif de la Mecque, souleva contre le Divan les populations de l'Arabie, de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte et battit les troupes ottomanes que le Grand Seigneur lui avait opposées. Alexis Orloff, le destructeur de la flotte turque à Tschschmé, captura des vaisseaux osmanlis dans le voisinage de Damiette, et entra en relation d'amitié avec Aly-bey et Tahir. Le rebelle égyptien conclut un traité avec l'amiral moscovite,

par lequel la Russie s'engagea à lui fournir des troupes et des munitions de guerre contre la Porte. En 1772 toute l'Égypte, l'Arabie, la Palestine et la Syrie méridionale obéissaient à Ali-bey, et la Porte, écrasée par les Russes dans les principautés danubiennes, était impuissante à réprimer l'insurrection d'Ali-bey et de Tahir. Mais vaincu par la trahison dans la citadelle du Caire, celui-ci vint en Syrie auprès de son ami Tahir; ils parvinrent tous deux à former une armée de trente mille hommes et mirent en déroute, près de Sidon, aujourd'hui Saïda ou Seïde, l'armée ottomane commandée par Osman-pacha, gouverneur de Damas (avril 1773). En même temps la flotte russe bombardait Beyrouth, pour protéger et maintenir en Syrie la domination des insurgés. Soixante-sept ans après, les Moscovites s'alliaient aux Anglais pour chasser de cette même Syrie un pacha rebelle. La Russie a toujours subordonné sa politique à ses intérêts. Elle a changé de rôle selon les circonstances, sans se départir, toutefois, de cette persévérance habile, de cet esprit de suite qui ont fait et font encore sa force. Trahi une seconde fois et blessé à la bataille de Salihé, en Syrie, Ali-bey, dont la tête avait été mise à prix à Constantinople, fut fait prisonnier et conduit au Caire où il mourut empoisonné. L'Égypte retomba sous la domination de la Porte. Quant à Tahir, il méconnut quelque temps encore l'autorité du sultan; puis il offrit de payer un tribut annuel de sept mille bourses, à la condition que la Porte lui abandonnerait, à titre héréditaire, le gouvernement de Saint-Jean d'Acre et celui

de Sidon. Les choses en restèrent là jusqu'à ce que Tahir, étant mort assassiné par les ordres du sultan, eut pour successeur le célèbre et farouche Djezzar-pacha qui résista si vaillamment, dans les murs de Saint-Jean d'Acre, à l'armée du général Bonaparte.

En apprenant les défaites de ses troupes à Bazardjik, à Kara-sou, à Kaïnardjé, Moustapha III éclata en imprécations contre ses généraux. *Je suis las*, dit-il, *de la manière dont mes sérasquiers font la guerre! Je me mettrai moi-même à la tête de mes armées!* Mais une hydropisie le clouait sur un divan. Il mourut de cette maladie le 24 décembre 1773, âgé de cinquante-six ans, peu de jours après avoir prononcé ces paroles. Son fils, Sélim, n'avait que douze ans à cette époque. Abdoul-Hamid, frère de Moustapha III, monta sur le trône d'Osman, que le dernier empereur laissait chancelant.

On ne saurait prendre au sérieux les jugements de Catherine II et de Voltaire, dans leur correspondance, sur Moustapha III. Ce ne sont là que des sarcasmes, des quolibets qui font pitié. La czarine et Arouet riaient des malheurs du Grand Seigneur, qu'ils appelaient tour à tour *Monsieur Mamouchi*, *Monsieur Moustapha*, *tyran imbécile*, *gros bœuf*, *gros cochon*, *pourceau d'Épicure*, *sot endormi dans l'ignominie*. Le philosophe de Ferney adressait au sultan des lettres insolentes et burlesques par *l'entremise de la Sémiramis du Nord*. Catherine traitait l'empereur turc d'homme farouche, sanguinaire, ne sachant ni lire, ni écrire. Voltaire chantait des *te*

Catharinam laudamus, te dominam confitemur pour son héroïne de Saint-Pétersbourg, et des *de profundis* pour le *mamouchi* de Stamboul.

Dans sa prose et ses vers à Catherine, Voltaire égayait sa majesté impériale par des blasphèmes et des plaisanteries de carrefour; le philosophe se moquait de l'ange Gabriel, des saints *parmi lesquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui* Catherine *eût daigné souper;* il avait cependant de la dévotion pour sainte Catherine, parce que la czarine était *descendue jusqu'à porter son nom;* il insultait le pape et son nonce apostolique à Varsovie, parce que le souverain pontife soutenait les patriotes polonais; il détestait l'empire papal parce qu'il le trouvait *ridicule, abominable;* puis, il exerçait sa verve satirique à la fois sur le successeur de Pierre, le grand lama, le grand moufti, le sultan, Fréron, les prophètes d'Israël, les *velches*, ses compatriotes au milieu desquels il ne voulait point mourir[1], et raillait la Pologne expirante, lui, *l'ami des peuples et de la liberté!* Et la révolution, dans son délire, accorda à cet homme les honneurs du Panthéon! *Monsieur de Voltaire* eût été peu flatté si on lui avait dit qu'on le mettrait un jour côte à côte avec Marat. Cette humiliation était réservée à sa mémoire. C'était le premier châtiment de la postérité. Mais la révolution ne le comprit pas ainsi, et ce fut là un de ses contre-sens, une de ses plus honteuses folies. Elle

1. *Correspondance particulière*, t. XII, p. 791, édition de 1817.

eût probablement guillotiné ce plat courtisan des rois, de Mme de Pompadour, cet aristocrate d'occasion, s'il eût encore vécu en 93. La mort vint le prendre très à propos.

Les basses plaisanteries sur Moustapha III n'étonnent pas, sans doute, de la part de Voltaire, qui jeta sa bave sur toute chose au monde; mais on ne voudrait pas les trouver sous la plume de l'impératrice de Russie. Moustapha III n'était pas, assurément, un homme de génie, mais il n'était ni sot, ni débauché, ni farouche, ni sanguinaire, ni vicieux, ni ridicule; c'était un prince grave et digne, éclairé autant que pouvait l'être un sultan de Stamboul; les monuments nombreux qu'il a laissés, témoignent de sa piété et de son goût pour les constructions. Il entoura sa vieille mère, femme d'Achmet III, d'amour et de respect, et, pour honorer sa mémoire, il fit construire, à Scutari, une belle mosquée à laquelle il légua des revenus considérables[1]. Mais ce prince eut deux passions, ou plutôt deux travers, la guerre qu'il ne savait pas faire, et l'astrologie, qui inspirait ses plus graves décisions. Placé à la tête d'un empire déjà ébranlé par les grandes guerres de Hongrie et d'Allemagne; engagé dans des luttes nouvelles avec la puissance moscovite qui grandissait chaque jour en force, en lumière; privé de généraux, de ministres habiles; n'ayant lui-même qu'une capacité médiocre, Moustapha III fut écrasé par le propre poids qu'il voulut supporter

1. Voy. Hammer. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XVI.

tout seul. Comme nous l'avons souvent remarqué dans ce livre, qui embrasse l'histoire du despotisme en Orient pendant quinze siècles, l'empire ottoman s'affaissait misérablement, ou bien il se relevait avec éclat, selon l'insuffisance ou le génie du sultan ou du vizir qui marchait à sa tête. Ce ne seraient pas, on doit l'avouer, des princes tels que Moustapha III qui auraient pu rendre à la Turquie sa force des anciens jours, ou bien même empêcher ou retarder sa chute.

---

camp de Schoumla à Stamboul, l'obtint en faisant au grand moufti un tableau lamentable de la situation de l'armée et des finances. Des larmes coulèrent, dit-on, en ce moment, des yeux du scheik-islam qui, morne et silencieux, accorda le *fetva* demandé au nom du salut de l'empire. « Oubliant, à cette occasion, a dit un ambassadeur européen[1], la décence et l'honneur du souverain, Abdoul-Hamid ratifia, dans sa joie, au grand scandale de la nation, ce *fetva* qui donnera peut-être le coup de mort à la Turquie. »

Le bourg de Kaïnardjé, situé à quatre lieues de Silistrie, en Bulgarie, ce bourg qui avait été témoin d'une grande défaite des Ottomans, et de la mort glorieuse du général Weismann, fut choisi, à cause même de cela, par les plénipotentiaires russes pour la conclusion du traité. Il fut signé le 21 juillet 1774, tel qu'il avait été proposé à Boukarest.

L'indépendance politique des Tartares de la Crimée, de la Bessarabie, du Kouban fut accordée par la Porte à laquelle on laissa sur les populations musulmanes de ces contrées le droit illusoire de protection en matière religieuse. La Russie garda, dans la Chersonèse taurique qui, bientôt devait lui appartenir sans partage, Tangarock, Azof, Yénikalé, Kertch et d'autres places sur les deux rives des embouchures du Don, du Dnieper et du Danube. Elle se réserva le droit de libre navigation dans la mer Noire, dans la Méditerranée, et la protection

1. M. de Thugut.

exclusive sur les sujets de l'empire ottoman qui professaient la religion grecque, ce qui portait et porte encore de nos jours une grave atteinte aux intérêts catholiques en Orient. Les Russes daignèrent rendre à la Turquie la Moldavie et la Valachie, mais ils exigèrent du Divan l'engagement formel de gouverner avec douceur et justice les chrétiens de ces deux provinces. Deux articles secrets forcèrent le sultan à payer à Catherine quatre millions de roubles pour les frais de la guerre, et à rappeler sans retard les flottes ottomanes des îles de l'Archipel. Dans ce traité, qui terminait une guerre dont la Pologne avait été la cause principale, le nom de ce malheureux pays ne fut pas même prononcé. La Turquie, abattue, et qui, d'ailleurs, avait proposé, elle aussi, le partage de la Pologne, n'avait plus le droit de se dire la protectrice d'un royaume au sein duquel la Russie victorieuse dictait depuis longtemps des lois.

Un homme d'une haute raison, d'une expérience profonde, et qui avait été le témoin officiel de toutes les affaires de la Turquie à l'époque dont nous parlons, le baron de Thugut, disait, dans un de ses nombreux et remarquables rapports au cabinet de Vienne : « Le traité de Kaïnardjé est un modèle d'habileté de la part des diplomates russes, et un rare exemple d'imbécillité de la part des négociateurs turcs. Aux termes de ce traité, la Russie sera toujours maîtresse, quand elle le jugera à propos, d'opérer des descentes sur la mer Noire ; de sa nouvelle frontière de Kertch, elle pourra conduire en quarante-huit heures un corps d'armée jusque sous les

murs de Constantinople. Une conjuration concertée avec les chefs de la religion schismatique, éclatera sans nul doute dans ce cas, et le sultan n'aura plus qu'à fuir au fond de l'Asie, en abandonnant le trône de l'empire d'Orient à un possesseur plus habile. La conquête de Constantinople par les Russes pourra se faire à l'improviste, et avant même que la nouvelle en soit parvenue aux autres puissances chrétiennes. C'est avec douleur que je prévois les tristes conséquences qui résulteront pour la religion catholique dans le Levant, de la supériorité de la religion schismatique[1]. »

Lorsque la chute de Stamboul arrivera, on ne pourra point dire qu'elle n'aura pas été depuis longtemps prévue et annoncée; elle ne surprendra pas plus que la disparition de la Pologne de la carte d'Europe.

Mouhsinzadé qui, comme général et comme diplomate, se montra constamment au-dessous de cette double mission pendant cette guerre, quitta Schoumla après la signature du traité du 21 juillet, et mourut, dans un village, sur la route de Constantinople, le 4 août 1774. On a cru qu'il avait été empoisonné. Les dignitaires qui avaient le plus contribué à la paix honteuse de Kaïnardjé pensèrent que, si le peuple de Stamboul devait en demander compte à Mouhsinzadé, celui-ci ne manquerait pas de les en rendre eux-mêmes responsables. Le poison

1. Voy. les notes et éclaircissements du XVIe vol. de *l'Empire ottoman* de M. de Hammer.

coupa court à ces craintes. Heureux d'être délivré des Russes qui, cependant, n'avaient pas encore tiré leur dernier coup de canon dans leurs luttes mémorables contre les Turcs, Abdoul-Hamid resta dans son palais *qui est la nacre*, a dit un historien osmanli, *où se renferme la perle précieuse de sa personne auguste. Le sérail*, continue l'historiographe, *est le centre glorieux d'où le soleil de la puissance du padischah répand ses rayons sur l'univers.* Ces dernières paroles, appliquées à un prince tel qu'Abdoul-Hamid, ne laissent pas que de prendre un caractère passablement burlesque.

Le traité de Kaïnardjé ne devait être qu'une trêve de quelques années entre la Russie et la Turquie. La première de ces puissances, fatiguée de ses propres succès, avait besoin de repos pour se préparer à de nouveaux combats. La seconde, épuisée d'argent et de soldats, semblait n'avoir signé la paix du 21 juillet 1774, que pour réorganiser ses finances et ses armées afin de venger dans le sang moscovite les nombreux affronts qu'elle venait de recevoir. Vaine illusion qui devait aboutir à d'autres malheurs pour l'empire ottoman !

Ce fut vers la France que la Turquie tourna ses regards pour l'aider de ses lumières, sinon de ses armées. D'après les instructions de sa cour, le comte de Vergennes avait excité la Porte à la guerre contre la Russie en 1768, conseil désastreux qui ne fut appuyé que par des paroles; la France pensait qu'une guerre contre la Russie aurait pu sauver l'indépendance de la Pologne, qu'elle ne protégea jamais

efficacement. Devenu ministre de Louis XVI, M. de Vergennes, dont on ne pouvait accuser les intentions loyales et la droiture de caractère, voulut au moins venir au secours de l'empire ottoman en lui envoyant, sur sa demande, des officiers instructeurs pour les troupes turques et des ingénieurs habiles. Déjà un Français, le baron de Tott, avait établi, à Constantinople, des arsenaux, des fonderies de canons. Il avait présidé à la reconstruction de plusieurs forteresses, telles que celles des Dardanelles : grâce à lui les vaisseaux russes ne purent franchir l'Hellespont et pénétrer dans le port de Constantinople en 1770.

La plus grande activité régna à Stamboul pour de nouveaux armements et la construction d'une flotte. En 1776, trente vaisseaux de haut bord étaient prêts à se mettre en mer. L'escadre avait à sa tête un homme farouche, mais intrépide, qui, dans sa haine contre les chrétiens en général et contre les Russes en particulier, avait juré une guerre à mort aux giaours ; c'était l'amiral Hassan-pacha, dont le nom sera éternellement exécré parmi les habitants de la Morée, qu'il massacra par milliers, après la paix de Kaïdnardjé, pour les punir de leur insurrection pendant la dernière guerre entre les Turcs et les Russes.

Depuis que l'indépendance des Tartares de la Crimée avait été reconnue par le traité de Kaïdnardjé, cette contrée était devenue un foyer d'intrigues et de discordes. La Russie et la Porte y entretenaient des agents secrets. Le khan Dewelet-Ghiraï, dévoué au sultan, encourut, par cela même,

la disgrâce de Catherine II, qui parvint à soulever contre lui une partie de la population. Dewelet-Ghiraï se sauva à Constantinople, et la Russie fit nommer à sa place Saïm ou Chahin-Ghiraï. Celui-ci n'était qu'un instrument de la politique moscovite. De son côté, la Porte nomma en Crimée, de sa propre autorité, une sorte de khan *in partibus*, Sélim-Ghiraï, qui avait fait accepter à Moustapha III la perte de la Chersonèse Taurique comme un coup du sort.

Les Turcs massacrèrent une centaine de Russes (1777), qui formaient la garde de Saïm-Ghiraï. A cette nouvelle, Catherine envoie en Crimée le prince Prosorouski avec une armée, qui chasse du pays les Tartares opposés à Saïm. Par les intrigues de la Porte, deux frères de ce khan prennent les armes contre lui et le forcent à prendre la fuite (1783). Soixante-dix mille Russes, commandés par le prince Potemkin, le nouveau et brillant favori de Catherine, envahissent la Crimée, et, pour répondre à cette agression, le sultan envoie une flotte dans la mer Noire, qui s'empare de l'île de Taman. Dirigé par le prince Potemkin, Saïm-Ghiraï envoie un Tartare au capitan-pacha pour le sommer d'évacuer l'île. Pour toute réponse l'amiral turc fait couper la tête au député du khan. Par un acte authentique, Saïm abdique sa souveraineté en Crimée et donne cette province à Catherine II. C'est alors que la czarine lança son fameux manifeste par lequel elle réunit à son empire la Chersonèse Taurique tou entière, l'île de Taman et la partie des régions cau-

casiennes appelée Kouban, du nom de ce fleuve (l'Hypanis des anciens), qui, prenant sa source au versant septentrional du Caucase, se jette dans la mer Noire, après un cours de cent trente lieues. L'impératrice disait que la réunion de tous ces points à ses États *était comme une juste indemnité des sacrifices qu'elle avait faits pour maintenir la paix et le bonheur!* Elle apprit, en même temps, à l'Europe étonnée, que le sultan avait rompu lui seul le traité de Kaïdnardjé!

Dévoré de remords d'avoir livré son pays aux Russes, Saïm-Ghiraï implora le pardon de la Porte, qui le lui accorda. Mais, arrivé à Stamboul, le sultan lui fit couper la tête. Une immense rumeur accueillit à Constantinople les nouvelles insultes que la Russie venait d'adresser au croissant. Le peuple turc de la grande cité s'agita et demanda la guerre contre les *Moscos*. Mais le gouvernement n'était pas en mesure d'entrer en campagne; on ajourna la lutte. Un traité, signé à Constantinople, en 1784, entre le Divan et la Russie, ratifia solennellement la prise de possession des Moscovites en Crimée : la czarine donna à cette province le nom sonore de *gouvernement de la Tauride*, comme elle donna celui de *Caucase* au Kouban.

Deux ans après (1786), l'impératrice vint visiter cette Chersonèse Taurique, devenue un des plus beaux fleurons de sa couronne. Jamais femme, jamais souveraine, ne fut entourée de tant d'hommages, ne reçut autant d'ovations que Catherine II dans sa promenade triomphale de huit cent soixante-

quinze lieues, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à l'embouchure du Borysthène (Dnieper), où elle vit debout la cité de Kherson qu'elle avait récemment fait bâtir. « On ne voyait que fêtes, décorations militaires, prestiges, enchantements : c'étaient de grands feux allumés dans toute la longueur du chemin, des illuminations dans les villes, des palais au milieu des campagnes désertes; et ces palais ne devaient être habités qu'un jour! c'étaient des villages et même des villes nouvellement formées dans les solitudes où les Tartares avaient naguère conduit leurs troupeaux. Partout une nombreuse population, l'image de l'aisance et du bonheur; partout des danses, des chants, les hommages de cent nations différentes, qui se précipitaient au-devant de leur souveraine. Il y avait dans tout cela de la fiction et de la vérité. Catherine voyait de loin des villes et des villages dont il n'existait que les murailles extérieures; de près elle voyait un peuple nombreux, mais ce même peuple courait pendant la nuit pour lui donner plus loin, le jour suivant, le même spectacle[1]. »

Catherine fit son entrée en Crimée escortée de deux cent mille soldats magnifiquement équipés. Au fronton d'un arc de triomphe sous lequel elle passa avant d'arriver à Kherson, l'impératrice lut ces mots écrits en grandes lettres : ROUTE DE BYZANCE! mots prophétiques qui flattaient l'orgueil, l'ambition de l'auguste voyageuse, et que les Moscovites n'ont pas oubliés depuis!

1. Michaud. *Biographie universelle*, art. *Catherine II.*

La *Minerve du nord* vit à ses pieds le prince de Ligne, qui a raconté lui-même ce fameux voyage; elle y vit les Potemkin, les Romanzoff, les Souwaroff et d'autres généraux illustres qui demandaient à leur souveraine le signal de nouveaux combats contre les Turcs, qu'ils avaient vaincus tant de fois. Stanislas Poniatowski, ce roi de Pologne devenu l'humble vassal de Catherine, était là aussi, malgré les lois de son pays, qui lui défendaient de franchir, pour son plaisir, les frontières de son royaume. *Il fut plus aimable que jamais, mais il n'était plus aimé. Il ne reçut qu'un accueil gracieux et de vaines promesses*[1]. Il y avait longtemps déjà que Catherine lui avait donné le comte Grégoire Orloff pour successeur, lequel venait d'être supplanté, à son tour, par le beau Potemkin. L'empereur d'Allemagne, Joseph II, regardé alors comme le plus puissant souverain de l'Europe, était accouru sur les bords de l'Euxin pour orner le triomphe de la fière souveraine, et aussi pour contracter avec elle une alliance qui devait, un peu plus tard, être si funeste à la Turquie. « Leurs Majestés, a dit le spirituel prince de Ligne, se tâtaient quelquefois sur ces pauvres diables de Turcs : on jetait quelques propos en se regardant. Comme amateur de la belle antiquité et d'un peu de nouveautés, Potemkin parlait de rétablir les Grecs ; Catherine, de faire renaître les Lycurgue et les Solon ; moi, je parlais d'Alcibiade ; mais Joseph, qui était plus pour l'avenir que

1. Michaud. *Biographie universelle*, art. *Catherine II*.

pour le passé, plus pour le positif que pour la chimère, disait : *Que diable faire de Constantinople ?* »

Mais Abdoul-Hamid qui, au fond de son sérail, tremblait au bruit de ces armées, de ces rois, de ces généraux, de ces peuples, de ces fêtes, entourant, glorifiant son ennemie de Saint-Pétersbourg presque aux portes de Stamboul, se crut sérieusement menacé ; il envoya une flotte nombreuse que Catherine trouva audacieusement mouillée à l'embouchure du Borysthène, en face de sa chère ville de Kherson. Vivement impressionnée à la vue de ces vaisseaux où flottait le croissant, l'impératrice s'écria, avec l'accent d'une noble fierté où se mêlait un sentiment de dépit qu'elle ne chercha pas à cacher : *Les Turcs ne se souviennent donc plus de Tschschmé?* La czarine repartit bientôt pour Saint-Pétersbourg, enivrée de ses triomphes.

La paix entre la Turquie et la Russie était fictive, la guerre naturelle. L'une de ces deux nations voulait conserver ses conquêtes en Europe, l'autre voulait les prendre. C'était une lutte à mort, qui n'est pas terminée encore, mais dont le dernier résultat ne saurait être, assurément, favorable à la Porte. La convention de 1784, qui ratifia, en l'augmentant, le traité de Kaïnardjé, n'avait été signée par le Divan que pour gagner du temps, que pour mieux se préparer à une guerre depuis longtemps demandée par le peuple et les ulémas. Excitée par la Prusse et l'Angleterre, ennemies de la Russie, la

Porte somma spontanément et brutalement Catherine de lui livrer Maurocordato, prince de Moldavie, qui, ayant encouru la disgrâce d'Abdoul-Hamid, se réfugia en Russie et se plaça sous la protection de la czarine. Le padischah demanda en même temps que les troupes russes évacuassent, sans délai, la Géorgie, et que les navires moscovites fussent soumis à la visite quand ils passeraient devant Stamboul.

Catherine, qui désirait la paix en ce moment (1787), était disposée à faire des concessions à la Porte lorsqu'elle apprit que M. de Bulgokoff, son ambassadeur, avait été, comme autrefois d'Obreskoff, renfermé aux Sept-Tours, et qu'enfin, un fetva du cheik-islam venait de proclamer dans les mosquées de Stamboul, *la guerre sainte contre les Moscos*. L'internonce d'Autriche, le baron de Herbert, signifia au grand vizir, Youssouf-pacha, l'ordre qu'il avait reçu de l'empereur son maître, de partir de Constantinople dès que le sultan aurait déclaré la guerre à la Russie, alliée de Joseph II. M. de Herbert quitta le territoire ottoman.

Un corps d'armée turque de quatre-vingt mille hommes, commandés par le grand vizir, marcha sur le Danube. Seize vaisseaux et huit frégates, montés par vingt mille combattants sous les ordres du capitan Hassan-pacha, le massacreur des Grecs de la Morée, entrèrent dans la mer Noire et allèrent bloquer l'embouchure du Dnieper. Un troisième corps d'armée de cinquante mille guerriers, longea la plage occidentale du Pont-Euxin et s'établit à

Oczakoff, ville située sur la rive droite du Borysthène.

Quarante-cinq mille soldats allemands, commandés par Joseph II en personne, franchirent en même temps les défilés de la Transylvanie, envahirent la Moldavie, l'Esclavonie et prirent Yassy, Tobatz, Novi, Dubitza. Avec un courage, un élan dignes des compagnons de gloire de Soliman le Magnifique, les Ottomans fondirent sur les Autrichiens, les battirent en plusieurs rencontres, les chassèrent de la Moldavie, les poursuivirent l'épée dans les reins jusque dans le bannat de Temeswar, qu'ils mirent à feu et à sang, et ravagèrent une partie de cette Hongrie que leurs pères avaient autrefois conquise. Joseph II se vit sur le point d'être fait prisonnier à Karenzebès et ce ne fut qu'à Loughosch que les Autrichiens purent arrêter la marche dévastatrice des Ottomans. Joseph II, prince plein de bravoure, n'avait pas toutes les qualités qui font les bons généraux. Il le comprit après sa défaite et donna le commandement général de son armée à l'illustre Laudhon, qui répara tout. Les Turcs furent chassés à coups de canon de la partie de la Hongrie qu'ils venaient d'envahir. Le vieux Romanzoff, qui n'avait pas quitté depuis vingt ans sa vaillante épée, réunit ses forces à celles du prince de Saxe-Cobourg; les alliés écrasèrent les musulmans en Bessarabie, et prirent Choczym (octobre 1788), cette ville qui déjà avait été le théâtre de tant de combats entre les Ottomans et les chrétiens.

Du côté de la mer Noire, les Osmanlis déployè-

rent tout leur courage pour ressaisir la Crimée qui avait été, pendant trois siècles, les Thermopyles de leur empire. Mais tous leurs efforts vinrent se briser contre les habiles manœuvres des Russes, leur bravoure et le génie de Souwaroff. Furieusement attaqué par une nuée de Turcs, dans la forteresse de Kilbourn, sur la rive gauche du Dnieper, ce grand homme de guerre repoussa trois fois l'ennemi de ses retranchements et le força à se retirer à Oczakoff, après lui avoir tué plus de quinze mille hommes (octobre 1788). Tirant ensuite à boulets rouges sur la flotte ottomane mouillée, comme nous l'avons dit plus haut, à l'embouchure du Borysthène, Souwaroff, puissamment secondé par le prince de Nassau-Siégen, qui commandait une escadre, détruisit, en grande partie, les seize vaisseaux et les huit frégates du capitan-pacha (1788). Les Turcs purent alors se souvenir de Tschschmé, comme l'avait dit Catherine. A dix-huit années d'intervalle la Russie porta à la marine ottomane, après Lépante, les plus grands coups qu'elle ait jamais essuyés jusqu'à Navarin, qui devint son tombeau.

La campagne de 1788 se termina par la prise d'Oczakoff, où les Turcs préférèrent la mort à la capitulation (décembre). Quinze mille d'entre eux succombèrent les armes à la main pendant le siége. Le reste de l'armée ottomane fut impitoyablement passé au fil de l'épée après la victoire que souillèrent, d'ailleurs, d'horribles atrocités de la part des Russes. Ils massacraient encore des habitants d'Oczakoff trois jours après leur triomphe.

Accablé de chagrins à la suite de tant de désastres qu'il était incapable de réparer, Abdoul-Hamid descendit dans la tombe le 7 avril 1789, âgé de soixante-quatre ans, après un règne malheureux de seize années.

CHAPITRE XLIX.

Naissance de Sélim. — Sa première leçon d'éducation. — Ses relations secrètes avec Louis XVI. — Sélim, empereur. — Continuation de la guerre entre les Russes et les Turcs. — Souwaroff. — Défaites des Ottomans. — Traité de Szistowa. — Paix de Yassy. — Attitude de Sélim III vis-à-vis la révolution française. — Passewan-Oglou. — Sa révolte. — Expédition française en Égypte. — Actes de Sélim III à cette occasion. — Réformes de ce sultan. — Préliminaires d'une nouvelle guerre des Russes contre la Turquie et de l'entreprise des Anglais sur Constantinople. — Isaak-bey et le général Sébastiani. — Élan du peuple ottoman en présence de l'escadre anglaise. — Elle repasse les Dardanelles et va en Égypte. — Révolte des Yamaks et des janissaires. — Déposition de Sélim III. — Sa mort. — Moustapha IV, empereur. — Baïraktar. — Déposition de Moustapha IV. — Avénement de Mahmoud II. — Guerre civile. — Mort de Baïraktar. — Mort de Moustapha IV. — Mahmoud II, seul rejeton mâle de la race d'Osman, épargné par les janissaires (de 1789 à 1808).

Le 27 djémazioul-ewel 1175 de l'hégire (24 décembre 1761) des salves d'artillerie, que les échos de la Corne d'or, de Galata, de Péra, du Bosphore et de Chalcédoine répétaient avec un bruit immense et prolongé, annonçaient à Stamboul la bien gardée qu'un héritier de l'empire venait de naître. Le soir, le sérail, les kiosques, les minarets, les palais des grands dignitaires, les maisons des simples particuliers répandaient sur la capitale des flots de lumière que reflétaient en sillons magiques les eaux du canal et du port de Constantinople. Ces réjouissances publiques, ces brillantes illuminations durèrent dix jours. La joie rayonnait sur tous les visages : elle

était dans tous les cœurs musulmans. Le peuple de la grande cité saluait dans le nouveau-né l'espoir et l'avenir de l'empire. Ce prince était Sélim, fils unique de Moustapha III. Une grave maladie ayant menacé ses jours dans son enfance, l'inquiétude fut universelle, et lorsque le jeune Sélim se trouva rétabli, on vit éclater une seconde fois l'allégresse des Ottomans.

Cinq ans après la naissance de Sélim (le 14 janvier 1766), une superbe tente, posée sur un sol couvert de riches tapis, et soutenue par des colonnettes d'or, était dressée, dans une des cours du sérail, en face du kiosque des Perles. Moustapha III, les épaules enveloppées d'une pelisse de zibeline étoilée de pierreries, portant un turban surmonté de plumes de héron fixées par des agrafes de diamants, tenant dans sa main une épée éblouissante, était assis sur un trône d'or placé à l'un des angles de cette tente. Des généraux, des pages entouraient Sa Hautesse. Les vizirs et les ulémas conduisirent dans la tente impériale le jeune Sélim vêtu d'une simple robe blanche et d'un turban blanc où brillait une émeraude. L'enfant inclina son front jusqu'à terre, en présence de son père; il baisa les pans de sa robe et, marchant à reculons, alla prendre place entre le grand vizir Mouhsinzadé et le cheik-islam. Le jeune prince salua du regard toute l'assemblée qui se prosterna devant lui. Sur un signe du sultan Moustapha III, le grand moufti prononça, au milieu d'un profond silence, et avec recueillement, ces paroles du premier chapitre du Koran : *Louange à Dieu*,

maître de l'univers! Allah! c'est toi que nous adorons! c'est toi dont nous implorons le secours! dirige-nous dans le sentier droit, le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits! Sélim répéta avec une gravité pleine de charme ces paroles sacrées. Il saisit ensuite la main du grand moufti; il allait la porter à ses lèvres lorsque le chef de la Loi, prévenant le jeune prince, le serra dans ses bras avec effusion et le baisa sur l'épaule droite. Selon une antique coutume, l'héritier de l'empire venait de recevoir sa première leçon d'éducation, base de toute science. Accompagné du cheik-islam, Sélim se dirigea de nouveau vers l'empereur qui couvrit de ses deux mains la tête de son fils en invoquant le nom de Dieu, et le baisa tendrement sur le front. Une larme sillonna la joue de Moustapha III. Cette larme exprimait-elle un pressentiment funeste? ou bien ne sortait-elle que d'un cœur ému de bonheur? on ne le sait. Le sultan rentra dans son palais, et l'assemblée se sépara.

Ce fut là une grande cérémonie; et la gravité ottomane dut lui donner encore un caractère d'imposante solennité. Sélim en conserva une impression profonde : sa vie entière ne démentit jamais sa noble et touchante attitude en écoutant pour la première fois une parole empreinte d'un grand sentiment religieux, en recevant la bénédiction paternelle. C'était un enfant aimable, intelligent. Son père l'adorait! Il avait préparé pour ce fils des instructions écrites. La veille de la mort de Moustapha III (Sélim avait alors douze ans), le sultan fit appeler Abdoul-Ha-

mid, son successeur au trône, et lui dit : *Écoute! je te recommande mon fils!* Abdoul jura de lui tenir lieu de père, et il tint parole. Cet Abdoul-Hamid que nous avons vu sans génie et sans énergie, laissant aller l'empire sur une pente de ruine et d'humiliation, était lui-même incapable d'élever, d'instruire son neveu destiné à régner après lui; mais il accomplit un acte dont l'histoire doit lui tenir compte : il n'enferma pas Sélim dans la cage des princes, il le laissa libre dans le sérail, lui permettant d'étudier!

Sélim s'était d'abord indigné lui-même de sa propre ignorance; les instructions laissées par son père furent ses premiers enseignements politiques; il y trouvait d'utiles appréciations sur des événements récemment accomplis, sur des côtés faibles de l'administration qui demandaient une main réformatrice. L'influence de la sultane Validé, sa mère, le maintenait dans la pensée de projets réparateurs. Le médecin qui lui avait sauvé la vie, le docteur Lorenzo, faisait servir son crédit au même but. Le jeune Sélim brûlait de laver les affronts qu'avait subis le croissant. C'est la petite vérole qui avait failli l'emporter, et devant lui on s'était préoccupé des traces qu'un tel mal pouvait laisser sur sa figure. *Qu'importe*, avait-il dit, *qu'importe le visage de celui qui est destiné à vivre de la vie des camps?* Les victoires des Russes pesaient à son âme; il voulait, une fois empereur, venger les armes ottomanes ou tomber avec honneur.

Il y a quelque chose d'intéressant et d'élevé dans

le spectacle de l'héritier des sultans, frappé des maux de l'empire, frappé de l'impuissance des institutions et des ressources qui l'entourent, et faisant appel de toutes parts à l'expérience ou à la capacité. Ses investigations inquiètes franchirent les limites même de l'islamisme. On le vit s'adresser à la France pour s'éclairer et se mettre en mesure de corriger et de réformer.

Une négociation curieuse passa par les mains du comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople. Elle se trouva ralentie par la mort tragique du Grec Pétraki qui, de cuisinier, était monté au poste de directeur de la monnaie, et qui expia une trop haute et trop rapide fortune. L'homme sur lequel Sélim avait jeté les yeux pour exécuter secrètement ses intentions à Paris, c'était Isaak-bey, accoutumé à recevoir ses confidences. Il partit pour la France (septembre 1786) accompagné du baron de Tott qui avait déjà rendu des services signalés à la Porte. Isaak-bey remit à Louis XVI les lettres qui l'accréditaient mystérieusement en dehors des agents reconnus. Le roi, à qui l'héritier du trône ottoman demandait des inspirations réformatrices, s'occupait lui-même alors, avec la sincérité d'une belle conscience, de réformer les institutions du passé. La mission d'Isaac-bey demeura un secret entre Louis XVI et ses ministres. Cette correspondance entre le sérail et Versailles dura près de trois ans; Sélim y remuait avec intelligence de hautes questions d'administration et de politique. La correspondance cessa à la mort d'Abdoul-Hamid (1789), quand le fils de Mous-

tapha III, âgé de vingt-neuf ans, parvint à la suprême puissance. Sélim III signala par des libéralités et des actes de clémence, son avénement à l'autorité souveraine. Il honora solennellement les funérailles de son prédécesseur, et fit entendre des paroles d'amour et de respect pour la mémoire de son oncle Abdoul-Hamid qui l'avait laissé libre de s'instruire.

Nous avons parlé des belliqueuses tendances que Sélim laissait voir du fond du sérail; les occasions ne manquaient pas au nouveau maître de l'empire pour mettre à exécution tous les beaux desseins de sa jeunesse. Souwaroff, qui avait battu les Turcs en tant d'endroits différents, venait, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, de leur enlever, après un siége long et meurtrier, la ville d'Oczakoff, seule place importante qui restât encore à la Porte sur les bords du Dnieper. Le premier mouvement de Sélim fut de mettre sur pied des forces considérables et de vouloir lui-même marcher à leur tête. Ces éclairs d'énergie ranimaient les peuples ottomans, mais tout cela tomba devant l'opposition des ministres du sultan qui étaient les anciens ministres d'Abdoul-Hamid. Sélim III n'eut pas la force d'imposer sa propre volonté. Ce premier acte de faiblesse était une première faute. Certainement il pouvait paraître imprudent de faire la guerre quand l'issue de la lutte semblait désastreuse; mais la guerre, à laquelle la Prusse et l'Angleterre conviaient le sultan, malgré la France qui, parlant un langage ami, cherchait à l'en détourner, la guerre, disons-nous, était décidée dans le conseil du prince et dans le corps des ulémas; ne

serait-on pas autorisé à penser, dès lors, que les Ottomans eussent pu appeler la victoire sous leurs drapeaux si le padischah, enflammant leur ardeur, se fût montré, en personne, à la tête de son armée ?

Les hostilités, un moment interrompues par la mort d'Abdoul-Hamid, recommencèrent au mois de juillet 1789.

Souwaroff et le prince de Saxe-Cobourg, les vainqueurs de Kilbourn et d'Oczakoff, commandant les forces combinées de la Russie et de l'Autriche, triomphèrent des Ottomans placés sous les ordres du courageux Hassan, capitan-pacha qui, après avoir vu sa flotte détruite à l'embouchure du Dnieper, fut témoin, comme sérasquier, de la défaite de son armée de terre dans le voisinage de Fokschan ou Fokschany (21 juillet 1789).

Deux mois après, Hassan-pacha voulut prendre sa revanche avec cent mille hommes, sur les bords du Ramnik. L'armée musulmane et l'armée chrétienne étaient en présence. La fatigue, suite d'une longue marche et de longs combats, paraissait accabler les soldats de Souwaroff. Le prince de Saxe-Cobourg lui proposa de laisser reposer ses colonnes ou, du moins, d'attendre l'attaque de l'ennemi. *Mes Russes ne se reposent pas!* s'écria Souwaroff; il ajouta : *Saint Nicolas devant moi, moi derrière lui, mes soldats derrière moi, je ne crains rien! Attaquons!* Il se lança avec ses escadrons sur le front des troupes ottomanes que le prince de Cobourg prit en flanc. La défaite des Turcs fut effroyable. Vingt-deux mille

d'entre eux, soixante canons, les munitions et toute l'artillerie de siége restèrent sur le champ de bataille. Heureux les Ottomans qui purent repasser le Danube! Cette brillante journée valut à Souwaroff le glorieux surnom de *Ramniski.*

Les résultats de la victoire de Fokschan et de celle de Ramnik furent énormes. Les conquêtes importantes se multipliaient sous les pas de l'Autriche et de la Russie. Potemkin était maître de la Bessarabie ; Cobourg, de la Valachie; le maréchal Laudhon, de Belgrade qui avait capitulé après trois semaines de siége. La prise d'Ismaïl, sur la rive gauche du Danube, fut l'événement le plus sanglant dans cette série de combats (1790). La garnison d'Ismaïl, forte de cinquante mille hommes, se fit hacher plutôt que de se rendre. Un seul Ottoman échappa, en passant le fleuve à la nage. La terre était gelée, et on ne put enterrer les morts. Six jours furent employés à jeter, dans le Danube, les cadavres des hommes et des chevaux. Souwaroff, le vainqueur d'Ismaïl, vit à ses pieds d'immenses dépouilles, et ne prit rien pour lui, pas même un cheval! Quel homme que Souwaroff! Et comment des Turcs de cette époque auraient-ils pu résister à un tel capitaine?

L'Angleterre et la Prusse, qui avaient poussé Sélim III à la guerre, changèrent de politique à la vue des grands succès des Russes et des Autrichiens. Un traité d'alliance offensive et défensive conclu, le 31 juillet 1790, entre la cour de Berlin et la Porte, donnait aux affaires une face nouvelle. La modération de Léopold II, frère et successeur de Joseph II au

trône d'Allemagne, favorisait le retour de la paix. Une convention signée à Reichenback (27 juillet 1790), les négociations du mois de septembre aboutirent au traité de Szistowa (4 avril 1791), conclu entre Léopold II et la Porte. L'empereur d'Allemagne y accepta des conditions qui purent adoucir les blessures faites à l'orgueil du sultan, et c'est à l'influence de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, qu'il en fut redevable. L'Autriche ne garda, de ses belles conquêtes, que Choczym qui resta entre ses mains jusqu'à la paix avec Catherine II ; la czarine refusa d'entrer dans les négociations de Szistowa et continua la guerre.

La situation révolutionnaire de la France n'avait pas permis que sa médiation fût acceptée. Mais ce furent précisément les inquiétudes produites par l'état de notre patrie qui déterminèrent la Prusse et l'Angleterre à une action commune auprès de la cour de Saint-Pétersbourg. Le traité de Yassy (9 janvier 1792) mit fin à cette guerre de vingt-quatre années entre la Turquie et la Russie. Catherine II renonça aux places conquises par ses armes. Elle ne conserva que Oczakoff et le pays où s'éleva rapidement la ville d'Odessa, pays qui lui appartenait déjà. Aux termes du traité de Yassy, la Porte devait payer douze millions de piastres à la Russie pour les frais de la guerre. La czarine n'exigea pas cette somme. Cette paix était pour l'empire ottoman un bonheur inespéré. De vives réjouissances l'accueillirent à Constantinople. Mais, si du nord venaient les bonnes nouvelles, il en partait de mauvaises du côté du midi : de graves séditions menaçaient d'enlever à l'autorité

du sultan les contrées de la Syrie et de l'Égypte. Djezzar-pacha à Saint-Jean d'Acre et les mamelouks au Caire secouaient le joug de la Porte ottomane, trop faible alors pour combattre et punir les rebelles. Elle laissait aller l'insurrection.

Dans la lutte des puissances européennes contre la révolution française, Sélim III fut pressé de prendre un parti; en restant neutre dans cette immense et terrible querelle, le sultan suivit la politique la meilleure, la plus conforme à ses intérêts et aux souvenirs des bonnes relations de la Turquie avec la France. Son seul acte d'habileté diplomatique fut une inflexible résolution de ne pas recevoir le remplaçant du comte de Choiseul-Gouffier. Tout en détestant les violences et les crimes qui souillaient notre pays à cette époque, Sélim se rapprocha de la France en lui demandant des ouvriers pour ses chantiers et des sous-officiers instructeurs pour ses armées.

La tranquillité de ses États n'était jamais de longue durée : ses plans de réforme déplaisaient aux janissaires, et les nouveaux impôts soulevaient facilement les multitudes. Le célèbre Passwan-Oglou, qui avait la mort d'un père à venger, rallia tous les mécontents des bords du Danube, s'établit en vainqueur à Widdin, et fit la loi aux princes de la Moldavie et de la Valachie. Un semblant de paix avec des conditions favorables aux rebelles, ramena à Widdin l'autorité du sultan. Mais peu de temps après, Passwan-Oglou, ayant inutilement demandé le gouvernement de cette ville, recommença les agressions et se mit à la place

du pacha qui représentait l'autorité de Sélim III. Le cours du Danube appartenait à Passwan-Oglou : Belgrade même était menacée. La Porte entreprit d'arrêter ces redoutables progrès. Passwan-Oglou, enfermé dans Widdin avec des forces habilement organisées, tint tête à une armée de cent mille hommes commandés par Hussein-pacha ; celui-ci avait sous ses ordres Ali-pacha, bégler-bey de Roumélie, et le fameux Ali de Yanina qui, plus tard, devait, lui aussi, secouer le joug des sultans.

Cinq mois de siége (du mois de juin au mois d'octobre 1798) ne purent triompher de Widdin. Les Ottomans, toujours repoussés, finirent par se déchirer les uns les autres au milieu d'une effroyable confusion ; et, peut-être, le pacha de Yanina y préluda-t-il par la trahison à ses projets de future révolte. Passwan-Oglou fit si bien, que la Porte reconnut l'indépendance de son pouvoir à Widdin ; à ces conditions, il devint pour le gouvernement turc un utile auxiliaire, et mourut en 1807 allié fidèle de Sélim III. Passwan-Oglou, d'une ferme et vaillante nature, d'une rare activité d'esprit, exact, juste, dur pour lui-même, s'entendait à gouverner les hommes. Avec plus d'ambition, il eût pu conquérir autre chose que le gouvernement de Widdin, et le trône des Ottomans eût été en péril !

Pendant qu'une armée turque enveloppait inutilement une ville du Danube, trente-six mille Français, conduits par le général Bonaparte, s'emparaient de l'Égypte. Cette expédition aux bords du Nil, qui continuait la pensée de saint Louis, n'a pas manqué

d'historiens, et nous n'avons pas à refaire ici ce qui a été fait plusieurs fois. Qu'il nous suffise de dire que la Porte supporta patiemment cette agression imprévue et qu'elle attendit la déroute des Français à Aboukir pour laisser éclater son indignation. L'emprisonnement de M. Ruffin, chargé d'affaires de France, l'arrestation de tous les Français établis sur le territoire turc et la confiscation de leurs biens, tels furent les actes qui marquèrent l'attitude du gouvernement ottoman; il les expliqua et les motiva dans son manifeste du 9 septembre 1798. Entré pour un moment dans la coalition européenne, il fit marcher ses vaisseaux avec les vaisseaux russes pour enlever aux Français les îles Ioniennes qui devinrent la république des Sept-Iles.

Mais la Porte ne pouvait rester longtemps ennemie de la France; elle s'empressa d'accepter la paix avec Bonaparte et de reprendre sa politique de neutralité. Sélim III avait d'ailleurs bien assez d'embarras dans son propre empire. Ses réformes l'occupaient aussi. Il méditait contre les janissaires la création d'une milice sur un pied européen et qui serait composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Ce projet, qui ressemblait assez à un coup d'État, fut exécuté en 1802. La milice nouvelle prit le nom de *nizam-djerid* (ordre nouveau). Le produit de revenus et d'impôts particuliers était destiné à la soutenir. Un hatti-schérif, publié en 1805, faisait entrer violemment dans le nizam-djerid la fleur de la jeunesse ottomane, choisie même dans les rangs des janissaires.

Des résistances éclatèrent. Sélim III fut obligé d'ajourner la pleine exécution de cette mesure. Les difficultés s'amoncelaient autour du gouvernement ottoman. Quand Bonaparte eut mis sur son front la couronne impériale, un ambassadeur du nouveau maître de la France fut chargé de demander au sultan de reconnaître l'empereur. La Russie était là qui menaçait la Porte si elle se montrait favorable. La diplomatie turque fit alors ce qu'elle fait toujours dans les cas difficiles : elle traîna la négociation en longueur, si bien que l'ambassadeur de France, le général Brune, finit par s'en aller : les résistances de Sélim III tombèrent devant les victoires de Napoléon en 1805. A partir du mois de janvier 1806, époque où la Porte se décida à donner à Bonaparte le titre d'empereur, l'influence française qui datait de François Ier, se substitua peu à peu à l'influence russe à Constantinople. Cette influence française fut telle, que le général Sébastiani, ambassadeur à Constantinople, parvint à obtenir du Divan la révocation du prince Ipsilanti et du prince Morousis, l'un, gouverneur de la Valachie, l'autre, de la Moldavie. Le général Sébastiani persuada à la Porte que ces deux princes étaient entièrement dévoués à la Russie, ce qui, d'ailleurs, n'était pas sans fondement. Mais cette mesure, dont Sélim III se repentit plus tard, était une véritable déclaration de guerre contre la Russie, car, aux termes du dernier traité de Yassy, la révocation des voïvodes de la Moldavie et de la Valachie, ne pouvait s'accomplir sans la participation, sans le consentement du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Informé de la violation du traité du 9 janvier 1792, l'empereur Alexandre, successeur de Paul Ier, envoya le général Michelson en Moldavie, et ce chef, marchant à la tête d'une armée, s'empara de ces deux provinces. M. Italinski, ambassadeur moscovite, quitta Constantinople. L'Angleterre, alliée de la Russie, protesta énergiquement et obtint de la Porte, malgré le général Sébastiani, la réintégration d'Ipsilanti et de Morousis. Mais l'Angleterre ne s'en tint pas là; elle menaça Sélim III d'une guerre formidable s'il n'entrait pas immédiatement dans la coalition européenne contre Napoléon, s'il n'expulsait pas Sébastiani du territoire ottoman, *s'il ne remettait pas sans délai la flotte turque à la Grande-Bretagne* et si, enfin, il n'abandonnait pas la Moldavie et la Valachie à la Russie! Le sultan avait vingt-quatre heures pour répondre! comment lutter contre l'Angleterre et la Russie avec un empire miné de toutes parts par d'opiniâtres séditions, avec des révoltés tels qu'Ali, pacha de Yanina, Czerni-George de la Servie, et Passwan-Oglou dont nous avons indiqué l'histoire? avec l'Égypte déchirée, l'Arabie livrée aux Webabis et la Syrie plus soumise à Djezzar-pacha qu'à Sélim lui-même?

Le Divan cajolait M. Arbuthnot, ambassadeur anglais; mais il ne lui donnait aucune réponse nette et positive. L'ambassadeur quitta Constantinople, à bord d'un navire de sa nation, et alla jeter l'ancre dans la mer Égée. Dans le mois de février 1807, Constantinople, épouvantée, apprit que huit vaisseaux de ligne, deux frégates, deux corvettes et deux

galiotes à bombes, commandés par l'amiral sir John Duckworth se préparaient à franchir les Dardanelles ! Pensant que l'éloignement du général Sébastiani suffirait seul à calmer l'irritation des Anglais, et sauver, par conséquent, sa capitale menacée, Sélim III envoya un député à l'ambassadeur français *pour lui demander s'il était disposé à partir*. Ce député était l'ami, le confident du padischah, celui-là même qu'il avait envoyé, en 1786, auprès de Louis XVI pour lui demander des lumières et des conseils : c'était son fidèle Isaak-bey. Il avait appris à connaître, à aimer, à vénérer le bon et malheureux roi qui l'avait comblé de bienfaits à Paris, à Versailles : il conservait pour sa mémoire un religieux souvenir, et détestait tous les Français à cause du crime du 21 janvier. Sébastiani était Français, et, par cela seul, révolutionnaire, aux yeux de cet honnête musulman. Il parla sèchement à l'ambassadeur français qui n'était pas homme à se laisser intimider par des paroles ni par des menaces : *L'arrivée de l'escadre anglaise ne m'effraye pas*, répondit-il à Isaak-bey ; *accrédité auprès de la Sublime Porte, je me trouve sous sa sauvegarde, et je ne quitterai Constantinople qu'après en avoir reçu l'ordre formel de Sa Hautesse.*

Le peuple ottoman de Constantinople, loin de trembler à l'approche des vaisseaux ennemis, se leva en masse, vola aux armes et fit retentir un immense cri de guerre contre les Anglais. Tous les Français de la capitale turque s'unirent aux musulmans pour repousser par la force l'escadre de Duck-

worth. Autorisé par le sultan à veiller aux préparatifs de défense, Sébastiani ne resta pas enfermé dans son palais : il dirigea les travaux de guerre des Turcs, et le sultan lui-même, qui déploya une rare énergie de caractère dans cette circonstance, se montra partout au milieu des travailleurs occupés à enclouer les canons. La Corne d'or, les côtes d'Asie et d'Europe étaient hérissées de batteries formidables, et partout une population immense se montrait résolue à se défendre jusqu'à la mort.

Favorisée par le vent, l'escadre anglaise franchit fièrement le détroit des Dardanelles, malgré la canonnade des deux châteaux de Kélidil-Bahar et de Sultanié-Kalessi, qui, d'ailleurs, ne fit pas grand mal aux vaisseaux ennemis (19 février 1807). Voulant reprendre les négociations avant d'en venir à une attaque sur Constantinople, Duckworth alla jeter l'ancre à Proti, une des îles des Princes, dans la mer de Marmara. Mais le magnifique élan de la population de Stamboul, l'utile et courageuse assistance d'une foule d'officiers français changèrent les dispositions du Divan. Il repoussa les prétentions exorbitantes des Anglais. Craignant de se voir enfermé dans la Propontide, par les combattants de Constantinople, par ceux des Dardanelles, et d'exposer ainsi son escadre à une destruction totale, l'amiral anglais prit le parti de regagner la mer Égée (3 mars 1807). La flotte britannique se dirigea vers l'Égypte, qu'elle chercha, mais inutilement, à conquérir. L'Angleterre n'a pas cessé, cependant, depuis cette époque, de faire triompher son influence

sur les bords du Nil ; et à l'heure qu'il est, cette belle et riche contrée est plus que jamais sous la dépendance du cabinet de Londres, qui la sillonne de chemins de fer.

Comme nous l'avons vu, l'énergie de Sélim III grandit à la hauteur du danger qui menaça Constantinople au mois de février 1807. Mais ce prince qui, à un moment donné, était capable de déployer du caractère, manquait de cette prudente habileté par laquelle les réformes réussissent; il songeait sans cesse à modifier profondément l'organisation militaire de son empire, et chacune de ses tentatives devenait un péril pour lui. On l'avait vu sortir victorieusement du mauvais pas où le mettait la menaçante apparition des pavillons anglais et russe, car, après le départ de Duckworth, une escadre moscovite avait été aussi repoussée des Dardanelles; on vit succomber ce sultan devant une question de costume! Il voulut que les *yamaks-tabièlis* (assistants des batteries), ramas d'aventuriers, au nombre de deux mille, fussent vêtus à la manière étriquée, moitié turque, moitié européenne, des *nizams*. Les yamaks, qui partageaient avec ces derniers la garde des deux châteaux du Bosphore, commencèrent par égorger Mahmoud-effendi, ancien ministre des affaires étrangères, porteur de l'ordonnance impériale, et le secrétaire de ce personnage. Ils se ruèrent ensuite sur les nizams qu'ils appelèrent renégats, en leur reprochant de suivre, contrairement à la religion, les usages impies des *giaours*. Ils les chassèrent de la forteresse située sur le rivage européen, s'y

préparèrent pour soutenir un assaut, et lorsque le Bostandji-bachi se présenta aux insurgés pour leur demander des explications sur l'assassinat de Mahmoud-effendi, les yamaks le reçurent à coups de canon.

Pendant ce temps le kaïmakam de Stamboul, traître à son maître, aux ministres de la Porte, réunissait ces derniers dans sa maison, leur faisait offrir des tschibouks, des confitures, et les faisait ensuite égorger! La conspiration contre Sélim III se tramait depuis longtemps et avait des ramifications profondes. Un homme jusqu'alors inconnu, mais dont les yamaks connaissaient l'audace, Kabakchy-Oglou, se mit à leur tête, et se dirigea sur Constantinople avec les révoltés, après leur avoir fait jurer de défendre jusqu'à la mort la religion du prophète méconnue, outragée par Sélim III. Cette bande fut accueillie par les acclamations du peuple de Stamboul. Les terribles janissaires attendaient les yamaks, leurs amis, sur la place de l'Et-méidan et jurèrent avec eux d'exterminer tous ceux qui avaient touché aux lois de l'empire.

Pour que la rébellion triomphât, il fallait que la religion vînt à son aide; le grand moufti fit parler le Koran. Sélim III fut accusé de vouloir introduire des nouveautés dans l'empire et d'avoir outragé l'islamisme par l'interruption des pèlerinages de la Mecque. Un autre grief, articulé dans le *fetva* contre le sultan, fut l'infécondité de ses unions qui laissait l'empire sans héritier. Il n'en fallait pas davantage pour qu'on demandât la déposition du padischah. Le renverse-

ment des marmites sur la place d'Et-méidan annonça la rupture définitive avec le souverain. Des têtes de conseillers jetées par-dessus les murs du sérail ne calmèrent point la multitude en délire; ce fut inutilement aussi que la milice du nizam cessa d'exister : on demandait avec une fureur nouvelle la déposition de l'empereur.

Chaque vendredi, le sultan doit se rendre à une des mosquées impériales : Sélim, caché au fond du sérail, n'osa pas braver le courroux populaire; et ce fut alors que le cheik-islam, marchant à la tête des ulémas, offrit, au nom du peuple, le souverain pouvoir à Moustapha, fils d'Abdoul-Hamid et cousin de Sélim III. Le grand moufti se présenta ensuite devant le sultan pour lui lire sa déposition (31 mai 1807). Une retraite abrita pendant un peu de temps l'empereur détrôné. Sa perte lui vint des efforts tentés pour le remettre au pouvoir. Un général, qui s'était fait remarquer au milieu de la guerre contre les Russes, Moustapha, surnommé Baïraktar (porte-drapeau), inspiré par une reconnaissance courageuse, parut dans Constantinople avec une armée libératrice; mais Moustapha IV, le nouveau sultan, envoya étrangler Sélim III. Les bourreaux le trouvèrent s'inclinant pour faire la prière musulmane. Le prince, qui sentait déjà le lacet autour du cou, se releva soudainement dans sa force et engagea une lutte violente. Saisi à la partie du corps où toute pression est mortelle, il périt misérablement, le 28 juillet 1808.

Sélim III traversa des temps difficiles qui auraient demandé plus de génie qu'il n'en avait; il eut le sen-

timent de ce qui manquait à son empire sans avoir la force de le pousser en de meilleures voies. La tâche de réformateur l'écrasa.

Baïraktar, le vaillant séraskier qui, par d'habiles manœuvres, avait conduit de Roustschouk une partie de ses troupes au secours de son maître précipité du pouvoir, ne trouva qu'un cadavre à la porte du sérail au lieu du sultan qu'il voulait replacer sur le trône. Il se jeta en pleurant sur le corps inanimé du sultan et baisa respectueusement ses pieds et ses mains. *Verse du sang, Baïraktar! et non pas des larmes!* lui dit le capitan-pacha Seïd-Ali qui se trouvait auprès de lui, *verse du sang! venge la mort de notre maître!* Baïraktar se dresse comme un lion furieux, prononce à lui seul la déposition de Moustapha IV qu'il fait enfermer dans l'appartement où Sélim III vient d'être assassiné, et proclame Mahmoud II empereur des Ottomans (28 juillet 1808). Mais ce prince, ami du sultan Sélim III, tremble pour ses jours et va se cacher; on le cherche pendant plus de deux heures dans le sérail; la consternation saisit les esprits : on croit que Mahmoud a disparu par un crime; on le trouve enfin, dans un coin retiré du palais, roulé dans des tapis sans qu'il profère une seule parole. On l'emporte; malgré les paroles rassurantes qu'on lui adresse, le prince croit qu'on va l'étrangler; arrivé dans la cour du sérail, Baïraktar tombe aux pieds du sultan, les embrasse et l'appelle son padischah, le seul padischah des Ottomans. Mahmoud II donne à son tour le nom de libérateur à Baïraktar, lui commande de se relever et le nomme son grand vizir.

Déjà Baïraktar, avant même d'arriver à Constantinople, avait fait étrangler le terrible Kabakchi-Oglou, qui fut le Patrona-Khalil de cette révolution sanglante. Une fois Mahmoud empereur, et lui, Baïraktar, grand vizir, sa vengeance ne connut plus de bornes. Il fit mettre à mort ceux qui avaient inspiré l'assassinat de Sélim III ou qui avaient concouru à son exécution. Par ses ordres, vingt femmes du sérail qui s'étaient réjouies de la mort de Sélim III, furent cousues vivantes dans des sacs et noyées dans le Bosphore. La terreur planait dans Constantinople au seul nom de Baïraktar. Le peuple qui le considérait comme un musulman infidèle, déterminé à entrer dans les innovations tant reprochées au malheureux Sélim III, le peuple l'exécrait, mais la peur qu'il lui inspirait le réduisait au silence, silence effrayant qui recélait de nouvelles catastrophes. Baïraktar était un vigoureux et terrible esprit qui aurait pu accomplir d'utiles et grandes choses; il reprit avec énergie, mais sans ménagement aucun, les projets de réformes de Sélim III; les nizams djérids avaient été abolis par cet empereur peu de jours avant sa mort; Baïraktar les rétablit immédiatement sous un autre nom, celui de *seymens;* mais c'étaient les janissaires surtout qu'il voulait frapper; des abus criants existaient depuis longtemps dans cette vieille milice; le grand vizir entreprit de les extirper violemment.

Chaque acte de Baïraktar blessait, offensait les croyances religieuses du peuple ottoman, croyances aveugles, exclusives, impitoyables; la vindicte publique condamnait le grand vizir réformateur : com-

ment lutter contre l'opinion de tout un peuple? Baïraktar devait succomber. Non-seulement, il bravait, irritait cette opinion en voulant changer les institutions et les lois de l'empire, mais en se livrant, en dépit du Koran, à de copieuses libations de vin, en faisant bon marché de la prière publique dans les mosquées, en se moquant des ulémas et de leur ignorance. L'orage qui, depuis son avénement au grand vizirat, grondait sourdement autour de lui, éclata le 14 novembre 1808. Ce jour-là, les janissaires, le peuple parurent armés dans les rues de Constantinople et poussèrent des cris de mort contre Baïraktar et contre Mahmoud II lui-même. Pendant trois jours, le sang coula à flots dans la capitale ottomane. Enfermé dans son palais avec ses eunuques et ses femmes, le grand vizir y périt au milieu des flammes qui dévorèrent sa demeure. La fusillade et la canonnade tonnaient contre le sérail défendu par les seymens, les pages et les bostandjis. Les janissaires, la population presque entière demandent à cris redoublés la déposition de Mahmoud II et la réintégration au pouvoir de Moustapha IV. Les conseillers du sultan proclamé par Baïraktar, le 28 juillet 1808, supplient Sa Hautesse d'ordonner la mort de Moustapha IV : *C'est là*, lui disent-ils en tombant à ses genoux, *le dernier espoir de salut pour l'empire et pour toi!* La condamnation de Moustapha tombe des lèvres de Mahmoud, et son frère est étranglé à la place même où celui-ci avait fait périr Sélim III. La nouvelle de la mort de Moustapha IV parvient aux janissaires, en même temps qu'un hatti-schérif,

signé de la main de Mahmoud II, dans lequel ce prince les reconnaît comme *les plus fermes appuis de l'islamisme*, et leur commande de mettre fin à la guerre civile. Les *yéni-schéris* vainqueurs ajoutèrent-ils une grande confiance aux paroles que le padischah leur adressait? Il est permis d'en douter, car ils n'ignoraient pas ses tendances réformatrices et l'intimité profonde qui avait existé entre lui et le malheureux Sélim III, immolé comme novateur. Mais une grave pensée traversa en ce moment les esprits. Mahmoud II, jeune encore (il avait alors vingt-trois ans), était le seul rejeton mâle de la race d'Osman; l'idée que cette race pouvait périr par un dernier meurtre, épouvanta les imaginations, et cette idée, plus qu'aucune autre considération, sauva les jours du padischah. Les janissaires rentrèrent dans leurs casernes, l'ordre se rétablit et des cris de *tschok-yacha soultan Mahmoud!* (longue vie au sultan Mahmoud!) retentirent dans les mosquées et sur les places publiques.

CHAPITRE L.

Importance du règne de Mahmoud II. — Guerre entre les Russes et les Turcs pendant les années de 1809, 1810 et 1811. — Traité de paix de Boukarest. — Guerre de Servie. — Affranchissement de cette province. — Ali-Tépélélenli, pacha de Yanina. — Révolution du mois de juin 1826. — Destruction des janissaires. — Milices nouvelles. — Réflexion. — Massacre des Grecs par les musulmans à Constantinople, à l'occasion de l'insurrection des Hellènes (de 1808 à 1826).

Comme presque tous les règnes des sultans de Stamboul, celui de Mahmoud II, un des plus longs, des plus remplis de l'histoire ottomane, se rattache à un remarquable mouvement d'idées et d'action des gouvernements chrétiens par rapport à l'Orient. Les graves événements qui éclatent en Turquie dans un espace de trente années agitent profondément l'empire des Osmanlis et fixent plus que jamais l'attention de l'Europe. Les luttes armées entre la Russie et la Porte, commencées en 1768, ne sont terminées, nonobstant une foule de traités de paix, qu'en 1829. La belliqueuse Servie s'affranchit de l'oppression musulmane. Le terrible Ali de Yanina ne cesse de se révolter, de commettre des crimes qu'en cessant de vivre. Au prix d'immenses sacrifices, de combats héroïques, de flots de sang versés, la Grèce conquiert son indépendance définitive. La France arrache l'Algérie à la suzeraineté du

sultan. Méhémet-Ali veut fonder une dynastie en face de celle d'Osman, dont il méconnaît l'autorité en Égypte. Mahmoud II sentant, comme Sélim III, les plaies qui rongent son empire, cherche à les guérir par des réformes qui lui attirent les malédictions d'un peuple fanatique, fortement attaché aux vieilles institutions. Ce sultan meurt dans une chambre solitaire peu de jours après la bataille de Nézib qui dévoile toute la faiblesse de l'empire ottoman. Puis un prince de dix-sept ans, sort, pour la première fois, des mains des eunuques et des ulémas, pour monter sur le trône miné de ses ancêtres. Il nous faut renoncer, après l'avoir étudiée, à retracer, cette période historique dans ses nombreux détails. Elle exigerait un livre spécial, et nous ne pouvons lui consacrer qu'un certain nombre de pages. Nous nous efforcerons, néanmoins, d'en présenter un exact et rapide tableau.

Après la révolution de 1808 qui coûta la vie à deux sultans, à tant d'autres victimes, Mahmoud II se trouva en face de deux ennemis redoutables : l'empereur Alexandre et Czerny-George, cet hospodar de Servie qui, poussant l'amour de la liberté, de la patrie, jusqu'au délire, au crime, tua son père et son frère parce qu'ils entravaient ses projets d'insurrection.

Attaquées à la fois sur le Danube par les Russes que commandait le prince Bagration ; en Bulgarie, par les Serviens, les troupes ottomanes furent constamment battues pendant la campagne de 1809. Czerny-George se proclama maître absolu de la

Servie. La Moldavie, la Valachie et la Bessarabie étaient au pouvoir des généraux d'Alexandre.

En 1810, le vaillant comte Kaminski remporta plusieurs batailles sur les Osmanlis conduits par Livan-pacha et le grand vizir Youssouf, celui-là même que Kléber avait vaincu à Héliopolis. Les Turcs n'étaient plus les intrépides *soldats de l'islam;* ils fuyaient à l'approche des Russes, et leur livraient quelquefois sans combattre des places importantes telles que Bazardjik et Silistrie. Mais Kaminski rencontra une vive résistance en Bulgarie où les chrétiens de cette province, unis aux Ottomans, repoussèrent les Moscovites. Les Bulgares ont rarement eu à se plaindre des Turcs; ceux-ci les ont traités avec ménagement et leur ont donné le privilége d'avoir des cloches. Seuls, dans la Turquie d'Europe, les Bulgares jouissent de cette faveur; en Asie, elle n'a été jusqu'ici accordée qu'aux Maronites du Liban.

Kaminski assiégea inutilement les villes de Schoumla et de Routschouk. Mais, au mois d'octobre 1810, le général russe détruisit à Battin, en Bulgarie, une armée ottomane de quarante mille hommes. La ville de Routschouk, attaquée de nouveau, après cette victoire, capitula, ainsi que Nicopolis, située sur la rive droite du Danube, en face de la forteresse de Turnowo qui tomba du même coup au pouvoir des Russes.

Obligé de rappeler une partie de ses troupes, à cause de la guerre dont Napoléon menaçait la Russie, l'empereur Alexandre ordonna la destruction

de quelques villes de la Bulgarie afin que cette province, privée de ses places fortes, devînt plus facile à envahir. C'est ainsi que furent rasées les cités de Nicopolis, de Silistrie, peuplées, l'une de quinze mille habitants, l'autre de douze mille. Ces actes de destruction n'étaient pas de nature, il faut l'avouer, à concilier à la Russie les chrétiens bulgares. Ces deux villes sont maintenant sorties de leurs cendres; mais elles ont conservé un profond sentiment de défiance envers les ravageurs de 1811.

Une maladie grave emporta Kaminski à Boukarest. Kutuzoff lui succéda au commandement supérieur de l'armée impériale. Vigoureusement assaillis par soixante mille Turcs sous les murs de Routschouk, les Russes y remportèrent cependant une victoire signalée. Mais, inférieurs en nombre aux Ottomans, et ne comptant plus sur de nouveaux succès dans une province dont la population leur était hostile, les Russes évacuèrent la Bulgarie après avoir incendié Routschouk (août 1811). Kutuzoff alla établir en Valachie le centre de ses opérations. Les Turcs l'y poursuivirent et furent complétement battus. Encore une fois les musulmans se voyaient vaincus par ces terribles *Moscos* qui depuis quarante ans leur faisaient une guerre acharnée. Mahmoud II demanda la paix qu'Alexandre désirait aussi : Napoléon entreprenait en ce moment sa désastreuse expédition de 1812. La paix, devenue nécessaire aux Turcs comme aux Russes, fut conclue à Boukarest, après de longues négociations, le 28 mai 1812, à des conditions heureuses pour la

Porte. De toutes ses conquêtes pendant les campagnes de 1809, 1810 et 1811, la Russie ne conserva que les places fortes situées sur la rive gauche du Danube entre Galatz et la mer Noire. Par un article de ce traité, la Porte s'engageait à accorder une amnistie pleine et entière aux Serviens et à gouverner désormais ce peuple avec douceur et justice.

On tomberait dans une grave erreur si on considérait comme *rebelles*, *révolutionnaires* les populations chrétiennes soumises à la domination ottomane, quand elles se lèvent contre cette domination. Ce n'est point pour des théories politiques, des chicanes de partis qu'elles prennent les armes; mais pour défendre leur religion, leurs biens, leur honneur, leurs familles, leurs foyers. Les Russes n'avaient pas plutôt quitté les bords du Danube, que Mahmoud II, foulant aux pieds la foi des traités, envoyait son grand vizir Kourschid-pacha en Servie, avec quatre mille hommes, et ordonnait de faire main basse sur la population de cette province. Kourschid ne fut que trop fidèle à son horrible mission; il saccagea le pays; ses soldats démolirent des églises, égorgèrent des prêtres, des enfants, des femmes après les avoir outragées. Czerny-George combattit en héros à la tête de ses montagnards; mais vaincu par le nombre, il alla chercher un refuge, pour sauver sa tête, sur le territoire autrichien (1813). Le cabinet de Vienne fit arrêter Czerny-George et le traita en prisonnier d'État! Dans cette circonstance, l'empereur François II *voulut donner*,

a-t-on dit, *une preuve de son intérêt à la Sublime Porte en la délivrant de toute inquiétude au sujet de l'insurrection servienne*[1]. Mais les temps sont changés! Et on est en droit d'espérer que l'Autriche n'adopterait pas aujourd'hui la même politique à l'égard des chrétiens opprimés, égorgés par la barbarie ottomane.

Les atrocités de Kourschid-pacha ne pouvaient pas rester impunies. Un grossier paysan, Miloch Obrénovitch, entra le dimanche des Rameaux de l'année 1815, dans l'église de Takovo, pendant que les fidèles y étaient assemblés. Tenant, d'une main, le drapeau de l'indépendance nationale, de l'autre, un sabre, Miloch, s'écria: *Mort aux tyrans! Je viens vous demander, frères, de sauver la patrie ou de mourir pour elle!* De brûlantes acclamations accueillirent ces paroles. Du haut de la chaire évangélique un prêtre proclama la guerre sainte contre les musulmans. Qui eût osé l'en blâmer? Les Serviens se levèrent en masse à la voix de la religion et de la patrie, vainquirent leurs ennemis, les chassèrent de leur pays et contraignirent Mahmoud II à demander la paix. L'indépendance de la Servie fut dès lors accomplie. Des députés librement élus pour voter les impôts; un sénat gouvernant d'après les lois nationales; un code ayant pour base le code français; l'hérédité du pouvoir ainsi tempéré accordé à Miloch et à sa descendance, tels furent les résultats des victoires des Serviens en 1815 et 1816.

1. Jachereau de Saint-Denys. *Histoire de l'empire ottoman.*

Malheureusement Miloch, qui était un guerrier intrépide, manqua de prudence, de sagesse, dans son administration. Plongé dans la plus profonde ignorance (il ne savait ni lire ni écrire), cruel et cupide, il exploita ses compatriotes dans son intérêt personnel. Cette tyrannie devint insupportable aux Serviens. Miloch fut obligé d'abdiquer et de fuir en Valachie (1839). Les Serviens prononcèrent, en 1841, la déchéance définitive de la *dynastie obrénovitchienne*, et choisirent pour les gouverner Alexandre Georgiovitch, descendant de Czerny, le premier fondateur de la liberté servienne. Aujourd'hui la Servie jouit de cette liberté en payant à la Porte une redevance annuelle de deux millions trois cent mille piastres, environ cinq cent soixante-quinze mille francs. Cette principauté dont la population, assez pauvre d'ailleurs, mais brave, intelligente, honnête, est d'un million d'habitants, et peut fournir cent mille guerriers. La religion dominante du pays est le culte grec. A l'abri de la protection efficace de la Russie, qui lui a garanti son indépendance, la Servie est tranquille et voit sa situation morale et matérielle s'améliorer chaque jour.

L'insurrection d'Ali, pacha de Yanina, surnommé Tépélénli à cause de la petite ville de Tépélen, dans la basse Albanie (Épire), lieu de sa naissance, cette insurrection qui occupa, il y a trente ans, l'attention de l'Europe et de l'Asie, est loin d'avoir pour nous le même intérêt que celle des Serviens ou celle de tout autre peuple chrétien de l'Orient musulman. Nous trouvons, dans Ali et dans ses Alba-

nais, dont les rangs s'étaient accrus d'une foule d'aventuriers de tous les pays, non plus de généreux enfants de l'Évangile combattant et mourant pour briser leurs chaînes, mais bien des troupes de voleurs, d'assassins, détroussant les voyageurs, ravageant et pillant les campagnes, égorgeant les malheureux Souliotes, vivant de rapines, enlevant des mères de famille, de jeunes filles chrétiennes, et se livrant aux plus honteuses brutalités. Les bords fleuris de l'Achéloüs, du Pénée, du lac Achérusia, la vallée de Tempé, les montagnes du Pinde, jadis consacrées à Apollon et aux Muses, le beau vallon de Dodone, célèbre par son oracle, ce vallon où s'élève aujourd'hui la ville de Yanina; toutes ces régions si riantes et si belles, si remplies de poétiques souvenirs étaient devenues le théâtre des crimes de Tépélénli et de ses bandes. Un être pur se rencontra au milieu de ces débordements : la belle et vertueuse Éminé, fille du pacha de Delvino, femme d'Ali. Saisie de dégoût et d'horreur à la vue de tant de meurtres, de tant de débauches, elle abandonna résolûment son affreux époux, et rentra sous le toit paternel, d'où elle *n'était sortie*, disait-elle, *que pour être jetée parmi des démons.*

Pendant cinquante années, la ville de Yanina ne fut qu'un repaire de bandits dont Ali était le chef. Il y avait en lui du Mandrin, du charlatan, du César Borgia (il se parjurait et empoisonnait comme lui), du Sardanapale, de l'homme politique à la façon de Machiavel, du grand seigneur musulman de Stamboul aux manières douces et polies, du mon-

taguard épirote plein d'audace, d'énergie et de bravoure, d'intelligence et de ruse. Tel était Ali-pacha.

Il devait cette éducation à sa mère Khamko. *Mon fils*, lui disait-elle en le berçant sur ses genoux, *mon fils, le monde est un vaste champ de pillage. Les biens et les richesses, les honneurs et la puissance, appartiennent aux plus fins, aux plus courageux! Le succès, vois-tu, légitime tout!* Parvenu à sa quinzième année, Ali s'enrôla, par les ordres de sa mère, dans une troupe de brigands épirotes qui dévastaient les villages et demandaient la bourse ou la vie sur les grands chemins. Au retour d'une expédition nocturne, Ali rentra un jour les mains vides dans la maison maternelle. Furieuse, Khamko lui arracha son mousquet et, mettant dans les mains de son fils une quenouille : *Va donc filer le lin avec les vieilles femmes !* lui dit-elle, *tu n'es pas un homme !*

La leçon fut profitable ! Ali devint bientôt le premier et le plus hardi brigand de la contrée. Tépélénli éleva ses trois fils, Mouktar, Vély et Salik dans ces principes. Il n'eut pas à s'en féliciter, car ils le trahirent tous les trois pour de l'argent au moment où l'armée du sultan vint l'attaquer dans Yanina. La Porte l'y avait placé, depuis trente-cinq ans, comme gouverneur de l'Albanie. Ses richesses, fruits de ses exactions, étaient immenses, ainsi que ses moyens de défense. Sans la trahison de ses fils, sans l'abandon de presque tous ses soldats, l'armée du sultan ne serait jamais venue à bout de le réduire. Ali était plus fort que Mahmoud II, avant la désertion des Albanais.

Ce ne fut d'ailleurs que par la tromperie que le grand vizir Kourschid-pacha, l'égorgeur de la Servie, parvint, après deux années de combats, à se rendre maître du satrape de Yanina. Désespérant de se défendre plus longtemps dans cette ville mal fortifiée, Ali la fit brûler. Il alla se réfugier dans son château du lac Achérusia d'où il brava les attaques des Osmanlis avec une poignée d'Albanais. Kourschid et une partie de son armée y pénétrèrent enfin (janvier 1822). Ali se retira alors dans une tour de cette forteresse. Cette tour, que le pacha appelait *son dernier retranchement*, s'élevait au-dessus d'un souterrain rempli de poudre et contenant aussi ses trésors. Le grand vizir lui envoya un Osmanli pour l'engager à se rendre. Le parlementaire trouva Ali, alors âgé de quatre-vingt-un ans, assis dans un angle de la tour et fumant tranquillement sa pipe. A ses côtés se tenait debout un Albanais tournant et retournant dans sa main une mèche allumée.

« Il faut que le grand vizir sache, dit le vieux pacha à l'envoyé turc, que la forteresse dans laquelle il a eu l'imprudence d'entrer, est minée de toutes parts. Tiens, prends cette montre ; je t'en fais cadeau ; si, dans une heure, les Ottomans n'ont pas évacué le château, eux, mes richesses et moi-même nous sauterons tous ensemble. Ce qui est dit, est dit. »

Le député alla porter cette réponse au grand vizir, et le château fut promptement évacué.

Fléchi par quelques soldats qui n'entrevoyaient aucun moyen de salut, Ali se décida à faire dire à Kourschid qu'il se rendrait si le sultan voulait

lui accorder son pardon. Le grand vizir lui répondit qu'il allait envoyer un message à Stamboul à cet effet. Le temps supposé nécessaire pour avoir le firman de grâce étant expiré, il envoya un de ses aides de camp à Ali pour lui dire que Mahmoud II avait *répandu sur lui la rosée de sa clémence*, et que le hatti-schérif lui serait bientôt remis. Le 5 février, à cinq heures du soir, huit ou dix officiers de l'armée ottomane entrèrent à l'improviste dans la tour d'Ali. *Que m'apportez-vous?* s'écria-t-il en mettant les mains sur deux pistolets suspendus à sa ceinture. *Le sultan demande ta tête*, lui fut-il répondu. *Ah! traîtres!* dit Tépélélenli avec un rire infernal, *vous voulez ma tête! mais elle ne tombe pas facilement*, *on ne prend pas Ali comme une femme!* Et il déchargea ses deux armes sur les Osmanlis. Il en blessa deux, mais il n'en tua aucun. Le vieillard, sans défense, succomba à l'instant sous les coups des assaillants. On lui coupa la tête qui fut portée à Constantinople. Un voyageur anglais, M. Walsh, qui se trouvait en ce moment dans cette ville, vit la tête d'Ali, placée dans un bassin en argent devant la principale porte du sérail : *elle ressemblait exactement*, dit-il, *à la tête de saint Jean Baptiste*.

Un derviche, appelé Soliman, ancien ami du pacha de Yanina, acheta cette tête, avec celles des trois fils du satrape, Mouktar, Vély et Salik, que Mahmoud II avait fait mettre à mort malgré sa promesse de leur accorder la vie et même des pachaliks. Soliman enterra ces quatre têtes dans un cimetière qui se trouve à Constantinople, en face de la

porte de Sélivrée. Au-dessus de la fosse commune, et sur une même ligne, on voit quatre petites colonnes surmontées de turbans, avec des inscriptions. Voici les paroles que Soliman fit graver sur la tombe d'Ali : *Ici repose la tête du très-célèbre Tépélétenli, pacha de Yanina, qui travailla pendant cinquante années à l'indépendance de l'Albanie.* Singulière inscription qui montre Ali comme un martyr de la liberté! Ce qui paraît plus singulier encore, c'est que le gouvernement turc, qui avait considéré, avec raison, le vizir de Yanina comme un vassal révolté, ait laissé subsister cette inscription. Mais le prophète a dit : *Croyants! ne troublez pas les cendres des morts! Dieu seul les jugera!*

La fin tragique du pacha de Yanina précéda de quatre années la destruction des janissaires, *ces coursiers fougueux bondissant en liberté dans les pâturages du désordre,* dit Esaad-effendi; *il n'était pas facile*, ajoute cet auteur, *de les attacher au piquet de l'obéissance. Ils se considéraient comme les rois du pays, entretenaient le feu sous la chaudière de l'insubordination et limaient le collier de l'obéissance.* Parmi eux l'esprit de rébellion se conserva jusqu'au bout, en effet; mais leur valeur guerrière s'était évanouie. Si l'on excepte leurs succès dans la campagne de 1739, succès qui aboutirent au traité de Belgrade, glorieux pour la Turquie, ils avaient été constamment battus par les chrétiens depuis la levée du siége de Vienne (1683) jusqu'à la guerre des Russes de 1812. A mesure que le temps marchait, la science militaire marchait aussi en Occident, et cette science, les ja-

nissaires ne la connaissaient pas ; ils ne voulaient pas la connaître, et prenaient en pitié les *giaours* qui la mettaient en usage. Leur aveugle impétuosité alla se briser contre la tactique des soldats chrétiens qui, d'ailleurs, les égalaient en bravoure, s'ils ne les surpassaient pas. Sélim III voulut remédier à cet état de choses : ses tentatives de réformes lui coûtèrent la vie. Plus adroit et, surtout, plus énergique que lui, Mahmoud II entreprit, à son tour, la réorganisation de son armée et, ne reculant pas devant une affreuse boucherie d'hommes, il parvint *à effacer de la feuille de l'existence jusqu'au nom des factieux vaincus*[1].

L'*odjak* (corps des janissaires) avait été institué, on s'en souvient, au nom de la religion. Ce fut aussi au nom de la religion que Mahmoud II le détruisit. Dans une réunion solennelle des dignitaires de l'empire (22 mai 1826), en tête de laquelle se trouvait le scheik-islam, premier interprète de la loi, le grand vizir, Mohammed-Sélim, déroula, dans un long discours, les maux de la Turquie ; il parla de l'indiscipline des yénis-chéris, de leur ignorance, de leurs défaites essuyées pendant un siècle et de la nécessité de mettre l'armée sur un meilleur pied en y introduisant la tactique européenne. Profondément affecté des malheurs de l'empire, le moufti, auquel s'adressait particulièrement ce discours, ouvrit le Koran et y lut à haute voix ces paroles : *La guerre est un jeu au plus fin. Combattez l'ennemi avec ses propres*

1. Esaad-effendi. *Histoire de la destruction des janissaires.*

armes. Il déclara ensuite dans un fetva motivé qu'il était du devoir des musulmans d'acquérir la science militaire pour mieux *combattre et vaincre les infidèles.* L'assemblée, au milieu de laquelle se trouvaient les principaux chefs des janissaires, adhéra, à l'unanimité, à la décision du scheick-islam. Sur la demande expresse du sultan, ils la ratifièrent, par écrit, trois jours après.

Dans une seconde réunion tenue chez le moufti (28 mai 1826) le grand vizir lut une ordonnance impériale qui réglait la réorganisation des janissaires. Mahmoud II terminait son hatti-schérif par ces paroles : « Vengeance! peuple de Mahomet, vengeance! serviteurs fidèles de cette monarchie qui doit durer autant que le monde, vengeance! officiers de tous grades, défenseurs de la foi, venez à nous! unissons nos efforts pour réparer nos brèches, élevons devant notre pays, à la face de l'univers, le rempart d'une armée invincible! Déjouons les inventions guerrières de l'Europe chrétienne! »

Aux termes de cette ordonnance, des hommes jeunes devaient être choisis dans l'odjack sous le nom de *exhkendjis* (soldats actifs); ils devaient être enrégimentés et instruits dans l'art militaire des chrétiens. Tous les dignitaires approuvèrent ce hatti-schérif en y apposant leurs signatures. Dans la première semaine de juin 1826, cinq mille exhkendjis étaient enrôlés, et apprenaient la charge à douze temps dans la vallée des Eaux-Douces d'Europe et dans la plaine de Davoud-Pacha.

Mais la masse des janissaires s'agitait, complo-

tait, allait dans les tavernes de Stamboul, cherchait à rallumer le fanatisme du peuple contre les *novateurs* et se préparait, dans l'ombre, à repousser, les armes à la main, l'ordonnance impériale publiquement annoncée dans les rues de Constantinople. Dans la nuit du 15 au 16 juin 1826, vingt ou trente mille janissaires auxquels s'étaient joints une foule de gens sans aveu, stationnaient sur la place de l'Et-Méïdan où ils avaient apporté leurs marmites (kasans) signes de ralliement. Ils brûlèrent et pillèrent, pendant la nuit, le palais du grand vizir et celui de Nedjid-effendi, agent du pacha d'Égypte à Stamboul. Ils détestaient Méhémet-Ali parce qu'il avait, le premier, introduit la tactique européenne dans son armée et, surtout, parce qu'il avait massacré les mamelouks qui étaient les anciens amis des yénisschéris. Ni le grand vizir ni l'agent égyptien ne se trouvaient dans leurs demeures de Constantinople lorsqu'elles furent incendiées et pillées par les révoltés. Ils avaient passé la nuit dans leurs kiosques du Bosphore.

Ce ne fut qu'à l'apparition du jour qu'ils apprirent la rebellion des enfants de Hadji-Bektach. Mahmoud II, qui était en ce moment dans son palais d'été de Bekchistach, en fut en même temps informé. Il vola à sa résidence de Constantinople et trouva dans la grande cour du sérail une armée amie appelée en ce lieu, avec une remarquable activité, par le grand vizir Mohammed-Sélim. Cette armée, qui comptait cinquante mille hommes, au moins, se composait de marins, de bombardiers, d'artilleurs,

de mineurs, de bostandjis, de pages et de tous les officiers et soldats attachés au service du sérail. Les généraux Mohammed-pacha, Hassanaga, Hussein et le capitaine Ibrahim surnommé l'Infernal les commandaient. Le gouvernement s'attendait à une émeute prochaine et ses mesures étaient prises d'avance.

Tous les ulémas, le moufti en tête, tous les étudiants étaient rangés dans la grande cour, en avant de l'armée. Debout, sur un trône placé en face de cette imposante réunion, Mahmoud II, l'œil en feu, tenant, d'une main, l'étendard de Mahomet, de l'autre, un poignard étincelant de pierreries, posa cette question au scheick-islam : « Quel doit être le châtiment des factieux qui se révoltent contre la religion et contre le padischah, son premier pontife?—*Si des hommes injustes attaquent leurs frères, combattez-les, a dit le Koran.* » Telle fut la réponse du moufti.

« Eh bien! s'écria le sultan, d'une voix pleine de force et d'autorité; eh bien! jurez tous sur l'étendard sacré de notre saint prophète d'exterminer jusqu'au dernier des ennemis du trône et de la religion! — *Nous le jurons!* répondirent les soldats en agitant leurs armes. *Mort aux janissaires! longue vie à Sa Hautesse!* »

Le sultan voulait marcher à leur tête. Les vizirs et les ulémas tombèrent à ses genoux et le supplièrent de ne pas exposer ses jours dans une émeute. Ils parvinrent avec peine à le faire renoncer à sa courageuse détermination.

Toutes les portes de Constantinople furent soi-

gneusement fermées et gardées afin de ne laisser échapper aucun des rebelles. Précédée du sandjak-schérif, *ce cyprès majestueux du jardin de la victoire*[1], l'armée fidèle de Mahmoud II cerna de toutes parts les janissaires entassés et barricadés dans la place de l'Et-Méidan. Sommés de se disperser et de demander pardon au sultan, ils s'écrièrent : « A bas l'exercice ! à bas les rédacteurs des *fetvas* impies ! à bas les ministres qui ont conseillé le hatti-schérif ! à bas les Osmanlis qui s'assimilent aux giaours ! que ne se coiffent-ils maintenant de l'ignoble chapeau des chrétiens maudits ! Quant à nous, enfants de Hadji-Bektach, nous sommes musulmans et nous resterons musulmans ! »

Des volées de boulets, de mitraille, de mousqueterie répondirent à ces vociférations. Les janissaires, assaillis, ripostèrent mal. Ils se disposaient à prendre *le chemin de la fuite*, lorsque les soldats de Mahmoud pénétrèrent au milieu d'eux le sabre à la main et les égorgèrent impitoyablement. Des bandes de janissaires se réfugièrent dans leurs casernes auxquelles on mit le feu, et périrent dans les flammes. Quelques heures après, le calme le plus profond régnait dans Constantinople. L'institution des janissaires n'existait plus. Le lendemain (17 juin 1826), un hatti-schérif prononça l'abolition définitive de cette fameuse milice. Elle avait duré cinq siècles. « C'est ainsi, dit Esaad-effendi, que le sultan Mahmoud (que Dieu entoure son trône d'une gloire

1. Esaad-effendi.

immortelle!) purgea le jardin de l'empire des herbes sauvages et inutiles, et l'embellit des fruits d'une organisation nouvelle. »

Une ordonnance impériale abolit aussitôt l'ordre religieux des derviches bektachis affiliés des janissaires. Leurs nombreux couvents à Constantinople et ailleurs furent rasés. Plusieurs de ces moines furent décapités. Le sultan confisqua leurs richesses qui étaient considérables. Un autre hatti-schérif expulsa de la capitale vingt mille Turcs qui ne possédaient dans cette ville aucun moyen d'existence, ou qui paraissaient dangereux pour le repos public. Le moment était favorable pour exécuter des mesures rigoureuses et propres à assurer le repos public. « Mahmoud II, dit l'historiographe de ce prince, se souvint de cette maxime du sage : « Il est souvent dangereux de remettre au lendemain ce qu'il est utile de faire la veille [1]. »

On n'a pas connu, et on ne connaîtra probablement jamais le chiffre exact des janissaires morts dans la journée du 16 juin à l'Et-Méidan, dans les casernes incendiées et, surtout, le chiffre de ceux qui furent étranglés ou décapités après la bataille. Un historien, témoin oculaire [2], élève à six mille le nombre de janissaires *mis à mort par les mains des bourreaux;* il se tait sur ceux qui succombèrent à l'hippodrome et dans les casernes. Il ajoute que les journaux d'Europe, mal informés, avaient

1. Esaad-effendi.
2. Juchereau de Saint-Denis.

porté, à tort, de vingt-cinq à trente mille, les rebelles décapités et jetés dans le Bosphore par ordre du Divan. Esaad-effendi, qui a écrit la révolution du mois de juin, ne dit rien de précis sur le nombre des victimes. Il se borne à constater qu'indépendamment de ceux qui moururent dans le combat de l'Et-Méidan, *plusieurs furent livrés aux griffes de la strangulation.*

Le voyageur anglais, R. Walsch, qui se trouvait à Péra, à cette époque, dit que vingt mille janissaires furent exterminés. On employa deux jours à transporter les morts dans le Bosphore et dans la Propontide. *Les cadavres*, ajoute ce voyageur, *couvraient la surface des eaux au point d'entraver la marche des bâtiments*. M. Juchereau nous apprend qu'en 1826 les janissaires comptaient près de quatre cent mille noms sur leurs registres. Tous ces noms, sans doute, n'étaient pas des noms de soldats ; le plus grand nombre représentait des corporations de métiers, des derviches affiliés à l'odjak ; mais les janissaires en service militaire dépassaient quarante mille hommes, soit à Constantinople, soit dans d'autres villes de l'empire. Périrent-ils tous? Nous le répétons, on ne le sait pas. Mais une vérité ressort de tous ces faits : c'est que la tuerie fut effroyable. Le chiffre de six mille nous paraît peu vraisemblable. Nous admettrions plutôt celui de vingt mille, indiqué par le voyageur anglais.

Quoi qu'il en soit, les janissaires disparurent entièrement de la surface de l'empire, et on menaça

du dernier supplice les Osmanlis qui exprimeraient un regret pour la milice anéantie. De nombreux régiments, accoutrés à l'européenne, se montrèrent bientôt dans Constantinople. Mahmoud II, ayant remplacé, lui aussi, le majestueux turban, les habits amples, riches et flottants de ses ancêtres par la toque rouge à flot bleu, le pantalon étroit, la redingote et les bottes, assistait, à cheval, une cravache à la main, aux exercices de ses troupes nouvelles. « L'empire est régénéré, s'écria-t-on; le sultan Mahmoud a jeté les fondements du bonheur à venir des musulmans en coupant le mal dans sa racine[1] ».

« Hélas! hélas! nous disait, à ce sujet, un colonel turc en 1837; hélas! hélas! cela n'était qu'une vaine parade! Tous ces soldats vêtus à la franque étaient et sont encore semblables à des hommes qu'on habillerait en musiciens et qui n'auraient aucune notion de la musique, voilà! »

Tout en rendant justice, dans ce livre, à l'antique bravoure des janissaires, nous n'avions pour eux, nous l'avouons, qu'une faible admiration, et point de sympathie, surtout en ce qui touche aux derniers temps de leur existence; maintenant, ils ne nous inspirent aucun regret; nous avons peu de penchant pour la soldatesque tenant dans ses brutales mains les destinées d'un pays; nous lui préférons le respect de l'autorité, des lois et une liberté

1. Voy. l'*Histoire de la destruction des janissaires*, par Esaad-effendi.

sage et vraie; mais nous sommes loin de penser que la Turquie, autrefois placée, par les janissaires, à un haut degré de puissance comme nation conquérante, ait gagné en prospérité, en grandeur, en gloire depuis l'extermination du mois de juin 1826; voilà vingt-sept ans que les milices nouvelles de l'empire ottoman sont en activité; elles ne se sont encore signalées par aucune victoire éclatante; et les victoires se comptent par centaines dans l'histoire des janissaires; disons plutôt que les nouveaux soldats de l'islam ont débuté comme les janissaires ont fini : par des défaites; finiront-ils comme les enfants de Hadji-Bektach avaient commencé? Il y a lieu d'en douter.

Ainsi que nous l'avons remarqué bien des fois la trahison et le meurtre faisaient partie des mœurs politiques des Ottomans. Entre eux, les *vrais croyants* se traitaient sans pitié ni merci. Si on eût laissé grandir l'insurrection du mois de juin 1826, les janissaires n'auraient pas plus épargné le sultan et son parti qu'ils le furent eux-mêmes dans cette journée de carnage. Nous n'avons pas ici à nous prononcer plutôt pour les vaincus que pour les vainqueurs. Mais ce qui nous touche et nous indigne, ce sont les massacres des chrétiens par les musulmans. L'insurrection grecque, qui n'était pas, elle, l'assassinat organisé, mais des combats en plein soleil, venait d'éclater. A cette nouvelle, la fureur des Osmanlis ne connut plus de bornes. Dans les mosquées de Stamboul, les imans prêchèrent le meurtre et le pillage. Aux fêtes de Pâques de l'année 1821, des

bandes enragées se portèrent dans le gros village de Bouyouk-Déré, habité par des Grecs; ils les égorgèrent en masse, pillèrent leurs maisons, leurs églises qu'ils démolirent ensuite. Cette affreuse boucherie se continua sur toute la rive droite du canal, jusqu'aux portes de Constantinople. Nous ne savons pas au juste le nombre des victimes, mais il fut considérable. Des centaines de Grecs de Péra, de Galata furent conduits dans le château des Sept-Tours, où ils expirèrent dans les tortures. Le patriarche grec de Constantinople, Grégoire, fut pendu à la porte de son palais par ordre du divan. Trois archevêques et quatre-vingts évêques de l'Anatolie, de la Thrace, le prince Mourousis subirent le même sort. « Afin d'ajouter, a dit un historien [1], l'outrage à leur supplice, des juifs reçurent l'ordre de traîner les cadavres des victimes dans les rues de Constantinople, et de les jeter ensuite dans le Bosphore. » Ce furent les ministres de Mahmoud, sinon le sultan lui-même, qui donnèrent le signal de ces atrocités. M. Strogonoff, ambassadeur russe à Constantinople, adressa, à cette occasion, d'énergiques réclamations au divan. Il lui fut répondu *que le sultan avait le droit de châtier les coupables comme il l'entendait* [2]. Qu'on ne vienne donc plus nous parler de la mansuétude du sultan Mahmoud II, de sa justice, de son esprit de tolérance pour tous les sujets de son empire! Soyons donc sincères, et laissons parler l'histoire! Ce

1. Juchereau de Saint-Denis.
2. *La Turquie*, par Jouannin.

prince a été un des empereurs ottomans qui ont fait tomber le plus de têtes, qui ont le plus persécuté les chrétiens, et la tuerie du mois d'avril 1821 restera dans les annales de son règne comme une tache indélébile.

CHAPITRE LI.

Un mot sur l'insurrection grecque. — Intervention de l'Europe en Grèce. — Bataille de Navarin. — Remarques au sujet de l'intervention des puissances chrétiennes en Grèce. — Attitude et conduite particulières de la France dans cette circonstance. — Guerre entre les Russes et les Turcs en 1828 et 1829. — Traité d'Andrinople. — État des esprits à cette époque dans la Roumélie et à Constantinople. — Mot d'un Russe au sujet des victoires de ses compatriotes sur les Turcs. — Rébellion de Méhémet-Ali. — Son caractère. — Succès d'Ibrahim-pacha en Syrie et dans l'Asie Mineure. — Médiation de la France et de l'Angleterre. — Intervention armée de la Russie. — Convention de Kuntayeh. — Traité de Hunkiar-Kélessi. (De 1826 à 1833).

Lorsque, dans le premier volume de cet ouvrage, les lâchetés, les turpitudes, les crimes des Grecs du Bas-Empire passaient sous notre plume, nous ne pouvions retenir notre indignation, notre mépris, et nous nous armions contre les Byzantins de toutes les sévérités de l'histoire. Mais quels éloges ne devons-nous pas, maintenant, à ces populations de l'Hellade, du Péloponnèse, de l'Attique, du Magne, des Cyclades qui, lasses d'un joug ignominieux, ont brisé leurs chaînes, comme le disait Colocotroni, *sur le front de leurs tyrans!* Les Turcs devaient aux Grecs cette revanche! Leurs exploits de six années, Navarin et, enfin, l'épée de la France, vengèrent près de quatre siècles d'esclavage.

Nous n'entreprendrons pas de retracer ici l'his-

toire de l'insurrection de la Grèce ressuscitée; elle est trop belle et fait trop d'honneur aux Hellènes pour ne pas la présenter dans tous ses dramatiques et intéressants détails. Un simple abrégé lui enlèverait, en la rapetissant, son caractère de grandeur. Les Marc Botzaris, les Mavrocordato, les Colocotroni, les Canaris, les Miaulis, les Kariaskaki, les Hypsilanti, les Nikétas, les Colio-Poulo, les Condouriotis et une foule d'autres héros de la Grèce chrétienne n'ont rien à envier à la gloire des Cimon, des Miltiade, des Alcibiade, des Thémistocle, des Périclès, des Épaminondas et des Léonidas. Ils se sont montrés les dignes fils de ces grands hommes qui, eux aussi, versèrent leur sang pour la cause nationale.

Renonçons donc à parler, dans cet ouvrage, des longues souffrances, des désastres, des malheurs et des hauts faits des Grecs des temps nouveaux. Peut-être nous sera-t-il donné de retracer un jour ce tableau d'histoire qui a tous les caractères d'une épopée. Mais nous voudrions présenter, dès ce moment, quelques observations sur l'intervention de l'Europe dans l'indépendance définitive de la Grèce.

Dans le traité de Londres, du 6 juillet 1827, les trois puissances médiatrices apparaissaient avec les tendances particulières de leur caractère et de leur génie; la Russie espérait ajouter quelque chose à son influence parmi les Grecs; l'Angleterre, à laquelle toute marine porte ombrage, entrevoyait une occasion probable de détruire les vaisseaux musulmans; la France seule se préoccupait de la délivrance de la Grèce.

Le combat de Navarin ne fut qu'une extermination. Les Anglais, dans cette journée du 20 octobre 1827, cachaient mal leur impatience de tirer et leur crainte que leurs canons ne restassent muets. D'ailleurs, ce combat contre lequel on a tant déclamé, était devenu inévitable. Dans l'entrevue qui eut lieu, le 25 septembre, entre l'amiral Codrington, le contre-amiral de Rigny et Ibrahim-pacha, il fut signifié à celui-ci que si un seul coup de canon était tiré contre les vaisseaux alliés, cet acte d'agression deviendrait le signal d'un combat général, dont la destruction de la flotte ottomane serait la conséquence inévitable[1]. Les amiraux anglais et français déclarèrent en même temps au général en chef de l'armée musulmane qu'aux termes du traité de Londres, toute collision devait immédiatement cesser entre les Turcs et les Grecs, et que si de nouvelles luttes s'engageaient, les alliés les réprimeraient par la force.

Ibrahim-pacha donna sa parole de ne recommencer les hostilités contre les Grecs, que s'il en recevait l'ordre exprès de la Sublime Porte. Au mépris de la foi jurée, le fils de Méhémet-Ali dirigea sur Patras, sans attendre la réponse de Constantinople, une partie de sa flotte portant des troupes de débarquement, pénétra en Morée et entreprit contre les Grecs une campagne d'extermination. Il fit égorger et égorgea de sa propre main des vieillards, des femmes, des enfants sans défense, et promena partout le fer et la flamme.

1. Voy. Juchereau de Saint-Denis.

Ces actes de barbarie, la violation du serment d'Ibrahim avaient indigné les chefs de l'armée chrétienne. Cependant les alliés se trouvant en face des vaisseaux turcs dans la rade spacieuse de Navarin, ne commençaient pas l'attaque. Mais un canot anglais ayant été assailli à coups de fusils partis d'un vaisseau ottoman, la frégate anglaise à laquelle ce canot appartenait, répondit par une décharge de mousqueterie. Le combat devint bientôt général, et quelques heures après, soixante navires de guerre musulmans avaient été mis en pièces ou coulés à fond. La moitié de l'équipage turco-égyptien périt dans le combat.

Il ne serait pas sûr, d'après des témoignages sérieux, que les Anglais n'eussent pas provoqué eux-mêmes l'accident qui détermina la bataille. Ce canot, qui allait rôder autour du vaisseau musulman, apparut aux Turcs comme une menace. Quoi qu'il en soit, le lord chancelier, à l'ouverture du parlement [1] (29 janvier 1828), déplora, avec une sincérité toute britannique, comme un sinistre événement (untoward event), *le combat avec une nation alliée*. Le roi de France, à l'ouverture des chambres (5 février 1828) tint un plus loyal langage, quand il dit : « Le combat imprévu de Navarin a été à la fois une occasion de gloire pour nos armes et le gage le plus éclatant de l'union des trois puissances. »

Ainsi que nous le disions tout à l'heure, le gou-

1. Le roi d'Angleterre malade ne put ouvrir le parlement en personne.

vernement français voulait seul, sérieusement, l'indépendance de la Grèce. Pas plus que le traité du 6 juillet, la convention signée à Alexandrie, entre Codrington et Méhémet-Ali, n'assurait cette indépendance. Aux termes du traité de Londres, la Grèce restait tributaire de la Porte. Le troisième paragraphe de la convention d'Alexandrie (6 août 1828) stipulait que les troupes égyptiennes évacueraient la Morée le *plus tôt possible*, et le septième paragraphe permettait à Ibrahim-pacha de laisser huit mille hommes de garnison en Morée! La diplomatie libératrice de la France se trouvait en présence de la politique équivoque et tortueuse de l'Angleterre.

Charles X déclara qu'il ne voulait plus souffrir les Turcs en Grèce. C'était une parole digne d'un fils de saint Louis. Sans consulter les puissances, il arma une flotte expéditionnaire de vingt mille hommes, dont il confia le commandement au lieutenant général Maison. L'escadre française arriva en vue de Navarin, le 29 août 1828. Ce fut un beau spectacle, lorsque, à une portée de canon de la rade de Navarin, les amiraux de Rigny, Pulteney, Malcom et Heyden, à la tête de leurs escadres, se rangèrent autour du vaisseau *le Conquérant* comme pour présenter l'armée française à la nation dont elle devait assurer la délivrance. La convention d'Alexandrie n'étant point encore exécutée, l'expédition ne débarqua pas à Navarin, mais à Coron. Une proclamation du président Capo d'Istria avait annoncé aux Hellènes la venue prochaine d'une armée du roi de France. A la première vue des vaisseaux libérateurs, les Grecs

de Coron se prosternèrent la face contre terre, à la fois pour saluer le pavillon de la délivrance et pour remercier Dieu !

L'inactivité imposée d'abord à nos soldats fut comme un mécompte pour leur courage. Les maladies, nées des pluies d'automne et des inondations, décimaient des hommes qui cherchaient des ennemis à combattre, et ne trouvaient que la fièvre et la dyssenterie. Les Turcs virent tomber au pouvoir des Français Coron, Navarin, Modon et Patras, sans opposer une sérieuse résistance. La capitulation de Patras entraînait celle du château de Morée, mais les agas, qui le défendaient, déclarèrent qu'ils s'enseveliraient sous ses ruines, plutôt que de se rendre. Un feu terrible eut raison de ces résistances (30 octobre 1828). Le 29 décembre, une portion de notre armée s'embarquait pour reprendre le chemin de France ; la Grèce était délivrée : le noble but de l'expédition était accompli.

Cette campagne se fit sans efforts. Le château de Morée fut la seule place qu'il fallut emporter. Nos soldats n'eurent à faire admirer que leur forte patience, leur discipline et leur belle tenue. Ce fut devant cette superbe tenue de notre armée que les Égyptiens évacuèrent le Péloponnèse, bien plus que devant la convention ambiguë d'Alexandrie. Si l'expédition ne fut marquée par aucun acte militaire éclatant, elle est marquée dans l'histoire par son caractère de grandeur morale. La France, qui n'avait qu'à suivre ses traditions séculaires, s'en alla protéger un peuple chrétien et le sauver d'une longue ser

vitude; l'appui vainqueur qu'elle lui prêta fut loyal, désintéressé, généreux. Elle retrouvait dans la Morée, les traces de son passé, et la France nouvelle voyait se lever devant elle les ombres héroïques de la France des vieux temps. Partout où se portait ses regards, elle reconnaissait les vestiges des valeureux compagnons de Guillaume de Champlitte et de Geoffroy de Villehardouin, le neveu du célèbre maréchal de Romanie; elle apercevait les débris de cette Grèce féodale enfantée par les exploits des croisés de Champagne, et qui se maintint vigoureusement pendant deux siècles.

Le dévastateur du Péloponnèse, l'homme dont la carrière militaire était déjà marquée par tant de barbares atrocités, Ibrahim-pacha, convié à une réunion chez le général Maison, adressa ces paroles à des officiers de l'état-major : « Pourquoi, après être allés, il y a cinq ans, en Espagne, pour faire des *esclaves*, venez-vous maintenant en Grèce pour faire des *hommes libres?* » Ces mots qui furent probablement inspirés au fils de Méhémet-Ali par des aventuriers de ce temps-là, eurent un grand succès au milieu de ces hommes qu'on avait vus libéraux à Paris et qu'on retrouvait parmi la basse valetaille du gouvernement d'Alexandrie. Il se rencontra aussi en France un certain parti pour les applaudir. Depuis ce temps, la vérité a fait son chemin, et le temps de la réhabilitation est arrivé. Il n'y a pas aujourd'hui un seul homme éclairé et de bonne foi qui ne rende justice à la grandeur de la politique extérieure de la restauration, et à ses vues éminemment françaises. La

guerre d'Espagne de 1823 fut une œuvre nationale; il s'agissait, pour la maison de Bourbon, de s'asseoir fortement en face de la révolution menaçante; il s'agissait pour la France, et ce fut sa politique de tous temps, d'assurer sa sécurité du côté des Pyrénées. La monarchie française n'a jamais fait ni aidé la servitude, et les révolutions de notre âge nous ont appris de quel côté se trouvent les amis les plus vrais de la dignité humaine et de la liberté. La France, dans son expédition vers la péninsule hispanique, continua, malgré l'Angleterre, sa politique prépondérante des grandes époques, et dans son expédition de Morée, elle reprit sa vieille et glorieuse épée au profit de l'Orient chrétien.

Pendant que les Français expulsaient les Turcs de la Morée, cent mille Russes, commandés par l'empereur Nicolas en personne, par son frère, le grand-duc Michel, et par le feld-maréchal Wittgenstein, qui avait le titre de général en chef, battaient les Osmanlis du côté du Danube, et le vaillant comte Paskewitch les anéantissait dans le nord de l'Asie ottomane.

Dès le mois d'avril 1828, un manifeste russe avait fait publiquement connaître les griefs de cette puissance contre la Porte. L'empereur Nicolas reprochait énergiquement au sultan Mahmoud d'avoir violé le traité de Boukarest de 1812, en dévastant la Servie en 1814, en 1815, en 1816, et en opprimant de nouveau la Valachie et la Moldavie. Il protestait contre l'expulsion, du territoire ottoman, des sujets russes, et contre la saisie des navires marchands chargés de grains, après la bataille de Navarin. C'est pour ces

griefs et d'autres encore, que la Russie déclarait la guerre à la Sublime Porte. Mais Nicolas annonçait hautement que dans cette guerre, il n'avait aucune intention d'augmenter ses possessions territoriales; il exigerait seulement la libre navigation dans le Bosphore et dans la mer Noire, stipulée dans les traités antérieurs; la Russie demanderait une indemnité pour ses sujets qui avaient éprouvé des pertes, par suite *de la conduite spoliatrice et des vexations du gouvernement ottoman;* enfin, elle obligerait la Turquie à rembourser au gouvernement russe toutes les dépenses que cette guerre allait occasionner.

Dans un contre-manifeste, le divan repoussa toutes ces accusations qui étaient cependant appuyées sur des faits incontestables, et finit par déclarer que si les traités avaient été violés, la Russie seule en était coupable. Mais quelques mois auparavant, la Porte, qui s'attendait à cette guerre, avait lancé des circulaires à tous les pachas des provinces. Dans ces circulaires, où le Grand-Seigneur cherchait à rallumer le fanatisme musulman contre les chrétiens, on disait que les agressions prochaines des *Moscos* avaient pour but d'anéantir l'empire ottoman et *de réduire les Osmanlis à l'état de rayas.* « Que tous les fidèles musulmans, riches ou pauvres, lisait-on dans une de ces lettres secrètes, sachent bien que dans la nouvelle lutte qui se prépare, c'est pour eux un devoir sacré de combattre les giaours. Sacrifions, s'il le faut, dans cette guerre sainte, nos vies et nos fortunes! Disciples du prophète! écoutez la voix de la religion et sauvez l'empire menacé par les infidèles! Amin! (Amen). »

Au mois de mai 1828, cent mille Turcs, commandés par Hussein-pacha, l'un des généraux qui avaient le plus contribué à la destruction des janissaires, marchaient contre les Russes. Ceux-ci étaient déjà sur la rive gauche du Danube, après s'être emparés, sans coup férir, de la Moldavie et de la Valachie, dont les populations, appartenant à la religion grecque, étaient dévouées aux intérêts moscovites. Une foule de combats partiels, dans lesquels les Ottomans furent presque toujours battus, marquèrent le commencement de la campagne. Les Turcs se défendirent vigoureusement à Silistrie, à Roustschouk, à Schoumla, villes inutilement assiégées par leurs ennemis. Mais l'importante place de Varna, sur la mer Noire, capitula le 10 octobre 1828, après un siége meurtrier de quarante jours. Les Russes y perdirent beaucoup de monde. Youssouf-pacha, l'un des chefs de l'armée ottomane, passa armes et bagages dans le camp des Moscovites. Cette défection, achetée, dit-on, par l'or des Russes, détermina la chute de Varna. Ce qui est certain, c'est que ce général se retira en Russie où il vécut dans une honteuse splendeur, bien que Mahmoud II eût confisqué toutes ses richesses en Turquie. Si la conduite de Youssouf-pacha fut celle d'un traître, celle d'Izzet-Méhémet, gouverneur de Varna, excita l'admiration même de ses ennemis. Sommé plusieurs fois de se rendre, il répondit toujours qu'il ne demanderait jamais grâce *aux giaours*. Il combattit en vaillant soldat jusqu'à la dernière heure. L'empereur Nicolas donna des éloges publics à son courage ; ne voulant pas exposer Varna

aux horreurs d'une place prise d'assaut, il fit proposer au gouverneur de sortir de la ville avec tous les honneurs de la guerre. Izzet-Méhémet, qui n'avait plus que trois cents hommes avec lui, accepta la proposition. Pour récompenser Méhémet de sa belle conduite à Varna, Mahmoud II le nomma grand vizir, titre qu'il ne conserva pas longtemps, car il n'avait point les qualités d'un homme d'État. Le sceau de l'empire fut confié à Reschid-pacha qui s'était rendu célèbre par le siége et la prise de Missolonghi.

L'empereur Nicolas se rendit en poste à Saint-Pétersbourg après la conquête de Varna. Il organisa une armée de cent soixante mille hommes pour la campagne de 1829, et en confia le commandement supérieur à l'illustre comte Diébitsch. Cette guerre de 1829 ne fut qu'une continuation de triomphes pour les Russes. Diébitsch s'y montra digne de sa brillante réputation militaire. Sa tactique dérouta complétement les combinaisons du grand vizir Reschid. Le plan de campagne du général russe fut tel qu'après avoir écrasé une armée turque de plus de soixante mille hommes à Kulektscha, en Bulgarie, au mois de juin 1829, il exécutait, le 22 juillet, à l'insu de Reschid-pacha, son audacieuse entreprise du passage des Balkans, du côté d'Aïdos. Bientôt il reçut le glorieux surnom de *Balkanski*. Jusqu'alors les Balkans avaient été considérés comme l'inexpugnable rempart de la Thrace. Diébitsch voulut donner un démenti à cette opinion.

Il était déjà sur la route d'Andrinople, balayant

tout ce qui s'opposait à sa marche, quand le grand vizir apprit que les Russes avaient franchi ce mont célèbre. Le 19 août, Diébitsch, à la tête de trente mille hommes, plantait sa tente sous les murs de la seconde ville de l'empire ottoman. Andrinople renfermait en ce moment une garnison turque de quinze mille hommes. La population de cette ville, dont les trois cinquièmes étaient et sont encore musulmans, s'élevait à cent vingt mille habitants. Les remparts étaient hérissés de bouches à feu. La place abondait en vivres, en munitions de guerre. Elle pouvait, tout le monde l'a reconnu, repousser l'ennemi. Que firent les Turcs? Ils envoyèrent, en suppliants, des parlementaires à Diébitsch pour lui proposer une capitulation! L'histoire du Bas-Empire n'a pas de pages plus honteuses que celle que nous indiquons en ce moment dans l'histoire ottomane.

Le général russe répondit aux députés osmanlis qu'il consentirait à la capitulation si l'artillerie, les étendards, les vivres, les munitions de guerre lui étaient livrés, et si les troupes turques évacuaient Andrinople *sans prendre, toutefois, la route de Constantinople.* « Si demain matin, avant neuf heures, ajouta-t-il, ces conditions ne sont pas acceptées, j'ordonnerai un assaut général. » Les parlementaires rapportèrent cette réponse aux chefs de la garnison et aux ulémas qui en furent terrifiés. Le lendemain matin (20 août), avant l'heure fixée par Diébitsch, les mêmes envoyés osmanlis se présentèrent au général moscovite et le supplièrent d'accorder des conditions meilleures pour la ville. Dié-

bitsch sortit alors de sa tente sans rien répondre aux Turcs; il monta à cheval et donna à son armée le signal de l'attaque. L'armée s'ébranla à la voix de son chef. A l'instant même les Ottomans épouvantés acceptèrent toutes les conditions qui leur étaient imposées. Les Russes entrèrent dans Andrinople et prirent possession de la ville sans tirer un coup de fusil.

Le fameux traité d'Andrinople fut signé le 14 septembre 1829. Fidèle à sa parole donnée dans son manifeste de 1828, l'empereur Nicolas ne demanda aucun agrandissement pour son empire du côté de la Turquie. Il rendit à Mahmoud II tout ce que les armées moscovites avaient conquis pendant ces deux années, c'est-à-dire presque toute la Turquie d'Europe. Le Pruth continua à être la limite des deux empires en Europe. En Asie, où le général Paskewitch avait conquis une grande partie de l'Arménie, l'empereur Nicolas ne voulut conserver qu'un faible district enclavé dans la région supérieure du bassin de Kour, et renfermant la forteresse d'Akalziké. Les négociateurs russes appelaient cette cession, exigée par eux, *un simple redressement de frontière*[1].

La Moldavie, la Valachie, la Servie conservèrent les droits et priviléges que leur avaient accordés, sous la protection de la Russie, les traités antérieurs. La Porte s'obligea à payer six millions de francs aux marchands russes établis dans l'empire ottoman pour les indemniser des pertes qu'ils avaient essuyées

1. Juchereau de Saint-Denys.

pendant la guerre, et cent vingt millions de francs, au gouvernement de Saint-Pétersbourg[1]. Il fut stipulé que le passage du Bosphore et celui des Dardanelles seraient ouverts aux navires marchands portant pavillon russe. Les Moscovites, voyageant ou résidant en Turquie ne devaient être désormais justiciables que des ambassadeurs et des consuls de leur nation. Tel fut, en substance, ce traité qui aurait pu être plus désastreux encore pour la Turquie si l'empereur Nicolas l'avait voulu. Il entra dans sa politique de ne rien exiger de plus de l'empire ottoman.

La plus vive consternation se répandit parmi la population turque de Stamboul quand elle apprit l'entrée des Russes dans Andrinople. Les musulmans de la capitale ottomane, comme les Francs et les Grecs de Péra et de Galata, s'attendaient chaque jour à voir arriver les Moscovites sur les bords du Bosphore. Rien, en effet, n'aurait pu s'opposer, en ce moment, à leur marche triomphante vers la grande cité. Constantinople était presque dépourvue de garnison, et les troupes turques, répandues dans la Roumélie, étaient complétement démoralisées et fuyaient devant les *Moscos*. A la peur, qui avait saisi les populations musulmanes de la Roumélie et de Stamboul, se mêlaient des murmures contre Mahmoud II sur lequel on ne craignait pas de faire peser toute la responsabilité de tant de défaites, de

1. Un peu plus tard, l'empereur Nicolas accorda au sultan une réduction considérable sur cette somme de cent vingt millions de francs.

tant de hontes. On disait tout haut qu'Allah châtiait les vrais croyants à cause de la destruction des janissaires, des derviches bektachis, et en punition des usages des giaours récemment introduits dans l'empire du croissant. On disait que les troupes nouvellement organisées n'avaient pas su défendre la Turquie et que tous les malheurs dont elle était maintenant accablée ne seraient pas arrivés si les janissaires eussent été encore debout. L'histoire des derniers temps avait cependant prouvé que les janissaires eux-mêmes n'avaient pu empêcher les succès des Russes sous Catherine II et sous l'empereur Alexandre. Mais l'empire ottoman était épuisé. Ses jours de gloire étaient passés depuis plus d'un siècle. L'ignorance du peuple ne voyait qu'une faute d'un sultan dans ce qui était le résultat de cent cinquante années d'incurie, de mauvaise administration et d'affaissement successif. Dans les campagnes de 1828 et 1829, la Russie acheva de mettre à nu l'impuissance de l'empire ottoman. Un musulman qui fut un des ministres de la Porte, Ismaël-bey, a peint la triste situation de son pays par une métaphore qui mérite d'être citée : *Depuis un siècle,* a-t-il dit, *la Turquie est comme une tabatière garnie de brillants qui ne contient que des immondices : c'est la Russie qui a enlevé le couvercle*[1].

Nous trouvant à Péra en 1837, nous demandions à un voyageur russe pourquoi ses compatriotes n'étaient pas venus prendre Constantinople en 1829,

1. Rizzo-Nèroulos. *Histoire de la Grèce.*

après leur entrée à Andrinople : *C'est qu'à cette époque*, nous répondit-il, *la poire n'était pas encore mûre.*

La poire a considérablement mûri depuis 1829 !

Chose singulière ! ce fut à la Russie, qui l'avait battue, humiliée quatre années auparavant, que la Turquie s'adressa, en 1833, pour être secourue contre Ibrahim-pacha ! celui-ci, après avoir vaincu les Osmanlis à Saint-Jean d'Acre (mai 1832), à Damas (juin), à Homs (18 juillet), à Beïlan (20 juillet), à Konia (décembre) se trouvait, avec son armée victorieuse, à Kutayeh, dans le cœur de l'Asie Mineure d'où il menaçait Constantinople ! Avec cette loyauté qui a toujours caractérisé sa politique, Méhémet-Ali profita de l'épuisement où se trouvait la Turquie par suite de la dernière guerre avec les Russes, pour se révolter contre son maître et son souverain Mahmoud II. Aussi tous les triomphes des Égyptiens en 1832 ne furent que des victoires faciles. Le pacha d'Égypte avait prévu, sans grands efforts de génie, qu'il pouvait, en ce moment, se montrer impunément rebelle. Dès le mois d'août 1832, toute la Syrie lui appartenait ; il traitait d'égal à égal avec le sultan de Stamboul.

Une superbe flotte russe, appelée par Mahmoud II pour le protéger, était à l'ancre dans le Bosphore le 20 février 1833. Elle y resta malgré les instances de l'ambassadeur français, le baron Roussin, qui voyait avec dépit la Turquie sous le protectorat immédiat du souverain du nord. Cependant l'amiral moscovite consentit à aller mouiller à Sizépoli, le port le plus voisin de Constantinople, jusqu'à ce que la

France et l'Angleterre, qui offraient leur médiation entre le sultan et son vassal révolté, eussent réglé les conditions de la paix. Les premières négociations ayant échoué, Ibrahim-pacha reprit sa marche sur Constantinople et la flotte russe retourna dans le Bosphore. Quinze mille soldats moscovites débarquèrent à Scutari et prirent position entre le canal de Constantinople et l'armée égyptienne qui s'avançait vers Stamboul. Le baron Roussin et lord Ponsomby adressèrent de nouvelles réclamations au divan au sujet de la présence des Russes dans le canal de Constantinople. Le comte Orloff, envoyé extraordinaire du czar et commandaut en chef des troupes auxiliaires déclara hautement que l'armée moscovite ne quitterait la Turquie que lorsque Ibrahim-pacha aurait repassé le Taurus. Ce ne fut point, comme on l'avait dit dans le temps, la diplomatie française et anglaise qui arrêta Ibrahim dans sa marche vers Stamboul, mais bien l'énergique attitude des Russes armés à Scutari.

Enfin, par la convention de Kutayeh du 5 mai 1833, à laquelle les deux puissances médiatrices ne prirent aucune part directe, Mahmoud II accorda à Méhémet-Ali le pachalik d'Adana et toute la Syrie aux mêmes titres que les autres pachas gouvernaient les provinces ottomanes.

Les Égyptiens évacuèrent alors l'Asie Mineure, et les Russes, qui ne s'étaient pas contentés, comme la France et l'Angleterre, de prêter au sultan un vain appui de paroles, s'éloignèrent du Bosphore. Tout le monde à Constantinople reconnut et loua

l'excellente discipline, la bonne tenue des soldats moscovites pendant leur séjour sur les rives du Bosphore. Le sultan se montra plein de reconnaissance envers l'empereur Nicolas qui l'avait secouru, les armes à la main, dans un moment si critique. Sans doute il n'y avait pas à craindre que Méhémet-Ali pût s'asseoir sur le trône d'Osman à la place de Mahmoud II. La Turquie, profondément attachée à la race d'Erthogrul, n'est pas un pays où on puisse renverser et détruire une dynastie par une surprise ou un coup de main; mais les mécontentements d'une foule d'Osmanlis de Stamboul contre Mahmoud II, et le manque de moyens repressifs de ce prince, eussent été des causes inévitables de déchirement et de ruines au sein de la capitale ottomane et dans toute l'étendue de l'empire. L'intervention moscovite prévint, en ce moment, de grands malheurs. Cette intervention était-elle moralement désintéressée? nous sommes loin de le penser, car toujours la Russie a voulu faire triompher son influence à Constantinople, et le célèbre traité de Hunkiar-Kélessi, du 8 juillet 1833, fut la consécration de cette influence aujourd'hui sans rivale. Par ce traité d'amitié d'où furent exclues la France et l'Angleterre, la Russie s'engagea à défendre la Turquie contre tous ses ennemis intérieurs, et le gouvernement turc promit de fermer les Dardanelles, dans des circonstances stipulées, à tous les bâtiments de guerre des autres nations maritimes[1]. Cette der-

1. Juchereau de Saint-Denys.

nière clause donna lieu, un peu plus tard, à l'observation suivante : *Le czar Alexandre avait dit des Dardanelles qu'elles étaient une des portes de sa maison. Nicolas, par le traité de Hunkiar-Kélessi,* A MIS LA CLEF DE CETTE PORTE DANS SA POCHE.

Sur la rive asiatique du Bosphore, en face de Thérapia, nous avons vu, à Hunkiar-Kélessi, dont le nom veut dire *port du dispensateur du sang,* le bloc de granit qui marque la place où les Russes campèrent en 1833. L'inscription suivante, composée par Pertew-effendi, alors ministre de l'intérieur, est gravée, en langue turque, sur ce bloc : *Cette plaine a donné une courte hospitalité à l'armée russe. Que cette pierre monumentale en perpétue le souvenir! Puisse l'alliance des deux cours demeurer aussi ferme, aussi solide que cette pierre! et puisse cet événement être à jamais célèbre dans les annales de l'amitié!*

Les annales de l'amitié, dans les relations des peuples et des gouvernements, sont moins fécondes que celles des jalousies, des convoitises, des querelles sanglantes. *Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, il y aura des guerres,* disait récemment un prince illustre[1]. En politique, en effet, dans les rapports de nation à nation, l'ami de la veille est souvent l'ennemi du lendemain. La paix universelle, éternelle, est un beau rêve, mais ce n'est qu'un rêve.

1. Le prince de Prusse. *Discours aux vétérans* à l'occasion du quarantième anniversaire des guerres de 1813, 1814 et 1815, prononcé à Coblentz, le 3 février 1853.

CHAPITRE LII.

Des réformes de Mahmoud II (de 1833 à 1837).

Délivré de la présence des Égyptiens dans l'Anatolie, grâce à l'intervention armée de son redoutable allié de Saint-Pétersbourg, et goûtant, enfin, un peu de repos après vingt-cinq années de guerre, de tribulation, Mahmoud II porta son attention à ses réformes, dont la première avait été l'extermination des janissaires.

Avant la révolution du 16 juin 1826, le sultan avait aboli la féodalité turque dont nous avons fait connaître l'origine et l'institution dans le premier chapitre de ce volume. Mahmoud confisqua, à son profit, les biens des feudataires, et détruisit, par la guerre ou par le lacet, ceux qui lui opposèrent de la résistance. Le fameux Tschapan-Oglou, dont nous avons raconté ailleurs[1] la fin tragique, était, avec les Kara-Osman-Oglou, un des plus puissants seigneurs féodaux de l'Asie Mineure. La famille de Tschapan-Oglou habitait la ville de Yousgat, en Cappadoce, depuis la conquête de cette province par les Osmanlis.

L'empire fut divisé en vingt-huit gouvernements

1. *Voyage dans l'Asie Mineure.*

ou pachaliks, ou sandjaks administrés arbitrairement par des fonctionnaires nommés par la Porte. Ces gouverneurs de provinces étaient comme des fermiers obligés de payer une somme convenue au sultan, sauf aux pachas à retirer le plus d'argent possible des populations placées sous leur juridiction. L'agriculture, le commerce n'ont rien gagné à la destruction des dérès-beys (seigneurs de la vallée). Depuis que l'Asie Mineure est livrée aux pachas ou aux mousselins, cette magnifique contrée dont la surface est d'un tiers plus grande que celle de la France et dont la population n'est que de onze millions d'habitants, depuis que l'Asie Mineure, disons-nous, est livrée aux pachas ou aux mousselins, elle ne produit pas le quart des revenus qu'on pourrait en tirer. La féconde vallée du Méandre, qui suffisait autrefois à l'existence de nombreuses colonies grecques, donne à peine du pain à quinze ou vingt mille Turcs dispersés dans de pauvres villages. La Lydie, ce pays de Crésus, est une solitude. Les Turcs de ces régions jadis fortunées passent leur vie à fumer, à dormir et à dire que Dieu est grand et que Mahomet est son prophète. « Le trait le plus saillant du caractère du Turc, a-t-on dit avec vérité [1] et qui, bien plus que la religion, s'oppose chez lui à tout progrès, est une disposition exclusive à l'indolence. Il n'est pas rare en été que des marchands, plutôt que de se lever de leurs coussins pour atteindre l'objet que vous demandez, vous adressent à un autre bou-

1. Slade, *Souvenirs de voyage en Turquie.*

tiquier. Le *dolce far niente* joint au *pensar niente*, est la félicité de l'Ottoman, et aussi longtemps qu'il a pu se flatter qu'il était autant au-dessus du reste de son espèce que son prophète était au-dessus de lui, il a constamment goûté cette félicité. »

Les Turcs, ajouterons-nous, n'ont posé, en agriculture, en industrie, en littérature, en poésie, en histoire, en morale, en jurisprudence, en astronomie, en médecine, en religion même que des principes vagues, généraux; il n'y a chez eux rien d'arrêté, rien de positif, rien de bien déterminé; ils rêvent plus qu'ils ne pensent; ils ne creusent rien, ne définissent rien; une chose est bonne, véritable parce que le Koran l'a dit, car le Koran *c'est la parole de Dieu!* Pas de liberté d'examen, pas de raisonnement en rien et sur rien; mais des sentences, des flots de poésie dans leurs conversations, dans leurs livres où se reflètent quelquefois leur ciel splendide, les couleurs des mers, des déserts, des horizons de l'Asie, où l'on sent circuler l'air embaumé de l'Orient. La contemplation des merveilles de la nature, le nom d'Allah et celui de son prophète invoqués partout et toujours, la soumission sans réserve aux arrêts du destin, la crainte de l'enfer, l'espoir du ciel épicurien de Mahomet, voilà ce qui constitue le caractère et la vie des Ottomans. C'est l'imagination et non la raison qui inspire, en général, leurs paroles et leurs actes. On pourrait leur appliquer avec quelque vérité cette réflexion de Bossuet sur les Éthiopiens : *Il n'y a rien de suivi dans les conseils de cette nation mal cultivée. Si la nature y commence*

souvent de beaux sentiments, elle ne les achève jamais[1].

Tel est le peuple que Mahmoud II entreprit de jeter dans un moule européen. Le sultan organisa, comme nous l'avons dit, son armée sur un pied nouveau. *Le Manuel du soldat*, traduit du français en turc, devint le *vade mecum* de tous les militaires osmanlis qui savaient lire. Le sultan envoya à Londres, à Paris, de jeunes Turcs destinés à être instruits dans toutes les branches des connaissances de l'Occident. Il fonda, à Constantinople, une école de médecine, une école d'architecture et des établissements d'instruction pour les officiers de ses troupes de terre et de mer. Il appela des Anglais, des Polonais, des Français, des Italiens pour diriger ces écoles, pour construire des bateaux à vapeur, des ponts, et servir d'officiers instructeurs aux soldats enrégimentés.

Le sultan exigea que les soldats, leurs chefs, les ministres, tout le personnel attaché aux diverses administrations, fussent vêtus *à la franque*. C'est un costume, on le sait, moitié oriental, moitié occidental, sans caractère, sans élégance, et que les Osmanlis ne savent pas porter. C'est moins une *réforme* qu'un *travestissement*. Les Osmanlis qui n'appartiennent en aucune manière au gouvernement, ont conservé les bottines jaunes ou rouges, le large pantalon, la robe flottante et le majestueux turban aux plis nombreux. Quand on voit, dans les rues de Stam-

1. *Discours sur l'histoire universelle*.

boul, d'Andrinople, de Bagdad, de Damas, d'Alep, les *Turcs de la réforme* à côté des *Turcs de l'ancien régime*, on est forcé de reconnaître que les avantages extérieurs ne sont pas pour les premiers. La Turquie *officielle* n'est plus la Turquie. C'est quelque chose qui ne ressemble à rien, qui n'a pas de nom. « La tenue de l'état-major français, a dit Napoléon dans ses *Mémoires sur l'Égypte*, quoique couvert d'or et étalant tout le luxe de l'Europe, leur paraissait (aux musulmans) mesquine, et était effacée par la majesté de l'habillement oriental ; nos chapeaux, nos culottes étroites, nos habits pincés, nos cols qui nous étranglent, étaient pour eux un objet de risée et d'aversion. »

Et maintenant des musulmans adoptaient cette *ridicule tenue* !

Dans son désir ardent de *régénérer* son peuple, Mahmoud se mit à donner des fêtes, des concerts comme en Europe. On dit même [1], ce qui nous paraît peu vraisemblable, qu'il donna des bals dans son sérail. Mais on nous a assuré, à Constantinople, que le sultan *réformateur* fit prendre les vêtements des dames françaises à ses *kadines*, et que Sa Hautesse se plaisait à voir défiler en sa présence ses belles khassékis ainsi parées. Des marchandes de modes de Péra eurent leurs entrées au sérail. Le padischah cessa de manger avec ses doigts, selon la manière orientale ; il adopta la fourchette, le couteau, le verre de cristal ; il voulut avoir des œufs à la coque à ses déjeu-

1. *La Turquie*, par Jouannin.

ners et sabla le Tokay, le vin de Chypre, le vin d'or du Liban, le Malvoisie, le vin de Bordeaux et le Champagne surtout : « Ses ivresses, a dit un historien [1] ami de la Turquie, avaient émoussé en lui l'effet des vins les plus énergiques, et il avait cherché un stimulant dans le rhum et l'eau-de-vie. » C'était là, avouons-le, une singulière façon de marcher dans les voies du progrès européen.

Mahmoud se garda bien, malgré sa passion de changements, de toucher au corps respectable et redoutable des ulémas. Il le laissa dans son organisation première, et fit sagement, car les vrais croyants déjà indisposés contre le sultan, à cause de tant d'innovations, n'auraient pas souffert, assurément, une atteinte portée aux prérogatives de ces savants de l'islamisme. Sa Hautesse, au contraire, chercha toujours à se rendre favorables le scheik-islam, les mollahs, les kadis, les mouderris : *toute la chaîne de l'uléma.* Il faisait dévotement, assidûment son *namaz* tous les vendredis dans une des mosquées impériales. Dans un hatti-schérif qui réglait les attributions nouvelles des ministres et des gouverneurs des provinces, le padischah n'avait pas manqué de dire que cette ordonnance avait été faite le 26 *schaban, un mardi, à quatre heures vingt minutes, comme l'heure jugée la plus propice pour sa promulgation.* Les astrologues de Stamboul se réjouirent de ce que leur science n'était pas mise en oubli au sérail. Mahmoud II conserva auprès de lui le *munedjim-*

1. Juchereau de Saint-Denys.

bachi (chef des astrologues de la cour), et le consulta souvent pour connaître les jours heureux ou malheureux. On nous a affirmé que le sultan *novateur* ajoutait une grande foi à la science divinatoire.

Mais il ne craignait pas, en même temps, d'enfreindre les lois de l'islamisme. Nous savons déjà que Sa Hautesse se livrait à d'abondantes libations. Violant un des plus grands préceptes du Koran, qui défend la reproduction de la figure humaine sur la pierre ou sur la toile, Mahmoud fit faire son portrait qui fut placé, par ses ordres, dans les casernes et dans les vaisseaux de sa flotte. Malgré le fatalisme musulman, il établit des quarantaines. Il fonda un journal, le *Moniteur ottoman*, destiné à publier quelques-uns des actes de son gouvernement et à justifier au besoin, aux yeux des *vrais croyants*, son œuvre de *régénération*.

Accompagné de plusieurs de ses odalisques couvertes de pierreries, mais non vêtues à l'européenne, le sultan assista à l'inauguration d'un pont superbe qu'il avait fait jeter sur la Corne d'Or, entre Galata et Stamboul. Il contribua, plus tard, de ses deniers, avec des dignitaires de l'empire, à la construction d'un théâtre *franc* à Péra où l'on jouait des vaudevilles. Il autorisa dans ce faubourg un cabinet de lecture où on lisait des livres et des journaux de France et d'Angleterre.

Jamais cette grave nation ottomane, qui fut grande dans les batailles et par les batailles, n'avait prêté au ridicule; il l'atteignait, maintenant, non point en suivant les principes de l'Europe chrétienne, mais en

copiant d'une façon inintelligente, maladroite, quelques-uns de ses usages.

Mais, ainsi que nous l'avons dit ailleurs [1], ce don de notre civilisation, que le sultan Mahmoud a fait aux Osmanlis, sera peut-être pour eux ce que fut pour Ilion le fameux cheval d'Épéus; vous savez les ennemis armés qui, tout à coup, sortirent de ses flancs, et vous savez les malheurs de Troie.

Des Européens au service de Mahmoud II appelaient ce prince le *Messie des Ottomans*. D'autres comparaient *son génie* à celui de Richelieu, de Pierre le Grand. Et l'historiographe de l'empire, Esaad-effendi, s'écriait : « Mahmoud est un Skender (Alexandre) terrible. Le moindre signe menaçant de son visage arrêterait, comme une muraille, les efforts de cent mille ennemis. Il possède toutes les qualités, tous les talents. Son écriture, d'une beauté extraordinaire, dont les points sont autant d'étoiles fixes, est une merveille digne d'être suspendue à la voûte des cieux, près de la ceinture des Gémeaux. Célébrer dignement l'in-folio de ses mérites serait une tâche trop difficile non-seulement pour moi qui ne suis qu'un parasite au festin de la littérature, un petit enfant de l'école de la composition, mais aussi pour les plus habiles maîtres de la science. La tradition nous a transmis cette parole du prophète : *Dieu enverra, au commencement de chaque siècle, au peuple musulman, un homme dont la mission sera de régénérer la foi.* Cette parole s'applique à Mahmoud II. »

1. *Voyage dans l'Asie Mineure.*

Quant aux Osmanlis *antiréformistes*, ils murmuraient, conspiraient, assassinaient quelquefois des personnages importants *amis du progrès*, mettaient le feu à certains quartiers de la capitale et aux faubourgs habités par les *infidèles*. Les incendies étaient leur manière de faire de l'opposition. En 1831, le feu dévora dix mille maisons à Péra. Des Turcs fanatiques disaient aux malheureuses victimes de ce grand désastre : « Allah vous punit, giaours, de votre crime de Navarin! Le padischah souille le trône des califes! la colère du ciel tombera sur lui et sur nous. » Le kaïmakam de Stamboul, Khosrew-pacha, qu'on avait surnommé *l'Ulysse des Turcs*, à cause de la finesse de son esprit, découvrit, à cette époque, une vaste conspiration dans la capitale ottomane. Les conjurés s'étaient proposé d'assassiner Mahmoud II, de brûler Péra, Galata, et de faire appel ensuite *à tous les bons musulmans* pour la défense de l'islamisme, mis en péril par les réformes du padischah. Six cents Osmanlis, soupçonnés d'avoir trempé dans la conspiration, furent *livrés aux griffes de la strangulation*.

Au commencement de l'année 1837, le directeur de la monnaie, Rizza-effendi, dont nous avons visité le tombeau au village d'Éyoub, fut poignardé dans la mosquée de Sainte-Sophie, par un de ses esclaves qui lui reprocha son *amour impie* pour les réformes. Un mois après, Mahmoud II, traversant à cheval, avec ses gardes, le pont de Galata, fut publiquement insulté par un derviche appelé scheik-Satchli (le chevelu), que le peuple vénérait comme un saint.

« Giaour padischah, dit-il au Grand Seigneur, n'es-tu pas rassasié d'abominations? tu rendras compte à Dieu de tes impiétés! tu détruis les institutions de tes pères, tu ruines l'islamisme, et tu attires la vengeance du prophète sur toi et sur nous! »

Les dignitaires qui entouraient l'empereur lui dirent que cet homme était fou et qu'on ne devait faire aucun cas de ses paroles. « Fou! s'écria le scheik-Satchli; non, je ne suis pas fou! c'est le padischah et ses indignes conseillers qui ont perdu la raison! l'esprit de Dieu m'anime! je dois dire la vérité! Puissent mes paroles servir d'avertissement aux musulmans qui s'égarent dans les voies de la perdition! »

Le derviche fut étranglé sur-le-champ. Ses confrères réclamèrent et obtinrent son cadavre qu'ils enterrèrent dans le cimetière de leur couvent. Le lendemain on disait à Stamboul que, vers minuit, on avait vu une grande lumière monter et descendre de la terre au ciel, au point même où le corps du *martyr* était déposé.

Mahmoud II avait su que les monarques d'Europe visitaient quelquefois leur empire. Il voulut visiter une partie du sien. Le 29 avril 1837 (nous nous trouvions alors à Constantinople), de nombreuses salves d'artillerie annoncèrent le départ du padischah. Nous le vîmes s'embarquer à bord d'une frégate autrichienne, ce qui scandalisa les *vrais croyants* qui n'auraient pas voulu voir le successeur des califes sur un navire chrétien.

Mahmoud II visita les côtes de la mer Noire,

Varna, Silistrie, Routschouk, Nicopolis et rentra dans sa capitale, le 6 juin, par Andrinople, au bruit de quatre cents coups de canon. Le soir, le sérail, les principales mosquées, les palais des hauts dignitaires étaient illuminés. Mais ces brillantes illuminations étaient comme les flambeaux funéraires d'une foule de musulmans qu'on égorgeait et qu'on jetait ensuite dans le Bosphore.

Une nouvelle conspiration venait d'être découverte contre le gouvernement réformateur et contre Péra et Galata.

On arrêta vingt-six des conjurés à Andrinople même, le 2 juin, pendant que le sultan se trouvait encore dans cette ville. *Ah!* dit le prince en apprenant ce complot, *je croyais qu'il n'y avait plus de janissaires!*

On coupa la tête à vingt de ces conspirateurs. Les six autres furent chargés de fers et conduits à Constantinople. Mis à la torture pour obtenir des révélations, ils répondirent qu'ils n'étaient pas des traîtres, mais de bons musulmans, et qu'ils mourraient avec le regret de n'avoir pas assassiné le padischah, et aussi de n'avoir pas livré aux flammes Péra et Galata, ces deux faubourgs francs d'où leur venait, disaient-ils, tout ce qui blessait leurs affections et leurs croyances. On les étrangla.

La Porte avait récemment permis à deux bateaux à vapeur anglais de faire le service de Constantinople à Bouyouk, Dére, et à Thérapia. Les nombreux *kaïschis* (bateliers) du Bosphore murmurèrent tout haut contre les navires des infidèles et contre le gou-

vernement qui en avait autorisé la navigation sur le Bosphore. Des *kaïschis* impliqués dans le complot dont nous venons de parler, furent décapités par centaines et jetés dans ce Bosphore qu'ils appelaient *leur gagne-pain*[1].

Des chefs militaires, quelques ulémas, un ministre même, Pertew-pacha, l'auteur de l'inscription de hunkiar-Kéléssi, furent soupçonnés de n'avoir pas été étrangers à cette vaste conjuration qui aurai pu changer la face de la Turquie si elle n'eût pas été déjouée à temps.

Quelques-uns de ces personnages disparurent on ne sait comment. D'autres, parmi lesquels se trouvait Vassat-effendi, secrétaire particulier de l'empereur et gendre de Pertew-pacha, furent exilés aux dernières limites de l'empire.

Pertew fut révoqué et banni à Andrinople (septembre 1837). D'après le *Moniteur ottoman* de cette époque, ce dignitaire *était accusé d'avoir abusé de sa position pour entraver, par des manœuvres secrètes, l'effet salutaire des mesures prises par Sa Hautesse pour la régénération et le bonheur de son peuple.*

Invité à dîner par Émin-pacha, gouverneur d'Andrinople, Pertew s'y rendit sans penser au sort qui l'attendait. A la fin du repas Émin-pacha donna à lire à son hôte un ordre suprême qui demandait sa

1. Le gouvernement turc actuel vient d'interdire (décembre 1852) le service de ces bateaux à vapeur dans le Bosphore, qu'il a appelé une *rue de Constantinople*. Le canal est redevenu le partage exclusif, le *gagne-pain* des kaïschis.

tête. Après cette lecture, qui ne produisit aucune émotion sur la figure du condamné, on lui présenta une tasse de café mêlé de poison.

Que le ciel conserve une heureuse et longue vie à mon sublime maître le sultan Mahmoud! dit Pertew d'une voix calme et assurée en tenant à la main le breuvage mortel. *Que Dieu lui donne toujours des serviteurs aussi dévoués que moi!* ajouta-t-il; *Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu d'autre pensée que le bonheur de mon pays.*

Après avoir prononcé ces paroles, il avala le poison, puis il se recueillit pour faire ses ablutions et sa prière. Comme le poison n'agissait pas avec assez d'activité, Émin-pacha le fit étrangler, et on répandit le bruit qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie!

Mahmoud II n'avait pas songé, dans son *œuvre de régénération*, à la justice qui ne veut pas qu'un homme soit condamné sans jugement. *Les Turcs sont toujours des Turcs*, a dit le savant historien Hammer[1].

Quand on voyage sur les fleuves, dans les détroits, sur les mers, dans l'intérieur des terres de l'empire ottoman, on aperçoit, de loin, des maisons, des citadelles, des remparts de villes qui attirent le regard et l'éblouissent par leur éclat; on dirait des kiosques enchanteurs, des forteresses, des murailles imprenables; on arrive, on les touche des mains et la désillusion est complète; ces mai-

1. *Histoire de l'empire ottoman*, t. XVII, p. 38.

sons, ces citadelles, ces remparts ne sont que des ruines blanchies à la chaux vive par les Turcs qui ont voulu par là donner le change aux étrangers qui passent; on pénètre dans les maisons, elles sont solitaires; on examine les citadelles, elles n'offrent que des débris amoncelés; on entre dans les villes, elles sont dévastées; on y voit des herbes sauvages, traînantes; la pierre qu'on fait rouler du pied, est le seul bruit qui retentisse dans l'enceinte abandonnée; Herculanum des solitudes de l'Orient, ces cités sont veuves de leurs habitants dont on reconnaît les traces en apercevant çà et là des tombeaux ouverts et des temples renversés.

Telle est la triste mais véritable image de la Turquie actuelle. Quelques vaisseaux, hors d'état de soutenir une lutte sérieuse, car, chacun le sait, la marine ottomane ne s'est plus relevée depuis Lépante, apparaissent dans la Corne d'Or ou dans le Bosphore. Des régiments incomplets, mal équipés, des régiments qui n'ont connu que des défaites depuis leur formation, font l'exercice à Davoud-Pacha ou ailleurs; ils ont toute l'apparence de la force, de la discipline, de l'instruction : des armes superbes étincellent au soleil. Des écoles où l'on improvise des hommes qui ne sont ni chrétiens, ni musulmans, sont entretenues à grands frais à Constantinople. Au fond de ce tableau qui pourrait séduire si on ne le regardait pas de très-près, que voit-on? la moitié des terres de l'empire inculte faute de bras et faute de bonne volonté; la fortune publique ne pouvant plus suffire à ses engagements; la

monnaie turque tellement altérée qu'on ne la reçoit qu'avec crainte et répugnance; la confiance perdue; le commerce aux abois et l'industrie presque insignifiante. L'empire est affaissé sur lui-même, tout en conservant son esprit de routine, d'orgueil, d'ignorance, et les principales institutions qui ont causé sa perte. C'est le mirage du désert arabique, ou bien, encore, une sorte de vallée d'Ézéchiel dans laquelle on ne sent aucun souffle de vie.

CHAPITRE LIII.

L'Égypte et la Syrie sous l'administration de Méhémet-Ali. — Les fellahs des bords du Nil. — Ce que sont devenues les écoles égyptiennes après la mort de Méhémet-Ali. — Les Maronites du Liban. — Question d'Orient en 1840. — Délivrance de la Syrie par les puissances alliées, moins la France. — Bataille de Nézib. — Mort de Mahmoud II. — Défection du capitan-pacha. — Terreur à Stamboul à la nouvelle de tous ces malheurs. — Détails sur la mort de Mahmoud II. — Portrait de ce prince. — Jugement sur lui. — Avénement d'Abdoul-Medjid. — Le harem de Stamboul. — La polygamie. — Division des diverses périodes de l'histoire de l'empire ottoman. — Considérations générales sur la situation actuelle de cet empire (de 1837 à 1840).

Un travail sur la situation de l'Égypte et de la Syrie, sous l'administration de Méhémet-Ali, aurait pu trouver place à la fin de cet ouvrage. Mais ce travail, nous l'avons fait dans notre *Voyage dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Égypte*. Revenir sur ce sujet, ce serait nous copier nous-même, et ces répétitions seraient au moins inutiles.

Tout en rendant pleine justice à la rare capacité de Méhémet-Ali, cet ancien marchand de tabac macédonien, devenu maître du pays des Pharaons, tout en rendant hommage aux nobles efforts de plusieurs de nos compatriotes attachés à son gouvernement, nous avons montré l'Égypte avec ses misères et son charlatanisme de civilisation. Les faits consignés dans notre *Voyage* étaient incontestables : ils sont

restés dans leur vérité. On n'a pas contredit les preuves que nous avons données de l'abjection des fellahs (paysans) du Delta. S'ils ne portent pas le nom d'esclaves, ils ne croupissent pas moins dans une avilissante servitude. Ce misérable peuple, sans patriotisme, sans mœurs, sans lien de famille, sans énergie, sans courage, a été, depuis douze siècles, soumis à une domination étrangère qui a fait de lui un véritable troupeau de bêtes de somme. Il s'est laissé, de tout temps, pressurer, bâtonner, écraser par tous les gouvernements qui se sont succédé en Égypte, depuis Saladin jusqu'à Méhémet-Ali. Mais celui-ci, plus qu'aucun autre, a considéré les fellahs comme son bien, sa chose; ils étaient devenus sa propriété comme l'Égypte elle-même; les fellahs ne possèdent rien, n'espèrent rien; on n'a pas cherché, en voulant *régénérer l'Égypte*, à *moraliser*, comme on dit maintenant, ces populations gangrenées; on n'a pas voulu tirer un peuple de la boue et l'élever à l'état de nation; on à tout simplement pompé sa sueur, son sang, pour organiser une habile insurrection contre l'autorité du souverain de Stamboul.

On a construit des vaisseaux, garni des arsenaux, formé des armées, élevé, avec d'incalculables dépenses, de nombreuses écoles, non point, nous le répétons, pour instruire une nation, la rendre morale et digne, mais seulement dans un intérêt d'ambition personnelle.

En parlant des établissements d'instruction publique d'Abouza-bel, de Kars-el-Aïm, de Boulak, du Caire,

de Tourah, de Choubra, de Gigeth, de Damiette, de Rosette et d'Alexandrie, nous avons prouvé qu'il n'y avait rien de moins public que cette instruction à laquelle on avait donné le nom sonore d'*instruction publique;* que tout, tout absolument dans ces écoles n'avait qu'un seul but : faire des soldats, multiplier les moyens insurrectionnels d'un homme terriblement installé au milieu de vastes ruines. Nous disions que ce n'étaient là que d'inutiles ébauches de civilisation, de pâles emprunts, de vaines images qui disparaîtraient quand l'homme étonnant qui gouvernait l'Égypte aurait cessé de vivre; car il n'y avait que Méhémet-Ali seul sur les bords du Nil; il n'y avait pas de peuple, pas d'élément de vie; tous ces hardis efforts étaient l'œuvre d'un seul homme : après lui, plus rien. Tous les musulmans que nous avions vus à la suite du vice-roi n'étaient bons qu'à laisser dépérir les œuvres de l'exterminateur des mamelouks.

En mourant, Méhémet-Ali a laissé « le soin de poursuivre son œuvre et de maintenir le pays à la hauteur *un peu factice* (on pourrait dire *très-factice*) où il l'avait élevé par une lutte de quarante années contre lui-même et contre tous les siens, tâche immense, travail inouï où sa raison a enfin succombé, après une carrière dont l'histoire d'Orient offre peu d'exemples et fournira sans doute peu d'imitateurs. Le début du nouveau règne en est une preuve. *Cet illustre enseignement est tout à fait perdu pour le petit-fils de Méhémet-Ali, Abbas-pacha*[1]. »

1. Rapport de M. Pellissier, professeur de philosophie, à

Les événements nous ont donné raison; mais il suffisait d'un peu d'indépendance et de bonne foi pour prévoir ces choses. En 1840, alors que tous les regards se tournaient vers l'Égypte, et que la rébellion de Méhémet-Ali menaçait l'Europe d'une conflagration générale, nous disions tout haut ce que beaucoup de gens pensaient tout bas; mais on espérait, on espérait toujours; Méhémet-Ali continuait à mystifier ses crédules admirateurs d'Occident, de France surtout; on le croyait fort.

Après les revers d'Ibrahim-pacha, en Syrie, tout changea de face; les espérances du vice-roi et de son fils s'évanouirent; la première pensée d'Ibrahim, à son retour en Égypte, en 1840, fut de proposer à son père la destruction de ces nombreux établissements d'instruction publique ruineux, selon lui. *On eut grand'peine à faire admettre au vice-roi la nécessité d'en conserver une partie*[1].

Du moment, en effet, que l'Europe brisait à coups de canon le réseau insurrectionnel de Méhémet-Ali, toutes ces brillantes écoles n'avaient plus d'objet; la grande comédie était interrompue; l'échafaudage théâtral de l'Égypte devait disparaître; il disparut; la désorganisation des établissements d'instruction publique ne se fit pas attendre; un membre distingué de l'université de France[1], chargé d'examiner l'état de l'enseignement sur les bords du Nil, a été amené

M. le ministre de l'instruction publique, sur l'état de l'enseignement en Égypte. Voy. le *Journal général de l'instruction publique* du 10 novembre 1849.

1. M. Pellissier.

à écrire ces paroles dans le rapport que nous avons déjà indiqué : « J'espérais vous présenter le tableau des premiers pas de l'Égypte moderne dans la voie de la civilisation. Une révolution récente fait de ce rapport l'histoire complète d'une des créations les plus remarquables de Méhémet-Ali. *Elle aura été aussi la plus éphémère* : IL N'Y A PLUS D'ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ÉGYPTE. » Ce même écrivain, qui a visité, onze ans après nous, les écoles fondées avec tant de fracas par Méhémet-Ali, remarque, en constatant l'état de l'enseignement en Égypte, à tous les degrés, que si ce pays « veut un officier instruit, un ingénieur habile, un médecin sûr, il est encore réduit à les demander à l'Europe. »

Conclurions-nous de tout cela qu'il ne restera aucune trace des écoles égyptiennes ? Telle n'est pas notre pensée. Il n'en est pas de l'invasion des idées comme de l'invasion des soldats armés du glaive des batailles. Les conquérants ravagent le monde, mais ils tombent et meurent. Les idées ne meurent pas. Quand elles ont pénétré dans un pays, elles y germent lentement, sans bruit, y fructifient et prennent plus tard possession des esprits ; elles sont elles-mêmes les voies véritables par lesquelles les peuples succombent ou triomphent. La pensée civilisatrice de l'Occident s'achemine vers l'Égypte depuis Louis IX : qui pourrait l'arrêter ? Les Français de tous les temps ont porté les semences de la civilisation chrétienne dans ces régions lointaines d'où la lumière nous était venue, mais que l'influence

islamique a plongées dans la nuit de l'intelligence et dans la servitude. Les travaux de nos compatriotes, en Égypte, sous l'administration de Méhémet-Ali, ne seront pas perdus. Ils aboutiront, à une époque plus ou moins prochaine, à une grande révolution dans ce pays. Mais ce que nous ne saurions admettre, c'est que les musulmans de Delta et des Pyramides, pas plus que ceux de la Thrace, du Bosphore, de l'Asie Mineure, puissent jamais reconquérir, par l'ascendant des idées, la grande place qu'ils avaient prise autrefois dans le monde par le sabre de la conquête. *La civilisation européenne*, a dit un écrivain illustre[1], *aura été pour les Turcs comme la robe de Nessus pour Hercule : elle n'a fait jusqu'ici qu'allumer un feu qui ne peut plus s'éteindre, et qui finira par les consumer.*

Après sa conquête de la Syrie, en 1832, Méhémet-Ali crut pouvoir traiter les belliqueux habitants de cette contrée comme il traitait les ilotes abrutis des bords du Nil. Il établit dans le Liban le monstrueux monopole qui avait transformé l'Égypte en une sorte de fermage dont seul le vice-roi tirait profit. Il sextupla les impôts dans la montagne, et obligea toute la population à des corvées, à des travaux abjects auxquels elle n'avait jamais été habituée. Mais comme il connaissait l'horreur des Syriens pour la servitude, et leur bravoure, le vice-roi donna l'ordre à son fils, Ibrahim-pacha, de désarmer les Maronites et les Druses. Ce désarme-

1. Michaud, *Correspondance d'Orient*, t. III, p. 250.

tons, qui nous a protégés pendant des siècles, ne peut désirer de nous voir courbés sous une oppression systématique qui seule distingue le gouvernement égyptien des autres gouvernements[1]. »

Quand la presse française, ou pour parler avec plus de vérité, quand une partie de la presse française disait cela, elle exprimait les vues du cabinet de Paris. Ne craignant pas d'enchaîner l'avenir d'une province presque entièrement chrétienne, notre gouvernement voulait donner à Méhémet-Ali et à ses descendants, la Syrie à titre héréditaire. Les autres gouvernements d'Europe en décidèrent autrement. Après qu'Ibrahim-Pacha eut écrasé, sans grands efforts, l'armée ottomane à Nézib (24 juin 1839)[2], cette victoire retentit en France, dans un certain parti, comme une sorte de triomphe national. On crut que tout était dit sur la question d'Orient, et que Nézib donnait raison à la politique des Tuileries. Comme en 1833, des envoyés français allèrent, en 1839, arrêter Ibrahim dans sa marche victorieuse vers Constantinople. Mais en 1839, comme en 1833, le fils de Méhémet-Ali vainqueur ne s'arrêta pas devant des paroles quelque respectables qu'elles fussent; il recula devant la crainte de rencontrer sur son chemin les armées puissantes de l'empereur de Russie.

1. On peut voir le récit et les pièces *officielles* de l'insurrection du Liban contre Méhémet-Ali dans le second volume de notre *Voyage en Orient*.

2. Le premier volume de notre *Voyage* renferme des détails sur la bataille de Nézib et sur Hafiz-pacha, qui commandait l'armée ottomane.

Ce monarque n'était pas disposé à laisser les Égyptiens mettre la main sur Constantinople; déjà il l'avait déclaré énergiquement en 1833 : son opinion à cet égard n'était pas changée, et Méhémet-Ali le savait bien. Tout le désir du vice-roi était qu'on lui donnât la Syrie à titre héréditaire : il insistait d'autant plus sur ce point qu'il croyait pouvoir compter sur l'appui de la France qui le lui avait tacitement promis. *On ne peut imaginer un instant*, a-t-on dit avec vérité, *que la France ait excité Méhémet-Ali à la révolte; mais ce dont on ne saurait douter*, *c'est que Méhémet-Ali ne se serait jamais révolté* SANS LA FRANCE[1].

Le 15 juillet 1840, fut signé, à Londres (sans la France, hélas! et malgré la France), ce traité qui aboutit à l'expulsion totale d'Ibrahim-pacha de la Syrie (novembre 1840). Pendant que les escadres combinées de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Prusse et de la Turquie chassaient les Égyptiens des bords des mers phéniciennes et des régions libaniques, soixante mille Russes se préparaient à marcher contre Ibrahim dans l'Asie Mineure. Mais ce secours devint inutile : la fuite honteuse des Égyptiens rendit la tâche facile aux alliés. Dans sa lettre à Boghos-bey, ministre du vice-roi, lettre écrite le 25 novembre 1840, à bord du *Powerful*, mouillé devant Alexandrie, le commodore Napier, dont la conduite fut digne d'éloges dans la délivrance de la Syrie à cette époque, disait : « En un mois de temps, cinq mille

1. *La Turquie et ses ressources*, par Urquhart, t. II, p. 210.

Turcs et une poignée de soldats anglais ont pris Beyrouth et Seyde (Sidon); ils ont défait les troupes égyptiennes, fait perdre dix mille hommes à l'armée d'Ibrahim-pacha; ils ont occupé les villes maritimes de la Syrie ainsi que les défilés du Liban. Saint-Jean d'Acre, la clef de la Syrie, est tombé en notre pouvoir après un bombardement de trois heures. Si Son Altesse veut continuer la lutte, elle me permettra de lui demander si elle est *bien sûre de l'Égypte*. »

Méhémet-Ali s'empressa d'accepter le pachalik d'Égypte à titre héréditaire, avec l'obligation de payer une redevance annuelle à la Sublime Porte. Le vice-roi fut alors contraint de rendre au sultan la flotte ottomane que le traître Achmed-pacha avait conduite dans le port d'Alexandrie.

« Le gouvernement français, a-t-on dit[1], aurait agi follement si, pour un *intérêt étranger* et pour assurer à un pacha plus que septuagénaire une puissance précaire et sans solidité, il avait porté les choses au point d'exciter une guerre générale contre la France. »

Nous sommes complétement de cet avis. Mais il eût été peut-être plus sage de ne pas s'engager ostensiblement dans cette grande affaire, puisqu'on ne voulait pas ou qu'on ne pouvait pas la mener à bonne fin. D'ailleurs l'honneur de la France, ses traditions séculaires ne lui permettaient pas de soutenir un mécréant, un oppresseur contre des chrétiens opprimés. Le rôle de notre nation n'aurait pu ainsi changer.

1. Juchereau de Saint-Denys.

Les ombres des vieux croisés se seraient levées de cette terre d'Orient contre une pareille entreprise, et les souvenirs plus récents de la Grèce sauvée par la France n'auraient pas permis cette guerre impie.

Dans les lignes que nous venons de citer, il est un mot contre lequel nous nous élevons; c'est le mot *interét étranger*. Ce qui se passe en Orient depuis quarante années, ne saurait être *étranger* aux nations européennes et principalement à la France qui a un grand et glorieux passé par delà la Méditeranée. C'est de l'Orient que viendront maintenant les grandes questions de diplomatie, d'influence dans le monde, de guerre, peut-être. Il ne peut pas se faire que dans l'avenir, la France soit encore exclue du concert européen comme elle l'a été à Londres, le 15 juillet 1840. La leçon fut dure. Elle ne sera pas perdue! L'honneur national ne peut pas mourir en France!

La nouvelle de la perte de la bataille de Nézib, qui réduisit l'empire ottoman à toute extrémité, ne parvint à Constantinople que le 8 juillet 1839. Mahmoud II était mort huit jours auparavant dans son kiosque du mont Boulghourlou, près de Scutari, âgé de cinquante-quatre ans, après trente et une années de règne. Le grand amiral, Achmed-pacha, attribua cette mort à un crime, et c'est sous ce prétexte qu'il en commit un énorme lui-même, en mettant la flotte ottomane, confiée à son honneur, à la disposition du pacha révolté des bords du Nil.

Quels désastres tombaient à la fois sur ce pauvre empire ottoman! Les esprits, à Constantinople, furent saisis d'un profond et immense trouble; les Osmanlis se demandaient avec effroi si les derniers temps étaient venus, et si la déroute de l'armée turque à Nézib, la mort inattendue du padischah et la défection du capitan-pacha étaient la fin de l'empire.

Deux versions existent sur la mort de Mahmoud II; la première, et la plus accréditée, c'est que le 1er juillet, à sept heures du matin, le grand vizir Khosrew, Halil-pacha, ministre de la guerre, et le grand chambellan, Riza-bey, étant entrés dans la chambre du sultan, le trouvèrent mort; la seconde version, c'est que, malgré la défense de l'empereur de ne laisser pénétrer personne dans ses appartements, ces trois dignitaires, le sachant très-malade, allèrent le visiter le 30 juin au soir, et le virent en proie à l'agonie, ne parlant plus, mais donnant encore des signes de vie; cette agonie aurait duré toute la nuit et le prince n'aurait expiré que le lendemain dans la matinée. L'idée de poison supposée par Achmed-pacha a été écartée, bien que les preuves contraires n'existent pas.

Depuis longtemps la santé de Mahmoud était profondément altérée. L'abus du vin et des liqueurs fortes avait porté le ravage dans cette constitution, autrefois si robuste. Le moral du prince en avait été ébranlé. Depuis le commencement de 1839, l'empereur n'était plus le même homme. « Tantôt, triste et rêveur, il restait plusieurs heures sans se mouvoir

et sans parler; tantôt, cédant à une agitation violente, il quittait ses appartements, montait à cheval et courait en divers lieux. Mais il voulait toujours gouverner par lui-même; il dictait ses dépêches et donnait des ordres, qu'il oubliait le lendemain[1]. »

Nous avons vu plusieurs fois Mahmoud II, à Constantinople, en 1837, le vendredi, quand Sa Hautesse se rendait à la mosquée. Sa taille était moyenne, avec de l'embonpoint. Il montait admirablement à cheval, et paraissait en public avec une grande dignité. Sa figure, dont les traits n'avaient rien de distingué, était légèrement bourgeonnée et fatiguée : mais son regard était ferme et brillant. « Ce regard dominateur *jetait des flammes*, nous disait un colonel turc, quand Sa Hautesse parlait d'un ennemi ou qu'elle prononçait des ordres sévères; ceux qui ont été témoins de la scène de la cour du sérail, où l'empereur demanda, un poignard à la main, l'extermination des janissaires, parlent encore de ce regard avec une sorte d'effroi. »

Cela ne nous étonne pas, car il était impossible de ne point être frappé de l'expression de ces yeux, même quand on voyait le sultan dans la rue, calme, à cheval, et saluant la foule en portant lentement la tête tantôt à droite, tantôt à gauche. A sa toque rouge (fess), surmontée d'une touffe de soie bleue, brillait un gros diamant. Ses épaules étaient couvertes, même en été, d'un manteau de drap foncé, sans manches, dont le collet droit était orné de pier-

1. Juchereau de Saint-Denys.

reries. A son côté pendait une épée étincelante. Des chevaux de main, magnifiquement harnachés, comme celui qu'il montait, marchaient derrière lui conduits par des pages.

Nous avons parlé tout à l'heure de la fermeté du regard de cet empereur; mais dans ce regard il n'y avait ni profondeur, ni génie, rien de scrutateur, rien de ce qui révèle une haute intelligence; ce regard était fier et menaçant; il exprimait le côté dominant du caractère du sultan : l'énergie; elle était puissante et persévérante. Mahmoud II poursuivit, pendant dix-huit années, l'idée de détruire les janissaires : il attendit le moment favorable pour accomplir ce grand coup d'État, ou cette grande tuerie d'hommes. On conçoit qu'avec du courage et de la tenacité dans la haine, un souverain absolu, qui dispose d'une armée, terrasse, anéantisse des prétoriens devenus lâches et odieux à presque tout un peuple. Ce qui est plus difficile, pour ne pas dire impossible, c'est de changer les mœurs de ce peuple, de ce peuple musulman. Là-dessus Mahmoud II n'a rien fait, ou plutôt il a jeté ce peuple hors de ses voies, voies inconnues, et dans lesquelles il devra se perdre. Mahmoud II, dont l'intelligence était bien au-dessous de celle de Méhémet-Ali, son redoutable vassal, n'a fait qu'ébranler de nouveau l'empire ottoman, et l'a laissé plus faible, plus malade que jamais. Ce prince, entreprenant, mais dépourvu d'instruction, ne comprit pas son peuple et son peuple ne le comprit pas lui-même.

Des vingt-six enfants de Mahmoud II, deux seu-

lement vivent encore : Abdoul-Medjid (esclave du glorieux) et Abdoul-Hazis (esclave du bien-aimé). Le premier de ces princes a trente et un ans, le second en a vingt-six. Nous n'avons pas à nous occuper ici du règne d'Abdoul-Medjid, qui n'appartient pas encore à l'histoire. Le jeune sultan a une physionomie douce, mélancolique, pleine de charme et de distinction. Nous ne pensons pas qu'il ait hérité de l'énergie de caractère de son père. A dix-sept ans, Abdoul-Medjid s'est vu tout à coup dans un harem de plusieurs centaines de femmes. On se demande ce que peuvent devenir l'intelligence et la santé d'un prince qui, sorti à peine de l'adolescence, est ainsi jeté au milieu d'un troupeau d'odalisques dont il est le seul maître. La polygamie a été un élément destructif de l'empire ottoman, et la polygamie existe aujourd'hui en Turquie, et principalement au harem de Constantinople, comme aux premiers temps des sultans de la dynastie d'Osman. Les voluptés du sérail et l'abus du vin tuèrent le robuste Mourad IV, abrutirent une foule d'empereurs de Stamboul et abrégèrent les jours de Mahmoud II. C'était là le mal qu'il eût fallu attaquer. Ce prince *réformateur* le laissa subsister dans sa dissolvante progression. La fable nous dit qu'Orphée, chantant les louanges des dieux sur un ton très-élevé, couvrit la voix enchanteresse des sirènes, et qu'il en prévint ainsi les dangereux effets. Mais Mahmoud II ne pouvait songer à cette précaution, car au sérail ce ne sont pas les sirènes qui tendent des piéges perfides aux padischahs, mais bien les padischahs eux-

mêmes qui appellent à eux les enchanteresses. La *réforme* indiquée par la fable d'Orphée ne vint pas à la pensée du Grand Seigneur qui, d'ailleurs, ne se doutait pas de la mythologie antique; il aima mieux changer son turban en une calotte rouge et faire apprendre à ses soldats la charge à douze temps. *Dans ses changements, Mahmoud prit le masque pour l'homme, l'écorce pour le fruit*[1].

Le savant Hammer, dont les beaux travaux historiques sur l'empire ottoman s'arrêtent malheureusement au traité de Kaïnardjé (1774), a divisé, ainsi qu'il suit, l'histoire de la Turquie en sept périodes :

« 1° Celle de son mouvement ascensionnel depuis sa fondation jusqu'à la prise de Constantinople; 2° celle de son agrandissement par la conquête, depuis la prise de Constantinople jusqu'à l'avénement de Souleïman le Législateur (ou Soliman le Magnifique); 3° celle de son apogée sous le règne de Souleïman et celui de son fils Sélim II; 4° celle du commencement de sa décadence, sous Mourad III, jusqu'à l'époque où la politique sanguinaire de Mourad IV lui rendit pour un moment sa première splendeur; 5° celle de l'anarchie la plus complète et du règne de l'émeute, jusqu'à l'apparition du premier Képrilu; 6° celle du nouvel essor qu'il prit (l'empire ottoman) sous le gouvernement des hommes d'État issus de la famille Képrilu, jusqu'au traité de Carlowicz; 7° celle de sa décadence, présagée au monde par cette paix, et celle de l'intervention active de la

1. Slade, *Souvenirs de voyage en Turquie*, t. II, p. 211.

politique européenne dans les affaires de cet empire, jusqu'au traité de Kaïnardjé. » A ces sept périodes si bien précisées, nous en ajouterons deux : 8° celle des défaites et des humiliations depuis le traité de Kaïnardjé, jusqu'à celui d'Andrinople (1829); 9° celle des réformes et de l'abaissement continu, depuis le traité d'Andrinople, jusqu'à la mort de Mahmoud II (1839).

Pendant cette dernière période, l'empire ottoman donne au monde un spectacle qui proclame à lui seul toute son impuissance, toute sa décrépitude. Chose étrange! cet empire qui s'était promis, au nom du Koran, la conquête du monde entier; qui subjugua, par le fer et la flamme, presque toute l'Asie, l'Afrique et une grande partie de l'Europe; lui, qui avait si longtemps dédaigné de traiter avec les nations chrétiennes, et qui, dans ses négociations diplomatiques refusa, pendant trois siècles, d'introduire les mots *paix éternelle* dans les protocoles; lui, qui avait juré l'anéantissement du christianisme et qui donnait aux disciples de Jésus-Christ les épithètes flétrissantes d'*infidèles*, de *chiens*, de *porcs*; cet empire, disons-nous, s'est vu réduit à implorer l'appui de la chrétienté, pour ne pas tomber sous les coups d'un pacha révolté! Véritablement les Turcs ont perdu tout sujet d'orgueil! Jamais nation ne fut plus humiliée : de vieux ulémas de Stamboul se voilèrent la face et versèrent des larmes en 1833 et en 1840, quand ils virent les *giaours* devenus les seuls protecteurs de l'empire du croissant. Les savants osmanlis purent se rappeler à ces

occasions ces paroles de leur livre sacré : « Croyants ! ne prenez point pour amis (ou pour alliés, ou pour patrons) des infidèles [1]. Ceux qui le feraient ne doivent rien espérer de la part de Dieu, *à moins que vous n'ayez à craindre quelque chose de leur côté* [2]. »

Mais quel sera le terme de cette protection ? Si l'empire ottoman est debout, en ce moment, n'est-ce pas parce qu'il a été mis en litige par les gouvernements de l'Europe, et que son procès est encore pendant ? Personne n'ose terminer ce procès. Aucun des *copartageants* n'ose mettre la main sur une succession qui n'est pas ouverte. Voilà ce qui prolonge l'agonie de l'empire moribond.

La Turquie, qui n'est plus en état de maintenir son autorité sur plusieurs points de son vaste territoire, serait, à plus forte raison, dans l'impuissance de soutenir la moindre guerre contre une nation chrétienne de l'Occident. Un journal anglais, très-sérieux et très-accrédité (le *Morning Chronicle* du 30 octobre 1852), se livrant à des considérations politiques sur l'état de l'empire ottoman, disait : « L'Angleterre, en 1840, a assisté la Turquie par la force des armes contre Méhémet Ali ; et en 1849, elle s'est montrée toute prête à la soutenir malgré l'Autriche et la Russie. — Comptons bien, cependant, ce qu'il doit en coûter, avant de nous exposer au sacrifice presque incalculable de sang et de trésors dont nous grèverait infailliblement une guerre avec

1. *Infidèle est celui qui dit : Dieu, c'est le Messie, fils de Marie.* (Le Koran, ch. v, v. 76.)
2. *Id.*, ch. III, v. 27.

ces grandes puissances militaires. Et pourquoi ? Pour maintenir un peuple déchu, réduit à néant? Pour étayer un gouvernement décrépit et démoralisé? Aucun de ceux qui voient dans la domination ottomane expulsée de l'Europe un grand avantage pour la cause de la civilisation, ne pense que la Russie s'emparera de toutes les provinces belles et riches, mais désolées et presque dépeuplées, que possède le sultan de ce côté du Bosphore. Nous sommes convaincus que, tôt ou tard, leur partage sera une question à résoudre devant un congrès de toute la chrétienté. Jusque-là la Turquie doit rester un *casus belli* permanent, aussi bien qu'un membre paralysé et gangrené de la grande famille européenne. »

D'ailleurs, jamais les Osmanlis ne se sont crus fortement assis sur la rive droite du Bosphore, et le mot de M. de Bonald : *Les Turcs sont campés en Europe*, acquiert de jour en jour plus de vérité. Les Osmanlis ne croient pas leurs tombeaux en sûreté sur la rive européenne du canal de Constantinople; ils se font presque tous enterrer en Asie, dans le Grand Champ des Morts de Scutari; c'est ce qui a fait donner le nom d'*échelle de la mort* à un débarcadère situé en face de Chalcédoine.

La superstition des Turcs à cet égard, superstition maintenant basée sur leur propre faiblesse, a été poussée (nous l'avons dit déjà) jusqu'à murer la Porte Dorée, par laquelle les *giaours entreront un jour dans Stamboul*, qu'on n'ose plus appeler *la bien gardée*.

Mais cette croyance ou cette prophétie date de longtemps. Au mois d'avril 1776, un effroyable tremblement de terre désola Constantinople. Plus de mille maisons furent détruites. *La mosquée du Conquérant* (mosquée de Mahomet II) s'écroula en partie. Cette catastrophe arriva le troisième jour du Baïram (fête des sacrifices). « Ces désastres donnèrent lieu, a dit un historien[1], aux plus alarmants commentaires. La foule se persuada que les murs et les palais de la capitale étaient, à l'occasion de la fête des sacrifices, destinés à être offerts en holocaustes à Dieu, à la place des brebis, et que l'empire ottoman, assis sur des bases stables en Europe, seulement depuis la prise de Constantinople par Mohammed II, devait, comme la mosquée bâtie par lui, s'ébranler dans ses fondements et disparaître de la surface de la terre. »

Les Turcs seront expulsés, nous le croyons, de la Roumélie et de Constantinople, comme ils l'ont été de la Hongrie, de la Podolie, de l'Ukraine, de la Bessarabie, de la Crimée, du Kouban, de la Grèce, de la Servie, de la Moldavie et de la Valachie[2]. Sera-ce à coups de canon ou par la force des traités? Nous ne savons. Mais tout ce que l'on peut dire, c'est que les Scanderbeg, les Hunyade, les don Juan d'Autriche, les Montécuculli, les Sobieski, les Charles de Lorraine, les Louis de Bade, les Eu-

1. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. XVI, p. 144.

2. Ces trois dernières provinces n'appartiennent plus que nominativement à la Porte ottomane. Le sultan n'y exerce aucune autorité réelle.

:, les Romanzoff, les Souwaroff n'auraient pas ;rands efforts à déployer aujourd'hui dans une :ille entreprise. L'empire ottoman, à l'heure qu'il est aussi vieux, aussi faible, aussi usé que l'em- grec, lorsque Mahomet II l'effaça de la carte du de.

ɜs Turcs s'en iront rejoindre, dans l'Anatolie, ombeaux de leurs pères, et leur part sera encore :; ils quitteront l'Europe parce qu'ils sont trop es, trop ignorants pour rester longtemps en- , en dominateurs, au milieu de populations plus s, plus morales, plus éclairées qu'eux.

n'y a pas, selon nous, d'anomalie plus cho- te, de contre-sens plus évidents rien de plus ulier et, pourquoi ne le dirions-nous pas? il ı rien de plus insupportable que l'oppression ılmane pesant sur des peuples chrétiens.

nous paraît inouï, absurde que les grandes ɜs chrétiennes du Monténégro, de l'Herzégo- de la Bosnie, de la Bulgarie, de la Syrie, de ılestine, de la Roumélie, aient encore besoin ɜcourir à un pacha, même à un padischah, avoir le droit de construire une église, et Français, ou un Anglais, ou un Allemand, ou ısse, ou un chrétien quelconque ne puisse vi- le tombeau de Jésus-Christ qu'avec la permis- 'un Turc!

ɜlque humiliant que cela soit, on pouvait le :endre (car il faut bien admettre, hélas! l'im- nce du bon droit contre la force brutale), cela nprenait, disons-nous, lorsque l'empire otto-

man, couvrant une partie de l'Europe et de l'Asie de ses armes victorieuses, s'imposait violemment au monde; mais aujourd'hui cela n'a plus de sens, plus de raison d'être. Ce rôle-là ne convient plus aux Turcs. Leur empire en décomposition n'a plus pour lui qu'un vieux reste d'orgueil qui ne peut plus être toléré quand il s'appesantit sur des chrétiens.

Il faut que la civilisation, que l'affranchissement des peuples suivent leurs cours. Les Ottomans sont un obstacle à ces belles et saintes choses. L'obstacle doit disparaître. L'Évangile, c'est la lumière, la liberté des hommes; le Koran, c'est la barbarie organisée et la servitude. Les faits parlent assez haut sur ce point : que l'on compare l'état présent de la Turquie à l'état présent de l'Europe chrétienne. Il y a, entre ces deux points du globe, toute la différence qui existe entre la nuit et l'éclat du soleil! Tout effort qui sera fait pour arracher les populations chrétiennes à l'asservissement des Turcs, sera un acte de justice, de civilisation, d'humanité, et c'est par là seulement que pourra s'accomplir la régénération de l'antique Orient.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVII.

CHAPITRE XLVIII.

CHAPITRE LIX.

CHAPITRE L.

CHAPITRE LI.

CHAPITRE LII.

CHAPITRE LIII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

